

La séraphique vierge de Lucques

GEMMA GALGANI

DÉCLARATION

Respectueux des décrets du Saint Siège sur la presse, je proteste, en la forme la plus explicite, n'attribuer à mon ouvrage qu'une foi purement humaine. Je n'ai point l'intention de prévenir en quoi que ce soit le jugement de l'Église, à laquelle seule il appartient de porter une sentence définitive en matière de vertu et de sainteté. Je sou mets humblement à sa censure et mon travail et ma personne.

L'AUTEUR et le TRADUCTEUR.

Lettre adressée à l'Auteur

**PAR LE CARDINAL MERRY DEL VAL,
SECRÉTAIRE D'ÉTAT**

au nom de Sa Sainteté Pie X

Rome, 19 septembre 1907.

Le Saint Père me confie la mission de vous exprimer le vif plaisir que lui a procuré le livre où vous décrivez les précieux trésors de grâces extraordinaires largement prodigués par le Seigneur à l'âme d'une innocente jeune fille, et où vous faites preuve d'une science si profonde de la théologie mystique

L'auguste Pontife forme des vœux pour que la lecture de cet ouvrage ranime toujours davantage dans les cœurs l'amour du surnaturel, que les ennemis de la foi cherchent à obscurcir...

Cardinal Merry del Val.

Lettre de Monseigneur l'Évêque d'Agen au Traducteur

Pour la Première Édition

ÉVÊCHÉ D'AGEN

Agen, le 15 Mai 1910

Mon Révérend Père,

J'ai lu le volume que le Révérend Père Germain de Saint Sianislas a écrit sur la séraphique vierge de Lucques, Gemma Galgani, morte en odeur de sainteté, en 1903, à l'âge de vingt-cinq ans.

Je vous félicite d'avoir traduit cette biographie si intéressante et si édifiante. Je souhaite à votre travail le même succès en France que l'original a obtenu par toute l'Italie. Les âmes chrétiennes, et spécialement les jeunes filles pieuses, trouveront dans les pages une lecture bien propre à fortifier leur foi, à élever leurs sentiments, à leur inspirer l'amour de la virginité chrétienne, de la vertu courageuse et de la divine Eucharistie.

† CHARLES-PAUL

Évêque d'Agen.

APPRECIATION -

Du « Monitore Ecclesiastico » de Rome

La vie de Gemma Galgani, de vingt-cinq ans à peine, fut comblée de tous les dons extraordinaires que Dieu a coutume d'accorder aux âmes les plus privilégiées : prophéties, discernement des esprits, pénétration des cœurs, extases, miracles ; puis les stigmates, la flagellation, l'agonie de Jésus-Christ, et, par dessus tout, le don de convertir les cœurs les plus endurcis. Voilà une preuve que, même en nos jours de tant d'incrédulité et de corruption, la sainte Église s'embellit de fleurs particulièrement aimées du ciel. Cette vie, écrite avec maîtrise et onction par le directeur spirituel de la Servante de Dieu, se lit d'un seul trait. L'auteur, très versé dans les sciences philosophiques et théologiques, y a joint un savant appendice pour démontrer que les phénomènes extraordinaires observés en Gemma ne peuvent s'attribuer ni à l'hystérie, ni à l'hypnotisme, ni au spiritisme.

(Cardinal Casimiro Gennari

a. XXXIII de son Monitore, fascicule 7.)

II

De la « Civiltà Cattolica : »

« Le bras de Dieu n'est point raccourci, » et celui qui lira cette vie de la candide vierge de Lucques, Gemma Galgani, n'hésitera pas à reconnaître que la main de Dieu s'est révélée en cette âme d'élite avec une abondance de dons extraordinaires, avec une splendeur de vertus si douces et si aimables qu'il est rarement donné de voir des saints aussi privilégiés.

Nous avons déjà parlé en ce sens, il y a peu de temps, lors de la seconde édition de la biographie, qui vient de s'écouler comme la première en quelques mois. Or, en moins d'un an,

voici qu'apparaît une troisième édition de l'admirable vie de l'humble et obscure jeune fille de Lucques suscitée par le Seigneur sous nos yeux. Il nous plaît de la recommander de nouveau vivement à nos lecteurs, parce qu'on y respire une atmosphère de surnaturel qui rafraîchit l'âme, flétrie par l'ambiance opprimante du naturalisme et de la corruption moderne.

La biographie est écrite, nous l'avons déjà dit, d'une plume limpide et pieuse qui charme et émeut à la fois, par le directeur spirituel de la sainte jeune fille, le Père Germain de saint Stanislas, religieux passioniste, déjà connu de nos lecteurs par sa vie du Bienheureux Gabriel de l'Addolorata. Nous connaissons la solidité de son esprit et de sa science, unie à une modestie que nous appellerions rare, si elle n'était également le propre de tous les fils de saint Paul de la Croix.

(Année 59, 1908 ; vol. 4, p. 230-231.)

III

De l'« Ancora » d'Acqui.

Cette magnifique biographie est destinée à atteindre et à dépasser outre mesure la renommée à laquelle prétendait le Il Santo de Fogazzaro. Ce dernier ouvrage ne nous présentait qu'une falsification humaine la biographie de Gemma, au contraire, provient principalement de Dieu ; car l'auteur, si docte qu'il soit, n'y entre que pour une minime part. Et Dieu a façonné l'œuvre avec une telle splendeur de Sagesse et de Charité divines qu'on en demeure stupéfait et muet d'admiration.

Cette biographie, écrite sans recherche, se trouve être d'un bout à l'autre une idylle d'une sublimité sans pareille, et la partie dramatique en est si évidemment empruntée à la sanglante tragédie du Calvaire, dont elle nous donne, dirai-je, la répétition, qu'on ne rencontre rien d'approchant dans toute l'histoire du christianisme.

Le Sauveur a voulu, par ses communications à cette angélique jeune fille, révéler une fois de plus aux hommes, au début de notre siècle, les ineffables trésors d'amour et de miséricorde de son Cœur adorable ; et il l'a fait d'une manière si transparente et si tangible, qu'on n'en voit pas semblable exemple depuis sa solennelle Ascension.

À une simple lecture de ce livre, notre âme, comme éblouie, sent le besoin de s'écrier : O Dieu, que vous êtes Grand, que vous êtes Bon, que vous êtes admirable dans vos saints !

C'est à bon droit que les deux premières éditions en ont été enlevées dans l'espace de quelques mois, que la troisième s'épuise déjà et que la traduction s'en fait en toutes les langues. Le volume, par la beauté des matières, a plus d'attrait que le plus intéressant des romans ou le plus captivant des drames. J'avoue n'avoir jamais éprouvé dans ma vie d'émotion plus intense qu'à cette lecture, ni rencontré ailleurs autant de sujet d'édification. On y trouve l'exposé vrai, et l'application pratique de tous les enseignements les plus secrets de la haute Mystique chrétienne.

Par la doctrine et l'élévation de la pensée, l'historien est certainement digne de sa sainte héroïne ; aussi ce livre, en même temps qu'il offre à toute âme chrétienne une nourriture substantielle, sera pour les Prêtres une école très instructive. Il suffit de dire qu'après l'avoir lu, Sa Sainteté Pie X en a exprimé à l'auteur sa vive satisfaction, et plusieurs Cardinaux, des

Évêques et d'autres Prélats, leur grande admiration.

Oh que l'ouvrage ait une large diffusion parmi les Prêtres et les pieux fidèles ; qu'il soit connu, médité, et il produira en tous les fruits de salut déjà recueillis par ceux qui ont eu le bonheur de le lire.

(Année VI, n° . 48.)

IV

De « l'Union »

(numéro de Novembre 1911).

Une vie toute d'immolation au service de Dieu, une vie d'extase et de prière rappelant, au déclin du XIXe les merveilles de la Thébaïde et du moyen âge, l'action de Dieu s'exerçant à nu pour confondre les prudents du siècle, la vertu et enfin l'héroïsme portés aux plus hauts sommets, c'est ce qu'en feuilletant ce livre on trouvera à chaque page.

Peu de lectures sont aussi propres à ranimer la foi au surnaturel, à faire naître la soif du salut des âmes, à attiser le feu de l'amour divin.

Le plan d'après lequel est composé l'ouvrage relève sans doute du génie italien plus que du génie français. Aussi est-ce plutôt une adaptation qu'une traduction linéaire qui nous est offerte ; l'éditeur s'est parfaitement rendu compte de son rôle. Transporté par lui dans le monde, trop souvent insoupçonné des opérations divines, le lecteur échappe difficilement au sentiment de calme et de joie qui s'en dégage ; il va, sans s'arrêter, d'un bout à l'autre du texte et, la dernière ligne achevée, il revient aisément à la première.

Œuvre excellente d'ascétisme et de mysticisme, la vie de Gemma Galgani a sa place marquée dans toute bibliothèque sacerdotale. Elle y fera bonne figure à côté des Maîtres les plus justement en renom.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Lorsque, en septembre 1907, le R. P. Germain présenta pour la première fois au public la Biographie de Gemma Galgani, ce ne fut point sans timidité, ni sans crainte d'un accueil plein de réserve. Un tel ouvrage, véritable tissu de faits merveilleux, devait, semble-t-il, rencontrer peu de lecteurs disposés à lui donner créance. L'auteur s'efforçait donc de gagner les esprits non prévenus, en leur montrant la prudence et les soins scrupuleux apportés au contrôle des détails extraordinaires de la vie de la sainte jeune fille, ainsi que le souci avec lequel, avant de formuler sur eux un jugement définitif, il avait fait appel à toutes les lumières de la théologie et des sciences naturelles. En outre, par de bons arguments il refusait l'opinion de certains esprits légers et superficiels qui, sans avoir rien vu, sans avoir rien exploré, sans même s'être donné la peine d'étudier les faits dans les cas particuliers, déclarent impossible que Dieu s'abaisse jusqu'à se communiquer à telle ou telle créature par des faveurs et des dons hors de l'ordinaire. Heureusement, en ce qui concerne sa fille spirituelle, le Révérend Père Germain put bien vite se rassurer, et il n'est plus besoin aujourd'hui d'ouvrir la voie à son ouvrage par de longues polémiques. La Biographie de Gemma Galgani a été accueillie en effet avec un empressement et un enthousiasme inouïs, dont témoignent plus de 40.000 exemplaires écoulés, en Italie seulement, dans l'espace de quatre ans. Les traductions en langues

étrangères, en français, en anglais, en allemand, en espagnol, en hollandais, ont également un succès fort vif.

Il semble que le Seigneur, voulant glorifier sur la terre sa fidèle servante, et répandre par son intermédiaire ses grâces sur les âmes, ait mis en notre humble vierge un charme singulier qui fait qu'on s'éprend d'elle à entendre seulement son nom, et que le simple exposé de ses vertus incite à l'imiter. Et ce charme ne conquiert pas seulement les milieux religieux que l'on pourrait supposer moins éclairés ; beaucoup d'ecclésiastiques et de laïques de distinction, un grand nombre d'évêques, plusieurs Cardinaux et le Souverain Pontife lui-même ont exprimé leur admiration et leur dévotion pour la servante de Dieu. Les organes de la presse catholique lui ont consacré spontanément des articles élogieux.

Ainsi encouragé, le R. P. Germain prépara une édition nouvelle - la sixième - considérablement augmentée et disposée dans un ordre plus chronologique. Il en corrigeait encore les épreuves la veille de sa mort. C'est de cette édition, mieux documentée, que nous donnons aujourd'hui l'adaptation française.

Les sources de l'auteur sont indiquées dans les pages suivantes tirées des précédentes éditions :

« Le présent travail, dit-il, assez ardu en lui-même, m'a été singulièrement facilité par l'abondance des matériaux et la certitude de leur absolue sincérité ; sous ce rapport, rarement biographe fut-il aussi favorisé. Je n'ai eu nul besoin, pour reconstituer la vie de la nouvelle Servante de Dieu, d'interroger de lointaines traditions, et de m'en rapporter aux dires d'autrui ; je n'ai couru aucun risque de présenter au lecteur pour des vérités historiques les impressions de témoins étrangers, lesquelles peuvent n'être pas toujours justes ici je suis moi-même le témoin. La plus grande et la meilleure partie de la vie mystique de notre angélique vierge s'est déroulée, puis-je dire, sous mes regards, et j'emprunterais en toute vérité les paroles de l'évangéliste saint Jean : « Nous venons vous annoncer ce que nous-mêmes avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nous avons touché de nos mains. » Et mon témoignage n'est pas celui d'un observateur ordinaire, qui ne voit et ne touche que le dehors et l'écorce des choses, mais celui du témoin le plus intime qui soit du confesseur et directeur spirituel, auquel ne saurait échapper aucun secret d'une âme si candide. »

« Lorsque le Seigneur, par des voies certainement peu communes, m'eut confié la direction spirituelle de la jeune fille, je la soumis pendant un temps assez long à un rigoureux examen ; et après avoir reconnu en elle la réalité de l'action divine, je résolus de poursuivre avec soin mes observations et de ne perdre de vue aucun de ses mouvements. La voyant répugner, comme toute personne profondément vertueuse, à me découvrir sans nécessité, bien des détails de sa vie intérieure, je m'ingéniai à l'interroger de mille manières, quoique avec prudence et discrétion et elle, qui joignait à la docilité et à l'ingénuité de l'enfance une humilité profonde qui la tenait dans une crainte perpétuelle d'errer faute de lumières, me répondait à souhait, de vive voix et le plus souvent par écrit. Je coordonnais les réponses et le confrontais l'une à l'autre, les récentes avec les plus anciennes, toutes avec les principes de la théologie mystique, et je demeurais chaque jour plus convaincu de la vérité du céleste travail de la grâce dans cette belle âme. »

« La divine Providence, secondant admirablement mon désir de tout connaître de la vie intime de Gemma, l'avait conduite, après de cruelles épreuves domestiques qui l'avaient laissée orpheline, dans la maison d'une pieuse dame de Lucques qui ne cessa de l'aimer comme une

fille et de la vénérer comme une sainte. Cette dame, très avancée dans les voies spirituelles, se trouvait par là même plus en état que tout autre d'apprécier ses grandes vertus, de suivre en elle, d'un œil attentif, les divers effets de la grâce, et d'en noter les singulières manifestations dans leurs plus minutieux détails. Au surplus, habituellement éloigné de Lucques, j'eus l'heureuse pensée d'enjoindre à la jeune fille, en vertu de mon autorité de directeur, et afin d'éviter toute tromperie de la part du démon, de dévoiler intégralement à celle qu'elle appelait affectueusement sa maman toutes les particularités de sa vie intérieure. Mis au courant par cette dernière, je pourrais ainsi envoyer les conseils et les directions utiles. »

« Grâce à ces pieuses industries et à la rare ingénuité de Gemma, j'ai réussi à réunir en peu de temps une énorme quantité de matériaux qui rempliraient plusieurs volumes. N'est-ce pas là, pour un biographe, une bonne fortune comme on en voit peu, bien propre à l'encourager au milieu des plus grandes difficultés ? »

« Afin de rendre mon travail plus utile, je ne me bornerai pas toujours strictement au simple récit de la vie de la Servante de Dieu ; à l'occasion, j'aurai soin d'exposer en quelques mots les doctrines les plus autorisées de la théologie mystique, tant pour montrer l'origine céleste de certains phénomènes merveilleux, que pour donner une application pratique de cette science divine, si malaisée à comprendre d'après les seules théories. Peut-être plus d'un directeur d'âmes voudra-t-il bien m'en savoir gré. »

« Après ces déclarations, puis-je m'abandonner à la confiance sur l'accueil qui sera fait à cet ouvrage ? Si les théologiens et les hommes de bon sens s'en déclarent satisfaits, il n'en sera pas de même, je le sais bien, de ceux qui aiment à pêcher en eau trouble, ou nourrissent des préjugés invétérés. Ceux-là, dans l'impossibilité d'attaquer de front des faits pour eux inacceptables, ont coutume de tomber sur le pauvre auteur qui les leur présente. « Et qui nous assure, disent-ils, qu'il n'ait point commis de méprise par une excessive crédulité ? Ne serait-il pas un écrivain passionné, emporté par son imagination, illusionné ? » Voilà les doutes qu'ils soulèvent, mais sans le moindre fondement. - Pouvons-nous croire à ses dires, continuent-ils, et à plus forte raison à ceux de son héroïne, dont les révélations constituent souvent toute la preuve de ce qu'il nous rapporte d'elle ? - Vraiment, répondrai-je, si un historien, pour gagner la confiance du public, était obligé de démontrer par des arguments positifs qu'il est un homme honnête et incapable de tomber dans la moindre erreur, lequel oserait jamais prendre la plume ? C'est une étrange prétention d'exiger qu'un témoin, chaque fois qu'il raconte un fait arrivé sous ses yeux, en prouve l'authenticité pour le rendre croyable prétention plus étrange encore s'il décrit, non des événements historiques, mais le travail interne de la grâce dans une âme ; car, dans ce dernier cas, deux personnes seules peuvent rendre témoignage ; l'âme elle-même qui s'ouvre à son directeur spirituel, et le directeur, qui examine ses secrets de conscience pour les apprécier. Quelles démonstrations pourrait-on réclamer ici, afin de s'assurer de la vérité ? Tout au plus, est-il possible de chercher une contre-épreuve dans les opérations extérieures, la sainteté n'étant point tellement concentrée dans l'intime de l'âme, qu'elle ne se manifeste et n'éclate au dehors. Cette contre-épreuve, je la fournirai, chaque fois qu'il en sera besoin, par des témoignages nombreux et les plus dignes de foi. »

« Au reste, et qu'on veuille bien le remarquer, je n'expose pas en chroniqueur une série de faits disparates. J'esquisse une biographie, et une biographie comprend une complexité de lignes dont l'ensemble doit nécessairement former ou une caricature ridicule, si elles ne se correspondent pas, ou un vrai portrait avec sa physionomie propre, qu'on ne saurait confondre avec nul autre. L'auteur du portrait pourra bien s'être mépris sur quelque nuance secondaire, puisque errare humanum est. N'ayant pu vérifier de ses propres yeux tous les moindres détails,

rien d'étonnant qu'il en eût accepté quelqu'un d'inexact. Son portrait n'en sera pas moins authentique, car il n'est point donné à l'art humain d'en produire d'une réelle beauté, sans l'avoir copié sur le vrai. Et celui qui, pour une légère inexactitude de lignes, s'obstinerait à le déclarer inacceptable, ferait preuve d'étroitesse d'esprit ou d'aveugle parti pris. »

Le portrait que le R. P. Germain nous a laissé de Gemma Galgani est bien conforme à l'original, comme on pourra s'en convaincre encore davantage, lorsque seront livrés à la publicité les témoignages recueillis sous la foi du serment dans le procès informatif institué par la curie archiépiscopale de Lucques en vue de la béatification de la servante de Dieu. Ce procès informatif, terminé depuis déjà quelque temps à Lucques, est commencé à Rome. Plusieurs Éminentissimes Cardinaux ont pris particulièrement à cœur la cause de Gemma Galgani, entr'autres le Cardinal Ferrata qui a voulu spontanément remplir l'office de Ponent . Le titre de Vénérable sera, espère-t-on, décerné dans quelques mois à la séraphique vierge de Lucques,

VIE DE GEMMA GALGANI

CHAPITRE I

NAISSANCE DE GEMMA. PREMIERE ÉDUCATION,

PRÉCOCES FLEURS DE VERTU.

(1878-1886)

L'ANGÉLIQUE vierge dont j'entreprends d'esquisser la vie vint au monde le 12 mars 1878 à Camigliano, commune de Toscane. peu distante de la ville de Lucques. Son père, Henri Galgani, s'était fixé depuis quelque temps dans cette loca

lité où il exerçait la profession de pharmacien-chimiste. Né à Porcari, gros bourg de la région lucquoise, il descendait, dit-on du côté maternel, de la famille du Bienheureux Jean Léonardi. Son épouse, Aurélie, sortait de l'honorable maison des Landi. C'étaient deux chrétiens de foi antique, comme on en rencontre de moins en moins dans nos sociétés décadentes. De leur union naquirent huit enfants : cinq garçons dont un mourut au berceau, et trois filles ; sauf trois encore vivants, les autres se sont éteints dans la fraîcheur de la première jeunesse. Gemma, l'aînée des filles. avait trois frères plus âgés.

Selon la coutume des parents foncièrement chrétiens, monsieur et madame Galgani, soucieux de procurer au plus tôt à leurs nouveau-nés la grâce de la régénération, s'empressaient de les présenter aux fonts sacrés le jour qui suivait leur naissance. Gemma fut ainsi baptisée sans délai le matin du 13 mars sous le beau nom qui devait si bien lui convenir.

On voit dans nos saints Livres que le nom même entre fréquemment dans l'ordre de la prédestination de certaines âmes privilégiées. Ne pourrait-on attribuer à une inspiration céleste l'imposition de celui de Gemma à cette enfant qui devait un jour, par l'éclat de ses vertus illustrer sa famille et resplendir dans l'Église de Dieu comme une gemme des plus brillantes ? Ses parents furent peut-être poussés à le choisir par le sentiment extraordinaire de complaisance qu'ils éprouvèrent pour cette fille bénie : la mère, tant qu'elle la porta dans son

sein, et le père, dès sa naissance. Ils ne ressentirent jamais rien de semblable pour leurs autres enfants. Dieu leur faisait ainsi comprendre qu'il leur confiait une vraie pierre précieuse.

C'est bien comme telle qu'ils la regardèrent toujours ; et entre tous ses frères et sœurs, Gemma parut recueillir la meilleure part de leur tendresse, « Je n'ai que deux enfants, disait parfois monsieur Galgani : Gemma et Eugène. » Eugène, émule de Gemma dans la vertu, méritait bien après elle la première place dans le cœur paternel.

Moins d'un mois après la naissance de la fillette, monsieur Galgani, pour être à même de donner à ses fils une éducation soignée, alla s'établir à Lucques avec toute sa famille.

Il y avait dans cette ville, place Saint-François, un demi-pensionnat pour les tout jeunes enfants des deux sexes, admirablement tenu par deux sœurs, les demoiselles Émilie et Hélène Vallini. Monsieur Galgani, qui les avait beaucoup connues dans sa petite ville natale lorsque encore jeune homme il demeurait chez son père Charles, docteur en médecine, n'hésita pas à leur confier Eugène et Gemma, puis successivement Antoine, Angèle et Julie. Gemma fréquenta cette institution pendant cinq ans, s'y rendant le matin pour ne rentrer que le soir dans sa famille, domiciliée alors dans la rue voisine dite des Borghi.

Elle apprit bien vite les premiers éléments des lettres ainsi que la pratique des petits ouvrages manuels propres à son sexe et à son âge, et ses heureuses dispositions morales non moins que ses qualités intellectuelles frappèrent d'admiration ses maîtresses, qui écriront quelques années après son départ de leur maison :

« La chère Gemma n'avait que deux ans lorsque son père la mit dans notre demi-pensionnat. Dès cet âge, une intelligence précoce laissait croire à l'éveil de sa raison. Sérieuse, réfléchie, posée dans toute sa conduite, elle ne ressemblait en rien à ses compagnes, même plus grandes. Jamais on ne la vit pleurer ni se quereller, et sa physionomie respirait toujours une paix souriante. Ni les louanges, ni les blâmes ne paraissaient l'émouvoir ; sa réponse dans ces circonstances consistait en un modeste sourire, cependant que son attitude, malgré un tempérament vif et ardent, conservait un calme imperturbable.

« Tant que nous eûmes le bonheur de l'avoir, jamais l'occasion ne se présenta de la punir. Il suffisait, dans ses petits manquements inévitables à un âge si tendre, de lui adresser une légère observation pour la faire aussitôt rentrer dans l'ordre.

« Deux frères et deux sœurs l'accompagnaient à notre école ; or pas une seule fois on ne la surprit en dispute avec eux. Elle se privait en leur faveur du meilleur de sa collation. Au repas de midi, préparé à l'institution, qu'il y eût lieu ou non d'être satisfait du menu, Gemma se montrait toujours contente ses lèvres ne perdaient pas un moment ce perpétuel sourire.

« Elle apprit de suite et avant les autres élèves les prières en usage dans notre école, et dont la récitation intégrale ne demande pas moins d'une demi-heure. À cinq ans, elle lisait l'office de la Sainte Vierge et celui des morts avec autant de facilité qu'une grande personne, tellement la sainte enfant avait apporté de diligence dans l'étude du bréviaire, qu'elle savait être un tissu de louanges du Seigneur. D'ailleurs, assidue au travail, elle saisissait en un clin d'œil tout ce qu'on voulait bien lui apprendre, fût-ce des choses hors de portée de son âge. De telles qualités, si rares dans une tendre fillette, la faisaient adorer dans notre institution, surtout de ses compagnes qui paraissaient ne pouvoir se rassasier de sa compagnie. »

Ces détails, dont la sincérité m'a été naguère pleinement confirmée par les demoiselles Vallini, se terminent par le fait suivant :

« De cette innocente et vertueuse enfant nous dirons encore que par ses prières nous avons reçu de Dieu une grâce extraordinaire. La coqueluche venait de se déclarer dans la ville, frappant à la fois tous les membres de notre famille. Nous ne pouvions en conscience, à cause du danger de la contagion, garder les cinq enfants de monsieur Galgani ; cependant grande était notre perplexité, car nous savions leur mère gravement malade et en danger de mort. Sur le conseil du curé de leur paroisse, nous résolûmes de ne pas abandonner ces pauvres petits, et aussitôt, suivant nos désirs, Gemma se mit en prières. La coqueluche disparut sans avoir atteint une seule de nos élèves. - Signé : Emilie et Hélène Vallini. »

Monsieur Galgani, qui suivait d'un œil ravi les rapides progrès de sa Gemma dans la vertu et dans l'étude, sentait de plus en plus croître pour elle sa tendresse paternelle. Les jours de congé, comme au retour de l'école, il la voulait sans cesse près de lui. S'il avait dû s'absenter, sa première parole le soir lorsqu'il rentrait était presque toujours : « Et Gemma, où est-elle ? » On lui montrait alors la chambrette où la paisible enfant se retirait d'habitude pour étudier, travailler ou prier, car elle aimait la solitude et passait comme inaperçue dans la maison.

C'était une joie pour monsieur Galgani de conduire la chère petite en promenade, dans la ville ou dans la campagne, et s'il ne lui était pas possible dans ces circonstances de rentrer pour l'heure du repas familial, il commandait pour elle aux meilleurs hôtels les mets les plus exquis. de même lui faisait-il venir des magasins les plus en renom les habits et les parures.

En vérité une pareille partialité, si méritée soit-elle, n'est pas à louer dans un père. On sait combien de jalousies et de discordes elle éveille presque toujours. D'ailleurs elle déplaisait à Gemma elle-même dont la rectitude d'esprit et de cœur se manifesta, peut-on dire, au sortir du berceau ; et bien que ses petits frères et sœurs, qui eux aussi l'aimaient beaucoup, n'en témoignassent aucune ombre d'envie, elle s'en plaignait vivement à son père, protestait qu'elle ne méritait pas de distinctions et n'en voulait point. Quand elle ne parvenait pas à les empêcher, de chagrin elle fondait en larmes.

Il arrivait parfois à ce père affectueux de prendre la charmante enfant sur ses genoux pour la combler de caresses et de baisers. Il éprouvait de la résistance et ne réussissait presque jamais. Cet ange dans la chair pensait à un âge si tendre, qu'en fait de modestie il n'y a pas de distinction à faire entre les personnes. Se débattant de ses forces naissantes : « Papa, criait-elle en pleurant, ne me touchez pas. - Mais je suis ton père, répliquait celui-ci. - Oui, papa, mais je ne veux être touchée par personne. » Pour ne pas la contrister, le père la laissait bien vite et, quoique mécontent, finissait d'ordinaire par mêler ses larmes à celles de sa fille. Il s'en allait, stupéfait de voir tant de vertu dans un si jeune âge.

Attribuant, non sans raison, ses victoires à ses pleurs, la petite Gemma, qui fut toujours très avisée, savait bien en tenir en réserve pour des cas innocents où leur effet était infaillible.

La tendresse de madame Galgani pour sa fille, non moins profonde que celle du père, était d'une autre trempe. D'une vertu rare, cette femme offrait un des plus parfaits modèles de la mère chrétienne. Elle priait sans cesse et s'approchait chaque matin de la sainte table, bien que son état de santé ne lui permît de se rendre à l'église qu'avec de très grandes difficultés. Le pain de vie la remplissait de force et de courage pour s'acquitter avec ponctualité et perfection de tous ses devoirs. Elle chérissait tous ses enfants, mais son cœur la portait plus

particulièrement vers Gemma, parce qu'en elle mieux qu'en tout autre apparaissait le don de Dieu.

La grâce d'En-Haut avait commencé, en effet, de fort bonne heure à travailler cette jeune âme ; elle se manifestait dans son caractère si bon et si souple, dans son penchant pour la solitude et le silence, dans son éloignement des jeux et des futilités puériles, et dans son maintien d'une gravité qui n'était pas de l'enfance.

Au lieu de s'épancher en de vaines démonstrations de tendresse sensible, madame Galgani, consciente de son devoir : mit tous ses soins à cultiver ces germes précoces de vertu et se fit sans hésiter directrice spirituelle de sa fille. Gemma rappellera souvent avec reconnaissance les industries incessantes, le zèle et le tact déployés dans ce magistère maternel, en déclarant devoir surtout à sa mère la connaissance de Dieu et l'amour de la vertu.

Madame Galgani prenait fréquemment la chère petite dans ses bras. et la pressant sur ce sein qui l'avait déjà nourrie lui donnait de saints enseignements souvent accompagnés de larmes. « J'ai tant prié Jésus, lui disait-elle, de ne donner une fille il m'a exaucée, mais un peu tard, car je suis malade et il me faudra bientôt te quitter. Profite bien des instructions de ta mère. »

Elle lui expliquait les vérités de notre sainte foi, le prix de l'âme, la laideur du péché. le bonheur d'être toute à Dieu et la vanité des choses fugitives de ce monde. Parfois, lui montrant l'image du crucifix : « Regarde, Gemma, disait-elle, ce cher Jésus est mort sur la croix pour nous. » Elle faisait comprendre à cette intelligence à peine éclos, par des explications à sa portée, le mystère de l'amour de Dieu pour les hommes et la manière dont tout chrétien est obligé d'y correspondre. Pour lui donner l'habitude de la prière, elle récitait avec elle diverses oraisons, le matin dès le lever, le soir avant le coucher, et très fréquemment dans la journée.

On sait combien il en coûte aux enfants d'écouter les instructions religieuses et de réciter des prières vocales, incapables qu'ils sont d'une longue attention, et très enclins à la dissipation et aux amusements. Telle n'était point la petite Gemma, dont ces premiers essais de piété chrétienne faisaient le bonheur. Elle ne se lassait point de prier et d'écouter les enseignements de sa mère ; et lorsque celle-ci la laissait pour les soins domestiques, la tendre fillette, qui voulait la retenir, s'attachait, suppliante, à ses vêtements. « Maman, disait-elle, parlez-moi encore un peu de Jésus. »

Plus la pieuse mère sentait à l'accroissement de ses souffrances l'approche de sa fin, plus elle redoublait de zèle dans l'éducation religieuse de ses enfants. Chaque samedi, elle aimait à conduire elle-même au saint tribunal de la Pénitence, après les y avoir préparés avec soin, ceux d'entre eux capables de discernement, Ainsi entendait-elle les accoutumer de bonne heure à la fréquentation de ce salutaire sacrement. Lorsque venait le tour de Gemma, la vue de sa gravité, de son recueillement et du vif repentir de ses petites fautes lui arrachait souvent des larmes.

Cette admirable mère lui dit un jour : « Gemma, si je pouvais t'emmener là où Jésus m'appelle, viendrais-tu avec moi ? - Et où ? demanda la petite. - Au Paradis avec Jésus et les anges. » Ces paroles remplirent l'enfant d'une grande joie ; dès ce moment s'alluma dans son cœur un ardent désir du ciel qui, allant toujours croissant, finira par la consumer.

« Ce fut ma mère, dira-t-elle plus tard à son directeur, qui me fit, toute petite, désirer le Paradis. » Et elle ajoutera avec sa simplicité coutumière, faisant allusion à la défense de

demander la mort : « Maintenant, si je désire encore m'en aller au ciel au plus tôt, et que je vous en demande la permission, vous me répondez par un grand non et me faites de fortes réprimandes. J'avais dit à ma mère que je voulais la suivre, et comme elle m'avait renouvelé sa demande, de son lit d'agonie, je ne voulais plus la quitter ni sortir de sa chambre, de peur de manquer le moment de partir avec elle. »

Depuis cinq ans une lente tuberculose consumait madame Galgani, Dès que les médecins eurent reconnu la nature du mal, on interdit sévèrement aux enfants d'approcher de son lit. Vivement affligée de se voir tout à coup séparée de celle qu'elle aimait doublement et comme sa nièce et comme sa maîtresse, Gemma disait en pleurant : « Et maintenant, loin de maman, qui m'excitera à prier et à aimer Jésus ? » À force de supplications et d'instances elle obtint pour elle une exception. La fervente fillette, on le pense bien, ne se fit pas faute d'en profiter ; elle en usa tellement que plus tard, dans un sévère examen de conscience, il lui parut s'être laissé guider par le caprice et avoir par conséquent désobéi, ce qu'elle se reprocha amèrement.

Mais, que pouvait-elle bien faire auprès de la malade ? Elle-même nous l'a dit : « Je m'approchais, je m'agenouillais au chevet du lit et je priais. » Sublime impulsion dans une enfant de sept ans à peine !

Cependant la phtisie multipliait ses ravages, et le jour de la séparation suprême ne pouvait tarder. La pieuse mère se préoccupa de faire donner à Gemma le sacrement de Confirmation. . « Que pourrais-je faire de mieux, pensait-elle, que de confier avant de mourir celle chère fille à l'Esprit-Saint. Quand je viendrai à lui manquer, je sais à qui je l'aurai laissée. »

Malgré son jeune âge, Gemma se trouvait préparée à la réception de ce sacrement. Sa mère, qui l'y avait elle-même disposée et enflammée, fit venir cependant chaque soir pendant quelque temps une personne capable de perfectionner son œuvre ; puis, à la première occasion, c'est-à-dire le 26 mai 1885, on conduisit l'enfant à la basilique de St-Michel in Foro, où Monseigneur l'Archevêque Nicolas Ghilardi conférait la Confirmation. Un détail échappé plus tard à sa réserve donnera une idée des grâces de choix dont l'Esprit-Saint dut la combler.

Après la cérémonie sacrée, les personnes qui l'avaient accompagnée restèrent à la basilique pour entendre une messe d'action de grâces. Gemma s'en réjouit à la pensée de pouvoir consacrer ce temps à recommander à Dieu sa pauvre mère presque mourante. « J'écoutais de mon mieux la sainte messe, raconte-elle ingénument, et je priais pour maman lorsque une voix me dit soudain au cœur : Veux-tu me le donner, ta maman ? - Oui, répondis-je, mais à condition que vous me prendrez aussi. - Non, reprit la voix, donne-moi volontiers ta maman je te la conduirai au ciel. Toi, tu dois rester avec ton papa. - Je fus bien forcée de répondre oui. »

Telle est, d'après mes souvenirs, la première locution surnaturelle dont Gemma fut favorisée, parmi tant d'autres que je rapporterai en partie dans cet ouvrage, La circonstance de la descente de l'Esprit-Saint par le sacrement de Confirmation dans une âme si pure est, à elle seule, une preuve convaincante de l'origine divine de ces paroles que l'événement d'ailleurs démontra véridiques.

Gemma avait fait à Dieu le sacrifice de l'objet qui lui était le plus cher au monde ; le mérite lui en était assuré dans le ciel. De retour à la maison, elle entra dans la chambre de sa mère qu'elle trouve à toute extrémité. S'agenouillant au pied de son lit, elle éclate en sanglots, prie d'un cœur angoissé et déclare qu'elle n'abandonnera pas ce chevet, qu'elle veut recueillir les suprêmes paroles de sa mère. Bien que résignée à la volonté divine généreusement acceptée

au pied de l'autel, elle gardait le secret espoir de la suivre au ciel.

Cependant la malade se releva un peu, et l'amélioration se maintenait depuis plusieurs mois, lorsque l'implacable mal reprenant son cours enleva définitivement tout espoir. Gemma ne pouvait plus s'arracher du lit de sa mère ; aussi monsieur Galgani dans la crainte que la présence d'une fille si aimée n'avançât la fin de la mourante lui fit signe de sortir. Il la confia jusqu'à nouvel ordre à une tante maternelle, Hélène Landi, du bourg de San Gennaro. La fillette obéit et partit le jour même.

Madame Galgani s'éteignait bientôt saintement, le 17 septembre 1886, dans sa trente-neuvième année.

On apprit la triste nouvelle à Gemma chez sa tante de San Gennaro. La résignation de cette enfant de huit ans fut d'autant plus admirable que son cœur si affectueux ressentait plus cruellement la douleur d'une telle séparation.

C'est donc ainsi ô mon Dieu, que pour les détacher de ce monde et les purifier toujours davantage. vous vous complaisez à livrer au martyre les âmes les plus belles, et dès leurs plus jeunes ans !

CHAPITRE II

INSTITUTION GUERRA. PREMIÈRE COMMUNION.

(1886-1887)

Pour si bonne et si pieuse que fut madame Hélène Landi. elle ne pouvait faire oublier la sainte disparue. Gemma, qui ne trouvait de charme qu'aux pratiques de piété, sentit bientôt le vide causé en elle par l'éloignement d'abord, et ensuite par la perte de sa bien-aimée mère. « C'est alors. que dit-elle un jour, que je regrettais le temps où maman me faisait tant prier. La chère petite aurait voulu se rendre à l'église à une heure matinale, et personne ne voulait l'y accompagner si tôt ; elle désirait se trouver seulette pour s'entretenir avec Dieu, et on ne la laissait pas un moment tranquille. Une grande pécheresse comme elle avait besoin, disait-elle, de se confesser chaque jour, et rarement on lui donnait cette satisfaction : si manifeste était d'ailleurs aux yeux de tous sa candide innocence. Privée de directeur spirituel, personne ne lui parlait de Jésus, seul amour de son âme. La pauvre fillette souffrait donc et mourait d'ennui à San Gennaro.

Cependant Hélène Landi, qui chérissait sa nièce pour ses manières ingénues et graves, pour sa modestie et sa piété éclairée, vraiment exceptionnelle dans une enfant d'âge si tendre, espérait bien obtenir de la garder encore longtemps. Mis au courant de ce projet, le frère de Gemma, Eugène, auquel l'absence de sa chère sœur depuis déjà quelques mois paraissait intolérable, fit valoir auprès de son père tous les arguments propres à empêcher une plus longue séparation. Mais monsieur Galgani n'avait pas moins à cœur de conserver à son foyer sa fille de prédilection. Après de mûres réflexions sur le meilleur parti à prendre à la suite du deuil cruel qui venait de le frapper, il rappela près de lui, pour veiller à leur instruction, tous ses enfants dispersés ça et là. C'était en fin décembre 1886.

Gemma rentra donc à la maison paternelle au milieu des larmes de joie de toute sa famille et particulièrement de son frère Eugène.

Il ne pouvait être question de la mettre en pension ; un nouvel éloignement eût trop coûté au cœur de son tendre père. On l'envoya comme externe à l'institution, si renommée, des Soeurs de sainte Zite, vulgairement appelée institution Guerra, du nom de sa fondatrice. Ce fut une excellente pensée de monsieur Galgani de confier son enfant à ces éminentes maîtresses qui donnent aux jeunes filles, avec de larges connaissances littéraires et artistiques, une forte instruction religieuse, tout en les formant à une solide piété.

Gemma exprimait en ces termes à son directeur la joie que lui causa cette détermination de son père, très probablement inspirée par elle : « Lorsque je commençai à fréquenter l'école des religieuses, j'étais au paradis. » Et, en effet, sous des maîtresses consacrées à Dieu, parmi tant d'exercices et de pratiques de piété, heureusement distribués dans le cours de la journée, avec tant d'instructions et d'exhortations religieuses, la fervente enfant, habituée par sa mère à vivre plus au ciel que sur la terre, devait sûrement se trouver dans son élément.

À peine dans cette institution, Gemma sollicita la faveur de faire sa première communion. Depuis longtemps déjà, blessée au cœur par Jésus des flèches de son plus pur amour, cette innocente colombe gémissait et se consumait du désir de s'unir à Lui par le sacrement de l'Eucharistie. Son admirable mère lui en avait dévoilé toutes les douceurs et donné comme un avant-goût. Pour embraser de plus en plus ses ardeurs, elle la conduisait souvent au pied du saint tabernacle, d'où le Seigneur répand ses rayons et ses flammes sur ceux qui le cherchent, et surtout sur les âmes simples et pures.

Eperdument éprise de l'Ami divin, Gemma le voulait et tous les jours suppliait avec larmes son confesseur, son père, sa maîtresse de le lui donner. On lui opposait l'usage de ne pas admettre à la communion des enfants si jeunes, et avec d'autant plus de raison qu'à voir sa petite taille et ses membres délicats, à peine lui eût-on donné six ans au lieu de neuf. Mais elle revenait sans cesse à la charge, avec des arguments toujours nouveaux : « Donnez-moi Jésus, vous verrez que je serai plus sage ; je ne ferai plus de péchés ; je ne serai plus la même. Donnez-le moi ; je sens que je me consume, et je n'en puis plus. »

Devant de si extraordinaires instances, le confesseur, monsieur l'abbé Volpi, aujourd'hui très digne évêque d'Arezzo, finit par céder et dit à monsieur Galgani que s'il ne voulait voir son enfant dépérir de chagrin il fallait l'autoriser sans délai à se nourrir du Pain de vie.

Qui dira la joie de notre ange à cette détermination ? Après d'ardentes actions de grâces au Seigneur et à la très sainte Vierge, elle cherche le meilleur moyen de se préparer à cette insigne faveur, et s'arrête, sans grande délibération, au parti de se renfermer dans le couvent de ses maîtresses, pour y suivre dans une paisible solitude un cours régulier d'exercices spirituels. Il n'était pas facile de faire accepter ce projet par son père, qui croyait ne pouvoir rester un seul jour privé de sa chère fille mais Gemma fut si pressante et versa tant de larmes que cette fois encore monsieur Galgani se vit contraint de céder. Entendons-la nous raconter elle-même la suite. « J'obtins la permission le soir, et le lendemain matin je me rendis en hâte au couvent, où je restai dix jours. Durant ce temps je ne vis personne de ma famille ; mais que j'étais bien ! quel paradis ! À peine dans le couvent, je courus à la chapelle remercier Jésus et le prier ardemment de me bien préparer à la sainte communion. Alors, je sentis naître en mon âme un grand désir de connaître en détail toute la vie de Jésus et sa Passion. »

Nous l'avons dit précédemment, Gemma avait été initiée à la méditation par sa propre mère mais qui donc avait appris à cette enfant de neuf ans que le mystère de la Passion, du Sauveur est si intimement lié au mystère de l'Eucharistie, que la meilleure voie pour arriver au second est de passer par le premier ? Certainement l'Esprit-Saint lui-même, qui l'avait déjà inondée de tant de lumière et embrasée de tant d'amour pour l'auguste sacrement de l'autel. »

« Je manifestai donc ce désir à ma maîtresse, continue Gemma, et elle commença aussitôt ses explications. Un soir, à une heure tardive, elle me parlait du crucifiement, du couronnement d'épines, de tous les supplices de Jésus ; elle en fit une peinture si vive, qu'une douteur intense me saisit, m'occasionnant à l'instant une forte fièvre qui m'obligea de garder le lit toute la journée suivante. On me supprima du coup les explications. »

« Je suivais les instructions à la chapelle. Chaque jour le prédicateur nous disait : Qui se nourrit de Jésus vivra de sa vie. Ces paroles me remplissaient d'une grande consolation, et je me faisais ce raisonnement Donc, quand Jésus sera avec moi, je ne vivrai plus en moi, puisque en moi vivra Jésus. Et je mourais du désir d'arriver au moment où je pourrais dire en toute vérité : Jésus vit en moi. Parfois, en méditant cette pensée, je passais la nuit entière à me consumer de désir. »

« Je me préparai à la confession générale que je fis en trois fois à monsieur l'abbé Volpi, et je la terminai le samedi, veille du jour heureux. »

Ce jour heureux était le 17 juin 1887, fête du Sacre-Cœur de Jésus, transférée du vendredi précédent. La veille. Gemma voulut écrire à son père. Puisant dans son cœur si rempli de célestes affections, elle fit seule la lettre suivante, brève parce que plus le cœur déborde, moins on parle.

« Cher papa, nous sommes à la veille du jour de la première communion, jour pour moi d'un bonheur infini. Je vous écris cette seule ligne pour vous assurer de mon amour et vous dire de prier Jésus afin que, à sa première venue en mon âme, il me trouve préparée à recevoir toutes les grâces qu'il me réserve.

« Je vous demande pardon de tant de désobéissances et de toutes les peines que je vous ai causées, et je vous prie, ce soir, de vouloir tout oublier.

« En vous demandant votre bénédiction, je me dis votre fille bien affectueuse, Gemma. »

Avant de sortir des saints exercices de la retraite. Gemma prenait par écrit les résolutions suivantes : « 1°- Je me confesserai et communierai chaque fois comme si la mort devait aussitôt après me surprendre ; 2°- Je visiterai souvent Jésus au saint Sacrement, surtout en temps d'affliction ; 3°- Je me préparerai à chaque fête de ma céleste Mère par quelque mortification, et chaque soir je lui demanderai sa bénédiction ; 4°- Je veux toujours me tenir en la présence de Dieu ; 5°- Chaque fois que sonnera l'heure, je dirai à trois reprises : Mon Jésus, miséricorde ! »

Gemma eût bien voulu ajouter à ces résolutions, mais la maîtresse qui la surprit les écrivant ne le lui permit pas de crainte qu'en se chargeant trop elle ne nuisit à sa santé ; car elle savait bien que la tendre fillette, douée d'une grande fermeté de caractère et d'une ferveur extraordinaire, appliquerait toutes les énergies de son âme à l'accomplissement de ses promesses.

Le dimanche matin arriva enfin, continue l'admirable enfant avec une foi ardente, je me levai promptement et courus à Jésus pour la première fois. Mes soupirs furent enfin satisfaits et je compris alors la promesse de Jésus : Celui qui se nourrit de moi vivra de ma vie. »

« Ô mon père, écrira-t-elle plus tard à son directeur spirituel, ce qui se passa en ce moment entre Jésus et moi, je ne saurais l'exprimer, Jésus se fit sentir fort, bien fort à mon âme indigne. Je goûtai à cet instant combien les délices du ciel diffèrent de celles de la terre. Je me sentis prise du désir de rendre continuelle cette union avec mon Dieu. Je me trouvais toujours plus détachée du monde, et toujours plus disposée au recueillement. »

Gemma voulut faire sa seconde communion le jour suivant, dans l'église paroissiale, l'insigne basilique de St-Prédien, où se conserve le précieux trésor des restes mortels de sainte Zite.

Les impressions célestes de sa première communion ne s'effacèrent jamais. « La chère enfant, atteste une de ses maitresses, se rappelait ce beau jour avec une joie inexprimable ; aux heures de récréation, elle parlait des pures et suaves délices goûtées en ces instants fortunés. Chaque année, lorsque arrivait l'époque de la première communion sa joie était à son comble, et elle suivait avec les premières communiantes les exercices de la retraite préparatoire. » Chaque année encore, elle commémorait avec une toute spéciale dévotion ce grand jour qu'elle appelait le jour de sa fête. La lettre suivante, adressée à son directeur en 1901, au lendemain d'un de ces anniversaires, nous dira quels sentiments l'animaient alors. Elle a deux parties : la première, sorte d'entrée en matière, fut écrite dans un de ces ravissements qui la prenaient souvent même en présence de ses familiers.

« Mon père, je ne sais si je vous ai dit que le jour de la fête du Sacré-Cœur de Jésus est aussi le jour de ma fête. Hier, père, j'ai vécu un jour de paradis : je suis toujours restée avec Jésus, j'ai toujours parlé de Jésus, j'ai été heureuse avec Jésus, et j'ai pleuré aussi avec Jésus. Le recueillement intérieur m'a tenue, plus que de coutume, unie à mon bien-aimé Jésus... Ô froides pensées du monde, éloignez-vous de moi ; je ne veux être qu'avec Jésus, et Jésus seul. » Se repliant à ce moment sur elle-même pour s'humilier, selon son habitude après ses élans d'amour, elle continue : « Mon Jésus, et vous me supportez encore ? Plus je songe à mes démérites, plus je reste confondue, et je ne trouve d'autre moyen de me rassurer que de recourir promptement à votre immense miséricorde, ô compatissant Jésus ! »

Après cette effusion, Gemma recouvre ses sens et se trouve une plume à la main devant la lettre commencée : elle reprend son sujet avec la plus grande aisance : « Père, où s'en va maintenant ma pensée ? Au beau jour de ma première communion. Hier, fête du Cœur de Jésus, j'ai éprouvé de nouveau la joie de ce beau jour. Hier, j'ai de nouveau goûté le paradis. Mais qu'est-ce que le goûter un seul jour, quand plus tard nous en jouirons à jamais ? »

« Le jour de ma première communion a été, je puis le dire, celui où mon cœur s'est trouvé le plus embrasé d'amour pour Jésus. Que j'étais heureuse lorsque, possédant Jésus, je pouvais m'écrier : Ô mon Dieu, votre Cœur est à moi. Ce qui fait votre bonheur peut bien aussi faire le mien. Que manquait-il alors à ma félicité ? Rien. » Gemma rentre encore en elle-même pour s'humilier : Ô père, père, mais tous les jours ne se ressemblent pas il en est où je rougis de moi. Oh ! combien de fois j'ai cédé aux attrait du monde ! Que Jésus me prenne vite le cœur et se l'assure, s'il ne veut se le voir ravir encore bientôt par mes péchés. »

Je serais infini s'il me fallait reproduire en entier les pensées et les sentiments exprimés dans les lettres de Gemma avec une éloquence toujours nouvelle sur ce sujet de sa première

communion. Le peu que j'en ai donné suffira pour montrer à quelle hauteur planait, loin des petites de la terre, le grand cœur de cet ange dès l'âge de neuf ans.

Heureuse enfant, il vous a été donné de bien bonne heure de connaître les mystères du royaume de Dieu, cachés à la plupart des hommes et de savourer la suavité céleste de la manne eucharistique préparée par celui qui a dit : Celui qui mangera ma chair et boira mon sang aura la vie éternelle.

CHAPITRE III

CARACTÈRE DE GEMMA. - SON ESPRIT DE PIÉTÉ.

(1888-1894)

Après les fêtes de sa première communion, Gemma reprit avec ardeur la vie scolaire. Maîtresses et élèves, qui s'étaient aperçues dès le début des rares dispositions de la nouvelle venue ne se lassaient point de l'admirer. La fillette s'étudiait cependant à dissimuler ses qualités pour rester inconnue, mais sans y réussir tant la candeur de sa belle âme transparaissait dans toute sa personne et surtout dans ses yeux.

« Gemma, Gemma, lui dit un jour une de ses maîtresses, si je ne lisais dans tes yeux je ne te connaîtrais pas. »

Bien que des plus jeunes de sa classe, elle inspirait un tel respect que toutes la traitaient comme leur aînée, « Elle était l'âme de l'école, atteste une autre maîtresse, et rien ne s'y faisait sans elle. Toutes ses compagnes la chérissaient et aimaient à l'associer à leurs fêtes et à leurs jeux ; cependant elle avait une nature peu expansive, la parole brève, l'action résolue et parfois les manières apparemment rudes. »

Telle elle apparaissait à l'extérieur ; mais ce n'était là que l'écorce, sa vraie nature était tout autre. Elle m'a avoué bien des fois qu'elle prenait à dessein des dehors quelque peu hérissés, en vue de se cacher et de crainte, en se répandant par les sens, de tomber dans la dissipation et l'offense de Dieu. Elle savait se dominer au point de laisser prendre pour un effet de notre pauvre nature ce qui était un fruit de sa vertu. Ainsi, en la voyant si grave et si avare de paroles quelqu'un la traita d'altière et d'orgueilleuse. « Que me parlez-vous d'orgueil ? » répondit-elle, souriante ; je n'y pense même pas. Je ne parle guère parce que je ne sais que dire ; je ne sais non plus si je parlerais bien ou mal, et alors je me tais. » Lorsque, devenue plus grande, Gemma se souviendra d'avoir été taxée d'orgueil, elle écrira avec une touchante humilité « Oui, je n'avais que trop ce péché : Jésus jugera si c'était à mon insu ou non. J'ai été bien des fois en demander pardon à mes maîtresses, à mes compagnes, à la mère Supérieure ; puis, le soir et souvent la nuit, je pleurais en silence je ne me connaissais pas ce péché. » Oh !... que n'avons-nous tous d'autre orgueil que celui-la, d'où germe une si belle fleur d'humilité !

La vivacité formait le trait dominant du caractère de Gemma. Un observateur attentif découvrait bien vite en elle un tempérament ardent dont le sang facilement irritable, bouillonnait dans les veines. Sans une violence continuelle, cette enfant eût été, comme on dit, un vrai lutin ; tandis que par les ressources d'un esprit prompt et perspicace elle eût dominé tout le monde. Combien de fois ne l'ai-je pas vue étouffer, même au prix d'efforts musculaires,

les premiers embrasements de la colère !

D'autres ont porté sur elle le même jugement. « Bien que d'une nature vive, dit un témoin, Gemma était paisible parce qu'elle triomphait toujours d'elle-même. Loin de se troubler, de se disputer, si on lui cherchait querelle, si on la maltraitait même, elle répondait d'abord par un aimable regard, et puis par un sourire si doux que parfois son adversaire, désarmée, se jetait dans ses bras et la pressait affectueusement sur son cœur. »

Lorsqu'on lui attribuait un désordre survenu dans la maison, déclare un autre témoin, et qu'on l'en reprenait avec vivacité, Gemma écoutait en silence, et puis, qu'elle eût tort ou raison, disait d'une voix calme « Ne vous troublez pas ne vous emportez pas je serai sage, je vous l'assure, je ne le ferai plus. » Tellement cet ange savait se dominer.

Quant à l'apparente rudesse dont parle une de ses maîtresses, elle provenait du naturel franc et sincère qui distingua particulièrement cette enfant bénie. Pour elle oui était oui, et non, non ; blanc était blanc, et noir, noir. Pas de replis dans son cœur ; elle parlait et agissait suivant sa pensée, sans user de détours. Ce que dans le monde on appelle cérémonies, façons, elle l'ignorait. Attentive à observer les règles essentielles de la politesse. Gemma ne voulait pas savoir autre chose. Elle parlait donc franchement à tous sans distinction de personnes, et n'eût pas compris qu'on pût trouver à redire à cette sincérité. De fait, personne ne s'offensa jamais de son langage ni de ses manières.

D'ailleurs, lorsque la candide fillette voulait bien se prêter à une longue conversation - ce qui était rare - on serait resté de longues heures sous le charme de sa causerie. C'est ce qui arrivait à l'institution Guerra dont toutes les élèves avaient pour Gemma une telle affection qu'il y eût un deuil général le jour où, tombée malade, elle dut définitivement rentrer dans sa famille.

Cette singulière parcimonie de paroles, jointe à un recueillement habituel, la firent juger par quelques-uns d'un naturel timide ; tel autre la crut presque stupide. Gemma ne se préoccupait pas de ces appréciations, et si on lui en parlait elle disait humblement : « Qu'ai-je besoin de plaire au monde ? Stupide. je ne le suis que trop ; on me tient pour ce que je suis du reste, peu m'importe. »

Un jour qu'elle était souffrante, un médecin vint la voir. Étonné de son recueillement, de sa modestie, de sa répugnance à se laisser toucher il se crut, sans en douter, en présence d'une dévote fanatique et ne se gêna point, la visite terminée, pour essayer de la convaincre d'erreur par quelques arguments rapportés des salons mondains. Gemma, jusque-là silencieuse, riposte tout à coup ; elle refute un à un ces piètres arguments, avec une telle promptitude et une telle vigueur de parole que le galant homme se trouve sans réplique et se retire confus, au singulier étonnement des personnes présentes.

J'ai voulu moi-même, plus d'une fois, éprouver sa pénétration et sa logique par différents sophismes, mais je dois avouer que ses réparties subites et judicieuses lui ont toujours donné le dessus ; tant il est vrai que les hommes jugent suivant les apparences, mais que Dieu seul connaît parfaitement les cœurs. Revenons à l'institution Guerra. L'admiration des maîtresses pour leur élève est traduite en ces termes, extraits d'un long mémoire où nous avons déjà puisé : « Toutes les religieuses, y compris la supérieure qui fut sa maîtresse de cours supérieur en l'année scolaire 1891-1892, eurent une profonde estime et une vive affection pour cette chère enfant. Moi-même, qui écris ces lignes, j'eus l'occasion, en raison de ma charge, de la voir de plus près et d'admirer particulièrement sa solide piété et son ingénuité enfantine. Dès les

premiers jours que je la connus, je la jugeai une âme bien chère à Dieu, mais cachée au monde.

« J'enseignais aux élèves à faire le matin un peu de méditation, et le soir quelques minutes d'examen de conscience ; or, j'observais que Gemma, déjà au courant de ces pieuses pratiques, les prenait plus à cœur. Je n'ai jamais pu savoir d'elle le temps précis qu'elle y consacrait ; de ses réponses évasives j'ai conclu qu'elle devait en donner beaucoup surtout à la méditation. Avidé d'entendre la parole de Dieu, elle manifestait une joie extraordinaire les jours où l'aumônier venait expliquer le catéchisme. Même allégresse pour les prédications qui se font dans la chapelle de l'institution aux diverses fêtes de l'année. Elle voulait devenir une sainte à l'imitation de la Vénérable Bartolomea Capitanio ; et je lui rappelais souvent sa résolution par ces mots « Pensez-y, Gemma, vous devez être une gemme de prix. »

Comme toute sainteté se forme au pied de la Croix, Dieu mit dans cette jeune âme un vif désir de connaître le grand mystère de notre Rédemption. Elle commença dès lors d'assiéger sa maîtresse (la même qui lui parlait de la Passion pendant sa retraite de première communion) et finit par obtenir, à force d'instances, la promesse de recevoir d'amples explications sur ce mystère, une heure durant, toutes les fois qu'elle aurait remporté en classe dix bons points, c'est-à-dire l'optime tant pour l'étude que pour l'ouvrage manuel. Quelle meilleure récompense pourrais-je espérer ; se disait-elle ; et redoublant de diligence elle réussit à partir de ce moment à mériter presque chaque jour l'optime, de sorte que l'heure de l'exercice convoité lui était ordinairement assurée. « Combien de fois, me disait-elle un jour, en réfléchissant à l'amour de Jésus qui a tant souffert pour nous, et à l'ingratitude dont nous le payons de retour, la maîtresse et moi nous pleurions ensemble ! »

La pieuse directrice lui indiquait de petites mortifications corporelles pour compenser un peu cette ingratitude des hommes, et lui faisait connaître divers instruments de pénitence. La fervente enfant se procura les uns et se fabriqua les autres ; mais elle eût beau insister, on ne lui permit pas d'en faire usage. Sur les conseils de la même directrice, elle remplaça les macérations de la chair par une rigoureuse mortification des yeux, de la langue, de tous les sens, et plus particulièrement de la volonté ; et en cela elle apparut vraiment admirable tout le reste de sa vie.

Au mois de mars 1888, il plut à Dieu d'appeler à Lui cette excellente maîtresse, sœur Camille Vagliensi, religieuse d'une grande sainteté de vie, et Gemma passa sous la direction de sœur Julie Sistini, belle âme de non moins de vertu, mais particulièrement douée de l'esprit de prière. « Sous cette maîtresse, m'a-t-elle raconté, je commençai à éprouver un grand besoin de prier. Chaque soir après la classe, à peine de retour à la maison, je m'enfermais dans une chambre pour réciter à genoux le rosaire entier ; la nuit, je me levais plusieurs fois pendant un quart d'heure environ, pour recommander à Jésus ma pauvre âme. »

C'est dans une telle ferveur d'esprit et dans la paix domestique que s'écoula le reste de l'année. De cette enfant on pouvait dire ce que l'Évangile atteste du Sauveur adolescent, qu'en avançant en âge elle croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Mais le passage des justes sur la terre est ordinairement marqué par plus de tristesses que de joies, par plus de travaux que de paisibles loisirs et il est bien rare que le Seigneur ne les trempe dès leur jeunesse dans l'épreuve pour les accoutumer peu à peu aux grandes luttes de la vie spirituelle. Ainsi, nous l'avons vu, en a-t-il été de bonne heure pour Gemma qui perdit à l'âge de sept ans une mère telle que madame Galgani ; mais une tribulation beaucoup plus

cruelle allait fondre maintenant sur son âme la désolation spirituelle, appelée par les docteurs ascétiques martyre intérieur. Jusqu'ici la pieuse enfant n'a goûté qu'aux consolations célestes et n'a connu que des attraites et des stimulants vers la vertu parfaite aujourd'hui, à son aversion sensible pour tout ce qui est du monde succèdent le dégoût, la tristesse et la répugnance à l'oraison. Elle ne sent presque plus son Jésus dont les amoureuses étreintes, soudain disparues, lui apparaissent comme des songes lointains : peine intolérable pour son cœur si peu habitué à ce délaissement, et qui se prolongera, non quelques jours, mais presque toute une année. Cette période d'extrême aridité ne sera point cependant pour elle un temps d'arrêt dans les voies intérieures, au contraire : sentant se dérober ce Dieu dont l'amour fait déjà le seul charme de sa vie, elle s'élance à sa recherche avec encore plus d'ardeur par le détachement progressif des affections terrestres, la fréquentation fervente de la sainte communion et la pratique assidue des vertus solides. Elle s'étudie à bien établir dans son cœur cette horreur du péché que nous y verrons croître sans cesse avec les années : et une douleur toujours plus intense pour ses petits défauts, qui lui paraissent des fautes graves dont elle demande pardon à tous, dans la crainte d'être pour tous un objet de scandale. Afin de mieux purifier son âme elle eût même voulu renouveler sa confession générale, mais son confesseur, bien convaincu de sa candeur, ne le lui permit point.

À vrai dire, ce genre de vie de la petite Gemma plaisait peu aux membres de sa famille, ignorants des grands desseins du ciel sur elle, et ils la reprenaient souvent de sa piété, à leur sens exagérée. On l'empêchait de se rendre à l'église à une heure matinale et de trop la fréquenter. Le soir on la voulait à la promenade, parée connue ses petites soeurs, etc. De semblables contrariétés emplissaient d'amertume le cœur de la pauvre enfant. La Providence vint à son aide. À la suite de la mort de son oncle, Maurice, survenue le 15 mars 1890, deux ans après celle de son grand-père, Charles, ses deux tantes Hélène et Élise vinrent habiter avec leur frère Henri Galgani. C'étaient deux femmes d'une grande piété, très affectionnées à leurs neveux. À leur arrivée, Gemma confiée à leurs soins recouvra une entière liberté.

Tous les matins avant la classe, elle assistait à leur côté à la première messe, et le soir visitait le Très Saint Sacrement ; ensemble elles priaient et s'entretenaient pieusement. La fervente enfant crut revenus les beaux jours où son admirable mère vivait encore. Désormais elle ne fut plus privée de la sainte communion, que son confesseur ne lui avait permise jusque-là que trois fois la semaine, et elle s'en approcha immanquablement chaque jour.

À mesure de ses progrès dans la vie spirituelle, Jésus lui devenait plus intime. « Il se faisait sentir toujours davantage à ma pauvre âme, avoue-t-elle ingénûment ; il me disait beaucoup de choses et me donnait à goûter plus fréquemment de très grandes consolations. »

Nous voici en 1891. Gemma, maintenant âgée de treize ans. Se trouve parvenue à un tel degré de vertu qu'il est à peine donné à d'autres de l'atteindre après un long temps d'efforts assidus. Cependant elle se croit presque stationnaire. À l'exemple de l'Apôtre, sans regarder aux progrès accomplis elle tient constamment les yeux fixés sur la perfection idéale à laquelle le Seigneur l'appelle, et elle travaille à grande haleine à l'acquiescer. Cette année devait lui en offrir un moyen de choix.

Les Sœurs de l'institution Guerra ont coutume de faire donner à leurs élèves, tous les deux ans, un cours d'exercices spirituels. « Je ne pouvais croire, écrira plus tard Gemma, à pareille occasion de me rencontrer de nouveau avec Jésus. Cette fois, on me laissa seule, sans aide » ; c'est-à-dire sans l'assistance de ses maîtresses, jugée inutile pour une telle âme. « Je compris, continue-t-elle, que Jésus m'envoyait une occasion de bien me connaître moi-même et de me

purifier davantage pour mieux lui plaire. » Aussi note-t-elle en ces termes cette retraite dans le carnet de ses plus chers souvenirs :

« Exercices de l'année 1891, pendant lesquels Gemma doit changer et se donner toute à Dieu.
» On ne pouvait souhaiter de meilleures dispositions dans une fillette de treize ans. »

« Je me souviens, écrit-elle, que le prédicateur nous fit une méditation sur le péché. C'est alors que je compris vraiment combien j'étais digne du mépris de tous : je me voyais ingrate envers mon Dieu et toute couverte de péchés. Puis vint la méditation sur l'enfer ; je reconnus l'avoir mérité et je fis cette résolution : je formerai, même pendant le jour, des actes de contrition, surtout après quelque manquement. » Même pendant le jour : ces paroles laissent entendre que la sainte enfant consacrait à de tels actes une partie de ses nuits.

« Dans les derniers temps des exercices, reprend-elle, on considéra les exemples d'humilité, de douceur, d'obéissance et de patience de Jésus ; et de cette méditation je tirai deux résolutions : 1°- Faire chaque jour la visite à Jésus-Hostie, et lui parler plus du cœur que des lèvres ; 2°- veiller le plus possible à éviter des discours indifférents, et parler de choses célestes. »

Ah ! si les chrétiens d'âge mûr apportaient dans les exercices spirituels les mêmes dispositions que cette tendre enfant, quels fruits plus abondants de salut n'en retireraient-ils point !

Une telle application aux choses divines ne faisait point négliger à la pieuse élève les devoirs de classe. Au contraire, elle était notée parmi les plus laborieuses et remportait toujours les prix les plus honorables. À la fin de l'année scolaire 1893-94, elle obtint le grand prix d'or de religion qui ne se donne qu'aux élèves ayant atteint, durant tout le cours des leçons de doctrine chrétienne la note la plus élevée.

À l'approche des expositions de travaux scolaires, en usage dans l'institution, les maîtresses réussissaient quelquefois à vaincre la répugnance de l'humble enfant à paraître, et lui faisaient donner des poésies, des exercices de français, des devoirs d'arithmétique, etc. ; preuve indiscutable de ses succès en ces matières. On raconte que les siens, la voyant si absorbée dans l'étude, lui disaient parfois d'un ton de blâme « À quoi bon tant étudier ? Tu es déjà si savante, et cela ne te suffit pas ? »

Cependant une grande épreuve se préparait pour la chère enfant. Son frère Eugène, qui avait contracté la maladie de sa mère, touchait à la fin de sa vie. C'étaient deux âmes en parfaite communion d'idées et de sentiments, de sentiments de piété surtout. « Je l'aimais plus que tous les autres, disait Gemma, et les jours de vacances nous étions toujours ensemble, nous amusant à dresser des petits autels, et à faire des cérémonies religieuses. »

Eugène avait obtenu de son père l'autorisation d'entrer au séminaire ; déjà dans les Ordres mineurs, il se préparait au sous-diaconat lorsque le mal vint le terrasser. Dans une telle extrémité, ces deux cœurs pouvaient-ils se séparer ? Le bon frère lorsqu'il savait sa jeune sœur à la maison la voulait aussitôt près de son lit. Sans s'illusionner sur le danger réel de la contagion, Gemma, peu soucieuse de sa propre vie, se tenait jour et nuit au chevet du malade, le servait, le réconfortait, lui suggérant de pieuses pensées pour le préparer à une sainte mort. Le chaste jeune homme s'éteignit au mois de septembre 1894 dans des sentiments admirables.

Atteinte à son tour d'une maladie grave qui la tint alitée pendant plus de trois mois, la

généreuse enfant vit ses jours menacés. Ce fut dans sa famille, devant la perspective d'un nouveau deuil, une consternation générale. On eut anxieusement recours à tous les moyens pour arracher à la mort au moins cette fille, cette sœur, cette nièce tant aimée. « Je ne puis exprimer, raconte Gemma, les soins dont j'étais l'objet de la part de tous, mais surtout de mon père que je voyais souvent pleurer et offrir à Jésus sa vie pour sauver la mienne. » Il semble que le ciel ait accepté le sacrifice du père affectueux, car il mourut au bout de deux ans, comme nous le verrons au prochain chapitre, tandis que sa fille échappait bientôt à tout danger. Cependant la lenteur de la convalescence la contraignit de dire un adieu définitif à ses chères maîtresses de l'Institution Guerra. Elle se résigna paisiblement à la volonté du Seigneur pour vivre uniquement au sein de sa famille.

Dieu sème ainsi de fleurs et d'épines les sentiers des élus. Il ne leur donne aucun bonheur sans le faire suivre bientôt de quelque amertume. Heureux celui qui accueille, ainsi que Gemma, les divers événements de la vie dans une égale conformité au bon plaisir divin.

CHAPITRE IV

VIE FAMILIALE.

HÉROÏQUE PATIENCE DANS DE CRUELLES ÉPREUVES.

(1895-1897)

Gemma finissait sa dix-septième année. Libre désormais des occupations de l'étude, elle se livra tout entière aux soins du ménage et surtout à l'éducation de ses petits frères et sœurs, qu'elle s'efforça de diriger dans la voie de la vertu par son propre exemple, par ses conseils et par une vigilante surveillance.

Nous n'avons pas de renseignements détaillés sur le caractère de sa direction fraternelle ; mais ce que nous savons déjà de cette enfant bénie laisse conjecturer ce qu'elle devait être. Toute pénétrée de l'importance de sa mission, dont elle craignait d'avoir à rendre au Seigneur un compte sévère, elle s'étudiait à la remplir avec un soin extrême ; et lorsque l'un de ses petits dirigés venait à tomber en quelque faute, elle s'en attribuait la responsabilité, pour n'avoir point su la prévenir par une plus active surveillance. On la voyait attentive à satisfaire aux besoins de chacun, dans le but d'éviter les mécontentements et les disputes qui naissent si facilement chez des garçons et des fillettes d'âge tendre.

D'ailleurs le bon exemple de sa propre conduite au sein de sa famille offrait un spectacle inconnu de nos jours ; il forçait l'admiration des étrangers eux-mêmes qui le rappellent encore.

Un serviteur de la maison, Pierre Maggi, plus particulièrement attaché au service de sa jeune maîtresse, exprimait souvent par ces mots son étonnement toujours nouveau devant cette extraordinaire vertu : « Que voulez-vous, Gemma n'a pas sa pareille »

Un sujet particulier d'admiration dans cette enfant, c'était son extraordinaire amour des pauvres, le seul bien resté en elle, à son avis, parmi tant de défauts et de misères spirituelles : « Chaque fois que je sortais, raconte-t-elle, je demandais de l'argent à mon père, et s'il m'en refusait je le priais de me laisser emporter du pain, de la farine ou d'autres comestibles. Grâce à Dieu, je rencontrais toujours des indigents sur mon chemin, et jusqu'à trois ou quatre. À

ceux qui venaient à la maison je donnais du linge et tout ce que j'avais sous la main mais bientôt mon confesseur me le défendit ; mon père ne me donna plus d'argent et ne me laissa plus rien prendre. Cependant lorsque je sortais, je ne rencontrais que des pauvres qui tous couraient à moi, et je n'avais rien à leur donner. J'en pleurais continuellement de chagrin, et je finis par ne plus sortir du tout. »

Il ne fut pas toujours loisible à Gemma de vivre entièrement cloîtrée dans sa famille. Son père, la sachant une de ces natures ardentes qui ont besoin de mouvement, l'obligeait à faire quelques sorties, et parfois, à défaut d'autres, lui confiait la surveillance de ses autres enfants dans leurs promenades. La jeune fille s'exécutait ; mais, à peine le seuil de la maison franchi, elle se dirigeait hâtivement par des traverses bien connues vers la campagne pour y jouir à la fois, loin des habitations, du grand air et de la solitude. Le démon se servit un jour, pour la contrister, de cette innocente distraction prise par obéissance et avec tant de précautions pratiques. Un jeune officier qui l'avait remarquée se mit à la suivre. L'angélique vierge dont les yeux étaient toujours baissés ne s'en aperçut pas ; quand on l'en avertit son affliction fut extrême ; elle pleura beaucoup et après de ferventes prières prit à nouveau la résolution de ne plus sortir que pour se rendre à l'église voisine de saint Frédien. Elle sut si bien disposer toutes choses que son père ne la contraria presque jamais plus sur ce point.

Telle était dans la vie familiale la vertu de cet ange ; elle cependant croyait n'en pas avoir et se stimulait sans cesse à l'acquérir, « Gemma, se répétait-elle à tout instant, il te faut changer et te donner toute à Jésus. » Pour s'animer à la ferveur elle tirait motif de tout : des solennités de l'Église, des beautés de la nature, de la succession des saisons et des jeux eux-mêmes, auxquels parfois elle consentait à prendre part pour se délasser. Dans un de ces derniers, celui de la courte-paille, le sort lui donna un jour le brin le plus grand. « Voilà, dit-elle, un signe que Dieu veut de moi une grande sainteté, et moi aussi je la veux. »

L'année 1895 venait de finir ; la pensée du renouvellement de l'an lui inspire de nouveaux désirs de vie plus parfaite ; elle se lève du lieu de sa méditation, va prendre le carnet de ses résolutions et écrit « En cette nouvelle année, je me propose de commencer une vie nouvelle. Ce qu'elle me réserve, je ne le sais : je m'abandonne à vous, ô mon Dieu. Toutes mes espérances et toutes mes affections seront pour vous. Je me sens faible, ô Jésus, mais avec votre aide j'espère et je veux vivre différemment, c'est-à-dire plus proche de vous. »

Voici quel était son règlement de vie :

Dès le lever, toujours matinal, récitation des prières accoutumées, puis assistance à la sainte messe et communion. Chaque soir, sa visite tant aimée au saint Sacrement, plus ou moins prolongée suivant le nombre et l'urgence de ses devoirs domestiques. Le soir encore, méditation avec d'autres pratiques de piété et récitation du saint rosaire à genoux. La jeune fille continuait, la nuit, d'interrompre son sommeil au moins une fois, pendant près d'un quart d'heure, pour recommander à Jésus « sa pauvre âme. »

Quels vifs sentiments d'amour, de confiance et de repentir de ses fautes devaient jaillir de son cœur durant ces instants de prière solitaire aux pieds de son Jésus ! On a su de sa propre bouche que Dieu se communiquait dès lors à son âme par de suaves étreintes d'amour, et à son esprit par d'éclatantes illustrations, « de claires lumières » selon son expression. Et ainsi, nuit et jour, même parmi les soins du ménage, tandis que ses pieds foulaient la terre, son esprit planait dans des régions célestes.

Un si profond recueillement intérieur, loin de nuire à ses occupations matérielles, l'aidait au contraire à s'en acquitter avec plus de perfection, par la pensée de leur conformité avec le bon plaisir divin, dont l'accomplissement fera toujours la joie de la vraie piété.

Pour détacher encore davantage des choses terrestres le cœur de cette jeune vierge et lui apprendre à ne se complaire en rien ici-bas en dehors de Lui, le Seigneur s'était servi dans le cours de l'année 1895 d'un moyen extranaturel.

Ayant reçu en présent, d'un membre de sa parenté, une montre en or et une croix avec sa chaînette, de même métal précieux, Gemma pour être agréable au donateur crut devoir les porter dans une de ses sorties. De retour à la maison, tandis qu'elle quittait ces bijoux il lui sembla voir son ange gardien. L'esprit céleste la regardant d'un air sévère prononça lentement ces mots : Les seuls bijoux qui embellissent l'épouse d'un roi crucifié sont les épines et la croix ; et il disparut.

On devine l'impression produite dans l'esprit de la pieuse enfant par cette vision sans précédent et des paroles si expressives. Elle rejette loin d'elle avec mépris et la montre et la chaîne, enlève de son doigt une jolie bague, et prosternée la face contre terre prend en pleurant la résolution suivante : « Pour votre amour, ô Jésus, et pour ne plaire qu'à vous seul, je vous promets de ne plus porter d'objet qui sente la vanité, et de n'en parler jamais. » Elle tint parole et à partir de ce jour ne voulut plus rien savoir en fait de modes ni de parures.

Telle est, dans les mémoires de Gemma, la première trace de ces apparitions angéliques dont la fréquence étonnera dans la suite.

Le Roi des Anges lui-même daignait dès lors l'honorer de tendres visites, d'après cet aveu ingénu à son directeur :

« Bien que je fusse si mauvaise, Jésus venait me voir et me disait beaucoup de choses. » Et encore : « Je ne sais comment il ne m'apparaissait pas irrité ; je ne l'ai vu qu'une fois en courroux. » Cet air sévère, dans une seule circonstance, était plutôt une épreuve que le châtiment de quelque faute volontaire, puisque Gemma dans tout le cours de sa vie n'a jamais commis de péché pleinement délibéré.

Heureuse enfant, trouvée digne dès l'âge de dix-sept ans d'entendre la voix humaine de Jésus, de le voir, de le contempler de tes yeux mortels !

Sans doute de telles faveurs ne constituent pas la sainteté, puisque beaucoup de belles âmes, sans en avoir été l'objet, ont mérité par d'héroïques vertus les honneurs des autels. Elles en offrent néanmoins un signe très certain, car on ne les constate jamais dans une âme vulgaire.

Comment s'étonner que cette créature privilégiée, jetant un regard de dédain sur les biens caducs de cette pauvre vie, soupirât ardemment après la patrie céleste. Depuis le jour, écrit-elle, où ma mère m'inspira le désir du paradis, je n'ai cessé de l'éprouver, et si le Seigneur m'eût donné le choix, j'eusse préféré, voir se briser les liens de mon corps pour m'envoler au ciel. Toutes les fois que j'étais atteinte de la fièvre ou de quelque autre mal, j'éprouvais un doux espoir ; mais ma douleur devenait grande lorsque, la maladie s'éloignant, je sentais revenir mes forces. Un jour, après la sainte communion, je demandais à Jésus pour quelle raison il ne me prenait pas avec Lui : « Ma fille, répondit-il, je veux te donner dans le cours de ton existence beaucoup d'occasions de t'enrichir de mérites ; j'aviverai toujours davantage ton

désir du ciel, et toi tu supporteras encore la vie avec patience. »

Avec ces incessantes aspirations grandissaient rapidement en son cœur les flammes de l'amour divin. Bientôt, dans l'année 1896, s'éveillait en elle et se fortifiait un nouveau désir, révélant la sincérité de son amour et son degré de perfection. Laissons-lui la parole : « Un autre désir se forma dans mon âme, un ardent désir de souffrir et d'aider Jésus dans ses douleurs. » Et de nouveau : « Au milieu de mes nombreux péchés je demandais chaque jour à Jésus la souffrance et beaucoup de souffrance. Oui, mon Jésus, répétais-je, pour vous je veux souffrir, et souffrir beaucoup. »

Gemma dit bien un ardent désir, car il lui suffisait d'une parole, d'un souvenir, d'un regard sur l'image de Jésus crucifié, pour se sentir toute pénétrée de compassion et d'amour. « Un jour, raconte-t-elle, fixant les regards sur le crucifix, je fus saisie d'une telle douleur que je tombai évanouie. Mon père, se trouvant là, se mit à me gronder, et m'accusa de nuire à ma santé par ma vie retirée et l'habitude de me rendre à l'église à une heure trop matinale. Ce qui me fait mal, répondis-je, c'est d'être tenue éloignée du tabernacle de Jésus. Et j'allai me réfugier dans ma chambre où pour la première fois j'épanchai ma douleur dans le Cœur de Jésus seul. »

Jusqu'alors donc, c'est-à-dire jusqu'à sa dix-huitième année, la pieuse jeune fille avait comprimé dans son âme le chagrin que lui causaient de semblables difficultés.

« Je dis à Jésus, continue-t-elle : Je veux vous suivre, ô Jésus, au prix de n'importe quelle douleur ; je veux vous suivre avec ferveur ; non, mon Jésus, je ne veux plus vous donner de nausée par mes œuvres tièdes, ni vous inspirer de dégoût par la lenteur avec laquelle je vous ai cherché jusqu'ici. » Et comme pour garantir ses promesses, elle ajoute : « Donc, désormais oraison plus recueillie, communion plus fervente. Mon Jésus, pour vous je veux souffrir beaucoup, la prière toujours sur les lèvres. » Puis, comme elle envisage ses résolutions, la pensée de la fragilité humaine amène sous sa plume cette réflexion : « Il tombe souvent celui qui souvent forme de bons propos, mais qu'en sera-t-il de celui qui n'en forme que rarement ? »

Gemma n'était nullement novice dans la carrière de la douleur qu'elle souhaite si ardemment de parcourir à la suite de son divin Maître. Très chère à Jésus dès sa première enfance, elle avait en conséquence reçu de bonne heure sa part de la croix. « Je puis bien dire, confiait-elle à son directeur, que depuis la mort de ma mère, je n'ai point passé un seul jour sans souffrir quelque petite chose pour Jésus. »

Maintenant qu'elle n'était plus dans l'enfance mais dans un âge fait, le Seigneur allait raidir sa main divine et frapper des coups de maître.

Ce fut d'abord un mal terrible à un pied, la nécrose, avec son accompagnement de douleurs très aiguës. La vertueuse jeune fille ne croyant pas devoir en tenir compte, endurait ses souffrances avec un généreux courage ; mais le mal négligé s'aggrava, la carie s'étendit, et force fut de recourir au chirurgien. Celui-ci, à la vue des ravages de la gangrène ne cacha point ses craintes et déclara que l'amputation du pied serait probablement nécessaire. Se bornant d'abord à une opération partielle, il découvrit l'os attaqué et se mit à le sectionner et à le racler profondément pour enlever les parties mortifiées ou malades. La patiente, qui n'avait pas voulu qu'on l'endormît, supportait héroïquement ces tortures ; et tandis que tous les assistants frissonnaient d'horreur et de pitié, elle seule, immobile, paraissait rester indifférente. Au plus fort de l'opération elle poussa bien quelques soupirs involontaires, mais regardant

aussitôt l'image de Jésus crucifié elle lui demanda pardon de sa faiblesse et reprit son impassibilité. C'est ainsi, pour employer sa propre expression, qu'après avoir tant demandé de souffrir un peu, Jésus l'avait consolée ! Le divin Maître délivra sa bien-aimée servante de ces premiers tourments corporels, mais pour lui présenter une bien autre amertume dans le calice de sa passion.

Monsieur Galgani, son père, était un homme taillé à l'antique. Bon, simple, charitable, incapable de tromper personne et ne croyant pas non plus qu'on pût le tromper. Mais, sans qu'il eût l'air de s'en douter, il vivait dans des temps mauvais. Beaucoup de ceux qui connaissaient son excessive bonté cherchaient à la capter à leur profit. C'était de toutes parts dans sa maison des venues sans fin. Celui-ci venait emprunter de l'argent, celui-la le prier d'être sa caution ; les métayers le voulaient sur les produits de ses terres ; ses fermiers et ses locataires ne payaient pas leurs termes. Par surcroît, de longues et continuelles maladies dans la famille, dont celles de la mère et de deux enfants, qui furent suivies de mort, et cent autres infortunes contribuèrent à consumer peu à peu son riche patrimoine. Quand vint l'échéance, des lettres de change imprudemment cautionnées, la ruine fut complète. Tous les biens meubles et immeubles furent mis sous séquestre, et la nombreuse famille se trouva réduite à la plus lamentable misère. Peu après, le pauvre père tombait malade, atteint d'un cancer à la gorge, et il ne tardait pas à expirer laissant ses chers enfants dans un entier dénûment. À la nouvelle de son décès, les huissiers et la force publique vinrent, de par les créanciers, fermer la pharmacie et mettre sous scellés les quelques meubles qui y restaient encore.

Au récit d'une telle infortune, ne croirait-on pas voir se dérouler sous ses yeux les différentes scènes des malheurs de Job ? Cependant, voici quels étaient les sentiments de Gemma dans une pareille extrémité :

« Nous entrions dans l'année 1897, si douloureuse pour toute la famille. Moi seule, sans cœur, je restais indifférente à tant de revers. . Ce qui affligeait le plus les autres, , c'était de se trouver sans ressources et, pour comble, de voir notre père si malade. Un matin, je compris la grandeur du nouveau sacrifice que Jésus allait m'imposer ; je pleurai beaucoup ; mais le divin Maître, en ces jours de douleur, se faisait d'autant plus sentir à mon âme ; et puis, la vue de l'édifiante résignation de mon père en face de la mort m'inspira tant de force que je reçus le coup terrible avec calme. Le jour de son décès Jésus me défendit de verser des pleurs inutiles, et je le passai en prière, très résignée à la sainte volonté de Dieu, mon père du ciel, qui prit aussi à ce moment la place de mon père de la terre. Après cette perte, nous nous trouvions sans rien ; nous, n'avions pas de quoi vivre. »

C'était le 11 novembre 1897 que Gemma se voyait orpheline pour la seconde fois.

Avec quel héroïsme elle embrasse les croix, de plus en plus lourdes, que le divin Maître prodigue comme ses meilleurs présents à tous ses bien-aimés !

CHAPITRE V

SÉJOUR À CAMAIORE. - RETOUR À LUCQUES.

MALADIE MORTELLE. - GUÉRISON PRODIGIEUSE.

(1897-1899)

Si la désolation est toujours grande dans une famille après la mort du père, pour la maison Galgani elle fut inexprimable. Le défunt laissait sans la moindre ressource six enfants et deux sœurs Hélène et Élise.

Heureusement les tantes du dehors, émues d'une pareille détresse, vinrent au secours de leurs neveux, et Gemma, la préférée d'entre tous, fut recueillie par celle de Camaiore, Carolina Lencioni, dont les richesses lui permettraient de faire revivre à sa nièce les jours les plus prospères de la liaison paternelle. Mais, de même que la vertueuse jeune fille ne s'était point affligée de l'extrême pénurie de Lucques, elle ne se réjouit pas de l'opulence de Camaiore, et son unique bonheur devait consister, comme toujours, dans le travail, dans la prière et dans l'union intime avec Jésus seul. Retrempée dans l'amour divin par la tribulation, elle espérait maintenant pouvoir jouir en paix de ses fruits et mener dans la demeure de sa tante comme dans un monastère une vie toute céleste.

Son attente fut déçue. Si dans sa famille on lui laissait pleine liberté de se livrer à ses pratiques de piété en évitant les distractions mondaines, à Camaiore, comme autrefois San Gennaro, les entraves à son idéal de sainteté se multiplièrent de jour en jour. D'un côté, son bon cœur souffrait de se soustraire aux convenances de sa condition, de l'autre, il éprouvait, à les suivre ; du scrupule et du remords. Que faire ? Loin de son confesseur ordinaire, Gemma ne pouvait lui manifester ses incertitudes. S'ouvrir à un autre peu au courant du travail intérieur de la grâce dans son âme, elle y répugnait invinciblement. D'ailleurs, l'eût-elle voulu, qu'elle n'aurait su s'expliquer ni se faire comprendre. Sa peine était d'autant plus vive qu'à son trouble se joignaient des difficultés extérieures apportées à la réception fréquente de la sainte communion, son unique soutien ; et lorsque dans son angoisse elle élevait une voix aimante et plaintive vers son Jésus, Jésus lui-même, paraissant rester sourd, la délaissait dans une profonde aridité.

Cependant la pieuse enfant redoublait d'efforts pour se rendre plus agréable à ses yeux ; et, à l'imitation de sainte Catherine de Sienne, elle avait comme dressé dans son cœur un autel d'où s'élevaient incessamment vers la Majesté divine d'humbles adorations et des palpitations d'amour. Lorsque l'autorisation lui en était accordée, elle se dirigeait en grande hâte en compagnie de sa cousine vers l'église de la collégiale voisine, pour vivre quelques instants trop courts près de son bien-aimé Jésus-Hostie.

Aujourd'hui encore, les révérends chanoines de la collégiale aiment à indiquer aux étrangers la place qu'occupait habituellement la jeune fille dans ses visites eucharistiques.

Ses promenades d'ailleurs forcées, avaient pour but ordinaire le sanctuaire de l'Abbaye où se vénère une antique image de la Vierge. Avec quel bonheur elle y épanchait sa tendre dévotion envers celle qu'elle se plaisait à appeler « ma chère maman ! » Elle lui recommandait avec larmes l'âme de son père défunt et ne se retirait qu'au signal de l'obéissance.

Bientôt un événement d'une autre nature vint la bouleverser profondément. La jeune vierge, alors dans ses vingt ans, était douée d'une rare beauté. D'un port noble et plein de grâce, dans sa toilette pourtant des plus simples elle apparaissait ravissante. Ses yeux, difficiles à voir, parce qu'elle les tenait constamment baissés, brillaient du doux éclat des étoiles, et à ces agréments extérieurs la piété, le recueillement et la modestie qui respiraient dans toute sa personne ajoutaient un nouveau charme.

Or, il advint pour la seconde fois qu'un jeune homme du pays, de fort honorable maison,

s'éprit d'elle à sa seule vue, et sans trop prendre d'informations demanda sa main. C'était une occasion favorable pour relever de sa ruine la famille Galgani mais l'angélique jeune fille ne voulut même pas entendre parler de mariage, et pour se soustraire à d'inutiles vexations elle prit le parti de s'éloigner de Camaiore.

Comme sa tante en eût difficilement accepté le motif, elle implore de nouveau avec la plus vive confiance le secours du Seigneur, et le Seigneur pour délivrer sa servante de tout péril permet qu'en ce temps même des douleurs aiguës se déclarent à l'épine dorsale et aux reins. Prenant alors courage, et sans se laisser arrêter par la perspective des privations qui l'attendent à Lucques, Gemma prétexte son état de santé pour solliciter son départ. À force d'instances et de pleurs elle obtient de rentrer à la maison paternelle qu'elle devait revoir, comme elle l'avait laissée, plongée dans la détresse.

On raconte qu'au moment des adieux tous les membres de la famille Lencioni sentirent leurs cœurs se briser, tant la douce enfant se les était attachés par ses belles qualités ; et on vit son oncle lui-même, caractère rude et difficile à émouvoir, se jeter irrésistiblement dans les bras de cette chère nièce, en versant d'abondantes larmes.

À peine parmi les siens, Gemma sentit son état s'aggraver. Aux douleurs des reins et de l'épine dorsale vinrent s'ajouter la déviation de la colonne vertébrale, des crises terribles de méningite, la perte totale de l'ouïe, la chute de la chevelure et enfin la paralysie des membres. Au début, dans l'espoir d'éviter l'inspection du médecin, redoutée par sa pudeur, la jeune fille dissimula l'acuité de ses souffrances, particulièrement excessives dans la région des reins. Comment se laisserait-elle examiner et toucher par un étranger, elle qui ne se permettait même pas de diriger un regard vers les parties les plus endolories, ni même d'en approcher la main pour se rendre compte du mal ? Devant l'effrayante aggravation des symptômes, sa perplexité devint extrême. Elle eût certainement préféré subir des tortures dix fois plus cruelles plutôt qu'une visite médicale, car se rappelant toujours les paroles entendues dans sa première enfance des lèvres de sa mère : Notre corps est le temple de l'Esprit-Saint, elle entendait à tout prix le faire respecter comme tel. Mais un soir, un médecin appelé à son insu par la famille entra subitement dans sa chambre, et malgré son refus, que n'avait pu fléchir aucun argument, voulut à toute force l'examiner. Sur l'ordre formel de ses tantes, Gemma dû offrir à Dieu l'inévitable sacrifice.

L'inspection révéla dans la région lombaire un gros abcès paraissant communiquer avec l'un des reins. Le médecin, effrayé, réunit une consulte de doctes professeurs, qui déclarèrent unanimement la jeune fille atteinte d'une affection vertébrale de nature très grave et difficilement curable. Ils ordonnèrent quelques médicaments dont l'effet fut nul ; bientôt même les progrès incessants du mal contraignirent l'infirmes, devenue incapable de mouvement, à s'aliter définitivement.

Tandis que s'épuisait le frêle corps de l'innocente enfant, son âme s'épanchait en tendres gémissements, en ces gémissements d'amour qui consolent et soulagent, et que l'on n'échangerait point contre les éphémères plaisirs des mondains. Sa pensée s'envolait constamment vers Jésus qui satisfaisait enfin ses ardents désirs de souffrir pour Lui plaire. D'ailleurs, comme son confesseur était désormais à sa portée, son âme restait en paix ; et le Seigneur, en signe de particulière complaisance, lui faisait éprouver une douleur intense et une horreur toujours plus grande du péché. Douleurs physiques et regrets purifiants d'un passé moins parfait s'unissaient pour activer l'œuvre de sa sanctification.

Impuissante à se mouvoir d'elle-même, la malade, sur son lit de souffrance, gisait dans une perpétuelle immobilité si des bras charitables ne venaient lui apporter le soulagement d'un changement de position ; et ainsi s'écoulaient pour elle les jours et les nuits, sans autres consolations intérieures que celles que lui donnait l'oraison et sa résignation aux dispositions providentielles. Parfois, lorsqu'elle se plaignait amoureusement au Sauveur de ne pouvoir même plus prier, elle en recevait par l'intermédiaire de son Ange gardien de fortifiantes exhortations. « Si Jésus t'afflige dans ton corps, disait l'esprit céleste, c'est pour mieux purifier ton âme ; prends patience. »

Faisant allusion plus tard à cette familiarité toujours croissante de son bon Ange, Gemma écrira : « Oh ! Combien de fois dans ma longue maladie me disait-il au cœur des paroles consolantes ! »

Les membres de la famille Galgani faisaient l'impossible pour venir en aide à cette chère enfant. Malgré leur état de gêne profonde, ils ne négligeaient aucun soin, ne reculaient devant aucun sacrifice pour obtenir sa guérison, jusqu'à ce qu'enfin, désespérant des moyens humains, ils se tournèrent avec confiance vers le ciel.

Émue de tant de témoignages d'affection, la jeune fille souffrait à la pensée d'être pour tous une charge par sa longue et fastidieuse maladie ; et son chagrin devint si vif que le Seigneur, soit pour l'humilier, soit pour la reconforter, daigna l'en reprendre Lui-même. « Un matin, raconte en effet Gemma, comme on venait de m'apporter la sainte communion dans la maison, Jésus d'une voix assez forte me fit un grand reproche : il m'appela une âme faible. C'est ton amour-propre, me dit-il, qui regimbe de ne pouvoir partager la vie ordinaire de ton entourage ; ou bien c'est le besoin inévitable des soins d'autrui qui te cause une excessive confusion. Plus morte à toi-même, tu n'éprouverais pas semblable inquiétude. »

Consolée autant qu'éclairée par ces paroles, la pieuse enfant recouvra la paix, et depuis lors resta indifférente au, vicissitudes de son état comme aux incidents de famille.

Cependant l'annonce de sa cruelle maladie s'était répandue dans la ville, et de nombreuses amies accouraient admirer de près ce qu'elles-mêmes proclamaient un prodige de patience dans une tendre jeune fille. Gemma, les accueillant avec un aimable sourire et des témoignages de gratitude, échangeait avec elles des paroles d'édification, les seules quelle sût tirer de son cœur. Il lui était également indifférent, leur disait-elle, de s'envoler au ciel sur-le-champ, ou de rester encore sur cette pauvre terre pour y souffrir tant qu'il plairait à Dieu.

Des âmes compatissantes, devant l'inutilité des soins médicaux, s'efforçaient souvent de lui faire espérer un miracle tantôt de la médiation d'un saint, tantôt de celle d'un autre, suivant leur dévotion particulière. L'une de ces visiteuses, voulant exciter sa confiance dans un nouvel intercesseur, ou distraire du moins par une édifiante lecture les longues heures du jour, lui apporta la Vie du Bienheureux Gabriel de l'Addolorata, de la Congrégation des Passionistes, alors seulement Vénérable. Gemma n'avait pas encore entendu parler du jeune saint ni de ses nombreux miracles, dont la renommée cependant remplissait toute l'Italie ; aussi ne manifesta-t-elle à son égard aucun enthousiasme bien que sa famille commençât à lui adresser d'ardentes prières.

Voici comment le Seigneur alluma dans le cœur de sa servante envers ce Bienheureux une étincelle de dévotion, de confiance et d'amour qui ne devait pas tarder à croître en incendie. Dans une de ses heures de solitude, la pauvre patiente se sent soudain envahie par de sombres

pensées de mélancolie et une tristesse immense. Lasse, épuisée, impuissante à trouver dans une vue de foi le moindre secours, un découragement profond la saisit et la vie lui paraît insupportable. Rien de plus naturel, semble-t-il, qu'une pareille crise de désespérance dans une infirme réduite à un si lamentable état. Cependant ce n'était là qu'une tentation, habilement dissimulée, de l'astucieux ennemi qui cherchait à s'insinuer ainsi sans bruit dans l'âme de la jeune fille pour arriver plus sûrement à la perdre.

Lorsque par son artifice il croit l'avoir complètement bouleversée, levant subitement le masque il se révèle et lui dit « Si tu m'écoutes je te délivrerai de tes tourments ; je te rendrai certainement la santé, et avec la santé tout ce qui pourra te plaire. »

Pour la première fois, nous voyons Gemma face à face avec Satan qui vient ouvertement engager la lutte. La tentation procéda-t-elle par voie de réelle apparition, ou plutôt, comme les paroles de la servante de Dieu le laisseraient entendre, par voie de simple suggestion ? Quoi qu'il en soit, l'issue n'en pouvait être douteuse. À une forte agitation, à un grand trouble intérieur jusque-là inconnu, la pieuse enfant, malgré son inexpérience en pareil cas, reconnaît de suite la présence du démon. Elle se souvient du Bienheureux Gabriel, l'invoque avec confiance et s'écrie : L'âme d'abord, le corps ensuite. Le tentateur est refoulé ; mais il ne tarde pas à revenir pour un second assaut ; une nouvelle invocation au Bienheureux et le signe de la croix le remettent définitivement en fuite. Dans sa victoire Gemma recouvre le calme et une union plus intime avec son Dieu, qui la récompense largement de son énergique résistance.

Ayant ainsi éprouvé l'efficacité de la protection du jeune saint, elle sent naître en son cœur de la reconnaissance à son égard avec un commencement d'affection. Sa première pensée à l'issue du combat est de rechercher le livre de sa vie qu'elle avait placé sous son chevet. « Le soir même, dit-elle, je me mis à lire la Vie du Confrère Gabriel, je la lus plusieurs fois ; je ne pouvais me rassasier de la relire et d'admirer ses vertus et ses exemples. Du jour où mon nouveau protecteur m'avait sauvé l'âme, j'éprouvai pour lui une dévotion particulière ; le soir, je ne trouvais pas le sommeil si son image n'était sous mon oreiller. Depuis lors je commençai d'avoir le Confrère Gabriel près de moi. Ici je ne sais m'expliquer ; mais je sentais sa présence à chacun de mes actes, il me revenait à la pensée. »

La dame qui avait prêté à notre malade la Vie du Bienheureux vint pour la reprendre. Mais combien les sentiments de la jeune fille, sur le point de perdre le cher livre, différaient de ceux avec lesquels elle l'avait reçu ! Son cœur se serra douloureusement, et les larmes jaillirent de ses yeux. La dame, émue elle-même, le lui laissa pour quelque temps encore. Cependant Gemma dû finalement s'en séparer. « Ce saint du ciel. écrivra-t-elle, voulut bien vite me récompenser du petit sacrifice, car la nuit suivante il m'apparut, drapé dans un manteau blanc. J'ignorais qui il était. S'en apercevant il ouvrit son manteau et laissa voir l'habit des Passionistes. Je ne tardai pas alors à le reconnaître. Il me demanda pourquoi j'avais pleuré en rendant le livre de sa Vie. Je ne sais quelle fut ma réponse, mais il me dit : Sois vertueuse je reviendrai te voir. »

Cette courte visite du Bienheureux Gabriel, en comblant d'une paix et d'une suavité délicieuses l'âme de la jeune fille, raviva fortement son ancien désir du ciel. « Allons à Jésus, l'entendait-on souvent s'écrier, oui allons à Jésus, pour rester toujours avec Lui. » Mais Jésus n'entendait pas l'exaucer encore, et elle, le comprenant bien, comprimait son brûlant désir, pleinement résignée sur son lit de douleur à sa volonté sainte.

La jeune infirme gisait toujours immobile dans son lit de douleur. De temps à autre, pour la

soulager, des bras charitables la changeaient de position. Outre les membres de sa famille, les excellentes sœurs de Saint Camille, dites Barbantines, lui donnaient assidûment leurs soins, mûes certainement en cela par l'héroïque charité dont elles font profession, mais aussi par leur grande vénération pour la chère malade. Parfois elles amenaient quelque'une de leurs novices pour l'édifier au spectacle de tant de ferveur et de vertu. Venaient également dans un but d'édification les sœurs de sainte Zite qui avaient gardé à leur ancienne élève une vive affection et qui rappellent encore « les très beaux exemples de vertu dont elles furent témoins durant sa longue maladie. »

Cependant les mois s'écoulaient sans apporter d'amélioration à la douloureuse situation de la patiente. La misère de la famille croissait avec les dettes occasionnées par tant de médecins et de remèdes, au point que personne ne voulait plus lui faire crédit d'un denier. Les âmes charitables qui venaient voir la sainte malade eussent certainement remédié en quelque manière à cette détresse, mais les malheureux enfants de monsieur Galgani se souvenant de leur prospérité d'hier, se gardaient bien de la révéler ; de sorte que souvent ils ne disposaient même pas d'un centime pour procurer à leur bien-aimée sœur le plus léger soulagement.

On arriva ainsi à la veille de l'Immaculée Conception. 7 décembre 1898, Les sœurs Barbantines se présentèrent pour leur visite habituelle, accompagnées d'une postulante que son jeune âge empêchait de revêtir l'habit religieux. La vue de cet ange éveille en Gemma le désir de l'imiter ; croyant à une inspiration divine elle prend la résolution de promettre à la Vierge. en cas de guérison, d'entrer chez les Barbantines. « Cette pensée me consola, écrit-elle ; j'en parlai à sœur Léonide qui s'engagea, si je venais à guérir, à m'admettre à la vêtue à la même époque que la petite postulante. »

Tout heureuse malgré ses souffrances physiques, la douce infirme manifeste son intention à son confesseur, venu ce même jour lui apporter les grâces du sacrement de Pénitence. « Il approuva de suite mon projet, continue-t-elle, et de plus m'accorda une autre consolation, toujours refusée jusque-là, celle de prononcer le soir même le vœu de virginité perpétuelle. »

Gemma touchait enfin au comble de ses désirs ; désormais elle pourra se proclamer toute à Jésus, à Jésus seul. En cette soirée une paix céleste descendit en son âme, et son amour attendit impatiemment le lever du jour suivant qui devait l'unir à Jésus par la sainte communion, pour la première fois depuis son vœu perpétuel de virginité, et lui donner en même temps la joie d'offrir à sa céleste Mère, en la fête de son Immaculée-Conception, la licite promesse de prendre le voile.

Comme elle s'abandonnait à ces douces pensées, un tranquille sommeil vient clore ses paupières et reposer ses membres endoloris, Alors lui apparut de nouveau son cher protecteur, le Bienheureux Gabriel ; il lui dit : « Gemma, fais volontiers le vœu d'entrer en religion, mais n'y ajoute rien. » Pourquoi n'y rien ajouter ? demande-t-elle, ne saisissant point le sens de ces paroles. Pour toute réponse elle entend ces deux mots, accompagnés par le Bienheureux d'un tendre regard et d'un angélique sourire : *Sorella mia !* Ma chère sœur ! « Je ne comprenais rien à tout cela, reprend Gemma ; pour le remercier je lui baisai l'habit. Alors il détacha de sa poitrine son cœur, (l'emblème des Passionistes), me le fit baiser et le posa sur la mienne, par-dessus les draps de lit, en me redisant *Sorella mia !* et il disparut. » (2).

Le matin suivant, la jeune vierge recevait Jésus-Eucharistie et prononçait son vœu, l'âme inondée des plus suaves délices.

De telles faveurs spirituelles, courte trêve à ses maux, n'empêchaient point l'affaiblissement progressif de ses forces. Les médecins eurent recours, comme suprême ressource, à l'opération de l'abcès des reins et à l'application de pointes de feu le long de l'épine dorsale ; c'était le 4 janvier 1899. La sainte enfant que préoccupait toujours avant tout la garde de sa pudeur, refusa de se laisser endormir. Elle supporta héroïquement le supplice, fort inutile d'ailleurs, car le mal continua ses ravages, et le 20 du même mois un nouvel abcès accompagne de fortes douleurs spasmodiques, s'ajoutait à ceux de la tête. Le docteur mandé en toute hâte dû se borner à constater la gravité du danger, la faiblesse de l'infirmes ne permettant pas de le conjurer par une opération chirurgicale. D'autres médecins déclarèrent également le cas désespéré. « Le 2 février, écrit Gemma, je me confessai, je reçus le saint Viatique, et j'attendis le moment de m'en aller à Jésus. Les médecins, croyant que je n'entendais pas, avait dit entr'eux que je n'arriverais pas à minuit. »

Cependant Gemma ne devait pas mourir encore. Il était dans les desseins du Seigneur de se glorifier en elle par l'effusion des dons surnaturels les plus extraordinaires. La guérison ne demandait pas moins qu'un miracle ; mais Dieu le fit, et d'une façon assez singulière que Gemma va nous raconter.

« Ma famille, disait-elle, faisait des triduums et des neuvaines pour ma guérison. Moi seule, réconfortée par les douces et tendres paroles que j'entendais de la bouche même de Jésus, je restais indifférente. Une de mes anciennes maîtresses vint me visiter une dernière fois, pour me dire adieu et au revoir au ciel - j'étais si mal en effet ! Elle me pressa toutefois de faire moi-même une neuvaine à la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, m'assurant que j'obtiendrais la grâce d'une guérison parfaite, ou d'une prompte mort qui m'ouvrirait le ciel. Pour lui faire plaisir je la commençai ; c'était le 23 février (1899). Quelques instants avant minuit j'entendis un bruit de chapelet, puis une main se posa sur mon front, et une voix commença neuf fois de suite un Pater, Ave, Gloria. À peine répondais-je, tant j'étais faible. Cette voix me dit ensuite : Veux-tu guérir ? invoque avec ferveur chaque soir le Cœur sacré de Jésus. Je viendrai près de toi tous les jours de la neuvaine et nous prierons ensemble. C'était le Vénérable Gabriel, Passioniste, qui revint en effet chaque soir. Il me posait toujours la main sur le front et nous récitons les prières au Sacré-Cœur de Jésus. Il m'y faisait ajouter trois Gloria en l'honneur de la Bienheureuse Marguerite-Marie. La neuvaine se termina le premier vendredi du mois. Je me confessai, et le matin de bonne heure je reçus, toujours clouée au lit, la sainte communion. Oh ! les moments délicieux que je passai avec Jésus ! Il me répétait : Gemma, veux-tu guérir ? Moi, d'émotion, je ne pouvais répondre. Je dis alors du cœur : Jésus, comme vous le voudrez vous-même. Le bon Jésus ! la grâce était accordée, j'étais guérie. Deux heures ne s'étaient pas écoulées depuis la communion que j'étais debout. Ceux de ma famille pleuraient de bonheur. Moi aussi j'étais contente, non d'avoir recouvré la santé, mais parce que Jésus m'avait choisie pour sa fille. En effet, avant de me quitter, dans cette matinée, il m'avait dit au cœur d'une voix pénétrante : « Ma fille, après la grâce que tu viens de recevoir tu me suivras avec plus d'ardeur encore. Je serai toujours avec toi, je te servirai de père, et ta mère, la voici (il me montrait la Vierge des Douleurs). (3). Mon assistance paternelle ne peut faire défaut à celui qui s'abandonne entre mes mains ; rien donc ne te manquera, lors même que je t'enlèverai toute consolation et tout appui sur la terre. »

Heureuse perte ! heureux gain ! Oui, heureuse la perte de toutes les joies humaines, lorsqu'elle est compensée par le gain et la possession de Jésus ! La suite de cette biographie va nous en donner une preuve palpable.

CHAPITRE VI

ASPIRATIONS VERS LA VIE CLAUSTRALE.

AU COUVENT DE LA VISITATION,

(mars-mai 1899)

À peine sortie, par un éclatant miracle, du lit de douleur où son âme s'était purifiée comme le fer dans la fournaise et toute embrasée d'amour divin, l'angélique enfant se hâta de reprendre toutes ses pratiques de piété, principalement celle de la communion quotidienne. « Alors, dit-elle, je ne pouvais pas vivre si chaque matin je n'allais à Jésus. »

Elle se sentait dévorée d'une faim intense de l'Eucharistie, que n'avaient guère pu apaiser durant sa maladie de plus de douze mois les quelques communions accordées de loin en loin. C'est au banquet sacré qu'elle trouva la réalisation de la promesse du Seigneur : « Rien ne te manquera, lors même que je t'enlèverai toute consolation et tout appui sur la terre. » Jésus-Hostie lui tint lieu de tout.

Sitôt guérie, Gemma qui soupirait depuis plusieurs années après la vie claustrale fit connaître à sa famille son intention d'exécuter son projet et son vœu. Personne ne songea sur le moment à contrarier une vocation pour tous si manifeste, d'autant plus qu'on n'en supposait point la réalisation si prochaine. Mais la servante de Dieu entendait bien voler sur-le-champ vers la solitude d'un cloître silencieux pour y vivre seule avec Jésus.

Diverses circonstances des derniers temps de sa maladie pouvaient la laisser indécise sur le choix d'une Congrégation. Sous l'inspiration des sœurs Barbantines, elle avait promis à la Vierge en cas de guérison d'entrer dans leur Institut. D'un autre côté, le Bienheureux Gabriel, dans une apparition, l'avait plusieurs fois appelée sa sœur en posant sur sa poitrine l'emblème de l'Ordre des Passionistes.

Enfin une voix mystérieuse semblait l'avoir invitée à prendre le voile à la Visitation. Gemma penchait plutôt vers cette dernière Congrégation, sans doute par reconnaissance pour la Bienheureuse Marguerite-Marie dont l'intercession lui avait obtenu la santé. Aussi écrivait-elle six jours après sa prodigieuse guérison : « Je voudrais voler sur-le-champ là où me veut la bienheureuse Marguerite-Marie. Oh ! comme on est mal dans le monde ! Depuis que j'ai quitté mon lit d'infirme, j'éprouve pour ce qui passe, une inexprimable aversion. »

Cependant le bruit de sa guérison se répandait dans la ville de Lucques, non sans susciter de nombreux commentaires. Les Visitandines exprimèrent le désir de voir la jeune fille pour entendre de sa propre bouche les détails de cet événement. On ne pouvait leur refuser une aussi légitime satisfaction.

La miraculée fut accueillie avec empressement dans leur monastère et les religieuses, à la pensée de la posséder un jour, définitivement, manifestèrent toute leur joie. Ce jour, Gemma croyait bien le connaître avec certitude depuis l'instant de sa guérison, où une voix céleste lui avait fait entendre ces paroles : « Renouvelle à Jésus toutes tes promesses, et ajoutes-y qu'au mois consacré au Sacré-Cœur. toi aussi tu iras te consacrer à Lui. » La pieuse enfant avait interprété ces paroles comme un appel à la Visitation, et dans son impatient désir d'y répondre elle languissait de voir ce moment encore éloigné.

« Aujourd'hui, écrivait-elle, nous sommes au 9 mars ; comment patienter jusqu'au 1er juin ? » Pour abrégé son tourment, les Visitandines promirent de la recevoir comme retraitante vers le premier mai, et un mois plus tard comme postulante. Trente jours d'attente s'écoulèrent pendant lesquels le Seigneur combla sa servante d'ineffables consolations.

À cette époque commence pour Gemma une vie toute céleste et à ce point extraordinaire qu'elle offre peu de différence avec celle des plus grands saints. Jusqu'ici elle a été favorisée, sans doute, d'illuminations intellectuelles nombreuses, de locutions divines, de suaves impressions dans l'âme, d'apparitions célestes, mais seulement par intervalles plus ou moins rapprochés. Aujourd'hui s'ouvre la série des communications divines presque ininterrompues et de l'ordre le plus élevé : lumières éclatantes, sublimes attractions, très puissants stimulants, qui vont conduire si rapidement la jeune vierge à une admirable perfection. Intime est son union avec Dieu que sa pensée contemple sans défaillance, sans pouvoir s'arrêter sur aucune créature. Par son abandon absolu à la Providence et son inaltérable uniformité aux vœux divins, elle conserve le calme et la joie au sein des plus dures épreuves. En un mot, Gemma ne vit que pour son Dieu vers lequel convergent tous ses désirs et que réclament toutes les palpitations de son cœur. En Lui seul son âme se délecte et repose tranquille.

Cependant la semaine sainte approchait. Gemma l'attendait impatiemment pour épancher en ces jours mémorables ses tendres sentiments envers Jésus Crucifié. Avant de dire les grâces importantes reçues en cette grande semaine, il me faut parler de l'Heure sainte pratiquée par la jeune fille ; car, c'est durant ce pieux exercice que s'accompliront en elle dans les dernières années de sa vie les plus étonnants prodiges de l'amour divin.

Elle lui avait été suggérée et expliquée pendant sa maladie, en vue de fortifier sa patience, par la sœur Julie, une de ses anciennes maîtresses de l'Institution Guerra. S'unir d'une manière spéciale au divin Rédempteur le jeudi de chaque semaine, jour où commença la très douloureuse Passion, devait plaire infiniment à la fervente enfant, qui malgré son épuisement physique voulut embrasser de suite cette dévotion. Elle demanda le manuel de l'Heure sainte. Cet opuscule, dû à la fondatrice de l'Institut de sainte Zite, Hélène Guerra, a pour titre : « Une heure d'oraison avec Jésus agonisant à Gethsémani » et renferme quatre très pieuses méditations sur ce mystère, suivies de prières et d'offrandes. Après un coup d'œil sur ces pages, Gemma se croit en possession d'un trésor et fait au Cœur de Jésus la promesse de ne jamais omettre de sa vie la touchante pratique, si elle vient à guérir de sa mortelle maladie. La santé miraculeusement recouvrée, elle s'empresse de tenir parole avec l'approbation de son confesseur ; c'était le Jeudi-saint.

Pour mieux se disposer au pieux exercice la jeune fille le fait précéder d'une confession générale. Une préparation si sérieuse révèle la haute idée que le Seigneur lui avait inspirée d'une pratique secrètement ordonnée par sa Providence à la fin miséricordieuse dont il sera question dans un autre chapitre. Écoutons Gemma nous décrire les opérations de la grâce en ce Jeudi-Saint.

« Je commençai pour la première fois à faire hors de mon lit l'heure sainte, suivant ma promesse au Sacré-Cœur. Le regret de mes péchés atteignit une telle intensité que j'endurai un véritable martyre. Dans ma douleur immense il me restait une force qui était en même temps un soulagement celle de pleurer. Je pleurai donc et je priai l'heure entière, puis je m'assis. La douleur continuait. Après quelques instants je sentis un grand recueillement et comme une défaillance soudaine de mes forces. À peine si je pus me lever pour fermer à clef

la porte de ma chambre. Où me trouvais-je alors ? En présence de Jésus crucifié, ruisselant de sang de toutes parts. Très troublée à cette apparition je baissai les yeux et fis le signe de la croix. Au trouble succéda bientôt la tranquillité de l'esprit ; mais la douleur de mes péchés n'en devenait que plus vive. Ne me sentant pas un instant le courage de lever les yeux vers Jésus, je me prosternai le front contre terre et restai plusieurs heures dans cette position. Je revins à moi ; les plaies de Jésus s'étaient si bien gravées dans mon esprit qu'elles ne s'en sont jamais effacées. »

La vision avait disparu. Gemma, brûlant d'amour pour Jésus crucifié, soupire alors après le lever du Vendredi-saint pour contempler ses ineffables douleurs et s'unir à ses trois heures d'agonie, Mais, l'heure des saints offices venue, sa famille lui refuse par prudence l'autorisation de se rendre à l'église, dans la crainte qu'en un tel jour la vivacité de sa foi et la tendresse de son amour ne brisent son cœur. La chère enfant ressent jusqu'au vif cette contrariété et ses yeux se remplissent de larmes ; cependant elle se maîtrise puisqu'elle nous dit : « Je fis résolument à Jésus ce premier sacrifice, et Jésus si généreux pour moi voulut le récompenser. »

Pour ne point perdre le fruit de l'exercice qu'elle eût voulu accomplir à l'église, la jeune fille se renferme dans sa chambre et, seule, commence les trois heures d'oraison. Que dis-je, seule ? À peine à genoux, elle voit approcher son Ange gardien. L'esprit céleste lui reproche les larmes qu'elle vient de verser, fait entendre de sages avertissements sur la force d'âme que Dieu demande en face du sacrifice ; puis il s'unit à ses prières et l'aide à tenir compagnie à Jésus souffrant et à la sainte Mère des Douleurs. Avec une telle assistance Gemma reçoit dans sa contemplation de si grandes grâces qu'elle pourra dire dans la suite à son directeur : « Ce fut la première fois et le premier vendredi que Jésus se fit sentir si fortement à mon âme ; et bien que je ne l'aie pas reçu des mains du prêtre, parce que c'était impossible, Jésus vint lui-même se donner à moi. Notre union fut si intime que j'en demeurai interdite. Qu'elle était impressionnante la voix de Jésus ! »

De pareilles faveurs, en comblant de consolation l'âme de la jeune fille, la remplissaient de confusion et de crainte, tant elle s'en jugeait indigne ; elle eût voulu, dans son humilité, n'en rien laisser soupçonner à personne. Pour la déterminer à révéler à son propre confesseur l'émouvante apparition du Jeudi-Saint, l'Ange gardien avait dû l'exhorter à plusieurs reprises et même la gronder. Cette vue du Rédempteur tout couvert de sang avait enflammé dans le cœur de la Servante de Dieu deux sentiments : « Celui de l'amour, nous dit-elle, de l'amour jusqu'au sacrifice, et un vif désir de souffrir quelque chose pour Celui qui souffrait tant pour moi. »

En conséquence, qu'imagine-t-elle ? Elle se rend, sans être aperçue, au puits de la maison, en détache la corde, la met en plusieurs noeuds et en étreint sa chair. Mais comment parvenir au degré rêvé d'amour de Dieu ? L'ardente enfant le demande à son confesseur, et comme la réponse lui paraît insuffisante, elle s'adresse directement au Seigneur. « J'étais inquiète, écrit-elle, de ne savoir aimer ; mais Jésus dans sa bonté infinie daigna s'abaisser jusqu'à venir se faire mon maître. »

C'était un jour d'avril de l'année 1899, pendant la prière du soir. Seule dans sa chambrette, la jeune vierge tenait sa pensée et son cœur dirigés vers Jésus crucifié lorsque « soudain, continue-t-elle, je me sentis profondément recueillie et je me trouvais pour la seconde fois en présence de Jésus crucifié. Il me dit, en me montrant ses cinq plaies béantes : Regarde, ma fille, et apprends comment on aime. Vois-tu cette croix, ces épines et ces clous, ces chairs

livides, ces meurtrissures, ces plaies ? Tout est l'œuvre de l'amour, et de l'amour infini. Voilà jusqu'à quel point je t'ai aimée. Veux-tu m'aimer vraiment ? Apprends d'abord à souffrir : la souffrance apprend à aimer. » À une telle vision, à de telles paroles la tendre jeune fille éprouve une douleur si intense qu'abandonnée de ses forces elle tombe évanouie et reste plusieurs heures étendue sur le sol.

Enfant prédestinée, vous savez maintenant de la bouche même du divin Maître comment on aime. Préparez-vous donc à la douleur qui doit faire de vous un brûlant séraphin.

Cependant on approchait du premier mai, jour fixé à Gemma par les religieuses visitandines pour le commencement d'un cours d'exercices spirituels dans leur couvent. La jeune fille comptait les heures qui la séparaient encore de cette date si attendue, qu'elle espérait bien devoir être celle de l'adieu définitif au monde et de sa donation entière au bien-aimé Jésus. De son côté, le Sauveur continuait activement par sa grâce la purification de cette âme d'élite, en vue de la préparer à un don mystique des plus rares.

Enfin le premier mai parut. Vers huit heures du soir, Gemma se rendit en tressaillant d'allégresse au saint asile de la Visitation où dès l'entrée il lui sembla, selon son expression, se trouver en paradis. Elle avait défendu aux siens de venir la visiter pendant les jours de la retraite, qui devaient être, leur avait-elle dit, « tout pour Jésus. »

Suivons la fervente enfant dans ces saints exercices dont elle conservera le plus précieux souvenir ; elle leur devra la dernière préparation à la grâce extraordinaire qui formera le sujet du chapitre suivant.

En la recevant dans leur monastère, les Visitandines n'avaient pas seulement l'intention, on l'a déjà dit, de la garder quelques jours ; elles entretenaient l'espoir d'en faire l'acquisition, car en dépit de sa pauvreté et de son dénûment bien connus, Gemma par ses grandes vertus constituait un vrai trésor. Aussi fut-il décidé, d'accord avec son confesseur, qu'elle ne ferait point les exercices spirituels sous forme privée, comme une personne étrangère, mais conformément à l'horaire de la communauté. Elle prendrait part à l'office du chœur, à la méditation commune, aux repas et aux autres exercices de règle, comme une véritable novice.

L'humble vierge eût préféré rester solitaire et passer inaperçue, mais sachant bien que l'obéissance et l'abnégation de la volonté propre plaisent souverainement au Seigneur, elle se laissa confier sans difficulté à la maîtresse des novices comme l'une d'entr'elles. Les Visitandines entendaient de la sorte l'examiner de près et ménager en même temps à leurs jeunes recrues par l'édification de ses bons exemples un grand avantage spirituel, confirmées qu'elles étaient dans leur haute estime de cette enfant par Monseigneur Volpi, son confesseur et leur grand protecteur. Prévenues en sa faveur, novices et professes se prirent à entourer d'attentions la nouvelle venue. La mère supérieure surtout lui prodiguait des marques particulières d'affection. Au réfectoire elle la voulait à son côté, à la place d'honneur. Sa joie était de s'entretenir souvent avec elle des choses divines, pendant la récréation du soir, ou dans sa chambre aux moments que la fervente retraitante ne passait pas au chœur, seule avec Dieu.

Les lumières et les communications célestes reçues en ces saints jours, Gemma nous les laisse soupçonner par ces mots : « Jésus, sans regarder à ma misère, m'apportait ses consolations et de plus en plus se faisait sentir à mon âme. » C'est-à-dire, pour qui connaît son langage, que le ciel se déversait alors dans son âme pour l'exciter au bien et ravir toutes ses affections.

Gemma goûtait un réel bonheur au couvent de la Visitation ; cependant elle ne se sentait point dans son véritable élément. La règle paraissait bien peu sévère à sa ferveur. Dans son désir d'offrir à son Jésus de grandes pénitences, ce genre de vie lui semblait trop commode, et le divin Maître lui-même le lui aurait laissé entendre. « Plusieurs fois, par intervalles, raconte-t-elle, Jésus me dit intérieurement : Ma fille, je veux pour toi une règle plus austère. »

Somme toute, elle restait volontiers dans ce saint asile, tremblant à la seule pensée d'avoir à le quitter pour rentrer dans sa famille. Elle ne cessait de prier son confesseur de lui obtenir de l'autorité ecclésiastique d'y demeurer définitivement. On alla donc trouver l'Archevêque. Le saint prélat, - c'était Monseigneur Ghilardi - avait certainement entendu déjà parler de Gemma ; on la lui avait représentée comme une personne délicate de santé, malgré le miracle de sa guérison, et de constitution faible, portant d'ailleurs encore le corset de fer que les médecins lui avaient ordonné au début de sa maladie pour enrayer la déviation vertébrale. Dans ces conditions, il crut prudent de refuser l'autorisation sollicitée. À cette annonce, la mère supérieure vivement désireuse d'éloigner tout obstacle ordonna à la jeune fille de quitter le corset de fer. Celle-ci ne se fit pas prier. Sur l'heure même elle se défit du malencontreux appareil et jamais plus ne le reprit sans qu'elle eût à le regretter le moins du monde. Mais tout fut inutile. L'Archevêque, certainement inspiré de Dieu, resta inflexible et défendit d'admettre l'aspirante au noviciât le mois de juin comme on l'avait projeté. Il autorisa seulement à la garder au monastère jusqu'au vingt mai, pour lui donner la consolation d'assister à la profession de quelques novices, fixée à cette date. Gemma ne reçut point d'abord communication de la décision épiscopale aussi le matin du vingt mai et durant la cérémonie de la profession dont elle espérait être plus tard l'héroïne à son tour, la vit-on toute rayonnante de bonheur. « Jésus, dit-elle, attendrit mon cœur plus que de coutume ; » sans doute pour la préparer à son départ imminent. On la voyait à l'écart, absorbée dans une douce contemplation. « Je pleurai, je pleurai beaucoup, ajoute-t-elle » ; larmes d'amour et de joie célestes.

On raconte qu'en cette journée, tandis que toute la communauté faisait fête aux nouvelles professes, personne ne s'avisa que Gemma, restée toute la matinée en prière à la chapelle, n'avait ni déjeuné ni dîné. Encore moins y avait-elle songé elle-même, dans son intime union à Dieu. Mais dans l'après-midi la faiblesse de la nature la trahit et ses forces défailirent ; dès que les religieuses connurent la cause du malaise elles s'empressèrent de la conduire au réfectoire. Mais qu'était cette incommodité passagère à côté de la nouvelle qu'on lui apprit le soir même, d'avoir à quitter le monastère et rentrer dans sa famille. La douleur de la sainte jeune fille fut extrême, et seule put l'adoucir son héroïque résignation aux dispositions providentielles. « C'est à cinq heures du matin, le 21 mai 1899, dit-elle, que je dus partir ; je demandai en pleurant la bénédiction à la mère supérieure, je saluai les religieuses, et je sortis. Mon Dieu, quelle douleur ! »

La pauvre enfant rentra bien malheureuse dans sa maison, qui lui apparut alors à ce point différente du couvent qu'elle ne crut plus pouvoir y vivre. Que les occupations en étaient autres, et les personnes, et les discours ! Néanmoins, pour accomplir la volonté divine elle s'y accommoda et se livra aux soins domestiques avec sa première ardeur. Elle constatait d'ailleurs qu'ils ne la détournaient point de son attention aux choses célestes dont son cœur restait uniquement épris. Refoulant dans son âme et ses regrets et sa douleur, elle visait à l'accomplissement parfait de ses devoirs envers ses tantes, son jeune frère et ses petites sœurs ; elle se tenait entièrement à leur service, et par son exemple les encourageait à la patience dans la gêne toujours croissante de leur famille si éprouvée.

Parmi les pieuses pratiques de la jeune fille à cette époque, on rapporte celle-ci. On sait combien tendrement elle aimait son père qu'elle n'avait cessé d'entourer d'attentions filiales jusqu'à son dernier soupir. Après sa mort cette affection se manifesta par de continuels suffrages pour le repos de son âme. Durant son séjour chez sa tante de Camaiore elle se rendait souvent, en compagnie de sa cousine, à l'église de l'Abbaye, comme en un dévôt pèlerinage, pour y recommander à la Vierge l'âme de son père ; et de retour à Lucques, elle ne laissa passer presque aucun jour de fête sans aller au cimetière avec sa sœur Julie prier sur sa tombe et sur celle d sa mère.

Et maintenant, à peine rentrée du couvent de la Visitation, Gemma reprend avec plus de ferveur la pieuse pratique. Après avoir entendu la sainte Messe et reçu le pain eucharistique elle se dirige avec sa chère compagne vers le cimetière, situé en dehors de la ville ; toutes deux y restent jusqu'à midi, heure de la fermeture des grilles. Cependant leur piété n'est pas encore satisfaite, elles attendent dehors la réouverture du champ de repos, silencieuses, recueillies et sans nul souci de la pluie, du froid ou de la chaleur. Un jour, une pauvre femme aperçoit de sa mesure voisine les deux jeunes filles exposées sur la voie publique aux intempéries de la saison ; elle les invite à venir s'abriter et apprenant qu'elles sont à jeun leur offre une petite collation. En voyant de près les deux sœurs elle ne tarde pas à les prendre en affection et leur fait promettre de revenir chaque fois se reposer et se restaurer dans son humble réduit. Il arriva souvent dans la suite à nos pieuses enfants de trouver absente leur charitable hôtesse ; trop discrètes pour s'adresser ailleurs, elles restaient sans nourriture jusqu'à la fin du jour. Encore alors ne rentraient-elles pas directement dans leur famille. Entendant les cloches de la ville appeler les fidèles aux cérémonies du soir, elles s'arrêtaient dans quelque église pour assister à la bénédiction du Saint Sacrement. Ainsi finissaient de sanctifier leur journée ces deux anges, après avoir donné une entière satisfaction à leurs sentiments de piété filiale.

En congédiant Gemma le 21 mai de cette année, les Visitandines ne lui avaient pas enlevé tout espoir de la reprendre lorsque les difficultés survenues seraient aplanies ; et la jeune fille, bien que ne rencontrant point son idéal dans leur couvent, y serait volontiers revenue, ne fût-ce que pour échapper à la vie séculière.

Elle ignorait que la consécration au Sacré-Cœur dont lui avait parlé le Seigneur au moment de sa guérison miraculeuse ne se confondait point avec la consécration monastique dans un monastère de la Visitation ; c'était un simple moyen de hâter sa totale transformation en Dieu par la douleur et par l'amour. Mais Gemma n'interprétait pas ainsi les paroles du Sauveur. S'en tenant à la lettre, elle soupirait encore ardemment quoique avec résignation vers la vie claustrale et renouvelait sans se lasser sa demande d'admission au noviciat. Cependant les difficultés loin de disparaître allaient se multipliant. On exigeait maintenant des certificats de médecin et je ne sais quelles autres attestations difficiles à obtenir. De plus, comme toute sa dot consistait uniquement dans sa grande vertu et dans ses modestes effets d'habillement, les Visitandines, qui n'eussent point dès le début tenu compte de sa pauvreté, crurent y voir, avec le temps et de nouvelles réflexions, un obstacle insurmontable. La jeune fille s'aperçut bien vite de leur hésitation, mais sans se troubler. Avec sa confiance ordinaire elle se tourna de nouveau vers le Seigneur, qui lui fit clairement entendre cette fois que la mystérieuse consécration ne visait point la vie religieuse, du moins dans l'Ordre de la Visitation. Aussitôt Gemma cessa toute instance et attendit au sein de sa famille, dans la résignation et dans le calme, la manifestation de la volonté du ciel sur son avenir.

CHAPITRE VII

LES STIGMATES SACRÉS.

(8 juin 1899)

Reproduire en sa personne une parfaite image de Jésus, telle fut la suprême aspiration de toute la vie de Gemma ; et comme le Fils de Dieu pour racheter nos âmes et mieux gagner nos cœurs est apparu en ce monde sous la forme de la douleur, sa fidèle servante ne voulut jamais savoir que Jésus Crucifié.

Les mystères de ses grandeurs divines semblaient peu occuper son esprit. « Ah mon Bien-Aimé, disait-elle avec l'Épouse des Cantiques, est pour moi un bouquet de myrrhe ; en Lui je ne veux apercevoir autre chose, car c'est la part qu'il s'est lui-même choisie. Aille qui veut, le contempler au Thabor, moi je reste sur le Calvaire, en compagnie de ma chère Mère des douleurs. » Gemma ne voulait d'autres images de dévotion que celles qui le représentaient souffrant pour nous.

Dès son enfance, on l'entendait dire souvent à sa pieuse mère : « Maman, parlez-moi de la passion de Jésus ; » et aux maîtresses de l'institution Guerra : « Mes sœurs, expliquez-moi quelque point des douloureux mystères de Jésus. » Et il fallait apporter, on s'en souvient, à la satisfaction de ses saints désirs une grande prudence, de peur que la vive émotion toujours provoquée en cette âme tendre par le récit des souffrances de son bien-aimé Jésus, n'occasionnât quelque trouble de santé.

De tels débuts, loin de se démentir, furent bientôt suivis d'étonnants prodiges, qui vinrent révéler d'une façon frappante, en la couronnant, l'entière transformation de Gemma en Jésus Crucifié.

On a vu comment le Sauveur, en vue d'enflammer la dévotion de sa servante envers sa douloureuse Passion, lui apparaissait quelquefois tout inondé de sang, et par la vue saisissante de ses plaies ouvertes la stimulait à l'aimer et à souffrir pour Lui. De telles visions et des paroles surnaturelles ménagées avec une très particulière providence disposaient graduellement son âme au don inappréciable que lui réservait le Sacré-Cœur. Après sa sortie du couvent de la Visitation, Gemma entendit une voix mystérieuse lui dire avec force à l'oreille : « Allons, prends courage ; oublie toutes les créatures ; abandonne-toi sans réserve à Jésus. Aime-le beaucoup, n'oppose aucun obstacle à ses desseins et tu verras quel chemin en peu de temps il te fera parcourir, sans même que tu t'en aperçoives. Éloigne toute crainte : le Cœur de Jésus est le trône de la miséricorde, où les misérables sont le mieux accueillis. » Réconfortée par ces paroles, la jeune fille, se tournant vers une image du Sacré-Cœur, s'écria : « Ô mon Jésus, je voudrais vous aimer beaucoup, beaucoup ; mais je ne sais. » Et la voix surnaturelle de reprendre : « Veux-tu toujours aimer Jésus ? Ne cesse un moment de souffrir pour Lui. La croix est le trône des vrais amants ; la croix est le patrimoine des élus en cette vie. »

Enfin un jour après la sainte communion, elle entendit Jésus même lui dire : « Gemma, courage ! je t'attends au Calvaire, sur cette montagne vers laquelle je t'ai dirigée. » C'est bien en effet vers ce noble rendez-vous que l'avait acheminée la Providence par les multiples épreuves de la vie domestique, par les atroces douleurs de sa longue maladie, et tout dernièrement, par une retraite de trois semaines à la Visitation, par un repentir extraordinaire

de ses fautes, par une confession générale accompagnée de tant de larmes, par le refus même des Visitandines de l'accepter au noviciat, enfin par les grâces extraordinaires prodiguées à la jeune vierge depuis sa prodigieuse guérison jusqu'à ce jour. Maintenant que son âme resplendit d'une pureté idéale, Jésus l'invite au Calvaire.

Réponds à sa voix, enfant prédestinée, et laisse-toi transformer en ton Époux crucifié.

Le 8 juin 1899, veille de la grande fête du Sacré-Cœur, quelques instants après la sainte communion, le Seigneur fait comprendre à sa bien-aimée servante que, le soir même, une faveur insigne lui sera accordée. En hâte, elle court en avertir son confesseur et lui demande encore une absolution de ses fautes puis, l'esprit rempli de saintes pensées, le cœur débordant d'une paix et d'une joie inaccoutumées elle rentre à la maison.

« Le soir, raconte-t-elle, je fus saisie subitement et plus tôt que d'habitude, d'un repentir très vif de mes péchés, d'un repentir si vif que je n'en ai plus éprouvé de semblable, et que je me crus sur le point d'en mourir. Peu après, toutes les puissances de mon âme entrèrent dans un mystérieux recueillement l'intelligence ne voyait que mes péchés et l'horreur de l'offense de Dieu ; la mémoire me les rappelait tous, ainsi que les tourments endurés par Jésus pour mon salut ; la volonté les détestait, promettant de tout souffrir pour les expier. Des flots de sentiments se pressaient dans mon cœur : sentiments de douleur, d'amour, de crainte, d'espérance, de courage. »

« À ce recueillement intérieur succéda bientôt la perte des sens, et je me trouvai en présence de ma céleste Mère. Elle avait à sa droite mon Ange, qui tout d'abord me commanda de réciter l'acte de contrition. Quand j'eus fini, ma Mère m'adressa ces paroles : « Mon Fils Jésus veut te faire une grâce ; sauras-tu t'en rendre digne ? - Ma misère ne savait que répondre. Marie continua : Je serai pour toi une mère ; te montreras-tu pour moi une vraie fille ? » Étendant alors son manteau elle m'en couvrit. Au même instant parut Jésus ; ses plaies étaient ouvertes, mais il n'en sortait pas du sang ; il en sortait des flammes ardentes. En un clin d'oeil, ces flammes touchèrent mes mains, mes pieds et mon cœur. Je me sentis mourir et j'allais tomber, lorsque ma Mère me soutint, me tenant toujours sous son manteau. Je restai plusieurs heures dans cette position ensuite ma Mère me baisa au front, et tout disparut. Je me retrouvai agenouillée dans ma chambre. »

« Une forte douleur persistait aux mains, aux pieds et au cœur, et je m'aperçus, en me levant, qu'il en coulait du sang. Je couvris de mon mieux les parties douloureuses ; puis, aidée de mon Ange, je pus monter au lit. »

Ainsi ornée des bijoux divins des stigmates, Gemma prenait rang, au pied de la croix, parmi les âmes les plus belles, à côté de saint François d'Assise, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Véronique de Julianis, également favorisés de ce don. Elle pouvait s'appliquer à la lettre ces paroles de saint Paul : « Que personne ne me soit plus à charge, car je porte empreints dans ma chair les stigmates de mon Seigneur Jésus. » (1)

Lorsque le séraphique patriarche d'Assise, lit-on dans sa vie, eut reçu l'impression des stigmates sacrés, il se sentit tout transformé en Dieu par l'amour, mais son embarras ne fut pas des moindres à la pensée qu'il ne pourrait cacher aux yeux profanes ces plaies mystérieuses. Sur le conseil de ses disciples de l'Alvernia, (2) le saint résolut de les dissimuler de son mieux. Une semblable détermination était-elle possible à observer par Gemma, qui vivait, non sur un mont solitaire, mais au milieu du monde, et entourée de gens curieux ? Elle ne pourrait

se priver de se rendre à l'église, le matin pour la sainte communion et le soir pour la visite du Saint Sacrement ; or ses stigmates dégorgeaient du sang en abondance. Que fera-t-elle ? Toute la nuit elle se le demande. Lorsque, au point du jour, elle veut se lever, ses pieds ont à peine touché le sol qu'elle y éprouve une douleur intolérable dont elle croit mourir à chaque instant. Réussissant enfin à se tenir debout, la jeune fille met des gants pour cacher les plaies des mains et se traîne jusqu'à l'église. De retour dans sa famille elle se trouve doublement perplexe, et de ne pouvoir continuer à dissimuler le prodige, et de n'en point connaître la signification précise, ni sa rareté ou sa fréquence parmi les personnes de piété. Dans la pensée que les âmes fiancées au Christ par les vœux de religion recevaient sans doute ces signes, elle va s'informer auprès de l'une, auprès de l'autre, avec une gêne pleine de candeur, s'il ne leur est pas survenu quelquefois des blessures de telle et telle forme. Aucune réponse affirmative. Ou on ne comprend rien au mobile de ses questions émuës, ou on rit de sa simplicité. Cependant le sang coule toujours sous les gants. Gemma se décide à révéler le phénomène à une de ses tantes. Se présentant les bras étendus et les mains couvertes par son mantelet : « Ma tante, dit-elle, voyez un peu ce que m'a fait Jésus. » À de telles paroles et à la vue des profondes empreintes sanglantes, la bonne dame demeure stupéfaite, tant elle est loin de s'expliquer, comme elle le fera plus tard, cet étrange mystère.

Le lecteur s'attend certainement à des détails sur la nature des stigmates dans la servante de Dieu, sur leur mode de formation, sur leur évolution et leur durée. Je vais les donner dans ce chapitre même. On remarquera d'abord que ce phénomène mystique, quoique très rare, n'est pas nouveau dans l'Église catholique. On l'a admiré à différents siècles dans plusieurs de ses membres les plus saints, dont quelques-uns, tels que ceux déjà cités, sont canonisés. Il fut notamment constaté au siècle dernier par des milliers de témoins dans la personne de la vierge belge, Louise Lateau, qu'examinèrent, au point de vue physiologique, de très savants médecins catholiques et rationalistes, et, au point de vue théologique, des docteurs également distingués par leur science et par leur vertu, qui ont publié sur ce cas particulier des volumes entiers.

Dans la vierge italienne, la stigmatisation, après s'être déclarée pour la première fois de la manière que l'on vient de lire, se reproduisit pendant deux ans chaque semaine, à jour et à heure fixes, c'est-à-dire le jeudi vers huit heures du soir, pour disparaître le vendredi à trois heures de l'après-midi.

À part le recueillement précurseur de l'extase, aucun symptôme physique, aucune impression douloureuse n'annonçait son imminence ; mais tout à coup, avec l'extase, on voyait apparaître au dos des mains et au centre des paumes une tache rouge ; progressivement s'ouvrait, sous l'épiderme et dans le vif de la chair une déchirure irrégulièrement circulaire aux paumes et oblongue à la face opposée. Enfin l'épiderme se lacérait, mettant à nu une plaie vive de dix bons millimètres de large sur vingt de long à la paume, et de deux millimètres seulement de large au dos de la main.

Cette déchirure, parfois très superficielle et même presque invisible à l'œil nu, atteignait d'ordinaire une grande profondeur, jusqu'à paraître traverser toute l'épaisseur de la main. que l'on eût dite percée de part en part. Je dis jusqu'à paraître, car les blessures regorgeant de sang en partie coagulé, et se resserrant dès que le sang s'arrêtait, il aurait fallu, pour s'en assurer, les explorer à l'aide d'un stylet médical ; ce que l'on n'osa jamais, par la crainte révérentielle qu'inspirait l'extatique dans cet état mystérieux. L'opération eût d'ailleurs été difficile les mains se raidissaient convulsivement sous l'étreinte de la douleur, et l'ouverture des plaies restait couverte, sur la face palmaire, d'une protubérance que l'on eût crue de prime abord une

réunion de grumeaux de sang, mais qui était en réalité charnue et dure ; elle se relevait sur les bords, entièrement libres, affectant la forme d'une tête de clou de deux centimètres et demi de diamètre.

Les stigmates des pieds, plus grands et entourés de teintes livides, présentaient, à l'inverse de ceux des mains, un plus fort diamètre au dos qu'à la plante ; en outre, celui du pied gauche était aussi large, à la face dorsale, que celui du pied droit à la plante, comme il est naturel si les pieds du Rédempteur ont été fixés à la croix par un seul clou, le droit superposé au gauche.

Parfois, au lieu de se former peu à peu dans l'espace de cinq à six minutes, en commençant sous la peau ou l'épiderme, les blessures s'ouvraient instantanément, de l'extérieur, comme sous la poussée violente de clous invisibles ; et c'était alors un supplice de voir la chère martyre, ainsi frappée à l'improviste, trembler de douleur dans tous les muscles de ses bras, de ses jambes, de tout son corps.

L'ouverture du côté fut observée rarement et de peu de personnes ; on n'osait trop découvrir, pour une satisfaction de curiosité, cette chair virginale. C'est ainsi que je me privai moi-même de la consolation de m'en rendre compte. Mais, à en juger par l'acuité de la souffrance provoquée jusqu'au plus intime du cœur, elle devait pénétrer dans ce viscère. D'ailleurs, si le but du Seigneur dans l'accomplissement de tels prodiges est de retracer en quelques-uns de ses serviteurs privilégiés une vivante et parfaite image de Jésus crucifié, il y a lieu de penser que la reproduction n'était pas incomplète.

En pratiquant l'autopsie d'une servante de Dieu également stigmatisée, Jeanne de la Croix, les chirurgiens s'aperçurent avec stupeur que la blessure du côté traversait le poumon pour atteindre en plein cœur. Pareille constatation eût sans doute été faite sur Gemma si le prodige n'avait entièrement cessé depuis déjà deux ans.

Dans notre sainte jeune fille, le stigmat du côté présentait la forme d'un croissant, aux pointes dirigées en haut. Sa longueur en ligne droite mesurait six centimètres ; sa largeur, à son milieu, trois millimètres ; et sa courbe égalait celle d'un arc de même grandeur ayant une flèche d'un demi-centimètre.

La forme de croissant, inédite chez les stigmatisés connus, m'étonnait beaucoup, lorsque j'appris par la lecture de la vie de la Vénérable Diomira Allegri, florentine du XVII^e siècle, que cette servante de Dieu avait reçu un stigmat d'un aspect identique, suivant l'attestation, certifiée par serment, des médecins chargés de l'examiner et de plusieurs autres témoins oculaires.

Une forme si bien définie, revenant à trois siècles de distance, permet de croire une conformation correspondante du fer de la lance qui perça le côté du Sauveur.

Cette blessure se produisait chez Gemma, tantôt instantanément et de l'extérieur, comme par un coup de lance, tantôt peu à peu et de l'intérieur. Dans le dernier cas, on voyait d'abord apparaître, en nombre toujours croissant, d'infimes ouvertures rouges ; puis la peau se déchirait, offrant aux regards la plaie si impressionnante déjà décrite.

Le sang s'en échappait en telle abondance que les vêtements intérieurs en étaient trempés. L'humble vierge s'ingéniait de son mieux à le cacher : elle appliquait sur sa poitrine un linge en plusieurs doubles, qu'il lui fallait renouveler fréquemment et qu'elle lavait en secret.

Cependant l'écoulement n'était pas continu ; il reprenait par intervalles plus ou moins longs, pendant lesquels la plaie se desséchait parfois au point, une fois lavée, de paraître en voie de guérison. Mais Comme on ne se trouvait pas ici en présence d'un phénomène naturel, au premier embrasement du feu mystérieux qui couvait dans l'intérieur la blessure s'enflammait de nouveau et le sang s'épanchait on grande quantité. Dans plusieurs de ses lettres Gemma parle de la plaie du côté : « Ce matin vers dix heures, dit-elle, mon cœur battait... Je me suis sentie faiblir... À la douleur du cœur a succédé une douleur très forte dans tous les membres ; mais ce qui dépassait tout et le précédait, c'était la douleur de mes péchés. Comme elle est forte cette douleur ! Si elle augmentait je ne pourrais y survivre, comme je ne pourrais survivre, me semble-t-il, au coup violent que j'éprouvai. (Gemma fait ici allusion à l'invisible coup de lance ouvrant la blessure du côté.) Mon tout petit cœur ne pouvant rester enfermé, il a commencé à rejeter du sang en grande abondance. » Et dans une autre lettre : « Jésus s'est fait sentir très fort à mon âme et alors mon cœur n'y tenant plus, la plaie du côté s'est ouverte et a donné du sang. »

On ne sait combien de fois s'est produit ce phénomène merveilleux en dehors des jours habituels on ne peut préciser non plus la quantité de sang que perdait la sainte victime pendant les vingt heures environ que duraient les stigmates mais au témoignage des personnes qui l'approchaient de plus près, elle était considérable. L'une d'elles affirme, sous la foi du serment, que le flux sanglant du côté arrivait, jusqu'à terre si on n'y mettait obstacle. Même attestation pour celui des mains et des pieds. Ce sang était vif, de belle couleur et de même nature que celui qui s'échappe d'une blessure fraîchement ouverte, auquel il ressemblait encore après son entière dessiccation sur la peau, les vêtements ou le parquet.

Le mode de disparition des stigmates n'était pas moins merveilleux que celui de leur formation. Après l'extase du vendredi l'épanchement sanguin cessait définitivement, les fibres des tissus lacérés se ressoudaient peu à peu, et le jour suivant ou au plus tard le dimanche il ne restait aucun vestige de ces profondes blessures, qui s'étaient recouvertes d'une peau nouvelle, semblable à celle des parties voisines. Seule, une tache blanchâtre indiquait la place qu'elles avaient occupé et qu'elles occuperaient encore, pour se refermer toujours de la même manière. Deux ans après la disparition définitive des plaies, cette tache persistait et on put l'observer à loisir à la mort de Gemma, surtout aux pieds, qu'il était si difficile, de son vivant, de dénuder pendant les extases.

Jusqu'au jour où ses directeurs, par une disposition manifestement inspirée, lui défendirent de subir les stigmates, le phénomène se renouvela invariablement chaque semaine, du jeudi au vendredi ; jamais en d'autres temps, malgré leur solennité ou la forme extraordinaire de certaines extases de la jeune vierge. Je vais trop loin : on vit une exception, que nous rapportera plus loin le révérend père Pierre-Paul, passioniste, qui en fut l'occasion et le témoin.

La faveur des stigmates est évidemment des plus rares ; mais qui dénierait au Seigneur le droit de l'accorder à certaines âmes privilégiées telle que l'a été sans nul doute la vierge de Lucques ? Celui qui se montrerait presque scandalisé d'en entendre seulement parler ferait preuve d'une 'complète ignorance des voies de la Providence dans la sanctification des âmes, et même de peu de foi.

CHAPITRE VIII

GEMMA ET LES PÈRES PASSIONISTES.

LA FAMILLE GIANNINI. PARTICIPATION À TOUS

LES TOURMENTS DE LA PASSION.

(Juillet 1899...)

On devine combien séraphique dut être la communion du neuf juin, après le mystérieux événement de la veille. Pour la première fois Gemma se présentait à son Sauveur les mains et les pieds percés de part en part, comme les siens, et le côté ouvert par une large blessure. Quels sentiments de gratitude et d'amour Quelles célestes douceurs tempérant la douleur des stigmates ! Combien de fois n'aura-t-elle pas redit avec effusion dans son heureux état : « Mon Bien-aimé est à moi, et moi je suis à Lui. Je suis vraiment crucifiée avec Jésus. Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus qui vit en moi. »

Cependant l'humble vierge ne tarda pas d'éprouver un véritable embarras à la pensée d'avoir à rendre compte de l'opération divine à son confesseur, qu'elle avait averti, la veille, de son pressentiment de l'imminence d'une grâce extraordinaire. Extrêmement réservée lorsque la nécessité la forçait de parler d'elle-même, et ne s'ouvrant d'ailleurs qu'avec une grande répugnance et même avec honte, comment annoncerait-elle une chose si insolite, si mystérieuse ? « Que pensera mon confesseur, se disait-elle, au récit de cette faveur céleste, lui qui connaît parfaitement combien j'en suis indigne ? Et si elle venait à s'ébruiter, comme on me sait pleine de péchés, ne serais-je pas pour tous un sujet de scandale ? » À ces sentiments d'humilité s'ajoutait peut-être, pour aggraver la répugnance de la jeune fille, un manque de courage, si non une tentation du démon. Le fait est que l'Ange gardien la pressa Plusieurs fois de se vaincre, et avec de vifs reproches. Tout le mois de juin se passa dans cette perplexité, sans que Gemma pût se résoudre à remplir son devoir. Mais le miséricordieux Sauveur vint à son aide en l'acheminant par son admirable providence dans la voie choisie par ses éternels décrets.

On était alors en l'année 1899. À l'occasion de l'expiration du XIXe siècle et de la naissance du XXe, des missions devaient se donner, sur l'ordre de Léon XIII, dans toutes les villes d'Italie. Les Pères Passionistes furent envoyés vers la fin de juin à l'église cathédrale de Lucques, où leurs labours apostoliques produisirent des fruits extraordinaires de salut. Gemma suivait alors dans une autre église les prédications du mois du Sacré-Cœur. Au commencement de juillet, mue par une impulsion divine, elle courut aux exercices de la mission de la cathédrale.

Quelle ne fut point sa joie de reconnaître dans le costume des missionnaires celui que portait dans ses apparitions le Bienheureux Gabriel, son cher protecteur. « L'impression fut telle - ce sont ses paroles - qu'elle ne se peut décrire. La première fois que je vis ces Pères, je me sentis prise pour eux d'une affection spéciale et je ne perdis plus une de leurs prédications. »

On pourrait s'étonner ici que la jeune fille, dont la vie entière s'était écoulée à Lucques où les Pères Passionistes venaient souvent exercer le saint ministère, ne connût encore de vue aucun d'entr'eux, alors surtout qu'à peu de kilomètres de la ville s'élève un de leurs couvents, très fréquenté des Lucquois. Mais l'étonnement disparaît si on se rappelle l'existence très retirée de la servante de Dieu, et sa singulière mortification qui l'éloignait de toute curiosité, fût-elle des plus innocentes.

Gemma continue la relation de sa première rencontre avec les Passionistes : « Nous étions au dernier jour de la sainte mission. Tout le peuple se trouvait réuni à l'église pour la communion générale à laquelle je pris part, mêlée à la multitude. Jésus eut mon acte pour agréable, car il se fit sentir bien fort à mon âme et me posa cette question : Gemma, te plaît-il l'habit dont ce prêtre est revêtu ? (et il m'indiquait un Passioniste proche de moi). Aucune parole ne m'arrivait pour répondre à Jésus, mais mon cœur mieux que les lèvres parlait par ses palpitations. Aimerais-tu, continua Jésus, de revêtir aussi ce même habit ? - Mon Dieu ! m'écriai-je... - Il ajouta Tu seras une fille de ma Passion, et une fille préférée. Un de ceux-là sera ton père. Va et révèle tout. »

Gemma prit au pied de la lettre ces paroles, susceptibles pourtant d'une double interprétation, et la pensée de revêtir un jour les livrées de la Passion inonda son cœur de la plus douce joie. En même temps toute répugnance à ouvrir son âme avait disparu. Pour obéir de suite à l'ordre du Sauveur elle court se jeter aux pieds de l'un des missionnaires, le père Gaétan de l'Enfant Jésus, et lui dévoile ses plus intimes secrets avec une pleine aisance ; puis elle parle des stigmates et de la difficulté qu'elle éprouve à les découvrir à son confesseur. Émerveillé de telles confidences non moins que de l'ingénuité qui les accompagne, le Père l'encourage et l'exhorte à se tenir humble et reconnaissante des bienfaits divins. Mais avant de se prononcer sur l'origine des faits extraordinaires soumis à son jugement il déclare vouloir y réfléchir mûrement. Tout en lui promettant de l'entendre de nouveau à ce sujet lors de son très prochain retour à Lucques, le prudent religieux lui donne l'ordre formel de les révéler à son confesseur ordinaire.

Depuis longtemps la pieuse enfant désirait émettre par dévotion privée les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Convaincue d'avoir été appelée par Jésus à la vie religieuse parmi les Filles de saint Paul de la Croix, elle crut le moment propice pour obtenir cette faveur d'un missionnaire passioniste. Le père Gaétan la lui accorda, mais pour peu de temps, et à la condition de ne point renouveler les vœux sans l'assentiment du confesseur ordinaire. Il se montra autrement difficile touchant des instruments de pénitence fabriqués par la jeune fille en vue de macérer sa chair, car il les lui enleva, dans la persuasion que le confesseur n'eût pas agi différemment.

Avec quelle joie la fervente enfant se lia pour la première fois par les trois vœux, elle-même nous le dira : « J'avais toujours eu un grand désir de les faire ; je saisis l'occasion. Le Père me les fit prononcer le 5 juin ; ils devaient durer jusqu'à la fête solennelle du 8 septembre. J'en demeurai très contente ; ce fut même une de mes plus grandes consolations. » On l'aura remarqué, dans les circonstances précédentes, Gemma paraît avoir manqué d'ouverture envers son confesseur ordinaire. Était-ce caprice ? Nullement. On verra dans la suite que ses craintes n'étaient point sans quelque fondement. Monseigneur Volpi exerçait un ministère très laborieux dans des conditions difficiles. En dehors des multiples soucis de sa charge et d'œuvres de zèle absorbantes, un tel nombre d'âmes avaient recours à sa direction spirituelle, que de s'occuper de toutes devenait impossible. On assiégeait son confessionnal où il passait chaque jour plusieurs heures. Bien qu'il ne rebutât aucun pénitent paraissant avoir un réel besoin de son ministère, plusieurs cependant pouvaient souhaiter plus de temps que les circonstances ne permettaient de leur en accorder. Pour les âmes conduites comme Gemma dans des voies extraordinaires par la grâce divine, pareille hâte n'est point sans inconvénients. La pauvre enfant en souffrait en silence. Souvent, dans l'impossibilité d'approcher Monseigneur Volpi, elle lui demandait par écrit une ligne de conduite à propos d'une grâce reçue ou d'une difficulté ; la réponse n'était jamais donnée qu'en son temps au confessionnal,

où la nécessité de se presser s'accordait mal avec ses besoins. On le voit, pour la direction d'une telle âme c'était insuffisant. Aussi dès son retour à Lucques, le père Gaétan d'accord avec la jeune fille résolut de manifester lui-même le premier à Monseigneur les dernières opérations de la grâce. Le missionnaire se rendit auprès de Sa Grandeur, suivi bientôt après par Gemma qui ouvrit entièrement son cœur. Le prélat les accueillit tous deux avec affabilité et une grande bienveillance. Il approuva l'œuvre du confesseur extraordinaire ; mais au sujet des stigmates, frappé de la responsabilité qui lui incombait devant Dieu et devant les hommes, comme confesseur et comme évêque, il n'osa se prononcer sur leur origine. « Que va-t-on dire, pensait-il, d'un fait si insolite en ce siècle incrédule ? » D'un côté, il redoutait pour sa pénitente les conséquences fâcheuses survenues à d'autres personnes pour de semblables faits extraordinaires, où l'on n'avait pas reconnu dans la suite l'intervention divine. D'un autre côté, parfaitement convaincu de la candeur de Gemma, de la beauté de son âme, de la profondeur de sa vertu que n'avait jamais atteint la moindre défaillance, de son ardent amour de Dieu, et de complaisances du Seigneur pour elle, il lui répugnait de la croire victime de l'illusion, d'une maladie, ou de la malice de Satan. Néanmoins il ne voulait point sans preuves bien convaincantes conclure à une opération divine. Sur le conseil de l'Esprit-Saint : *Nolite omni spiritui credere, omnia autem probate*, il résolut d'étudier mûrement le phénomène.

Entre temps, par suite de circonstances diverses et en raison de ces manifestations mystiques, la vie de la jeune fille au sein de sa famille devenait des plus pénibles, surtout depuis le départ de son frère aîné, Ettore, pour le service militaire, et de son autre frère, Guido, pour l'Amérique. Forcée de se prêter à des occupations peu ou nullement en rapport avec ses goûts de vie intérieure, elle gémissait de ne pouvoir à son gré rester dans sa chambre pour s'y adonner à l'oraison ou à un travail solitaire. Il advint une fois qu'une personne de son entourage, dans la vivacité d'une altercation, proféra des paroles irrévérencieuses contre la Majesté divine ; Gemma en ressentit une telle douleur que le sang transsuda de tout son corps, découlant jusqu'à terre. Inutile d'essayer de dissimuler le fait prodigieux. Depuis quelque temps déjà les siens, qui avaient observé en elle du nouveau et du mystérieux, se demandaient avec une certaine inquiétude : Que se passe-t-il donc ? Des propos venus du dehors avaient contribué à éveiller leur attention, surtout chez la tante Cavolina que la candide jeune fille avait mise au courant de l'impression des stigmates. Une scène violente suivit le dernier phénomène de la sueur de sang. Laissons Gemma nous la raconter : « Monseigneur, écrivit-elle à son confesseur, savez-vous ce que m'a fait hier une de mes tantes ? Lorsque je fus rentrée dans ma chambre elle m'arriva fort en colère et me dit : « Ce soir, tu n'as pas la sœur Julia pour te défendre. Montre-moi d'où est sorti tout ce sang, sinon je t'achève à force de coups. » Je me taisais ; alors me saisissant d'une main à la gorge, de l'autre elle voulut me déshabiller. On sonna soudain à la porte et elle s'en alla... Mais ce n'était pas fini ; au moment du coucher elle revint et me dit qu'il était temps de cesser toutes ces simagrées et que j'avais assez étonné le monde. » « Écoute, continua-t-elle, si tu ne me dis d'où est sorti ce sang, je ne te laisserai plus sortir seule de la maison, et je ne t'enverrai jamais nulle part. » Imaginez-vous ma peine . À de telles paroles je me mis à pleurer, ne sachant trop que faire. Enfin je me décidai à satisfaire ma tante : « Ce sont les blasphèmes, répondis-je ; lorsque j'entends blasphémer je vois Jésus souffrir beaucoup, et je souffre avec Lui ; je souffre au cœur et le sang sort. » « Alors elle a paru se calmer un peu et m'a laissée tranquille. »

Ce n'est point la seule fois que la servante de Dieu eut à souffrir de la part des siens, par suite de leur inintelligence des œuvres merveilleuses de la grâce. Son autre tante, la bonne Éléna, de santé délicate, ne pouvant toujours l'accompagner à l'église, Carolina ne voulait point l'y laisser aller seule. Une curiosité indiscrete de quelques membres de la famille l'affligeait encore davantage. Se retirait-elle dans sa chambre, ils l'épiaient continuellement à travers les

fentes de la porte dans l'espoir de voir se produire quelque fait extraordinaire. La surprenaient-ils en extase, ils se communiquaient leurs impressions plus ou moins favorables et couraient inviter à cet insolite spectacle des personnes amies. La pauvre enfant s'en lamentait auprès de son confesseur et même auprès du Seigneur dont elle avait reçu la recommandation de tout soustraire aux yeux profanes.

Le divin Maître entendit les plaintes de sa fidèle servante.

Vivait alors dans la ville de Lucques et y vit encore une de ces familles patriarcales pour lesquelles la crainte de Dieu et les vertus chrétiennes constituent le principal trésor. Elle se compose du père, de la mère, d'une sœur et de douze enfants. Leur nom est cher à tous leurs concitoyens, autant qu'est grande l'estime dont ils en sont entourés. C'est la famille du chevalier Matteo Giannini. Bienfaitrice des humbles fils de saint Paul de la Croix, elle donne l'hospitalité à ceux d'entr'eux que l'exercice du ministère apostolique oblige fréquemment de passer par Lucques. La soeur précitée, madame Cécilia Giannini, est une femme de haute piété, toute dévouée aux bonnes œuvres. Elle ne connaissait Gemma que de vue. Le père Gaétan lui en parla dès son retour à Lucques et, voulant tenir sa promesse de revoir la jeune fille, il pria la bonne dame d'aller la chercher. Celle-ci dans son désir d'entrer en relations avec une telle âme ne se fait point prier. Elle ne tarde pas à la découvrir, l'amène dans sa maison et se félicite bien vite d'avoir trouvé un trésor. L'éloignement de la famille Giannini, partie en ce mois d'août pour la station balnéaire de Viareggio, lui permit d'inviter la jeune fille à venir passer chaque jour quelques heures auprès d'elle. Bientôt, prétextant sa solitude, elle voulut la posséder également la nuit. Vu l'honorabilité bien connue de sa famille, on permit à Gemma de la satisfaire encore sur ce point, d'abord de temps en temps, puis presque habituellement. Ce fut un bonheur pour notre enfant. Dans cette demeure de saints où rien ne troublait son union avec Dieu, elle respirait un air plus pur ; et près de madame Cécilia dont la charité, la solide et mâle vertu l'avait frappée, son âme se dilatait à l'aise, tandis que son cœur pressentait en elle une seconde mère.

De son côté, l'excellente dame, de plus en plus charmée de la rare bonté, de la simplicité d'enfant, et de la singulière modestie de Gemma l'avait prise vivement en affection. Elle éprouva bien, dès le début, une certaine perplexité en présence des phénomènes merveilleux que présentait sa jeune amie. Pour s'en rendre compte elle ne cessait un moment de l'observer, de l'épier jusque dans ses moindres mouvements. Gemma, par pudeur innée autant que par humilité, mettait toute son industrie à les soustraire à son attention. Se jugeant profondément indigne des faveurs divines, elle craignait de devenir un objet de scandale pour sa protectrice le jour où celle-ci viendrait à les découvrir. Mais le Seigneur entendait dévoiler pour sa gloire et le bien des âmes les dons de sa grâce, et toute la circonspection de sa servante ne servait de rien. Voici comment elle racontait à son confesseur une de ces circonstances où les précautions les plus avisées eussent été vaines et qu'elle-même appelait ses mésaventures. « Hier, Jésus m'a fait souffrir beaucoup. J'ai sué du sang toute la journée ; je n'étais point chez moi, mais chez madame Cécilia. Jésus me recommande continuellement de ne rien laisser soupçonner ; si j'y manque, il me châtie. Il me répète que je dois rougir de me laisser voir de n'importe qui, parce que mon âme est pleine de défauts. » Madame Cécilia, pour ne point contrister la servante de Dieu, ne manifestait aucun étonnement devant de tels faits prodigieux. Elle en bénissait le Seigneur, redoublant pour son hôte de vénération et d'amour, « Vive Jésus disait-elle, nous possédons un ange à la maison. Comment correspondre à une si grande grâce ? »

Cependant après le père Gaétan, le très révérend père Pierre-Paul, alors provincial des

Passionistes, aujourd'hui Monseigneur Moreschini, archevêque de Camérino, eut l'occasion de constater le 29 août 1899 dans la maison des Giannini le phénomène des stigmates. Comme je l'ai noté au chapitre précédent, c'est la seule fois que la stigmatisation se produisit en dehors des jours habituels du jeudi et du vendredi. Laissons la parole à l'éminent témoin.

J'avais, dit-il, entendu raconter sur la jeune fille des choses merveilleuses. Soupçonnant là de pures illusions, assez fréquentes dans son sexe, je formai le projet de m'en rendre compte par moi-même. Je me rendis donc à la maison de la famille Giannini ; c'était un mardi. Après l'avoir vue, je me sentis inspiré de demander à Dieu quelque signe palpable de l'origine divine de ces faits prodigieux, et, sans en rien dire à âme vivante, j'en spécifiai deux : une sueur de sang et la formation des stigmates.

« À l'heure des vêpres, la jeune fille se rend seule, pour ses prières habituelles, devant le grand crucifix de la salle à manger. Quelques minutes après, j'ouvre la porte et je la vois en extase, toute transfigurée. Bien que plongée dans une immense douleur, elle paraît vraiment un ange. Je m'approche : de son visage, de la tête, des mains et sans doute de toutes les parties de son corps coule un sang vermeil, qui se dessèche avant d'arriver à terre et ne s'arrête qu'après une demi-heure. Je me retire vivement ému. »

« Sortie de l'extase, Gemma dit confidentiellement à madame Cécilia : « Le père a demandé deux signes à Jésus, et Jésus lui en a donné un ; il lui donnera également l'autre. Quels peuvent bien être ces signes ? le savez-vous ? » Le soir venu, cette dame m'aborde, haletante d'émotion : « Père, me demande-t-elle, n'attendriez-vous pas, pour second signe, les stigmates ? » Je restais interdit, et elle de reprendre : « Je vous le demande, parce que s'il en était ainsi, Gemma les a déjà ouverts ; venez voir. » J'y cours et je trouve cette enfant bénie en extase comme la première fois ; ses mains sont transpercées, transpercées, dis-je, de part en part ; elles portent en pleine chair une large plaie d'où le sang jaillit avec abondance. L'émouvant spectacle dure cinq minutes. (Ici le vénéré prélat en fait une description minutieuse qui concorde parfaitement avec celle que j'ai donnée moi-même précédemment.) À la fin de l'extase, l'épanchement sanglant cesse, les blessures se ferment, la peau déchirée reprend subitement son premier état, et dès que la servante de Dieu s'est lavé les mains on n'aperçoit plus aucune trace du phénomène. Jésus avait daigné entendre ma prière. En lui rendant de vives actions de grâces, je déposai tout doute défavorable, fermement convaincu qu'il y avait là le doigt de Dieu. »

Cette relation, envoyée par l'auteur à Monseigneur Volpi le 3 septembre 1899, se terminait par ces lignes : « J'ai vu de mes propres yeux les plaies des mains, tant celles de la face dorsale que de la face palmaire, et c'était de véritables blessures. À la fin de l'extase toutes s'étaient fermées ; il ne restait que les cicatrices. Or, comment est-il possible qu'une plaie se ferme ainsi naturellement ? Pour moi j'y reconnais l'opération divine. »

De son côté le père Gaétan avait signé la déclaration suivante :

« Je, soussigné, atteste avoir vu, au mois de juillet de l'année 1899, sur les mains de la jeune fille Gemma Galgani, certaines plaies qui n'avaient rien des plaies observées ordinairement dans la nature. On voyait à la partie inférieure, exactement aux paumes, comme un morceau de chair proéminent, semblable à une tête de clou, de la superficie d'un sou. Au dos des deux mains apparaissait comme une déchirure un peu profonde. Ce qui manquait de chair semblait avoir été enlevé par un clou émoussé que l'on eût enfoncé par la paume. »

« Je n'hésite pas à exprimer l'opinion, conforme à celle du témoin oculaire venu avec moi, que l'origine de ces stigmates ne peut aucunement s'attribuer à une cause naturelle ; car ayant observé les mains de la jeune fille le jeudi soir, nous n'y aperçûmes trace de rien ; le vendredi matin elles présentaient l'état déjà décrit, et le samedi, seule une petite cicatrice rougeâtre y apparaissait. »

De telles attestations avivèrent en Monseigneur Volpi le sentiment de la délicatesse de sa position. Jugeant de son devoir d'agir avec une extrême réserve, il résolut, après mûre délibération, de tenter une expérience qu'il croyait devoir être décisive. Sans en rien dire à la servante de Dieu, il pria un médecin de confiance, pieux autant que savant, de vouloir constater et étudier le phénomène. Gemma raconte dans son autobiographie comment le Seigneur l'informa de ce projet. « Monseigneur, dit-elle, crut bon de me faire visiter à mon insu par un médecin ; mais j'en reçus l'avis de Jésus lui-même qui me dit : Dis au confesseur qu'en présence du médecin je n'opérerai rien de tout ce qu'il désire. Par ordre de Jésus j'avertis le confesseur. »

En effet Gemma écrivit à Monseigneur : « Hier soir, Jésus m'a adressé ces paroles : Tu dois dire à ton confesseur que s'il veut un signe de moi, je le lui donnerai et à son choix, pourvu qu'il soit seul. Qu'il se rassure : il n'y a pas de maladie comme on l'a cru. »

Quelle détermination définitive allait prendre Monseigneur ? Se fier à son propre examen ? Mais la responsabilité qu'il voulait éviter lui incomberait alors tout entière ; et s'il soupçonnait dans ces faits singuliers le produit d'une maladie ou, disons-le, de l'autosuggestion, comment par ses seules lumières et sous compétence médicale dissiper ses doutes ? Il maintint donc sa décision et en informa madame Cécilia, qui le tenait au courant des moindres incidents concernant la jeune fille. L'inspection médicale fut fixée au vendredi 8 septembre 1899, fête de la Nativité de la Vierge.

Ce jour-là, vers dix heures du matin, Gemma, retirée dans sa chambre, entre en extase. Vers onze heures elle reprend ses sens et écrit à Monseigneur qu'il peut venir, mais seul, sans quoi Jésus, mécontent, ne donnerait rien à voir. « Cependant, ajoute-t-elle, faites comme bon vous semblera ; de toutes façons je serai contente. » Elle remet le billet à madame Cécilia, et celle-ci, après lecture, se hâte de l'envoyer à destination. À une heure de l'après-midi, Gemma, de nouveau dans sa chambre, retombe en extase. Madame Cécilia, qui n'a pas tardé de la rejoindre, voit le sang couler de son front et de ses mains ouvertes, marquées des stigmates. Viennent la contempler dans cet état, avec un religieux respect, le chevalier Matteo Giannini, de retour des eaux, son épouse Giustina et quelques autres membres de sa famille. Vers deux heures, Monseigneur et le médecin sont annoncés. Madame Cécilia court à leur rencontre :

« Venez, venez, leur dit-elle, rayonnante de contentement, nous sommes au plus beau moment », et elle les introduit dans la chambre où se trouvent toujours les personnes déjà nommées.

Le médecin prend un linge, le trempe dans l'eau et lave les mains et le front de la jeune fille en extase ; le sang s'arrête subitement et la peau apparaît sans plaie, sans la moindre égratignure ni piquûre. On se figure la stupéfaction et le désappointement de tous les spectateurs. Le médecin resté seul avec madame Cécilia, veut visiter également les pieds et le cœur, mais il n'y découvre rien d'anormal. Ainsi le Seigneur, dont les desseins sont souvent pour nous impénétrables, déroutait la science humaine, ne lui permettant point de contrôler un fait d'ordre surnaturel. Gemma nous dit dans son autobiographie avec sa simplicité ingénue : « Le confesseur agit à sa façon, mais les choses se passèrent comme Jésus l'avait annoncé. » Et

le soir même elle écrivait au Prélat : « Si vous fussiez venu seul, Jésus vous aurait bien persuadé. »

L'extase avait duré tout le temps de l'inspection ; Gemma ne s'était donc aperçu de rien. À la reprise des sens, elle remarqua un certain changement dans son entourage demeuré déconcerté, mortifié, confus. Madame Cécilia pour la distraire et l'éloigner de ce milieu gêné lui proposa de sortir. En route Gemma lui dit : « Me conduisez-vous vers Jésus ? J'ai besoin de Jésus. » La pieuse dame consentit à l'accompagner jusqu'à l'église, assez éloignée, de saint Simon. La visite au très Saint Sacrement se prolongea une heure environ. Au sortir de l'église la jeune fille dit à sa protectrice : « Je voudrais vous communiquer quelque chose, mais j'y éprouve beaucoup de honte. » Encouragée à parler, elle montra ses mains d'où le sang décollait. Madame Cécilia eut la pensée de les faire visiter en cet état par Monseigneur Volpi, et chargea une personne de confiance de lui conduire Gemma. Le Prélat put constater de ses propres yeux dans chacune des mains, non le sang il est vrai, mais la petite blessure d'où il avait coulé. Il ne manifesta aucun étonnement, de crainte d'exposer la jeune fille à quelque péril de vanité, mais après une simple observation des mains il se hâta de la congédier.

Le Seigneur dans sa miséricorde atténuait ainsi l'humiliation de sa servante, tout en relevant quelque peu le courage de son confesseur et des autres témoins de l'infructueux examen du docteur.

Si Dieu afflige parfois ses fidèles il ne les abandonne jamais, Sa providence, toujours admirable dans ses voies, sait les consoler et les délivrer dans les cas les plus désespérés. Gemma, nous le verrons, allait tomber bien bas dans l'opinion de quelques-uns, à la suite de l'inspection médicale, et, humainement parlant, elle ne devait pas s'en relever, mais sur elle se réaliseront les paroles de l'Ecclésiastique : Facile est in oculis Dei subito honestare pauperem

En attendant, la vertueuse enfant écrit dans son autobiographie : « Depuis le jour de la visite du médecin commença pour moi une vie nouvelle. » C'est-à-dire une vie d'intime souffrance. Non seulement les membres de la famille Giannini, mais son propre confesseur conservaient leurs doutes troublants, et ce dernier, malgré sa propre constatation des stigmates. « Je reçus du confesseur, dit Gemma, une nouvelle défense de toutes les choses extraordinaires du jeudi et du vendredi. Jésus obéit pour un peu de temps ; mais ensuite tout revint comme de coutume, et même plus fort qu'auparavant. » La servante de Dieu, mise au courant par Jésus des incertitudes de son père spirituel, s'en affligeait pour lui. Personnellement elle se réjouissait de cette humiliation « la plus belle - ce sont ses paroles - que m'ait donnée mon bien-aimé Jésus. » Mais elle ne pouvait ne pas compatir à l'état d'âme de celui que depuis son enfance elle aimait et vénérât comme un père. Du reste la crainte l'agitait de perdre ce bon guide, son unique soutien dans ses continuelles épreuves. Abandonnée de lui, à qui aurait-elle recours ? Le Seigneur se hâta de secourir sa servante dans son abattement. « Ma fille, lui dit-il, dans toutes tes incertitudes, dans tes afflictions, dans l'adversité souviens-toi moins des autres que de moi ; cherche moins en eux qu'en moi du soulagement et du réconfort. » En d'autres termes, pour si juste et raisonnable que fût son attachement au ministre sacré, pour si sainte que fût sa confiance en lui, elle ne devait point se lamenter, vînt-elle à le perdre sans faute de sa part, Jésus lui resterait, cela devait suffire.

Gemma comprit ces paroles divines qui redonnèrent aussitôt la paix à son cœur affligé en finissant de le dépouiller de tout sentiment humain. Son abandon à Dieu devint entier ; et comme les seuls principes de la vertu inspiraient les moindres détails de sa conduite, la crainte que le bon Prélat n'eût conçu sur son compte des pensées défavorables n'affaiblit en rien sa

sollicitude à son égard. Elle priait constamment Jésus de l'éclairer et de le consoler, lisons-nous dans plusieurs de ses lettres à Monseigneur lui-même et à d'autres intimes. Jusque dans les colloques de ses extases, au milieu des épanchements de son âme lasse et endolorie, la pensée de son confesseur se présentait souvent à son esprit. « Jésus, allez consoler Monseigneur qui est bien malheureux. L'un croit une chose, l'autre une autre. Mais vous préférez qu'il en soit ainsi ? M'aimez-vous davantage maintenant que tous m'appellent folle, qu'au temps où l'on me croyait sainte ? Oh maintenant, n'est-ce pas ? »

La Servante, de Dieu apprit bientôt de son divin Époux le projet formé par Sa Grandeur de soumettre à un autre médecin les écrits obtenus de son humilité par un ordre formel. Voici avec quelle candide simplicité elle exprimait son mécontentement dans une de ses extases : « Ô Jésus, on veut faire voir les écrits même au docteur Boda ? Qu'il n'en soit pas ainsi. Ô Jésus, on vous met en ridicule. S'ils veulent lire les écrits, qu'ils n'y voient que papier blanc. Allez. Jésus, allez vers Monseigneur et tranquillisez-le, consolez-le. » Parfois la jeune fille se crut comme abandonnée du Prélat, qui par suite de ses absences, de ses absorbantes occupations, ou simplement pour s'aider des lumières d'autrui, l'adressait tantôt à un confesseur tantôt à un autre ; elle ne lui en gardera pas moins tout son attachement et continuera jusqu'à la mort de se confesser à lui, ne cessant de le vénérer comme un père.

Oh ! que nous avons à apprendre de l'admirable conduite de Gemma au sein de tant d'épreuves Et quelles sont vraies les paroles de Jésus à sa Servante : En souffrant on apprend à aimer.

En ce même mois de septembre 1899 (les raisons de santé ramenèrent à Lucques le père Gaétan) en apprenant l'issue de l'examen médical et son influence défavorable sur l'esprit de Monseigneur Volpi, lui-même sentit sa conviction première fortement ébranlée. Mais le Seigneur daigna tenir à son égard la même conduite qu'envers l'apôtre saint Thomas. « Portez ici votre doigt ; considérez mes mains et ne soyez pas incrédule mais fidèle. » Pendant les deux mois de son séjour dans la ville, le père Gaétan revit à loisir le phénomène de la stigmatisation, il observa, il palpa et bientôt ses doutes s'évanouirent. Dans une lettre à Monseigneur il s'empressait d'annoncer qu'ayant tenu à refaire l'expérience du médecin il avait fait laver à trois ou quatre reprises les plaies des mains, d'apparence profonde ; elles n'avaient pas disparu et le sang, un instant arrêté, avait repris chaque fois de couler.

Le très révérend père Pierre-Paul, que ses fonctions de provincial ramenaient fréquemment à Lucques, le chevalier Mateo Giannini, son épouse, son fils aîné, et notamment sa sœur madame Cécilia, toutes personnes fort honorables et absolument dignes de créance, eurent maintes et maintes fois l'occasion de constater pendant l'espace d'un an et demi, après comme avant la visite du docteur, les stigmates et les autres signes de la Passion qui feront l'objet de la fin de ce chapitre. Le témoignage du très révérend père Pierre-Paul est particulièrement autorisé. Sa doctrine, son zèle et sa prudence dans le gouvernement, dans la direction des âmes et dans le ministère apostolique sont connus et appréciés en Italie. Après qu'il eut exercé quelque temps la charge de Supérieur Général de la Congrégation des Passionistes, le Souverain Pontife Pie X lui confia la visite apostolique de dix diocèses importants, et finit par l'élever au siège archiepiscopal de Camérino.

Aux attestations précédentes on voudra bien me permettre de joindre la mienne, car j'eus dans la suite toutes les facilités de vérifier et de contrôler rigoureusement les faits prodigieux qui plut à Dieu d'opérer en sa servante.

Reste, il est vrai, relativement aux stigmates, l'infructueuse épreuve du médecin, mais la déposition de plusieurs membres de la famille Giannini, confirmant la réalité des plaies avant l'examen ; la prédiction miraculeuse de cet examen et de son inutilité, puis la disparition subite, sous les mains du docteur, de plaies ou blessures certainement existantes puisque le sang s'épanchait, constituent une preuve évidente du caractère surnaturel du phénomène. Tout s'était passé comme l'avait annoncé Gemma de la part de Jésus. On eut été bien plus en droit, dans le cas contraire, de suspecter la réalité de ses communications avec le Sauveur, et partant l'origine divine des stigmates.

Admirons ici les dispositions de la Providence. La jeune fille ne vivait point dans la solitude d'un cloître fermé à la curiosité publique, mais au milieu du monde. La nécessité de se rendre de sa maison dans celle des Giannini, on à l'église pour l'audition de la sainte messe, la réception de l'Eucharistie et la visite du très Saint Sacrement l'obligeait de sortir plusieurs fois le jour. Seuls, quelques membres très sûrs de la famille Giannini connaissaient les faits extraordinaires en question, et le secret en était si bien gardé qu'en réalité on les ignorait dans la ville de Lucques. Mais que fût-il arrivé si le médecin ou d'autres étrangers eussent constaté l'existence des stigmates et des autres signes merveilleux ? Que d'épreuves et de contre-épreuves dans la suite ? Que de curieux guettant les sorties de Gemma ou son arrivée à l'église ? L'humble vierge fut devenue le sujet des conversations de toute la ville, et des moqueries d'un grand nombre. Le Seigneur, en soustrayant au regard du médecin et d'autres profanes le prodigieux phénomène, humilia sa servante et tint cachée cette gemme précieuse.

Du reste la prudence, la sagesse, la doctrine et l'honorabilité des personnes qui observèrent ces prodiges, y compris Monseigneur Volpi lui-même, peuvent bien suppléer à l'insuccès de l'inspection médicale. La science ne peut avoir la prétention de donner l'explication du surnaturel, elle doit se borner à la constatation des faits. Or le témoignage des savants n'est pas indispensable pour qu'un fait soit admis. Quiconque a des yeux pour voir, les mains pour toucher peut en attester la vérité. Et comme dans notre cas le phénomène, n'étant point permanent, se manifestait par reprises diverses, le savant pourra seulement affirmer qu'au moment de son inspection il ne s'est pas produit. Mais pour le rendre indubitable, la parole des témoins très dignes de foi qui l'ont observé bien des fois doit suffire.

Les autres signes de la Passion dont je vais parler, en empiétant pour certains sur l'ordre chronologique, n'ont pas été moins sévèrement vérifiés dans la servante de Dieu.

Les saints favorisés des cinq stigmates en même temps sont rares. L'Esprit souffle où il veut et comme il veut, atteignant toujours ses très hautes fins, Il Lui a plu de diriger particulièrement sur l'heureuse Gemma le torrent de ses faveurs, et de lui donner part, non seulement aux cinq plaies simultanées du divin Crucifié, mais à tous les supplices de sa Passion.

La prodigieuse sueur de sang mentionnée dans son récit par Monseigneur Moreschini, et que j'avais eu déjà l'occasion de signaler, fut constatée fréquemment chez l'angélique jeune fille durant ses méditations sur l'Agonie du jardin des Oliviers ou sur d'autres mystères de la Passion. Elle n'apparaissait cependant pas dans ses extases périodiques du jeudi et du vendredi, mais en d'autres, et parfois même lorsqu'elle jouissait de la plénitude des sens. Comprimé dans le cœur et les artères par la véhémence de sa compassion douloureuse, le sang sortait par tous les pores, spécialement par ceux du côté gauche de la poitrine, qui renferme le cœur, et Gemma baignait alors littéralement dans son sang.

Avec quel respect les anges devaient le recueillir et le présenter au Seigneur, afin d'apaiser sa

justice par les mérites de l'innocente victime qui le répandait si généreusement à l'exemple du divin supplicié du Calvaire !

La flagellation du Rédempteur suivit de près sa sueur sanglante de Gethsémanie. Notre jeune vierge contemplait toujours ce douloureux mystère avec un sentiment spécial de dévotion. Comptant une à une les plaies profondes creusées par les fouets sur le corps sacré de son céleste Époux, elle disait : « Toutes sont des œuvres d'amour. » Et l'envie la consumait de les voir également imprimées dans sa propre chair. Les extases où le Seigneur se montrait couvert de plaies, qu'il l'invitait à toucher et à baiser, n'étaient point faites pour tempérer le feu de ses désirs.

Enfin, le premier vendredi de mars de l'année 1901, pendant son extase habituelle, tandis qu'elle suppliait avec, larmes son divin Époux de lui donner quelque participation au martyre de sa flagellation, elle se vit exaucée. « Vendredi, vers deux heures, m'écrivait-elle, Jésus m'a fait sentir quelques petits coups. Je suis toute plaies, mon père, et j'en souffre un tant soit peu. Vive Jésus ! » Ces plaies étaient loin d'être imaginaires. Madame Cécilia, qui les a bien des fois attentivement examinées, en donne la description suivante :

« Le premier vendredi de mars, je m'aperçus que Gemma souffrait plus que de coutume dans son extase. Je lui pris un bras ; il portait de grandes raies rouges. J'en approchai un mouchoir ; il fut taché de sang. Comme la sainte enfant paraissait souffrir beaucoup et que je l'entendais dire : « Seraient-ce vos coups, ô Jésus ? » je pensai à une invisible flagellation. Cela se renouvela les trois autres vendredis de mars, avec aggravation progressive. Le second vendredi, le corps de l'extatique était déchiré ; le troisième, on apercevait presque les os ; le quatrième, c'était une chose sans nom : des plaies de toutes parts, et d'une profondeur, par endroits, d'un centimètre. Après deux ou trois jours elles disparaissaient sans laisser de traces. Je voulus une fois bander deux de ces plaies mais elles s'envenimèrent au lieu de se refermer, et je ne pus enlever le pansement sans réveiller les plus vives douleurs ; leur guérison s'effectua peu à peu d'elle-même. Les autres s'étaient cicatrisées sans délai. »

« Ces plaies se distribuaient ainsi : deux sur chaque bras, longues de quatre à cinq centimètres et très profondes ; une à la poitrine, bien au milieu et dans la direction de la gorge ; deux au-dessus du genou, les plus considérables et plutôt oblongues ; deux aux genoux, comme d'ailleurs au coude, lesquelles découvraient presque l'os ; deux à chaque mollet, rondes et plus grandes qu'une pièce de deux francs ; deux autres sur le devant de la jambe, le long de l'os ; une enfin, profonde et plus ou moins circulaire, à chaque cou-de-pied. Il y en avait d'autres sur le tronc, dont je n'ai bien pu me rendre compte. »

Le premier vendredi on n'apercevait, je l'ai déjà dit, que des raies sanguinolentes ; mais dans la suite ce furent de profondes déchirures, et comme j'en demandais à Gemma la raison, elle répondit : « D'abord c'étaient les verges ; maintenant ce sont les fouets. » Pour vous faire une idée de son état lamentable, représentez-vous le grand crucifix de notre salle à manger, aux pieds duquel elle aimait tant à prier. La ressemblance était parfaite mêmes meurtrissures, mêmes déchirures de la peau et des chairs dans les mêmes parties du corps, même aspect émouvant. Le sang s'en échappait par ruisselets dont quelques-uns mesuraient de quarante à cinquante centimètres de long sur cinq de large ; il descendait jusqu'à terre si elle était debout, et, lorsqu'elle était couchée, mouillait les draps de lit, trempant tout le matelas.

Ceux qui ont pu voir ces plaies vives en font la même description. Leur origine surnaturelle n'est point contestable, car il eût été impossible à la jeune fille de se déchirer de la sorte avec

des disciplines ou d'autres instruments de pénitence. D'ailleurs ces horribles blessures se formaient durant l'extase même, en présence de témoins, et disparaissaient avec une rapidité humainement inexplicable. On devinait à l'attitude de la chère victime combien elle devait souffrir sous les coups invisibles qui ouvraient de telles plaies dans la chair vive. « Pendant la flagellation, dit un témoin, elle apparaît en proie à de terribles souffrances, mais ne remue pas. Parfois surviennent de légères convulsions, et les bras tremblent. Il est évident qu'elle possède alors toute sa sensibilité. Pauvre enfant, à la voir ainsi souffrir, comme le cœur se serre Et savez-vous ce qu'elle me dit au milieu de ces tortures ? « Recommandez-moi beaucoup à Jésus. » Je l'entends ajouter : « Ô ma céleste Mère ! Ô Père éternel ! » Après l'extase, elle ressent de la faiblesse, mais pour peu de temps. J' ai remarqué qu'elle garde parfaitement le souvenir de tout ce qui s'est passé. »

On ne sait si ce phénomène mystique se renouvela d'autres fois que les vendredis de mars de l'année 1901. Il se pourrait, car l'humble vierge apportait une habileté sans égale à tenir dans le secret les dons de Dieu. Un jour qu'elle avait demandé à madame Cécilia la permission de prendre un bain dans la maison, parce qu'elle sentait, disait-elle, ses vêtements collés à la chair, on trouva ce corps virginal sillonné en tous sens de larges plaies desséchées, où la chemise s'était incrustée par endroits. Pour la détacher du dos, on fut contraint de rouvrir les blessures non sans d'atroces douleurs.

Et cependant, à l'entendre, tous ces tourments consistaient seulement en quelques petits coups que lui faisait sentir Jésus, pour lui donner la grâce de souffrir un tant soit peu.

Les Évangélistes racontent qu'après la flagellation du Sauveur, la soldatesque du prétoire, se saisissant de sa personne sacrée, entra'autres marques de dérision le couronna d'épines dont les pointes cruelles s'enfonçaient dans la tête.

Couronne adorée ! quel chrétien pourrait te refuser son amour, et ne point considérer comme un suprême honneur d'en ceindre son front, lorsque tu as ceint le front même de l'Homme-Dieu ?

La vierge de Lucques avait trop approfondi les mystères de l'infinie grandeur du Christ pour ne pas s'être éprise, de bonne heure, de son douloureux diadème comme d'un incomparable joyau. Plusieurs fois d'ailleurs le Rédempteur lui avait apparu, sa sanglante couronne au front, lui demandant si elle ne la voulait point. Lorsque la sainte jeune fille eut acquis par ses désirs et les purifications mystiques la dernière préparation à ce don extraordinaire, les actes succédèrent aux paroles, la réalité à la vision.

« Enfin, ce soir, écrivait-elle le 19 juillet 1900, après avoir souffert six jours de l'éloignement de Jésus, j'ai fait effort pour me recueillir. J'ai commencé à prier, comme tous les jeudis ; je pensais au crucifiement de Jésus. D'abord, je n'éprouvais aucun sentiment ; après quelques moments, un peu de recueillement est survenu Jésus était proche. Dans mon recueillement la tête m'est partie comme les autres fois, et je me suis trouvée devant Jésus qui endurait des peines terribles. Peut-on voir souffrir Jésus et ne pas chercher à le soulager ? Je me suis sentie pénétrée d'un grand désir de souffrir, et j'ai demandé instamment à Jésus de le satisfaire. Il m'a aussitôt exaucée s'approchant de moi, Il a enlevé de sa tête la couronne d'épines pour la poser sur la mienne en la pressant de ses mains divines contre mes tempes. Ce sont des moments douloureux, mais heureux. Je suis restée une heure à souffrir ainsi avec Jésus. »

Un peu plus tard. Gemma récrivait : « Hier, à trois heures de l'après-midi, lasse et épuisée,

j'éprouvais, à vrai dire, une grande répugnance, lorsque de nouveau je me trouvai devant Jésus ; mais il n'était plus triste comme la nuit passée. Après m'avoir fait quelques caresses, il enleva de ma tête, d'un air très content, la couronne d'épines, (Je souffris un peu à ce moment, mais moins) et la remit sur la sienne. Toute douleur disparut alors ; je recouvrai soudain mes forces et me sentis mieux qu'avant de souffrir. »

Les effets palpables de ces apparitions démontrèrent qu'elles n'étaient point le produit d'une imagination malade. La tête de la chère enfant apparaissait, à l'heure même, percée de piqûres d'où coulait un sang vif, et non seulement sur son pourtour, mais dans toute sa surface sous les cheveux ; ce qui donnerait créance à l'opinion de quelques saints contemplatifs, d'après lesquels la couronne d'épines -aurait couvert toute la tête du Sauveur. Gemma dit clairement, parlant de celle que son Ange lui montra pour la première fois, qu'elle avait comme la forme d'une large calotte.

Parfois les piqûres, presque invisibles à l'oeil nu, se devinaient seulement au sang qu'elles dégorgeaient. D'autres fois, au témoignage d'un très digne prêtre, monsieur Lorenzo Agrimonti, et d'autres témoins oculaires, on distinguait parfaitement au front et au cuir chevelu des trous d'épines, triangulaires, à chacun desquels perlait une large goutte de sang.

Le prodige se renouvela régulièrement, toujours durant le même espace de temps, du jeudi au vendredi de chaque semaine, même après la disparition définitive des autres stigmates. Il commençait très souvent avant l'extase habituelle du jeudi soir. Pendant le repas de famille, on voyait apparaître sur le front de Gemma, en nombre toujours croissant, des gouttes sanglantes qui descendaient le long des joues, du cou, des vêtements. « Chaque cheveu, affirme un témoin, avait sa goutte, de sorte que le sang dé coulait jusqu'à terre. »

C'était un spectacle émouvant, capable d'attendrir un cœur de pierre. On avait devant soi la plus belle reproduction de l'Ecce-Homo. « Si vous aviez vu, père, m'écrivait-on, le sang jaillir de ses yeux, de ses oreilles, de son front et de ses tempes ! on aurait dit des fontaines ; j'en ai trempé deux mouchoirs. Et dans sa poitrine quelle effervescence ! ».

Me trouvant moi-même, un jour, témoin de ce fait prodigieux, je fis essuyer et laver toutes ces petites plaies de la tête mais après quelques minutes le sang se reprenait à jaillir des mêmes points, pour baigner de nouveau le virginal visage. Il sortait vivement, comme sous une forte pression, coulait le long des joues et ne tardait pas à se dessécher sur la peau.

Monseigneur Moreschini, dont nous avons rapporté l'opinion sur les stigmates et la sueur de sang, fut également le spectateur du mystique couronnement d'épines. Voici le résultat de ses observations autorisées.

« Ayant appris, dit-il, qu'en dehors des stigmates l'angélique vierge endurait souvent le supplice du couronnement d'épines, je me proposai d'assister à cette scène de douleur, et de voir de mes yeux le sang couler de la tête de la jeune fille. »

« J'arrivai à l'heure voulue et après une courte attente j'entrai avec monsieur l'abbé Lorenzo Agrimonti dans la chambre où Gemma venait de se retirer quelques instants auparavant. Je la vis étendue sur son lit, déjà hors des sens et paraissant livrée à un cruel martyre. J'attendis plus de deux heures et demie, bien résolu de ne point partir avant d'avoir constaté l'effusion du sang. Le cœur de l'extatique, en proie à des palpitations d'une violence inouïe, soulevait la couverture au-dessus de sa poitrine et faisait trembler le lit. J'éprouvai des sentiments de

dévotion mêlés, je l'avoue, de terreur. Après une heure ou un peu plus, les palpitations se calmèrent et le sang se prit à sourdre de la tête en si grande abondance que l'oreiller et même les draps de lit en furent imprégnés. En plusieurs endroits, notamment à la partie supérieure du front, il s'amoncelait en grumeaux. L'épanchement s'arrêta vers onze heures et demie de la nuit, et la jeune fille, qui avait eu jusqu'alors quelques légers mouvements, garda une immobilité complète jusque vers trois heures. La respiration était à peine perceptible ; le visage, baigné d'un sang vermeil, présentait un aspect cadavérique ; on l'aurait crue morte. Je me retirai. Lorsque je la revis au point du jour, vers six heures, déjà levée et prête à se rendre à l'église pour la sainte communion, son visage avait repris ses couleurs naturelles, comme si la nuit eût été calme et sans souffrance. »

Plusieurs contemplatifs ont aimé à s'arrêter, avec sainte Thérèse, à la considération d'une plaie particulière du Rédempteur, que l'Évangile passe sous silence celle de l'épaule gauche, creusée par le poids de la croix pendant le douloureux trajet du prétoire au Calvaire. Gemma la portait également dans sa chair, bien que certains l'aient confondue avec les plaies de la flagellation. Très large, profonde et toujours sanglante, elle était le siège d'une vive douleur qui forçait la pauvre patiente à marcher inclinée de ce côté. Elle disparaissait en même temps que les autres le vendredi soir ou, au plus tard, le samedi matin, avec cette différence que la douleur continuait de s'en faire sentir plus ou moins longtemps.

Cette participation merveilleuse aux différents supplices de la Passion durait encore à la fin de février 1901. J'écrivis alors à Gemma de solliciter du divin Sauveur la fin de ces phénomènes extérieurs. L'humble jeune fille, qui avait tant désiré leur disparition, et maintes fois supplié Jésus de la lui accorder. Priant cette fois avec le mérite de l'obéissance, se vit enfin exaucée.

Les stigmates des mains, des pieds et du côté ne s'ouvrirent plus, sauf une fois. comme je l'ai rapporté. Les piqûres d'épines persistèrent quelque temps seulement sur toute la tête, de même que les plaies de la flagellation. Mais les douteurs, loin de s'évanouir, se firent plus vives. L'écoulement de sang procurait en effet à la douce victime, de son propre aveu, un véritable soulagement. On voyait donc encore, au réveil de ces tortures, les larmes jaillir de ses yeux et tout son corps dans le frémissement.

Cependant le Seigneur voulut ménager à sa servante une consolation : à force de se débattre dans la poitrine, son cœur provoqua fréquemment la rupture de quelque vaisseau, dont le sang affluait à la bouche par gorgées. La chère enfant s'en montrait tout heureuse. On l'entendait s'écrier dans une extase : « Jésus, je vous donnerais volontiers mes mains et mes pieds ; je ne le puis. » À ce moment, le Seigneur en vue d'éprouver son obéissance lui montrait ses mains transpercées, comme pour demander sang pour sang. « Mais je ne le puis, reprenait Gemma ; j'en souffre, mais l'obéissance est préférable aux victimes. »

« Si vous l'aviez vue, ce Vendredi-Saint, d'une heure à trois, m'écrivait madame Cécilia ; j'ai cru qu'elle se mourait. Que de sang elle a rendu et elle disait : Mon Jésus, je ne puis vous donner le sang des autres parties de mon corps, mais je vous donne celui du cœur. »

Il me resterait à rappeler en ce moment, pour être complet, comment l'admirable victime, après la disparition des stigmates sanglants, participa réellement aux autres tourments de la Passion ; à la dislocation des os du Sauveur pendant le supplice du crucifiement ; à l'horrible tension de ses membres cloués au dur gibet ; à l'exténuation de tous les organes de son corps sacré durant les trois heures de sa cruelle agonie ; à la soif brûtante qui le faisait s'écrier : Sitio. De l'aveu même de Gemma, et suivant l'attestation unanime de plusieurs personnes qui

ont observé en elle, avec émerveillement, ces différents phénomènes extérieurs, il ne lui a rien manqué de ce qui devait la rendre une parfaite image de Jésus crucifié. Dans un but de brièveté, je ne rapporterai ni ces détails, ni ces témoignages.

Je devrais également faire mention du martyre intérieur du cœur, qui fut certainement le plus ineffable des mystères de la Passion. Après avoir partagé les douleurs physiques de Jésus, Gemma agonisa en esprit avec Lui sur la croix, comme en offre en exemple le témoignage, cité plus haut, de Monseigneur Moreschini. Mais comment décrire dans notre pauvre langage humain ces mystérieuses agonies ! La poitrine haletante de l'extatique, ses yeux caves, ses lèvres décolorées, son teint cadavérique en donnaient une faible idée.

Ainsi fut exaucée sous toute son étendue, la fervente prière que, de bonne heure la vue de Jésus crucifié avait fait jaillir du cœur et des lèvres de cette enfant aimée du ciel : « Jésus, rendez-moi semblable à vous ; faites-moi souffrir avec vous ; ne m'épargnez pas. Vous souffrez, je veux souffrir aussi ; vous êtes l'Homme des douleurs, je veux être la fille des douleurs. »

On peut certes appliquer à Gemma, dans leur plein sens, les paroles de saint Paul : « Ceux qui retracent en eux-mêmes la véritable image du Fils de Dieu, sont les prédestinés et les élus. »

CHAPITRE IX

GEMMA EST PROVIDENTIELLEMENT REÇUE COMME UNE FILLE

ADOPTIVE DANS LA FAMILLE GIANNINI.

SA VIE CHEZ SES BIENFAITEURS. (1900)

Le jour où monsieur et madame Giannini rentrèrent avec leurs enfants de leur courte saison d'eaux, madame Cécilia, que désolait la pensée d'avoir à renvoyer la chère Gemma dans sa famille, se vit grandement embarrassée. Ne pouvant se résoudre à la séparation, elle se présenta devant son frère et sa belle-sœur et leur dit : « Dieu a conduit vers moi l'ange que vous voyez ici ; ne pourrait-il rester avec nous ? Sans doute, il y a déjà onze enfants à la maison, mais un de plus ne se connaîtra pas. » Rassurée par quelques paroles favorables, l'excellente dame court chez les tantes de Gemma pour en obtenir le consentement de la garder à demeure comme sa propre fille. Une telle proposition affligea beaucoup les bonnes tantes auxquelles il paraissait trop dur de se priver de l'unique consolation de leur foyer désolé. Néanmoins, réfléchissant à la gêne profonde de leur famille, à la situation particulière qui résultait pour leur nièce de son extraordinaire piété, de son amour de la retraite et de sa vocation religieuse depuis longtemps manifeste, elles l'autorisèrent, d'abord, à vivre à son gré tantôt dans leur maison, tantôt dans celle des Giannini. Gemma se servit admirablement de cette permission, surtout les jeudis et les vendredis, pour laisser ignorer aux siens les grâces prodigieuses que l'on connaît déjà. Finalement, au mois de septembre 1900, après bien des tergiversations, ses tantes donnèrent un plein acquiescement aux désirs de ses bienfaiteurs, et elle passa définitivement dans leur famille.

Qui n'admirerait ici un vrai miracle de la Providence ? On rencontre assurément dans nos pays chrétiens des veuves sans enfants, de pieuses dames solitaires qui dans un but de charité ou simplement de commodité et de consolation personnelle adoptent des orphelines abandonnées. Mais qui n'aurait cru hasardée, téméraire et même irréalisable la généreuse

pensée de faire admettre Gemma dans une famille comptant déjà onze enfants, tous d'âge très jeune et logés dans une maison proportionnellement restreinte ? Bien plus, celle que l'on proposait à l'adoption était fille d'une mère emportée, jeune encore, par la tuberculose. Par quelle légèreté inconcevable s'exposait-on au danger de la contagion en introduisant au sein d'une florissante jeunesse une étrangère peut-être contaminée ?

Mais tel était le bon plaisir divin ; et contre les desseins de Dieu, il n'y a, dit l'apôtre saint Paul, ni prudence, ni conseil, ni obstacle qui tienne. En effet les premières propositions de madame Cécilia furent accueillies avec joie par le chevalier Matteo Giannini, par son épouse. par tous ses enfants et par le vénérable prêtre, monsieur l'abbé Lorenzo Agrimonti, qui vivait retiré dans cette famille où on l'aimait à l'égal d'un second père. Les gens de service eux-mêmes manifestèrent leur satisfaction. « Que Gemma soit la bienvenue, dirent les pieux parents. Elle sera la douzième des enfants que le ciel nous a donnés. Que tous honorent notre nouvelle fille ; que les domestiques la respectent et ne la laissent manquer de rien. » - « Elle sera notre septième sœur, disaient les filles, et nous l'aimerons comme l'une d'entre nous. » Ainsi parlaient également les garçons un peu grands. L'arrivée de Gemma fut donc un sujet de fête et d'allégresse pour toute cette famille bénie.

L'aînée des filles, Annetta, s'affectionna particulièrement à la nouvelle venue. Déjà, lors de leurs premières rencontres, en juillet 1899, ces deux âmes s'étaient comprises et liées d'une amitié que le temps ne devait pas refroidir. La lettre suivante met en relief le caractère de cette liaison. Gemma l'adressait le 7 août à Annetta partie récemment avec sa famille pour les eaux de Viareggio.

Ma très chère Annetia,

« En prenant la plume pour m'entretenir avec vous nos derniers adieux me reviennent à la pensée, avec les promesses échangés entre nous à ce moment de la séparation. Et comment pourrions-nous les oublier ? Pour ma part du moins, comment le pourrais-je ? Non, cela ne me paraît pas possible. Je n'ai eu que peu de jours le plaisir de causer avec vous, mais ces quelques paroles, ces petits entretiens dont Jésus seul était l'objet m'ont laissé dans le cœur une si vive impression et permettez-moi de vous le dire, une telle affection pour vous, que je ne sais comment m'exprimer, Nous nous sommes connus trop tard, ou du moins trop tard à commencé notre amitié. Mais précisément parce qu'elle vient tard nous voulons nous mieux appliquer à aimer Jésus et à l'aimer beaucoup. Nous voulons exhaler vers lui les sentiments les plus tendres. »

« Je voudrais que mon cœur n'eut de palpitations, de soupirs, de vie que pour Jésus ; je voudrais que ma langue ne sût proférer que le nom de Jésus ; que mes yeux n'eussent de regards que pour Jésus ; que ma plume ne sût écrire que de Jésus, et que mes pensées ne s'envolent que vers Jésus, Plusieurs fois j'ai cherché s'il était sur la terre un objet qui pût recevoir mes affections ; mais je n'en trouve d'autre, sur la terre ou au ciel, que mon bien-aimé Jésus, Cependant bien des fois je me suis égarée parmi les ennuyeuses dissipations de la terre ; et qu'ils sont nombreux ceux qui se perdent dans les vanités du monde ! Ceux-là sont fous assurément ce qui ne se pourrait s'ils pensaient à Jésus. Jésus changerait leur cœur, leurs affections, leurs sentiments, leurs soupirs ; et s'ils éprouvaient un seul instant le bonheur de rester avec Jésus, je dis qu'ils ne voudraient plus le quitter. »

« Et nous, réussirons-nous enfin à aimer véritablement Jésus ? Moi en particulier qui ne cesse de l'offenser et qui ai le courage d'ajouter de nouvelles épines à celles de la couronne cruelle

qui étreint son cœur. Pauvre Jésus ! Mais ce Jésus, s'avez-vous comment il se venge de mes infidélités ? Il me montre souvent ses plaies, ses mains d'où coule un sang rédempteur, son cœur consumé par un incendie d'amour, ses bras ouverts pour nous enlacer, et il me dit qu'il est tout entier victime de son grand amour pour nous. »

« Je prie toujours Jésus de me faire arriver bien vite au moment tant désiré d'entrer dans un couvent ; car je sens que dans le monde on ne se trouve pas bien et qu'il ne peut nous rendre heureux en aucune manière. »

« Je vous prie de ne pas m'oublier dans vos prières aux pieds de Jésus crucifié, je ferai de même à votre égard, selon mon pouvoir. Mais n'attendez rien de mes prières : elles sont trop faibles. Cette lettre vous trouvera, je le désire et je l'espère, en bonne santé. Si vous n'y voyez aucune difficulté, vous me ferez plaisir de saluer votre mère, et de la prier de se souvenir quelquefois de moi auprès de Jésus. »

« Excusez ma vilaine écriture, et aussi le peu de sens de ma lettre : je ne sais rien faire. Prions, prions Jésus ensemble de nous donner la force de ne vivre que pour l'aimer seul. Que l'on ne vive que pour l'aimer : et qu'il nous accorde la grâce d'expirer sur son cœur en un fervent transport d'amour. Je vous salue bien. Priez beaucoup, beaucoup pour la pauvre Gemma. »

La seule vue d'une telle jeune fille, alors âgée de vingt-et-un ans, inspirait à son nouvel entourage autant de sympathie que d'admiration. D'ailleurs on commence à la connaître : humble, docile, respectueuse, incapable d'une légèreté ou d'un caprice, et puis si dévouée et si bonne ! Au milieu de ses bienfaiteurs, elle ne fut jamais une occasion de trouble, de malentendu ou de dispute, ni avec les domestiques ni avec les enfants. Qui ne sait, cependant, combien facilement les enfants de caractère, d'âge et de sexe différents trouvent à redire sur une personne étrangère entrée chez eux, non comme leur servante, mais comme leur commensale et leur égale ! Mais les faits sont là, et tout récents : on peut les vérifier. « Je puis jurer, atteste la maîtresse de cette maison, n'avoir jamais remarqué dans ma famille, durant les trois ans et huit mois que nous avons possédé Gemma, le moindre inconvénient qui lui fut imputable, comme je n'ai aperçu en elle aucun défaut ; je dis aucun inconvénient, aucun défaut, même des plus légers. »

La servante de Dieu commençait un genre de vie nouveau en un sens. Faute de place elle couchait tantôt dans la chambre d'une des filles aînées, tantôt dans celle de sa mère adoptive, madame Cécilia, que désormais nous appellerons tante pour éviter toute confusion. Gemma l'appelait avec une ineffable tendresse sa maman.

Comme à la maison paternelle, Jésus occupait la meilleure et la plus grande partie de sa journée. Le matin, dès le réveil de sa tante, elle se levait promptement, faisait sa toilette en quelques minutes, mettait son chapeau et se tenait prête à se rendre à l'église. À ce moment, elle n'entreprenait aucun travail, si pressant qu'il fût, et s'abstenait même de causer ; les prémices de la journée devaient être à Jésus. Ainsi, d'accord avec sa tante qui du reste suivait toujours son exemple, elle était debout avant le jour, quand les autres dormaient encore et n'avaient aucun besoin de son assistance.

Elle s'en allait, silencieuse et recueillie, entendre deux messes : l'une de préparation à la communion quelle n'omettait jamais, l'autre d'action de grâces. De retour à la maison, elle se joignait aux filles aînées et aux femmes de service pour donner ses soins aux plus jeunes enfants et les faire prier ; puis, un petit travail en main, elle se portait çà et là, partout où sa

présence pouvait être utile.

Gemma s'entendait à merveille à la broderie et aux fins ouvrages de dames, jamais cependant elle ne voulut en entreprendre c'eût été, à ses yeux de la vanité et une vraie perte de temps. Elle préférait raccommoder, tricoter, s'occuper à de semblables travaux, de peu d'apparence, mais de beaucoup de patience et de très grande utilité dans une famille nombreuse.

Bien qu'habituee dès son enfance à être servie par des domestiques, elle avait une préférence pour les besognes les plus humbles. On la voyait puiser de l'eau, faire les chambres avec les servantes. laver la vaisselle et prêter son concours à la cuisinière.

Sur ses désirs, le soin des malades lui était réservé, et elle suffisait seule à tous leurs besoins. Une domestique de la maison, affligée d'abcès répugnants aux jambes, reçut ainsi l'offre de ses services et en fut soignée avec un admirable empressement. La dernière des servantes n'eût pas montré autant de sollicitude pour la meilleure des maitresses. Gemma faisait son lit, rangeait sa chambre et, à genoux devant elle, pansait ses plaies purulentes. Pour toute reconnaissance, cette femme grossière, couvrait sa charitable infirmière d'injures et de mépris. « Vous m'êtes en horreur, lui dit-elle un jour, et je ne veux plus vous voir près de mon lit. » Loin de s'en prendre, la douce jeune fille, redoublant de dévouement, cherchait de nouveaux moyens d'être agréable à l'ingrate et peu délicate servante.

Laissée libre, Gemma eût travaillé toute la journée, sans un moment de répit mais sa mère adoptive ne l'entendait pas ainsi. On l'avait reçue dans la famille pour y être une consolation et un bon exemple par ses vertus et sa sainte conversation, non pour servir ; aussi, lorsqu'elle avait pris sa part des occupations communes : « Laissez maintenant, disait sa tante, laissez se reposer ma chère Gemma » ; et elle l'amenait à la salle de travail ou à la cour de la maison. Là, tout en se livrant à quelque petit travail de couture ou de tricotage, ces deux belles âmes devisaient des choses spirituelles. On parlait de l'amour du divin Maître, de la communion du matin, de la fête du jour. La tante profitait de ces moments pour dresser des pièges innocents à la simplicité de la jeune fille, et surprendre les secrets de sa vie intérieure. Au milieu d'un dialogue enflammé, elle la pressait soudain de demandes avec une telle habileté que souvent Gemma communiquait naïvement les lumières reçues au divin banquet, les résolutions prises, les détails de ses extases, etc. Grâce à ce pieux stratagème que j'avais suggéré moi-même, il nous a été possible de découvrir bien des détails extraordinaires et édifiants qui seraient, sans cela, restés à jamais ignorés. La conversation reprenait chaque jour, à tous les moments libres. sans rien perdre de son charme.

Après ces fervents colloques, si l'excellente dame s'éloignait pour un temps notable et qu'un autre membre de la famille vint prendre sa place, Gemma saisissait le premier moment propice pour se retirer sans bruit dans la solitude de sa chambre ou dans l'oratoire domestique, et s'y entretenir intimement avec Dieu.

Ainsi passaient leurs journées ces deux saintes âmes. Lorsqu'on songe au travail excessif que faisait peser sur la tante la bonne administration de la maison, on se demande comment, sans négliger aucune de ses nombreuses occupations, elle trouvait encore de longs moments à passer en compagnie de sa chère fille adoptive. Il est vrai qu'elle avait coutume de dire : « Avec Gemma, je me repose. Sa seule vue me délasse et je ne sens plus le poids de la fatigue ni l'amertume des épreuves. Quel compte, ajoutait-elle, n'aurai-je pas à rendre à Dieu, si je n'apprécie le don qu'il m'a fait en cette angélique créature, et si je n'en retire du profit pour mon âme. »

Madame Giustina Giannini m'écrivait également : « De notre Gemma, je vous dirai seulement qu'en elle le surnaturel éclate chaque jour davantage ; lorsque je la regarde, il me semble apercevoir dans sa physionomie je ne sais quoi qui n'est pas de ce monde. Quel bonheur de vivre avec un tel ange ! Il est impossible de la dépeindre. Pour tout dire, c'est un ange dans la chair. »

Tel fut jusqu'à la fin le sentiment de toute la famille. Le vénérable prêtre qui en était l'hôte aimé dépose à son tour : « Je me pris à admirer, dès le premier instant que je la connus, cette jeune fille si enrichie des dons de Dieu. Il y avait en elle une extraordinaire et ravissante ingénuité qui servait de contrepoids à une intelligence et à une perspicacité peu communes. Je ne pouvais m'empêcher de l'observer continuellement. Tout le temps que nous l'avons possédée, je n'ai pas aperçu en elle le moindre défaut, mais j'ai toujours eu l'occasion d'admirer sa scrupuleuse exactitude à tous ses devoirs, une entière abnégation de la volonté et la pratique de toutes les vertus. Ces vertus étaient exercées avec tant d'élan, de constance et d'égalité d'âme, qu'elles paraissaient lui être devenues naturelles. J'étais particulièrement étonné de son profond recueillement et de son infinie union avec Dieu. Même au milieu des occupations domestiques les plus distrayantes, elle était comme absorbée dans les choses divines ; ce qui ne l'empêchait nullement de très bien s'acquitter de son travail. Son admirable piété rayonnait dans toute sa personne, mais surtout dans ses yeux toujours modestement baissés. J'avoue que lorsque je venais à les rencontrer, j'étais saisi et impressionné au point de ne pouvoir les fixer. »

La déposition de ce bon prêtre pleine d'autres détails, s'achève ainsi : « Le bien spirituel que j'ai retiré de mon commerce avec cette âme privilégiée, Dieu seul le sait. La consolation et le soulagement que j'y ai puisés, mon cœur peut le dire, car il est encore et sera toujours sous le charme de ses manières angéliques, qui m'édifièrent plus que jamais à l'époque de ma maladie. Je fus alors émerveillé de la délicatesse de ses soins, de son adresse et de sa sollicitude qui avait quelque chose de vraiment maternel. »

Un autre très digne ecclésiastique, ami de la famille qu'il fréquentait beaucoup, ne s'exprime pas autrement. Voici un extrait de son témoignage : « La modestie et l'ingénue simplicité que reflétait la physionomie de Gemma me faisaient la meilleure impression. Il ne m'a pas été possible de remarquer en elle la plus légère imperfection, bien que j'aie pu l'observer fort souvent et de très près. Ses rapports étaient empreints d'une grâce et d'une affabilité naturelles qui révélaient la beauté d'une âme pure. Elle ne fixait jamais le visage de son interlocuteur ; son regard se dirigeait ailleurs, avec je ne sais quelle expression extraordinaire. Ses paroles étaient rares, car elle se contentait de répondre lorsqu'on l'interrogeait. Je ne l'ai jamais entendue parler d'elle-même. S'informait-on de sa mauvaise santé ? ses paroles mesurées, semblaient sortir avec peine de sa bouche. Qu'elle fût une bien belle âme, d'une exquise délicatesse de conscience et toute éprise d'amour divin, j'en étais convaincu mais je n'aurais jamais soupçonné son éminente sainteté. »

Gemma assistait au repas commun le matin et le soir, mais plutôt par pure forme, aurait-on dit. Comme quelques onces, à peine, de nourriture lui suffisaient, dès qu'elle avait pris quelques cuillerées de bouillon, se levant de table sous un bon prétexte, elle se rendait à la cuisine et n'en revenait que pour prendre quelques autres bouchées en compagnie de la famille. À la fin du repas, elle se retirait immédiatement dans sa chambre sans prendre part à la conversation qui suivait d'habitude. Jamais de promenades non plus, et comme sa répugnance à leur égard était connue, on s'abstenait d'insister. Vers le soir, elle se rendait à

l'église pour la bénédiction du très Saint Sacrement, si en usage dans la pieuse cité de Lucques, et n'en revenait qu'à une heure tardive.

Tels étaient son silence d'action et sa parfaite discrétion dans l'intérieur de la maison, qu'elle y passait presque inaperçue. On n'y entendait jamais sa voix ni son rire. On ne la voyait jamais courir ou marcher d'un air affairé, bien que l'ardeur de son caractère l'eût naturellement portée à la vivacité des mouvements. À l'arrivée d'une personne étrangère, elle se retirait immédiatement, autant pour laisser toute liberté aux membres de la famille que pour s'éviter, par la fuite d'entretiens inutiles, des causes de distraction ; et sur ce point elle poussa si loin le scrupule qu'après plusieurs années elle ne connaissait, peut-on dire, aucun des habitués de la maison. Elle ignorait également les incidents de la vie familiale, et détournait son attention dès qu'ils devenaient le sujet de la conversation.

Pour pratiquer une semblable réserve il faut certainement un intérieur bien harmonisé, qui ait la seule vertu pour règle et Dieu seul pour but.

Dans cette famille vraiment chrétienne la compatissante jeune fille goûtait souvent la consolation d'exercer envers les pauvres cette charité dont nous lui avons vu donner des preuves au temps de l'aisance de la maison paternelle. On la voyait à tout moment demander à sa tante quelques restes de cuisine en faveur d'un indigent. Chaque fois quelle entendait sonner à la porte, elle croyait à l'arrivée d'un pauvre, et si on n'ouvrait promptement elle demandait la permission d'aller le faire elle-même.

Presque toujours, d'ailleurs, Gemma se trouvait en présence d'un mendiant. Heureuse alors, comme à la découverte d'un trésor, elle le faisait entrer dans la cœur, le priait de s'asseoir, courait chercher quelque bon morceau et revenait bientôt, toute joyeuse, l'offrir avec des façons charmantes. Elle s'asseyait à ses côtés et, tandis qu'il mangeait, lui faisait une pieuse exhortation. « Avez-vous entendu la messe aujourd'hui ? Combien y-a-t-il de temps que vous ne vous êtes pas approché des sacrements ? Et la prière, la faites-vous matin et soir ? Pensez-vous quelquefois à ce que Jésus a souffert pour nous ? etc. » Après cette entrée en matière, elle insinuait doucement dans l'esprit du pauvre de salutaires pensées de foi, de piété, de résignation ; et celui-ci, tout restauré dans son corps et dans son âme, s'en allait content.

La tante, bien au courant de l'industrielle charité de sa fille adoptive, considérait souvent, derrière les persiennes d'une fenêtre, cette scène attendrissante ; elle voyait son angélique visage s'enflammer, ses gestes s'animer, tout son être respirer une affectueuse compassion, et dans son cœur elle en bénissait le Seigneur. Prise parfois sur le fait, la jeune fille, rougissante, expliquait ainsi son amour des miséreux : « Ne suis-je pas pauvre, moi aussi ? Jésus m'a tout enlevé, et cependant il ne me laisse manquer de rien ; je suis même trop bien traitée. Et pourquoi les autres pauvres manqueraient-ils du nécessaire ? » Revenant un jour sur cette pensée, elle dit avec un sentiment touchant d'humilité : « Ce qu'on fait pour moi, on doit le faire comme à un pauvre rencontré sur le chemin ; autrement on n'aurait aucun mérite. »

Cette sublime délicatesse chrétienne dit assez quelle devait être la reconnaissance de Gemma pour ses bienfaiteurs. Simple dans ses manières et répugnant aux compliments, elle ne savait guère l'exprimer en paroles, mais dans certaines circonstances sa physionomie reflétait bien les sentiments de son cœur. « Mon Dieu, s'écriait-elle un jour, se croyant seule, comment reconnaître tout le bien qu'ils me font ? Je ne sais même pas leur dire merci, tant je suis grossière et ignorante. Pensez vous-même à eux, mon Dieu ; bénissez-les dans leurs intérêts matériels ; rendez-leur au centuple tant de bienfaits. S'il doit leur arriver quelque malheur,

détournez-le sur moi. »

Dans sa dernière maladie, elle dira parfois d'une voix affectueuse à l'un ou à l'autre membre de la famille : « Patientez encore un peu à mon égard. Je penserai à vous près de Jésus ; oui, au ciel je prierai toujours pour vous. »

Il est aisé de comprendre à de telles paroles, que malgré l'amour et les soins vraiment exquis dont elle se voyait entourée, la jeune fille, accueillie par charité, sentait jusqu'au vif l'humiliation de sa situation, et rougissait presque d'elle-même. Cependant, d'une résignation parfaite à la volonté divine, elle attendait en paix l'accomplissement des desseins de la Providence. Elle savait si bien cacher ses peines, que personne ne s'aperçut jamais de cette blessure qu'elle portait au cœur. « Je me replie sur mon cœur, écrivait-elle à son directeur, j'y trouve Jésus, et, à la pensée que je possède Jésus, je souris à travers mes larmes. Oui, je sens, je sens que je suis heureuse, même au milieu des désolations. »

Les prières continuelles de cette âme pure pour ses bienfaiteurs touchaient le cœur de Dieu et l'inclinaient à les combler de faveurs. « Oh ! si vous saviez, m'écrivait-elle elle-même, comme Jésus les protège ! Il les bénit à tout moment et écarte de eux le malheur. »

La digne mère de cette famille fut atteinte d'un mal très grave, accompagné de violentes douleurs d'entrailles. Les médecins formaient déjà les plus pessimistes pronostics, lorsque Gemma, prise de pitié, supplia le Seigneur de transporter sur elle ces souffrances. Sa prière fut exaucée, et elle me l'apprenait en ces termes : « Les douleurs de la mère, que vous savez, je les ai prises, sur moi ; mais elles sont atroces, père, et je ne sais que devenir. » De fait, la mère fut guérie à l'heure même, mais l'héroïque jeune fille endura pendant de longs mois un cruel martyre.

Ange protecteur de ses hôtes charitables, Gemma leur dut à son tour de très grands avantages, même d'ordre spirituel. Le Seigneur dans sa sagesse ne l'avait conduite dans cette famille si chrétienne que pour mieux atteindre sur cette âme privilégiée ses fins miséricordieuses. Il voulait la faire passer par des voies extraordinaires et se glorifier en elle par des signes et des prodiges extérieurs que nous n'avons pas encore tous signalés. Or, dans la maison paternelle, ces manifestations mystiques eussent été mal interprétées, outre que Gemma n'y eût trouvé personne pour la comprendre, la guider et la soustraire aux regards profanes. Elle-même en était si convaincue que la seule pensée d'y retourner pour un seul jour la faisait trembler.

Dans sa famille adoptive, au contraire, elle était aussi bien, sinon mieux que dans un monastère. Ici, pas de visites mondaines, de tumulte, de dissipations. Toutes les personnes de son entourage, sans aucune exception, nourrissaient des sentiments profondément religieux. Madame Cécilia, qui lui servait de mère, pouvait aisément comprendre par sa grande expérience de la vie intérieure, les secrets de son âme et lui venir puissamment en aide. Douée d'une rare prudence, elle réussit à prévenir les racontages et les commentaires qui ne manquent jamais de s'élever dans le public à l'entour des faits extraordinaires d'ordre surnaturel.

Ainsi, dans une famille nombreuse et de relations nécessairement très étendues, puisqu'elle se livrait au commerce, la sainte jeune fille put vivre ignorée du monde ; et les faveurs dont le ciel la combla restèrent connues de ses seuls confesseurs et directeurs spirituels. Qui ne voit éclater ici la bonté de Dieu dans l'exercice de sa Providence ?

Et maintenant, avant de clore ce chapitre, nous ne pouvons nous empêcher de nous tourner vers l'honorable famille qui fut si affectueusement hospitalière pour Gemma. D'un cœur ému et au nom du Seigneur qu'elle entendait honorer par sa charité chrétienne, nous la remercions des bienfaits prodigués à sa fidèle servante.

.....

CHAPITRE X

LE NOUVEAU DIRECTEUR DE GEMMA.

(1900)

Dans les grandes épreuves qui suivirent l'apparition des stigmates, le Seigneur avait dirigé vers sa Servante pour la soutenir et la consoler plusieurs fils de la Passion, entr'autres le père Gaétan et le très révérend père Pierre-Paul.

Il lui avait appris en même temps par une claire locution qu'un religieux de cette Congrégation deviendrait son directeur. Les premiers furent d'un grand secours à Gemma dans ses nécessités spirituelles du moment, mais, leur mission passagère terminée, ils se retiraient l'un après l'autre, heureux d'avoir admiré dans cette âme d'élite les prodiges de la grâce.

Les jugements de Dieu, dit l'Apôtre, diffèrent de ceux des hommes. Souvent même ils en sont à l'opposé. Pour atteindre ses plus hautes fins, le Seigneur se plaît à se servir d'instruments vils et abjects, de ce qui n'est rien, afin que toute la gloire du bien accompli lui demeure manifestement aux yeux des hommes. De cette nature devait être le directeur réservé à sa Servante. Celle-ci ne l'avait jamais vu, personne ne lui en avait jamais parlé, humainement elle ne pouvait savoir qu'il existât au monde ; et cependant elle le connaissait, dans son caractère, dans son âge et jusque dans son extérieur. Ce religieux demeurait à Rome. Sitôt que le Sauveur le lui eût montré par voie surnaturelle et désigné comme son père, s'abandonnant à la confiance illimitée qu'elle éprouvait à son égard, elle lui écrivit une lettre de dix pages dont voici le commencement : « Mon révérend père, depuis longtemps je sentais dans mon cœur avant tout un grand désir de vous voir, et aussi de vous écrire. Je demandais à mon confesseur la permission d'entrer en correspondance avec vous ; toujours il me la refusait. Samedi dernier, je renouvelai ma demande ; et il l'accueillit favorablement, à ma grande satisfaction. Mais voici qu'au moment de vous écrire je me sens saisie de crainte ; et savez-vous pourquoi ? J'ai à vous dire des choses bien étranges dont certainement vous serez vous-même étonné. Je vous l'avoue franchement. j'ai la tête un peu détraquée : tantôt elle s' imagine voir, tantôt elle croit entendre des choses impossibles. Je dis impossibles, parce que Jésus n'a jamais parlé, ni ne s'est jamais révélé à des âmes telles que la mienne, très mauvaise. » Ici Gemma raconte la vision où lui fut montré son nouveau directeur, puis, passant en revue ses deux dernières années, elle parle de sa grave maladie, de sa guérison miraculeuse, du Bienheureux Gabriel, de sa vocation à l'état religieux ; enfin elle annonce la future fondation, à Lucques, d'un monastère de religieuses Passionistes, entrant à ce sujet dans les détails les plus circonstanciés dont nous verrons plus loin la parfaite réalisation.

La lettre, datée du 21 janvier 1900, se termine par la formule dont elle ne se départira jamais : « Je vous prie de me donner votre bénédiction, de me venir en aide et de prier pour la pauvre Gemma. »

Elle en écrivait bientôt une autre de six pages, dont j'extrais le passage suivant : « Hier, me trouvant en prière devant le saint Sacrement, je m'entendis appeler ; il me sembla que c'était Jésus. (Père, avant de continuer à me lire, je vous demande par charité de ne pas me croire, ne croyez rien ; j'écris

seulement par obéissance ; sans cela je n'eusse pas dit un mot de ce qui va suivre). Jésus me dit : Ma fille, écris donc au Père que ton confesseur se mettra volontiers en rapports avec lui. Fais-le, tel est mon désir. - Je répondis : Mon Jésus, je vous comprends, vous voulez que le Père sache tout ce qui me concerne... J'allais continuer, mais il me parut que Jésus - si ce n'était ma tête m'interrompait, disant : Ceci est désormais ma volonté : que le confesseur mette le Père au courant de tout. »

Eu réalité, Monseigneur Volpi se sentait lui-même inspiré de rechercher cet aide qu'il ne connaissait pourtant pas. Mieux placé que personne pour apprécier la rare vertu de la chère enfant, il comprenait l'importance de la direction d'une telle âme et l'étendue de sa responsabilité. Parfois, à cause de ses nombreuses et graves occupations non moins que par humilité, le sage prélat, je l'ai déjà dit, dirigeait sa pénitente vers d'autres confesseurs dont ensuite il sollicitait les conseils. Le phénomène de la stigmatisation, de la sueur de sang et des extases devenues très fréquentes avait fini d'éveiller toutes ses appréhensions, et bien que rassuré d'abord par le père Gaétan et le très révérend père Pierre-Paul, les doutes revenaient par moments dans son esprit et les craintes dans son cœur. Saisissant l'occasion d'un voyage à Rome, Monseigneur voulut avoir un entretien avec moi, mais nous ne pûmes nous rencontrer. Au mois d'août, il me faisait parvenir par mon Provincial l'invitation de me rendre à Lucques afin de procéder sur place à l'examen de la servante de Dieu. Comme par principe j'ai toujours admis difficilement l'opération divine dans ces faits insolites, surtout lorsqu'ils se produisent chez des femmes, je lui conseillai de ne pas s'inquiéter outre mesure et de mettre simplement sa pénitente dans la voie ordinaire, battue du commun des fidèles. Sa Grandeur m'écrivit de nouveau pour me donner certains éclaircissements sur ces manifestations extraordinaires. Je persistai dans mon sentiment et fus même assez mal inspiré pour suggérer au vénérable évêque l'essai des exorcismes. Devant une telle méfiance de ma part sa perplexité ne fit que grandir. Voulant que mon jugement fût basé sur des constatations et des expériences personnelles, il obtint de mon Provincial un ordre qui m'obligea d'obtempérer à ses désirs.

J'arrivai à Lucques aux premiers jours de septembre et me rendis dans la maison de la famille Giannini. En m'apercevant. Gemma me reconnut et vint à ma rencontre avec une vive allégresse. J'avoue qu'en sa présence j'éprouvai des sentiments de dévotion et de vénération comme devant un être céleste. Nous allâmes nous agenouiller ensemble aux pieds du crucifix de l'oratoire domestique. Gemma pleura de joie et de reconnaissance envers le Seigneur, et je pleurai avec elle. Mon Dieu, me dis-je alors, si la présence d'un juste excite de tels sentiments dans l'âme, que fera votre propre présence dans la patrie des bienheureux ? Par ces singulières impressions le Seigneur me préparait à admirer une scène merveilleuse qui devait éloigner de mon esprit, dès le début et pour jamais, toute ombre de doute.

C'était un jeudi. Au milieu du dîner, Gemma, pressentant l'extase, se lève de table et se retire tranquillement dans sa chambre. Bientôt après, sa mère adoptive m'appelle ; je la suis et je trouve la jeune fille en pleine extase, sur le point d'engager avec la justice divine une lutte animée dont l'enjeu est la conversion d'un pécheur. J'avoue n'avoir, jamais de ma vie, assisté à spectacle plus émouvant.

L'extatique, assise sur sa couchette, tourne les yeux, le visage, toute sa personne vers le point de la chambre où se montre le Seigneur. Émue sans agitation, elle apparaît résolue, dans l'attitude d'une personne en discussion qui veut l'emporter à tout prix. Elle commence : « Puisque vous êtes venu, Jésus, je vous supplierai de nouveau pour mon pécheur. Il est votre fils et mon frère : sauvez-le, Jésus ; » et elle le nomme. C'était un étranger dont elle avait fait à Lucques la connaissance, et que plusieurs fois déjà, mue par une inspiration intérieure, elle avait averti de vive voix et par écrit, de mettre ordre à sa conscience, sans se contenter du renom de bon chrétien dont il jouissait dans le public. Or Jésus, sourd aux recommandations de sa servante, semble décidé à le traiter en juste juge. Gemma reprend donc sans se décourager « Pourquoi ne m'écoutez-vous plus aujourd'hui, ô Jésus ! Vous avez tant fait pour une seule âme, et celle-ci, vous refusez de la sauver ? Sauvez-la Jésus,

sauvez-la... Soyez bon. Jésus, ne me parlez pas ainsi. Dans la bouche de celui qui est la miséricorde même, cette parole j'abandonne sonne si mal ; vous ne devez pas la dire. Vous avez répandu, sans le mesurer, votre sang pour les pécheurs, et maintenant vous voulez mesurer la quantité de nos péchés ? Vous ne m'écoutez plus ? et à qui alors dois-je recourir ? Votre sang, vous l'avez versé pour lui comme pour moi. Moi, vous me sauvez, et lui, non ? Je ne me lèverai plus d'ici ; sauvez-le. Dites-moi que vous le sauvez. Je m'offre comme victime pour tous, mais particulièrement pour lui. Je vous promets de ne rien vous refuser : me le donnez-vous ? c'est une âme. Pensez-y, Jésus, c'est une âme qui vous a coûté beaucoup. Elle deviendra bonne, et se corrigera.

Pour toute réponse, le Seigneur continue d'opposer la divine justice. Et Gemma de répliquer en s'animant davantage : « Je ne cherche point votre justice, mais votre miséricorde. De grâce, Jésus, allez trouver ce pauvre pécheur et donnez une douce étreinte à son cœur ; vous verrez qu'il se convertira ; essayez au moins... Écoutez, Jésus vous avez, dites-vous, multiplié les assauts pour le gagner ; mais vous ne l'avez jamais appelé votre fils ; essayez de suite, dites-lui que vous êtes son père, et qu'il est votre fils. Vous verrez, vous verrez qu'à ce doux nom de père son cœur endurci s'amollira. »

À ce moment, le Seigneur, pour montrer à sa servante les motifs de sa sévérité, lui découvre une à une, avec les plus petites circonstances de temps et de lieu, les fautes de ce pécheur, en concluant que la mesure est comble. La pauvre enfant, qui a répété à haute voix toute cette confession, en demeure épouvantée ; les bras lui tombent, elle pousse un profond soupir ; tout espoir de vaincre semble l'avoir fuie. Tout à coup, son abattement se dissipe, et elle revient à l'attaque : « Je sais, je sais, Jésus, qu'il vous a beaucoup offensé ; mais ne l'ai-je point fait davantage ? et cependant vous avez usé envers moi de miséricorde. Je sais, je sais ; Jésus, qu'il vous a fait pleurer ; mais en ce moment, Jésus, vous ne devez point penser à ses péchés ; vous devez penser à votre sang répandu. Que de bonté vous avez eue même pour moi ! Usez envers mon pécheur, je vous en prie, des mêmes délicatesses d'amour dont j'ai été l'objet. Souvenez-vous, Jésus, que je le veux au ciel ! Triomphez, triomphez ; je vous le demande par charité. »

Cependant le Seigneur reste toujours inflexible, et Gemma retombe dans l'abattement et l'anxiété ; elle garde le silence, paraissant abandonner la lutte, quand soudain brille à son esprit un autre motif qui lui semble invincible. Elle reprend vivement courage et s'écrie : « Bien, je suis une pécheresse : vous ne pourriez trouver pire que moi, vous-même me l'avez dit. Non, je ne mérite pas, je le confesse, que vous m'écoutiez. Mais je vous présente un autre intercesseur : c'est votre propre Mère qui vous prie en sa faveur. Allez-vous dire non à votre Mère ? Certainement, à elle vous ne le pourrez pas. Et maintenant répondez-moi, Jésus, que mon pécheur est sauvé. » Cette fois, c'est la victoire ; le miséricordieux Seigneur accorde la grâce et la scène change d'aspect. Avec un air de joie indescriptible, Gemma s'écrie : « Il est sauvé, il est sauvé ! Vous avez vaincu, Jésus ; triomphez toujours ainsi » et elle sort de l'extase.

Ce spectacle vraiment poignant avait duré une bonne demi-heure. Pour le décrire, j'ai emprunté les propres paroles de Gemma, recueillies à la plume au moment même, ou soigneusement confiées à ma mémoire.

Je m'étais aussitôt retiré dans ma chambre, livré à mille pensées, lorsque j'entendis frapper à la porte. On m'annonçait un monsieur étranger. Je le fis entrer. Il se jeta à mes pieds en pleurant et me pria de le confesser. Mon Dieu, quel fut mon saisissement ! c'était le pécheur de Gemma, converti à l'heure même. Il s'accusa de toutes les fautes révélées dans l'extase par la servante de Dieu, n'en oubliant qu'une seule que je pus lui rappeler. Je le consolai, je lui racontai la scène qui venait d'avoir lieu, et j'en obtins l'autorisation de publier ces merveilles du Seigneur. Après nous être réciproquement embrassés, je le congédiai.

Plusieurs années déjà se sont écoulées depuis cet événement et il me semble l'avoir encore sous les yeux, tant mon impression fut profonde.

L'action divine apparaissait manifestement dans cet ensemble de circonstances extraordinaires aboutissant à la conversion d'un pécheur. Quel homme de bon sens pourrait y reconnaître un simple jeu de l'imagination ou l'effet d'une affection nerveuse ? Et quant au démon, s'il s'entend à merveille à traîner les âmes en enfer, il n'en est plus ainsi quand il s'agit de les amener au repentir, surtout de la manière que l'on vient de voir.

Toutefois comme il est imprudent d'asseoir un jugement définitif sur un fait isolé, si admirable soit-il, je me pris à étudier avec le plus grand soin l'esprit de la Servante de Dieu. Mes observations continuèrent sans relâche durant trois ans Aidé des lumières de la théologie ascétique et mystique, et des sciences physiologiques modernes, je soumis la jeune fille à des épreuves longues et variées ; je n'en ai négligé aucune indiquée en pareil cas ; et, circonstance digne de remarque, aucune ne vint jamais démentir mes premières impressions.

Monseigneur Volpi se montra très satisfait de mon œuvre et heureux de me confier la direction de sa pénitente. Gemma, qui avait craint un moment plus que tout autre que je ne fusse un naïf, parut revenir de la mort à la vie le jour où je lui donnai l'assurance que les manifestations surnaturelles dont elle était l'objet venaient du ciel et qu'elle pouvait sans crainte se laisser conduire par l'Esprit-Saint dans cette voie. Cependant en vue de l'humilier, je la traitai plutôt sévèrement jusqu'à la fin, et je la mortifiai sans relâche. Elle n'en resta pas moins toujours à mon égard pleine d'attentions et dévouée, m'appelant même avec une ingénuité enfantine son papa. Parfois elle modifiait aimablement l'appellation. « Oh ! disait-elle, quel mauvais papa m'a donné Jésus ! »

Sa reconnaissance envers Dieu qui lui avait, croyait-elle, envoyé un tel aide, et envers son pauvre ministre dont elle s'exagérait bien certainement les services rendus, étaient sans égale.

Elle m'écrivait un jour « O père, merci infiniment pour tant de soins que vous prenez et que vous prendrez, j'en suis sûre, de ma pauvre âme. Si vous réussissez à me sauver, vous verrez ce que je ferai pour vous, vous verrez Quand je serai au ciel, je vous attirerai à tout prix après moi. » Et une autre fois : « Si vous saviez quel bien me font vos lettres, vos petites exhortations ! J'espère que vous une connaissez à fond maintenant. Priez Jésus pour moi, et pour qu'il vous éclaire à mon sujet. Ensuite convertissez-moi. Y réussirez-vous, mon cher père ? Je suis toujours si dure à attendrir. Quand votre dernière lettre a provoqué en moi cette réflexion, j'ai pleuré, et je pleure encore en y pensant. Vive Jésus ! »

Comme on le peut conclure des paroles précédentes, cette direction spirituelle se faisait surtout par correspondance. Très souvent cependant le Seigneur, voulant ménager à une âme qui lui était si chère une assistance plus spéciale, disposait les événements de telle sorte que, sans combinaison de ma part, je me trouvais obligé, à l'occasion d'un voyage, de passer par la ville de Lucques. Avec le consentement de mes supérieurs je descendais chez la famille Giannini, où j'avais toute facilité de pourvoir aux besoins spirituels de la sainte enfant et de continuer de près mes observations.

Certes il faisait bon guider une âme si vertueuse, si détachée d'esprit et de cœur de toute chose terrestre, et encore plus d'elle-même ; humble, docile, affectueuse ; si prompte au sacrifice, si remplie de foi et d'amour divin, et en même temps, de manières si naturelles et si aisées qu'à peine l'eussiez-vous distinguée sous ce rapport de tout autre jeune fille. Ce n'est pas ici le moment de décrire ses rares qualités ; je dirai seulement que les entretiens et le surcroît de travail nécessités par mon devoir d'activer de plus en plus les progrès de ma fille spirituelle vers la perfection, et sa

correspondance aux impulsions de la grâce ne m'occasionnaient ni ennui ni lassitude, mais un véritable plaisir. Je pouvais rester de longues heures à conférer avec elle des choses divines sans m'en apercevoir.

Sa parole, quoique brève et paraissant sortir péniblement de ses lèvres, portait l'empreinte de tant de bon sens, de justesse et d'onction céleste que c'était un charme de l'entendre.

Moins laconique dans sa correspondance, sans doute parce que l'absence de l'interlocuteur atténuait sa vive répugnance à parler de soi, elle écrivait d'assez longues lettres, sans nul souci de l'art, mais sous la dictée de son cœur ou même de l'esprit de Dieu ; et cependant leur rédaction ne laisse rien à désirer. Gemma les adressait d'abord à son confesseur, puis aussi et avec plus de fréquence et d'abandon à son nouveau directeur. Je conservais celles-ci avec soin, je les confrontais l'une avec l'autre, les récentes avec les anciennes, et je demeurai chaque jour plus convaincu de la réalité du travail divin dans cette belle âme et de ses progrès de géant dans les voies de la sainteté. Combien de fois à leur lecture, attendri et ravi jusqu'aux larmes, me suis-je surpris levant les mains au ciel pour présenter au Seigneur ces admirables feuillets, fruits de sa divine grâce.

Je ne sais pourquoi dans ce chapitre je me suis arrogé le titre de nouveau directeur de Gemma. Quoi qu'en dise la Servante de Dieu, je ne le trouve pas exact. Son confesseur et directeur, depuis ses premières années jusqu'à sa mort, fut toujours Monseigneur l'évêque Giovanni Volpi, auquel je servis simplement d'aide ; je possédais plus de loisirs, et je n'étais pas astreint, comme sa Grandeur, par une haute situation dans la hiérarchie, à une réserve qui frisait la défiance, je dirai même, le mépris.

Du reste, le véritable directeur de Gemma, c'était l'Esprit-Saint qui se plaît prendre le gouvernement immédiat de certaines âmes privilégiées ; c'était son divin époux, Jésus ; c'était sa céleste Mère, son Ange gardien, comme on le verra mieux encore dans la suite. Pour ce qui me regarde, un fait demeure indubitable : de mon contact avec la Servante de Dieu j'ai retiré des biens inappréciables. J'ai senti se raviver dans mon cœur la foi, le désir des choses célestes, l'amour de la vertu.

Grâces infinies vous en soient rendues, Seigneur Jésus, qui par des voies toujours admirables pourvoyez au bien des âmes dont toutes les aspirations ne tendent qu'à vous plaire.

CHAPITRE XI

MOYENS DE PERFECTION : DÉTACHEMENT.

Que celui qui veut venir après moi, dit le Seigneur Jésus, se dépouille de tout ce qu'il possède, renonce à soi-même, se charge de la croix et me suive. Suivre Jésus, c'est s'engager dans la voie de la sainteté, se revêtir de l'homme céleste et parfait, qui n'est autre que ce grand Dieu incarné lui-même ; c'est donc se dépouiller du vieil homme, de l'homme de la nature, qui est terrestre et vicieux, renoncer à ses penchants désordonnés et leur résister par une lutte continuelle. Une pareille entreprise, pour être couronnée d'un succès complet, exige un détachement absolu de tout le créé et plus encore de soi-même, une mortification assidue, une humilité profonde, de la générosité d'âme et un grand courage dans l'épreuve et la souffrance. Tels sont en effet les moyens qui conduisent de rares élus à la perfection évangélique ; et ceux-là deviennent les plus grands saints, qui se signalent davantage dans leur mise en pratique.

Dès sa première enfance, Gemma conçut le désir de marcher sur les traces de Jésus d'aussi près que possible, et se rendit parfaitement compte des moyens indispensables. Elle les mit si bien en œuvre qu'on peut la classer au rang des héroïnes de la vertu, le plus en honneur dans l'Église. Arrêtons-nous d'abord à son détachement.

C'est une chose ardue, pour une jeune fille du monde, de renoncer à la vanité de la toilette. La nature incline si fort le sexe faible au désir de paraître et de plaire que sans un secours tout particulier d'en haut il se laisse plus ou moins entraîner. Dieu fit de bonne heure à Gemma cette grâce spéciale, surtout le sévère avertissement de son Ange gardien, rapporté au chapitre IV.

Depuis lors elle ne porta plus la moindre parure et son habillement fut des plus simples : une jupe de laine noire, avec un mantelet de même étoffe et de même couleur, et un chapeau de paille également noir. Pas de manchettes aux poignets, de collerette à la gorge, de pendants aux oreilles, d'épingles d'ornement à la poitrine, de fleurs ou de rubans au chapeau ; c'est en vain que sur ce point sa famille lui faisait des reproches. Tel fut jusqu'à sa mort, l'hiver comme l'été, les jours communs et les jours de fête, l'unique vêtement de Gemma elle n'en voulut jamais d'autre.

Le reste des objets à son usage était à l'avenant. Une grossière malle de bois renfermant un peu de linge, un crucifix, un chapelet, deux ou trois petits livres de piété et la statuette de la Vierge des Douleurs formaient tout l'avoir de cette vierge chrétienne. Aucun de ces menus bibelots dont les plus indigents ne sont pas démunis. « Je n'ai rien, disait-elle, gracieusement ; je suis pauvre, pauvre pour l'amour de Jésus. » Elle se défaisait promptement même des images de piété, se sentant d'autant plus à l'aise qu'elle s'était débarrassée de tout ce qui ne lui était point d'une absolue nécessité. « Jésus m'a dit, répétait-elle souvent : Souviens-toi que je t'ai créée pour le ciel ; tu n'as rien à voir avec la terre. Oh ! que voulez-vous que me fassent toutes ces choses dont je n'ai pas besoin ? »

Même dans la maladie, la douce enfant ne manifestait aucun désir et pour que son entourage ne se mît pas en peine à son sujet, elle disait se trouver bien et n'avoir besoin de rien ; en tout temps elle savait se composer et dissimuler ses grandes souffrances, de crainte qu'on ne lui procurât des remèdes ou quelque soulagement. C'était une âme vraiment morte à elle-même.

Gemma chérissait tendrement ses parents et plus particulièrement sa mère. On se souvient avec quelle admirable résignation elle apprit son décès et assista plus tard aux derniers moments de son père, de même qu'elle avait vu mourir peu auparavant, avec non moins de calme, son frère bien-aimé, Eugène. Plus tard elle perdit en une seule année une tante, un autre frère adolescent et sa sœur cadette Julie, jeune fille de dix-huit ans, la chère confidente des plus intimes secrets de son âme.

Or, écoutez avec quelle tranquillité elle annonce à son directeur ces dernières pertes : « Mon cher père, la tante que vous saviez malade est morte ; c'était une bonne chrétienne. Recommandez-la à Jésus ; peut-être a-t-elle besoin de suffrages. Antoine aussi est mort ; pauvre frère, il a tant souffert ! Dites à Jésus de lui faire miséricorde. »

Un peu plus expressive est la lettre qui annonce la perte de Julie ; la douleur y perce quoique résignée et calme. « Vous, père, vous la connaissiez cette sœur ; vous saviez combien elle était pieuse ; mais Jésus l'a voulue pour Lui. Elle est morte avant-hier ma Julie. Vous n'aurez pas à me gronder, car je n'ai pas pleuré ; je savais que Jésus ne le voulait pas. Vive Jésus »

Les sentiments de Gemma dans ce dernier deuil me furent également manifestés par sa bienfaitrice et mère adoptive, qui m'écrivait : « Vous savez, père, combien ces deux sœurs s'aimaient. Cependant la pauvre Gemma ne s'est pas laissé abattre. Elle a d'abord offert sa douleur pour l'âme de sa sœur, et, aussitôt après, a rendu grâce à Jésus. Voyez quelle héroïque vertu ! Moi, au contraire, j'ai tant pleuré ; et Gemma, tachant de me consoler me disait : Ne pleurez pas. »

Bien que cette enfant de bénédiction tînt plus du ciel que de la terre, et parût très indifférente à

l'égard de toute personne, elle n'en avait pas moins un cœur excessivement tendre et affectueux. Ignorante, dans sa pureté virginale, de l'amour sensuel ou même simplement humain, et dès lors à l'abri, de ce côté, des doutes et des scrupules, elle aimait avec une pleine liberté d'esprit tous ceux qui lui étaient attachés par quelque lien. Il n'était pas aise, il est vrai de s'en apercevoir, mais les personnes qui l'ont étudiée de près et observée assidûment ont remarqué que cet ange savait aimer, et dans certains cas avec une exquise délicatesse. Toutefois, ce cœur si pur ne restait pas lié et ne se souciait aucunement d'être payé de retour.

La mort ou l'éloignement des personnes aimées ne l'affectait que quelques instants. Elle allait promptement dire à Jésus : « Cet autre sacrifice, je le fais volontiers pour vous, ô Jésus ; seule avec Jésus seul ! » et elle recouvrait aussitôt son calme céleste. Cet ange était très détaché même de son père spirituel. Jamais elle ne se plaignit de la rareté de ses visites ou du retard de ses lettres. « Laissez-moi vous dire, sans me gronder, lui écrivait-elle, que j'aurais un grand besoin de vous voir ; mais si vous ne venez pas je serai également contente. En tout cas, je demande à Jésus de vous envoyer ici ; s'il vous inspire de venir, hâtez-vous. Je vous ai adressé trois lettres, et vous n'avez encore répondu à aucune. Jésus veut, me semble-t-il, que vous me donniez une règle de conduite sur ce point. Je vous écouterai, allez, et je vous obéirai ; mais si vous n'avez pas le temps ou la volonté de m'écrire, faites comme il vous plaira ; je me suis toute abandonnée à Dieu. » Sur le point de mourir, à celui qui lui demandera s'il faut envoyer un télégramme au père pour le faire venir de Rome, elle répondra d'abord affirmativement puis, se reprenant elle donnera contr'ordre. « De lui aussi, dira-t-elle, j'ai fait à Dieu le sacrifice. » Et elle expirera, comme nous le verrons, seule avec Jésus seul, abîmée dans une mer d'angoisses.

Un bien meilleur maître qui la perfectionnait excellemment dans cette nécessaire vertu du détachement, c'est le Sauveur lui-même. Pour rappeler un trait entr'autres, j'avais fait don à Gemma d'une précieuse relique une dent du Bienheureux Gabriel alors seulement Vénérable. Elle la gardait avec un soin jaloux et ne la quittait pas. Or, dans un de ses colloques familiers avec le Seigneur, elle Lui dit avec sa candeur coutumière : « Jésus, le père me parle toujours de détachement mais je ne le comprends guère, parce que je n'ai rien, et je ne sais de quoi me détacher. » Le Sauveur de répondre : Et cette dent du Vénérable Gabriel, n'y es-tu pas trop attachée ? « Je restai interdite, me raconta-t-elle plus tard, et je ne pus m'empêcher de me plaindre : Mais enfin, Jésus, m'écriai-je presque pleurant, c'est une relique précieuse. Le divin Maître prenant alors un air un peu plus grave : Ma fille, je te l'ai dit, cela suffit. Ah ! Jésus, reprenait Gemma, qu'allez-vous donc chercher ! »

Que de choses très édifiantes nous aurions à dire sur l'admirable détachement de la sainte jeune fille ! C'était, dans ses conversations, dans ses lettres et dans ses extases, de sublimes et continuels élans par lesquels elle voulait apprendre à tout l'univers que Dieu seul serait toujours son amour. « Je veux être toute à Jésus, et uniquement à lui, disait-elle ; et que pourrais-je bien aimer sur la terre maintenant que je possède Jésus ? Monde, créatures, vous n'êtes plus pour moi, comme je ne suis pas pour vous ; je ne puis ni ne veux vous aimer. »

Elle écrivait encore dans un compte-rendu de conscience : « Hier matin, dans une étreinte amoureuse que j'ai reçue du Dieu d'amour, je le priais de me détacher de toute chose, de me délivrer de mon corps pour que libre de tout lien je m'en aille droit à lui, à lui seul et pour toujours. Jésus m'a demandé : voudrais-tu voler ? - À vous, mon cher et doux Seigneur. Et Lui de reprendre : Laisse-moi venir encore quelque temps à toi et puis, quand je te délivrerai, tu viendras à moi. »

Ainsi donc, cette pure colombe s'ennuyait sur la terre. Son cœur était ailleurs. Il lui semblait n'être en ce monde que comme une étrangère, qui n'y connaît personne, et à son tour y passe inconnue. Elle-même le disait « Je vis sur la terre, mais il me semble y être comme une âme égarée ; toujours et toujours ma pensée s'échappe vers Jésus, hors duquel tout est pour moi méprisable. »

Dans sa nostalgie du ciel elle comptait les jours. Tel l'exilé qui retourne dans sa patrie, dans sa hâte d'arriver, s'arrête de distance en distance pour mesurer le chemin déjà parcouru et celui qui lui reste encore. La comparaison est de Gemma qui se l'applique avec beaucoup de grâce. « Je suis très contente que le temps s'écoule rapidement ; c'est autant de moins à passer en ce monde où plus rien ne me charme et ne me retient. Mon cœur s'en va sans cesse à la recherche d'un bien, d'un grand bien qu'il ne rencontre pas parmi les créatures, d'un bien qui m'apaise, me console, me donne enfin le repos. »

Celui qui fait si peu cas de la vie temporelle la cède volontiers, comme un objet sans valeur, au premier qui la veut. Lorsque Gemma voyait en danger de mort quelque personne amie, elle courait demander à son directeur l'autorisation de lui donner un, deux, trois ans de sa vie. « Jésus, disait-elle, acceptera l'échange, pourvu que vous, père, y consentiez. » Pour obtenir mon agrément, elle trouvait des arguments ingénieux et touchants, et les présentait avec une telle habileté qu'il fallait bien se mettre en garde pour ne pas courir le risque de céder. « Voyez, père, disait-elle, il s'agit d'une mère de famille qui a tant d'enfants. Oh ! comment feront ces pauvres petits quand ils n'auront plus leur mère ? Laissez-moi le dire à Jésus. Que me font à moi deux ans de moins ! » Elle offrait encore sa vie lorsqu'elle avait entrepris la conversion de quelque grand pécheur ; et elle en avait toujours quelqu'un en vue. « Jésus, je vous donne trois ans de ma vie ; me le convertissez-vous ? » À la fin je me laissai prendre à cette aimable et pressante éloquence j'accordai la permission désirée. Dieu accepta l'échange et Gemma mourut au temps annoncé par elle, en pleine jeunesse et contre toute attente humaine.

Les femmes sont généralement très attachées à leur propre jugement en matière de piété, et Dieu sait combien il est difficile à un directeur éclairé de modifier leur manière de voir lorsqu'il la trouve défectueuse. Peut-être sont-elles plus maniables dans les questions d'ordre matériel, mais dans celles qui regardent la vie purement intérieure elles n'en croient qu'à elles-mêmes. Combien plus s'il s'agit de phénomènes extraordinaires, comme de prétendues visions, de paroles divines, etc. Le confesseur doit s'incliner devant ces illusionnées, adopter leur sentiment, louer leur bienheureux état, ou ce sont des plaintes, des murmures et souvent une hostilité déclarée. Le maudit orgueil a bien d'empire sur les pauvres filles d'Ève !

On ne pouvait découvrir en Gemma l'ombre même de ce grave défaut de son sexe. Elle avait de fortes preuves en faveur de l'origine céleste des manifestations surnaturelles dont son âme était le continuel théâtre. Dieu même l'en assurait par des démonstrations évidentes, palpables, et par des paroles formelles comme celles-ci : Ne crains rien, c'est moi qui opère en toi. Mais cela ne lui suffisait pas ; elle voulait l'avis de son père spirituel et s'en tenait pleinement à son jugement. « Dites-le moi, vous, mon père dois-je croire que c'est Jésus, ou bien le démon, ou mon imagination ? Je suis ignorante et je puis me tromper. Qu'en serait-il de moi si je tombais dans l'erreur ? Vous savez que je ne veux pas ces choses ; il me suffit que Jésus soit content de moi. Qu'ai-je à faire pour lui plaire ? Dites-le moi ; je veux plaire à Jésus à tout prix. »

Parfois tel de ses premiers directeurs, soit dessein de l'éprouver, soit doute réel, la contredisait, la mortifiait impitoyablement et l'appelait sans détour une illusionnée. Tel autre, gaiement embarrassé devant des faits si nouveaux pour lui, ordonnait à sa pénitente, pour se tirer lui-même de difficulté, d'inviter le Seigneur à se retirer et à la laisser dans la voie commune. Gemma remerciait le premier avec une sincère humilité, et répondait au second en ces termes : « Hier, vous m'avez dit de prier Jésus de tout m'enlever, ou bien de se révéler à vous-même ou à une personne désignée par vous. Je prierai beaucoup pour cela, car je veux, je veux cette grâce de toute mon âme. Ma tête m'a promis, me semble-t-il, de suivre en tout la volonté du confesseur. J'ai dit à Jésus que si c'est vraiment Lui qui se fait voir, tout va bien ; si c'est le démon, qu'il le chasse, je n'en veux pas ; et, si c'est ma tête,

plutôt la détruire que la supporter. Si vous doutez de la sincérité de ces paroles, dites-le moi car je ne voudrais point dire des mensonges, ni commettre encore des péchés. »

Un jour, le Seigneur la gronda doucement de ce qu'après tant de preuves elle était encore hésitante. « Je doute, répondit-elle humblement, parce que les autres doutent. Si vous êtes Jésus faites-vous connaître comme on le désire. Croyez-nous, sans quoi nous ne pouvons plus aller de l'avant, ni moi, ni mon confesseur. »

Quelquefois le Seigneur l'attirait invinciblement à Lui, et alors elle s'abandonnait à son divin amour ; mais, revenue de ces ineffables étreintes, Gemma retournait demander à son confesseur avec une humble simplicité : « Dites-moi, père, qu'ai-je à faire ? » C'était souvent entre Jésus et sa fille aimante une lutte tendre et émouvante, et lorsque le divin Maître l'en reprenait : « Le confesseur, repartait-elle, m'a dit que vous n'êtes pas Jésus. Le confesseur peut-il se tromper ? »

La vie des justes sur la terre est un tissu de consolations et d'épreuves. Le Seigneur n'épargna ni les unes ni les autres à sa bien-aimée servante ; mais tandis que les épreuves la réjouissaient, elle faisait peu de cas des consolations, dont elle était parfaitement détachée. Sans doute, Gemma les recevait avec gratitude et savait très bien s'en servir de stimulant dans ses ascensions vers la perfection ; mais si Jésus la laissait languir dans les ténèbres et l'abandon, pour si douloureux que fût cet état à son cœur passionnément épris de Lui, elle se déclarait contente. « Jésus fait bien, répétait-elle alors. Ce qui lui plaît doit nous plaire. Et puis, mérité-je ses consolations ? Il me suffit de pouvoir jouir en l'autre vie ; peu m'importe de souffrir en celle-ci. »

Dans de telles dispositions une âme n'a pas à craindre l'illusion. Seuls les ignorants des choses divines et les esprits superficiels peuvent le croire. Nous savons, au contraire, que celui qui se dépouille de soi pour l'amour du Christ se trouve par là même revêtu du Christ et de ses vertus ; et celui qui est revêtu du Christ ne peut devenir le jouet de l'erreur

.

CHAPITRE XII

OBÉISSANCE.

C'est principalement dans l'obéissance que réside l'abnégation, si essentielle à la perfection de la vie chrétienne. Cette vertu que le divin Rédempteur nous désigne par ces paroles : « Que celui qui veut venir après moi renonce à soi-même, » a brillé en Gemma d'un éclat vraiment extraordinaire. Elle avait si bien résigné toute volonté propre entre les mains de ceux qui la dirigeaient qu'on ne pouvait lui en découvrir le moindre reste. Elle n'opposait jamais de refus, je ne dirai pas à un ordre, mais à lin désir, à un signe exprimé par n'importe quelle personne.

Orpheline et hôte d'une maison étrangère, elle obéissait dans sa conduite extérieure à son affectueuse mère adoptive qui pouvait la mouvoir comme un corps sans vie. On lui disait sans trop d'explications : « Gemma, debout, sortons ; retournez dans votre chambre ; mettez-vous au lit ; » et Gemma s'exécutait sans hésitation, sans objecter de difficulté, et quoi qu'il dût lui en coûter.

Elle se rendait chaque matin avec sa tante à une église voisine, où elle restait une heure environ. Une heure ! c'était peu pour l'amante de Jésus, qui eût passé la journée entière avec tant de bonheur, si elle eût écouté l'instinct de son cœur, près de l'Ami divin du tabernacle. Cependant, au premier signe d'appel de sa tante, s'arrachant à son profond recueillement ou aux délices célestes dont Jésus l'abreuvait, elle se levait à l'instant, comme si elle en eût oisivement attendu le signal, et partait

paisiblement.

L'obéissance exerçait sur elle son influence jusque dans l'extase. « Un jour, raconte sa bienfaitrice, comme elle restait encore agenouillée à la table sainte longtemps après la communion, je l'appelai pour la faire revenir à sa place, mais en vain, l'extase l'avait déjà saisie. Dans mon vif désir de prévenir l'attention curieuse des assistants, je lis mentalement cette prière : « Ô Jésus ! si telle est votre volonté, faites-lui reprendre immédiatement les sens. » Le croiriez-vous ? Gemma leva aussitôt la tête. Je lui dis à voix basse de retourner à sa place ; elle le fit. Je me servis souvent dans la suite d'un procédé qui m'avait si bien réussi, et le Seigneur intervint toujours pour faire pratiquer l'obéissance à sa bien-aimée servante. »

Lorsque la maladie l'obligeait de s'aliter, sa tante lui disait parfois, même en présence d'autres personnes : « Gemma, vous avez besoin de repos, dormez. » Immédiatement ses paupières se fermaient sous l'action d'un paisible sommeil. Un jour que j'étais près du lit de la malade avec plusieurs membres de la famille, je voulus tenter la même épreuve. « Je vous donne ma bénédiction, lui dis-je, et maintenant dormez, nous nous retirons. » Gemma n'eût pas plus tôt entendu le commandement qu'elle se tourna de l'autre côté pour s'endormir profondément. Étais-je en présence d'un phénomène de suggestion, ou d'un effet miraculeux de la vertu d'obéissance ? je voulus m'en assurer. Tombant à genoux, je me recueillis un moment ; puis, les yeux au ciel, je donnai avec émotion à la jeune fille l'ordre mental de se réveiller. Aussitôt, comme dérangée par une voix sonore, elle ouvrit les yeux et les dirigea sur moi avec son charmant sourire habituel. « C'est ainsi que vous pratiquez l'obéissance ? lui dis-je, je vous ai commandé de dormir. » Et elle, tout humble : « Ne vous inquiétez pas, père ; je me suis senti frappée à l'épaule, et une voix forte m'a crié : Debout, le père t'appelle. » Son ange gardien s'était fait sans nul doute l'écho de mon ordre.

Une telle docilité ne provenait certainement pas, comme on pourrait peut-être le penser, d'un naturel timide, irrésolu ou peu capable de discerner la véritable importance des choses car Gemma était plus portée par tempérament à dominer qu'à se soumettre, à commander qu'à se laisser conduire c'était uniquement le fruit d'une héroïque vertu, où la nature n'avait point de part.

Cette souplesse à se plier à la volonté d'autrui dans la vie domestique était dépassée, s'il est possible, par son obéissance à son directeur spirituel en tout ce qui touchait à la vie intérieure de son âme, but suprême de ses continuels efforts. Incapable, à ses propres yeux, d'avancer seule d'un pas dans les voies de la perfection si ardemment désirée, elle s'abandonna aveuglément à la direction de son guide spirituel. « Il est temps, écrivait-elle, de me résoudre à suivre la volonté de mon confesseur, et non plus la mienne. Jésus me l'a dit et il me le répète souvent : je ne dois plus avoir de volonté ni de sentiment propres ; ma volonté doit être celle du confesseur. »

Elle avait donc constamment recours à lui, soit pour faire apprécier sa conduite dans telle circonstance, soit pour demander la meilleure façon d'agir dans telle autre. Toute sa correspondance n'a pas d'autre but. Sans ce vif besoin de direction qui la forçait à s'ouvrir, nous ignorerions presque tout de l'admirable travail de la grâce dans cette âme d'élite.

Bien que favorisée de la science infuse des choses célestes. Gemma ne craignait pas de descendre aux moindres détails. « Je voudrais prier Jésus de me soulager un peu la tête, m'écrivait-elle, faisant allusion à des douleurs intolérables ; pensez-vous, père, que je ferais bien ? - Êtes-vous content que je fasse une confession générale au Père Provincial ? Si oui, je la ferai, si non, c'est bien aussi. - Vous plaî-t-il que je demande à Jésus de me faire faire l'heure d'agonie toutes les nuits ? »

Elle écrivait à son confesseur ordinaire. « Je voudrais dire au père de me faire admettre au couvent, mais il ne veut plus, me semble-t-il, en entendre parler. Alors je ne dirai rien. Vous êtes content,

n'est-ce pas ? que j'aie passer la journée de demain chez les religieuses ? J'y serai bien sage. »

Le lecteur me permettra d'ajouter encore à ces citations : les propres paroles de Gemma nous laissent mieux entrevoir la beauté de son âme. « Samedi, vous m'avez accordé la permission de me lever à matines je le fais et je prie ; mais je voudrais imiter les religieuses passionistes de chœur. Voulez-vous que je prie dans ce but un père passioniste de me mettre au courant de leurs pieux exercices de nuit ? - Seriez-vous content, père, si je demandais à Jésus de me faire mourir, lorsque le temps sera venu, de préférence de la tuberculose ? J'aurais ce désir, bien qu'après tout je ferai toujours avec bonheur la volonté de Jésus. » Enfin, s'enhardissant dans sa confiance filiale, elle se risquait à m'écrire : « Me permettez-vous, père de redire à Jésus de m'enlever vite de ce monde, pour aller le posséder dans la gloire ? Je vis dans une crainte perpétuelle de l'offenser. »

À ces diverses propositions le confesseur et le directeur répondaient selon l'inspiration de Dieu, et Gemma, fidèle à sa parole, recevait avec une égale satisfaction le oui et le non. Lorsque la réponse négative revêtait la forme d'un ordre ou même l'ombre d'une prohibition, la sainte enfant ne la perdait plus de vue pour s'y conformer absolument. Nous avons des traits admirables de cette obéissance.

Le Seigneur l'avait élevée à un si haut degré d'oraison qu'il lui suffisait ordinairement de se mettre en prière pour perdre l'usage des sens. Or son confesseur ordinaire ayant cru devoir lui imposer la méthode d'oraison commune aux commençants, Gemma n'opposa point la moindre résistance, et elle faisait de continuels efforts pour exécuter ponctuellement l'ordre reçu, bien qu'elle se sentît continuellement attirée à la contemplation des attributs divins. Et cette sorte de martyre dura près de deux ans.

On l'a vu résister au Sauveur lui-même, pour se conformer à la volonté de son confesseur qui redoutait une illusion diabolique. Et elle repoussait héroïquement ce divin Époux, reconnu cependant pour tel par son propre directeur, mais qu'il lui était interdit d'écouter. « Oh qu'il me tente, mon bon Jésus ! disait-elle. Mais je me tiens fortement à l'obéissance malgré une énorme fatigue. Ô cher sacrifice ! Ô belle et chère obéissance ! » Une fois entr'autres, il lui sembla voir le Sauveur tout couvert de plaies l'inviter à s'approcher pour les baiser. À la pensée de la défense du confesseur la vierge compatissante se prit pleurer, mais elle n'approcha pas. Cependant son cœur s'embrasait par degrés, et déjà le travail bien connu de l'impression des stigmates se faisait sentir aux mains, aux pieds, au côté. Que faire ? « Dès que je m'en aperçus, raconte-t-elle. je me levai, je m'enfuis promptement loin de Jésus, et je fus heureuse d'avoir obéi. » « Pauvre Jésus ! disait-elle plus tard. que d'affronts il a reçus de ma part je le repoussais résolument pour garder l'obéissance au confesseur ; et lui si bon, ne s'en fâchait pas. »

Dans une circonstance elle reçut l'autorisation de converser avec le Seigneur à sa première apparition, mais seulement un temps déterminé, pour ne pas nuire à son sommeil. Or, voici ce qui advint. Le Sauveur se montra comme d'habitude dans la nuit du jeudi au vendredi. Gemma prenait part aux douleurs de la passion et se fondait d'amour en présence du Rédempteur souffrant, lorsque l'heure assignée comme terme du colloque vint à sonner. « Quel parti prendre ? m'écrivit-elle, Jésus restait encore ; mais il voyait bien mon embarras. Pour obéir il me fallait le congédier. À ce moment le Sauveur me dit : Promets-moi de toujours faire désormais ma volonté. Alors je m'écriai Jésus, allez-vous-en, je ne vous veux plus. »

J'appris un jour qu'elle recevait surnaturellement connaissance de l'heure d'arrivée de mes lettres à Lucques, et qu'avec une ingénuité charmante elle l'annonçait à son entourage. « Ce matin, demain matin, par tel courrier, j'aurai une lettre du père. Il l'a mise à la poste hier au soir, aujourd'hui, à telle heure. »

Et l'événement vérifiait infailliblement la prédiction. Voulant la mortifier sur ce point, je lui déclarai qu'il y avait dans sa conduite de la légèreté et un subtil orgueil. Voici comment elle prit la correction : « Père, je vous demande pardon de tout à genoux. Non, non, il ne m'arrivera plus désormais de prophétiser la venue de vos lettres. J'ai ressenti votre reproche toute la journée de dimanche. Je déteste ma manière d'agir et j'en éprouve un continuel regret. Écrivez à l'avenir quand bon vous semblera ; je n'oserai enfreindre votre commandement. » Puis, à la pensée que cette connaissance lui venait de Dieu, elle ajoutait timidement : « Je voudrais m'excuser ; mais non, j'obéirai sans rien dire, rien, rien. » Le temps n'effaçait point de sa mémoire les avis de son directeur ; après quelques mois elle pouvait écrire « Mon cher père. J'ai vaincu ! Ce matin, de bonne heure, avant la sainte communion, j'ai appris avec certitude par une inspiration l'arrivée de votre lettre par le premier courrier. J'ai souffert un peu de ma grande manie de l'annoncer, mais je l'ai réprimée. J'ai maîtrisé ma langue conformément à vos ordres. Ainsi tout va bien, n'est-ce pas ? »

Dans certaines extases l'embrasement et les battements violents de son cœur provoquaient des vomissements de sang. Le confesseur ordinaire, qui les savait parfaitement indépendants de sa volonté, les lui défendit cependant, et la sainte jeune fille se mit à déployer toute son énergie, même dans le ravissement, pour les prévenir. Devant l'inutilité de ses efforts elle éprouvait du remords et s'accusait de désobéissance. « J'ai désobéi, m'écrivait-elle, j'ai désobéi au confesseur qui m'a défendu de vomir du sang. Ce matin, dans un fort mouvement du cœur il m'en est venu un peu. » On ne sait qu'admirer le plus dans ces paroles, de la simplicité de la colombe, ou de l'obéissance illimitée de l'héroïque enfant.

Ce confesseur prudent, dans la crainte que les violentes émotions auxquelles la chère victime était sujette chaque semaine dans ses visions du jeudi au vendredi ne finissent par ruiner sa santé, les lui interdit par un ordre formel. Et voici la merveille : le divin auteur du prodigieux phénomène respecta le commandement de son ministre tant qu'il plut à ce dernier de le maintenir ; ordinairement on ne le vit plus se renouveler, au moins dans ses manifestations extérieures. Gemma s'en montrait heureuse, bien qu'elle en fût grandement privée. « Le confesseur m'a défendu, m'écrivait-elle, de rien faire d'extraordinaire : J'obéis, mais comme il m'en coûte ! » On l'entendit un jour s'écrier dans une extase : « Ô chère obéissance, qui me privas de toutes les douceurs de Celui qui est mon amour, que je t'aime ! »

Dans une indisposition qui précéda sa dernière maladie, son estomac se ferma au point de ne plus supporter ni nourriture ni boisson d'aucune sorte. Ici encore on fit l'épreuve de l'obéissance, et avec plein succès. « Je suis disposée, me répondit la jeune fille, à faire tout ce qui vous plaira. Jésus me donnera la possibilité de suivre vos ordres, et, le premier vendredi du mois suivant, je suis sûre de ne plus rejeter aucune nourriture. » C'est ce qui arriva.

Après ces heureuses expériences, les ordres se multiplièrent sans que l'un attendît l'autre. Au moindre embarras on recourait au confesseur ou au directeur. Ceux-ci envoyaient à Gemma l'ordre de se bien porter, l'ordre de ne plus s'aliter, l'ordre de reprendre ses sens, et, comme par enchantement, la fièvre disparaissait à l'instant, l'extase ou la défaillance cessait. La jeune fille se retrouvait sur pied, robuste. C'est ainsi que Dieu manifestait aux yeux des hommes combien lui était agréable la vertu d'obéissance de sa servante.

Lui-même d'ailleurs se plaisait à la lui inculquer directement ou par l'intermédiaire de l'Ange gardien. Obéissance ! obéissance ! telle était, peut-on dire, la conclusion de tous les entretiens célestes. « Obéissance aveugle, obéissance parfaite, voilà quelle doit être ta grande préoccupation, lui disait le divin Maître. Laisse-toi conduire comme un corps sans vie ; tout ce qu'on veut de toi, exécute-le promptement. »

Les reproches ne lui étaient pas épargnés lorsqu'elle se montrait moins parfaite dans cette vertu. « Si tu n'obéis jusqu'au sacrifice, lui déclarait Jésus, je t'abandonnerai sans secours aux mains de ton ennemi. » « Si tu ne te fais violence pour exécuter les ordres reçus, lui disait l'ange gardien, je ne t'apparaîtrai plus. » La fervente jeune fille tirait profit de tout, des menaces sévères comme des tendres exhortations, des paroles du directeur spirituel comme de celles du Seigneur et de l'ange ; et ses progrès dans cette vertu ainsi que dans toutes les autres étaient frappants.

L'obéissance seule lui donnait la tranquillité et le repos. « Quelle consolation éprouve mon cœur dans l'obéissance, disait-elle ; elle engendre en mon âme un calme indéfinissable. Vive l'obéissance d'où toute paix procède ! Merci à vous, cher père, de m'avoir fait connaître le prix de cette belle vertu, et de m'avoir délivrée par vos conseils et vos instructions de tant de graves périls. Avec le Secours divin et pour plaire à Jésus, j'obéirai toujours. » Et dans une autre lettre : « Recommandez-moi à Jésus pour qu'en tout et partout je fasse l'obéissance. À force de l'exercer je ne sens plus son poids dans certaines choses. C'est Jésus qui m'a donné, il y a déjà longtemps, cette grâce dont je lui serai toujours reconnaissante. » Et encore : « Jésus m'a promis de vous manifester sa volonté à mon égard pourvu que je l'en prie avec humilité, comme je l'ai fait jusqu'ici. Ainsi je vis en paix, dans l'unique désir de voir s'accomplir en moi la très sainte volonté de Dieu. »

Voilà bien le dernier degré de la perfection dans l'obéissance : la joie dans le renoncement à soi-même. Gemma y est parvenue. Elle a donc droit à la réalisation de la promesse divine : L'obéissant parviendra au triomphe. Vir obediens loquetur Victoriam.

CHAPITRE XIII

HUMILITÉ PROFONDE.

« Voulez-vous connaître, dit saint Augustin, le premier degré de la sainteté ? C'est l'humilité ; et le second ? l'humilité ; et le troisième ? l'humilité. Autant de fois vous renouvellez votre demande, autant de fois je répondrai l'humilité. » L'orgueil, en effet, principe funeste de tous les vices, éloigne l'homme de Dieu, tandis que l'humilité, mère féconde de toutes les vertus, l'en rapproche. Cette profonde doctrine était celle de Gemma. Quelques instants avant de mourir, priée par une sœur infirmière de lui indiquer la plus importante des vertus et la plus chère à Dieu, elle répondit avec vivacité : « L'humilité, l'humilité, car elle est le fondement de toutes les autres. »

Lorsque je fus appelé à porter mon jugement sur l'esprit de la servante de Dieu, je me servis de cette pierre de touche infaillible de la perfection évangélique. Beaucoup de personnes, dont son propre confesseur, se montraient plus qu'hésitantes devant les manifestations si extraordinaires qui se produisaient en elle depuis ses premiers pas dans les voies intérieures, et elles se disaient l'une à l'autre : « Un tel état, rencontré à peine dans les grands saints qui sont l'honneur de l'Église, peut-il venir de Dieu ? » Il viendra certainement de Dieu, pensais-je, si l'humilité y est jointe.

Dès le début de mon examen, je constatai chez la pieuse jeune fille une grande intelligence de l'importance de cette vertu et le souci de la pratiquer avant toute autre. Bientôt elle m'apparut pénétrée d'humilité jusque dans les dernières profondeurs de son être. Le doute n'était donc pas possible et je m'écriai dans mon émotion : Heureuse enfant ! éclairée de précoces lumières de Dieu, vous avez su bâtir sur une base inébranlable le magnifique édifice de vos vertus. Votre sainteté est à mes yeux hors de conteste.

Pendant la retraite qu'elle fit à l'âge de treize ans dans l'Institution Guerra, elle entendit le

prédicateur répéter avec insistance : « Souvenons-nous que nous ne sommes rien et que Dieu est tout. » L'impression produite sur son esprit par cette pensée fut si vive qu'elle ne s'effaça jamais. Il n'est pas une seule de ses lettres son directeur, où le sentiment de sa propre bassesse ne soit exprimé avec une force toujours croissante, au fur et à mesure de ces progrès dans la connaissance de Dieu. Les lumières merveilleuses et éclatantes qui lui furent communiquées sur la divinité réalisèrent à ce point en elle la brève parole de saint Augustin : *Noverim te, noverim me* : en vous connaissant mon Dieu, je me connaîtrai, - que l'orgueil lui paraissait impossible. Et, en vérité, jamais une pensée de propre estime ne contamina son esprit. « Comment ? avait-elle coutume de dire, je m'enorgueillirai ? Y aurait-il pire folie ? »

Dans une circonstance où je lui avais adressé quelques reproches en vue de la mortifier, je l'avertis de se prémunir contre l'orgueil, dont je feignais d'avoir découvert dans son cœur un germe secret. J'en reçus cette réponse « J'ai lu votre lettre, Mon Dieu, ayez pitié de moi. Il est vrai, il n'est que trop vrai, l'orgueil est en moi. Écoutez père : à peine ai-je eu lu le mot orgueil que le démon s'en est servi pour essayer de me jeter dans le désespoir et pendant près d'une heure j'ai bien souffert. Au moment où je n'en pouvais plus j'ai couru devant le crucifix, et prosternée le front dans la poussière je lui ai demandé pardon, le suppliant de me faire mourir à ses pieds ; mais il ne m'a pas fait mourir. Peu après, j'ai recouvré le calme. Mon pauvre Jésus, vous fais-je souffrir ! Où en arriverai-je si je continue de marcher de ce pas ? Votre lettre disait vrai, père ; je vous en remercie à genoux. Quelle peine auront fait à Jésus mes pensées de superbe ! »

Quelles pouvaient bien être ces pensées de superbe ? Il eût été certainement très difficile à Gemma de le dire ; mais elle y croyait sur la foi de son directeur. Sa lettre continue : « Père, dites à Jésus d'avoir pitié de moi, de ma pauvre âme qui, loin d'être toujours bonne, est attentive à se remplir de malice, d'iniquité et d'orgueil. Mais Jésus, qui m'a fait la grâce de connaître ce vilain péché, me donnera celle de me corriger. » Et plus loin : « J'ai peur, je tremble que Jésus ne me châtie pour l'avoir offensé et vous avoir fait de la peine. Et savez-vous le châtiment que je redoute et que je mériterais ? c'est d'être condamnée à ne plus l'aimer. Lui, mon Jésus. Non, non, Jésus, choisissez tout autre châtiment, mais pas, celui-là. Mon cher père, Si vous apercevez encore en moi de l'orgueil, ne perdez pas de temps, détruisez-moi ou traitez-moi n'importe comment, mais guérissez-m'en promptement. »

Les actes correspondaient aux paroles. On ne lui vit jamais un air hautain, et personne ne l'a entendue se louer ou faire parade de ses qualités. Au contraire, sa modestie, son horreur de l'ostentation et son industrie à tenir dans l'ombre tout ce qui aurait pu attirer les regards des hommes, étaient sans égales.

« Par charité, père, m'écrivait-elle, ne parlez de moi à personne, sinon pour me faire connaître telle que je suis. Je m'humilierai, je me convertirai, je demanderai pardon à tous d'avoir surpris leur bonne foi par mes artifices, et Jésus infiniment bon me fera miséricorde. »

La jeune fille était douée, on le sait, de rares qualités naturelles : vivacité et pénétration d'esprit, décision de caractère, force d'âme, etc. ; et cependant on l'eût dite, aux apparences, une fillette sans intelligence et sans jugement : elle implorait conseil, aide et direction comme si elle eût été d'elle-même incapable de la moindre décision.

Elle avait appris avec succès à l'institution Guerra le français, le dessin et la peinture ; mais, une fois ses études terminées, il ne sortit jamais de ses lèvres une parole rappelant la belle langue d'au-delà des monts ; on ne lui vit non plus jamais en main les crayons ou le pinceau. On apprit seulement après sa mort, d'une de ses anciennes maîtresses, qu'elle possédait ces diverses connaissances.

Gemma n'utilisa pas davantage une grande facilité de versification, malgré des instances parfois très vives, voulant éviter, disait-elle, un travail de vanité et en tous cas une perte de temps.

Elle possédait également une voix ravissante et des dispositions peu communes pour la musique vocale. Les personnes qui connaissaient sa passion de louer son bien-aimé Jésus et la divine Mère se seraient attendues à entendre sortir de ses lèvres pures, au moins dans ses heures de labeur solitaire, quelque pieux cantique. Mais non ; on ne l'entendit jamais chanter, fût-ce à voix basse.

Chez une jeune fille d'un naturel très ardent et peu timide, c'étaient là des preuves non équivoques d'une profonde vertu.

Les dons de la grâce ne le cédaient en rien aux qualités de sa riche nature. Le Seigneur les lui avait départis sans mesure. Un magnifique cortège de vertus la plaçait au rang des âmes les plus belles que nous révèle l'hagiographie. Mais tandis que son entourage s'émerveillait devant ces trésors du ciel, elle seule paraissait les ignorer, ou n'y arrêta sa pensée que pour s'humilier davantage devant Dieu et devant les hommes. Bien souvent elle suppliait le Seigneur, jusqu'à l'importunité, de lui retirer certaines grâces signalées qu'elle ne croyait point faites pour elle. « Ne m'envoyez pas, ô Jésus, disait-elle, de ces dons extraordinaires sans aucune proportion avec ma faiblesse : je ne suis bonne à rien. Comment correspondrai-je à de si grandes faveurs ? Cherchez, cherchez une plus grande âme. » Un jour qu'elle insistait plus que de coutume, le Sauveur, ce maître incomparable d'humilité, voulant confirmer toujours davantage sa servante dans cette vertu, lui dit intérieurement : « Fais ce qui est en ton pouvoir, mais je veux me servir de toi, précisément parce que tu es la plus pauvre et la plus pécheresse de toutes mes créatures. » Cette fois Gemma se trouva sans réplique ; elle répondit simplement avec une familiarité charmante : « Jésus, faites à votre guise, je serai contente. »

Une autre fois le Seigneur lui montra son âme à la clarté de la lumière infinie, afin d'aviver par cette vue ses sentiments d'humilité ; en même temps sa voix divine lui disait au fond du cœur qu'elle devrait avoir honte de paraître aux regards des hommes. Gemma s'abaissait alors plus profondément que jamais, rougissait d'elle-même et restait consternée. « Si vous voyiez, me confia-t-elle, comme mon âme est difforme Jésus me l'a fait voir. »

Pendant quelque temps le doux Sauveur, pour redoubler l'amour de sa servante en le rendant anxieux, semblait ne tenir aucun compte d'elle et lui apparaissait sous un air sévère. « Jésus, disait-elle, ne me regarde presque plus ; ou c'est d'un air si grave que parfois je me vois forcée de ne le point regarder non plus. Il semble me repousser. J'en éprouve un vrai tourment. Je suis donc comme abandonnée de Jésus pour mes péchés. Et que faire ? À qui recourir ? demandez-le vous-même à Jésus, père, et écoutez bien sa réponse. »

Le sentiment de son indignité la couvrait d'une telle confusion en présence de la Majesté divine, que dans les fréquentes apparitions du Seigneur elle hésitait souvent à lever les yeux pour le contempler, lors même qu'elle en recevait les gages de la plus ineffable tendresse. Les faveurs divines pouvaient descendre à torrents dans une âme ornée de si belles dispositions, sans risquer d'ébranler une humilité qu'elles ne faisaient qu'accroître. La sainte enfant ne m'entretenait jamais, de vive voix ou par écrit, de ses spéciales communications avec la divinité, sans finir par quelque acte de profonde humilité. Donnons-en un nouvel exemple après tant d'autres. Au sortir d'une extase des plus élevées où le Seigneur l'avait abreuvée d'inénarrables délices, il lui sembla s'éveiller à une vie nouvelle. La brève relation qu'elle m'en fit se terminait ainsi : « Combien ne suis-je pas émerveillée devant l'infinie miséricorde de Dieu ! Oui. Jésus est bien mon Jésus, tout plein de bonté pour une misérable pécheresse et la plus ingrate de ses créatures. Il a lui-même opéré de nouveau le miracle de ma conversion, en daignant me donner dans une vive lumière la connaissance de ma bassesse. »

Gemma s'abîmait dans son néant en présence de l'Être infini, mais la pensée de son infidélité aux dons du ciel la pénétrait d'effroi. Sa très haute conception de la vertu et de l'honneur dû à la majesté du Créateur par une vie sainte et pure, sa connaissance parfaite du prix des grâces reçues, qui coulaient, disait-elle souvent, le sang même de Jésus, lui rendaient toute vaine complaisance impossible. Bien plutôt, elle se confondait et tremblait de tout son être.

Voici à ce sujet quelques-uns de ses accents :

« Je devrais songer, cher père, à tout ce qui me manque pour être une digne fille de Jésus, et au contraire... (1) Je devrais lutter avec courage, me faire violence, et au contraire... Il ne me reste qu'à m'humilier sous la main toute-puissante de Dieu et à prier sans consulter mes goûts. » Le sentiment de son indignité était une plaie vive qu'elle portait en plein cœur, et qui saignait au moindre contact. « Voici le mois de mai, écrivait-elle encore. À la pensée des grands bienfaits que j'ai reçus de ma céleste Mère dans les premières années de ma vie, j'ai honte de n'avoir pas su reconnaître ce cœur et cette main qui me comblaient avec tant d'amour. Et, ce qui est pire, je n'ai répondu à tant de faveurs que par l'ingratitude. »

Je me permis de lui dire un jour, dans l'intention de favoriser son mépris d'elle-même : « Je ne comprends pas, mon enfant, que Jésus ose se salir les mains dans un pareil fumier. » Elle sourit à ces mots, l'humble vierge, et laissa voir sa joie d'entendre enfin le qualificatif juste qu'elle-même cherchait depuis longtemps. Elle ne manqua pas dans la suite de se l'appliquer à tout instant, dans la conversation, dans la correspondance et jusque dans l'extase. « Jésus, est-il possible de vous souiller ainsi les mains dans ce fumier de Gemma ? » « Je vous en prie, disait-elle également à son ange gardien dans ses apparitions, je vous en prie, ne venez pas vous salir près de ce fumier. »

Elle usait d'une autre expression de sa propre invention, celle d'être avili. « Que ferons-nous, père, de cet être avili ? c'est-à-dire, entendait-elle, de cette créature déshonorée, profanée, abjecte et dégoûtante aux yeux de Dieu et des hommes. » « Ô ma céleste Mère, s'écriait-elle tout en pleurs, ô mon Seigneur adoré, n'allez-vous pas relever cet être avili ? et quand ? » Avec ce même sentiment dans l'âme, ayant appris que j'allais me rendre auprès de la tombe du Confrère Gabriel de l'Addolorata, elle m'écrivit longuement pour me charger près du jeune Bienheureux de diverses commissions, particulièrement de la suivante : « Dites au Vénérable (2) Gabriel : Que ferons-nous de Gemma ? Dites-le lui, père, et faites-moi savoir la réponse. »

L'humble vierge était confuse et souffrait même des moindres prévenances dont elle se jugeait indigne. « Je demande Jésus, m'écrivait-elle, de la patience à l'égard de cette bonne tante. Elle est pour moi pleine d'attentions, alors que je n'en voudrais aucune. Si vous voyiez, père ; en certaines choses elle me préfère aux autres ; elle va jusqu'à me chauffer le lit. Sont-ce là des choses à faire pour moi ? pour moi qui mériterais, n'est-ce pas ? selon l'expression de mon confesseur, d'être traitée comme un simple oiseau de basse-cour. On me comble de prévenances. Si du moins je savais dire merci ! Si mes froides prières pouvaient être de quelque utilité à ceux qui me font du bien ! Je voudrais être tenue par tous pour une esclave. »

Les âmes pieuses, celles surtout qui ont fait vœu de virginité, appellent volontiers Jésus leur époux et affectionnent le titre d'épouses de Jésus. Le Verbe divin, dans son amour infini pour notre pauvre humanité, a contracté en effet avec elle une union bien plus intime que toute union terrestre, et Lui-même se plaît à donner à nos âmes les noms les plus affectueux. Gemma l'aimait de toute l'ardeur d'un cœur embrasé, et elle en recevait à son tour les marques les plus touchantes de divine tendresse ; cependant jamais elle n'usait à son égard de la douce appellation d'épouse. Pauvre fille, servante inutile, vierge folle, misérable créature, tels étaient, pour se désigner, ses termes préférés. Deux ou trois fois seulement, on l'entendit, dans une haute extase appeler son bien-aimé Sauveur

Époux de sang.

Ses lettres se terminaient invariablement par la formule suivante : « Priez pour moi ; je suis la pauvre Gemma. » Je lui conseillai de prendre un surnom pieux, et de se signer, par exemple, Gemma de Jésus. Mon choix la mortifia beaucoup ; elle y vit une prétention excessive et fit difficulté de l'agréer. J'insistai, en lui faisant observer que Gemma de Jésus ne signifierait nullement qu'elle était digne de Jésus, mais bien qu'elle entendait se glorifier en Lui seul. L'explication parut la satisfaire et elle se signa effectivement : La pauvre Gemma de Jésus mais ce fut pour peu de temps. Le sentiment de sa propre bassesse finit par prévaloir et faire oublier complètement mon conseil. Elle revint à sa vieille habitude, pour s'appeler simplement jusqu'à la fin de ses jours : La pauvre Gemma.

Dans cette vive et profonde conviction de sa misère, elle demandait à tous ceux qui l'approchaient, et avec une éloquence toujours ingénieuse, l'aumône de leurs prières. « Recommandez-moi à Jésus, m'écrivait-elle, et dites aux autres de le faire également ; c'est une grande charité que de prier pour moi. Veuillez me donner votre bénédiction et dire au Confrère Gabriel (3) de penser aussi à la pauvre Gemma. » Et dans une autre lettre : « Si vous saviez, mon père, les moyens dont se sert Jésus pour confondre ma superbe ! Oh ! comme je suis mauvaise, si vous saviez Qui me donnera les vertus qui attirent Jésus ? Priez-le et faites-le prier de me donner bientôt les moyens de remédier à ma grande misère, de me faire connaître l'horreur de mes ténèbres et de m'éclairer. » Et encore : « Faites prier toutes les âmes saintes pour que malgré ma bassesse et mon indignité Jésus soit glorifié dans ma pauvre âme. »

Se recommander à son tour aux prières de la servante de Dieu était la mettre à la torture. On lui infligeait souvent ce supplice, si grande était l'idée qu'avaient de sa vertu tous ceux qui la connaissaient. « Écoutez-moi, répondait-elle à une confidente intime : je suis surprise de votre insistance à me demander des prières pour cette dame. Si vous ne me connaissiez pas, vous seriez excusable ; mais du moment que vous savez suffisamment qui je suis..., je n'en dis pas davantage. Une âme mauvaise, remplie de défauts et qui se soucie peu ou point du tout de Jésus, que pourrait-elle obtenir ? Cependant je vous obéirai, mais n'ayez aucune confiance en moi ; je ne suis bonne à rien. » Elle écrivait à un vénérable prêtre : « Je prierai pour vous ; mais vous savez bien que mes pauvres prières sont faibles, molles ; Jésus, qui se cache, ne les entendra pas. » Jésus qui se cache, c'est ainsi que la chère enfant appelait le Seigneur, lorsqu'il lui soustrayait le sentiment de sa douce présence pour la laisser languir dans une désolante aridité.

Elle supporta longtemps, sans oser jamais s'en plaindre, ce martyre du délaissement divin qui mettait à l'épreuve sa fidélité, mais où elle voyait la juste conséquence de ses péchés. « Mon père, m'écrivait-elle d'une main tremblante, Jésus, à la fin, s'est éloigné de moi pour ma grande froideur. Oh ! Il a bien raison ; aussi je lui rends grâces quand même et je l'adore. »

De fréquentes vexations diaboliques, sincèrement attribuées par elle à quelque faute secrète punie par la justice divine, lui étaient également un motif de s'humilier. « Je sais, je sais, me disait-elle, pourquoi Jésus me laisse entre les mains du démon ; je vous le dirai, père, en confession ; mais je m'en suis déjà repentie. Il paraît que mon ange gardien lui-même a honte de se tenir à mon côté. » La naïve jeune fille, dans la pensée que son entourage devait apercevoir l'ange ainsi courroucé, me dit avec une ineffable ingénuité : « Peut-être feriez-vous bien, père, de dire à mon ange de ne pas se laisser voir des autres, mais de se tenir caché. »

Elle trouvait un sujet de confusion jusque dans l'abattement physique insurmontable, provoqué par les atroces douleurs de ses stigmates. « Vous voyez, père, disait-elle, comme je suis toujours arriérée, comme la souffrance me répugne ; ah ! La belle force d'âme ! J'oserais presque choisir dans les mains de Jésus les souffrances qui m'agréent et rejeter les autres. Priez mon âme. » Elle se croyait, par son

infidélité aux grâces divines, la cause initiale de tout désordre survenant autour d'elle, et même des désagréments les plus ordinaires de la vie. Volontiers elle eût supplié, comme Jonas, qu'on l'enlevât de ce monde, pour éviter aux autres de souffrir par sa faute.

Gemma était exacte, nous l'avons dit, à révéler à son père spirituel, lorsqu'elle sentait le besoin d'une direction, les secrets de sa conscience. Un étranger l'eût prise peut-être en cela pour une de ces âmes légères dont la plus douce satisfaction est de parler d'elles-mêmes et de leurs affaires. Cependant une telle ouverture coûtait à l'humble enfant une peine inexprimable. Elle eût préféré se cacher sous terre, que de dire ou écrire un seul mot des merveilles de la grâce dans son âme. Laissons-lui encore la parole :

« Depuis le temps que je vous dis certaines choses, la honte devrait m'être passée ; au contraire, elle va croissant. Mais ce n'est pas de la honte ; je ne sais comment m'exprimer ; c'est comme de la peur. » En réalité, il y avait les deux : honte de révéler ce qui pouvait tourner à sa louange, et peur, en s'exprimant mal, d'induire en erreur sur son compte. « J'ai peur, continue-t-elle, dans toutes les choses extraordinaires qui m'arrivent journellement, j'ai peur de me tromper et de tromper les autres. Je ne le voudrais cependant pas. Priez beaucoup Jésus de m'aider à n'abuser personne. J'en ai une telle peur qu'à certains jours je voudrais me cacher à tous les regards. »

Mais de quelle tromperie pouvait bien être capable cette âme si candide, ignorante même de la manière de tromper, ainsi qu'en fait foi cette angélique demande que je reçus un jour. « Je voudrais, mon père, que vous m'expliquiez bien la signification du mot tromper, parce que je ne voudrais tromper personne. »

S'il lui en coûtait à ce point de manifester à son confesseur « les choses de Jésus, » selon sa propre expression, quelle ne devait pas être sa répugnance à l'égard de toute autre personne !

Instruite à l'école de saints, elle avait adopté pour règle de conduite la grande maxime du prophète Isaïe : *Secretum meum mihi* : Je garde pour moi les secrets de mon cœur ; et elle les garda si bien que, à part son directeur et, par l'ordre formel de ce dernier, sa pieuse mère adoptive, personne ne les connut. Gemma cependant vivait dans la crainte continuelle d'en laisser malgré elle transpirer quelque chose au dehors. « Je me surveille et je me fais violence, me disait-elle, mais je redoute de ma part un élan soudain et irréfléchi qui découvre ce qui doit rester caché. En chemin et à l'église je tâche de me distraire, mais sans toujours y réussir ; et ainsi les autres peuvent concevoir de moi une estime imméritée. »

De cette grande crainte provenait un ardent désir d'ensevelir sa vie dans un cloître. Là du moins, pensait-elle, je serai à l'abri des regards du monde. Cette âme céleste, si indifférente à tout ici-bas, si morte à elle-même, sans inclination, sans volonté, me parut un peu tenace dans ce seul désir de la vie religieuse dont je dus bien souvent la reprendre et la mortifier. Il n'est presque pas une de ses lettres qui n'y revienne avec insistance. « Père, ne me laissez pas dans le monde. Le monde n'est pas fait pour moi ; j'y ai peur. Venez vite à Lucques pour me cloître. Oh Pourquoi me laissez-vous ainsi exposée à tous les regards ? Et qu'en serait-il de moi si certaines choses venaient à se divulguer ! » Gemma renonça seulement à son projet le jour où le Seigneur lui fit connaître clairement qu'il avait d'autres desseins sur elle.

Cette crainte excessive, jointe à une très grande réserve à l'égard de ses propres directeurs, auxquels elle ne s'ouvrait point sans un véritable besoin, nous a fait perdre bien des secrets édifiants, emportés par la jeune vierge dans la tombe. Le Seigneur l'a permis pour nous laisser un parfait modèle d'humilité.

On peut comprendre la blessure que devait faire à son cœur toute marque de vénération. Celui qui eût soupçonné l'immense chagrin qu'elle en concevait se fût certainement abstenu par pitié de lui témoigner son estime. Cependant il lui arrivait souvent des lettres, signées parfois de noms distingués ; tandis que beaucoup de personnes, désireuses de l'approcher, s'entendaient avec les membres de la famille pour se trouver comme par hasard en sa compagnie. Dans ce dernier cas, la jeune fille selon son habitude tâchait de se retirer à l'instant ; et si l'obéissance la forçait rester, on la voyait souffrir violence comme une personne sur les épines ; à moins toutefois qu'une extravagance préméditée ne vînt la délivrer. Une fois entr'autres je m'en souviens, (4) un respectable personnage se présenta pour la voir. Impossible à Gemma de se dérober ; mais sitôt avertie, elle court se saisir d'un gros chat familier, le prend dans ses bras et se présente au salon en lui faisant mille caresses mêlées d'agaceries enfantines (ce qui, notez-le bien, ne lui était jamais arrivé de sa vie.) Le jeu lui réussit ; notre personnage, peu au courant sans doute des procédés semblables employés par des saints célèbres pour dérouter l'admiration des hommes, hausse les épaules avec mépris ; et Gemma, heureuse de la réussite de l'innocent stratagème, sans plus s'occuper de l'importun visiteur, s'en retourne en sautillant, le chat dans ses bras.

Bienheureuse folie, qui est aux yeux de Dieu sagesse et vertu ! Bienheureuse humilité, qui tenant l'homme à sa place attire les grâces qui font fleurir les vertus !

Cette recherche de l'humiliation et de l'oubli avait pour principe, nous l'avons vu, la connaissance surnaturelle de son néant et la conviction de son infidélité aux grâces divines. Mais ce n'est pas tout la sainte jeune fille croyait faillir à chaque pas et être noircie de défauts.

Dans l'opinion d'un très grand nombre, la vraie sainteté transforme les fils d'Adam en des créatures idéales. Les hagiographes eux-mêmes se complaisent souvent à nous présenter leurs héros sous des traits célestes qui n'ont rien de commun avec notre humaine misère. C'est une erreur les saints sont des hommes véritables, nés comme nous d'un père déchu, dont ils ont hérité une nature viciée. La grâce du Rédempteur relève bien notre nature et l'améliore, mais non jusqu'au point de la refaire entièrement et de la rétablir dans l'état de primitive innocence. Il y aura toujours en elle en ce monde deux côtés, si on peut ainsi s'exprimer, l'un céleste, ennobli de dons surnaturels ; l'autre humain, avec d'inhérentes fragilités. Pourquoi voiler dans les vies des saints ce second côté qui par son opposition au premier fait apparaître dans un jour d'autant plus admirable la vertu toute-puissante de la grâce divine ? selon les paroles de Dieu dans saint Paul : Virtus in infirmitate perficitur.

Les âmes les plus pures sont donc encore sujettes aux répugnances et aux dégoûts dans l'exercice de la vertu ; elles aussi sentent parfois le poids de la chair et l'aiguillon des passions ; elles aussi ont lieu de craindre pour leur salut et éprouvent le besoin de se faire violence pour garder à Dieu leur fidélité. Leur volonté peut subir, bien qu'involontairement, de légères défaillances, et se laisser surprendre par les mouvements spontanés de la nature. Or, éclairées des plus vives lumières par ce Dieu dont elles ont entrevu dans des visions mystérieuses l'infinie pureté. l'ombre d'une faute leur apparaît une monstruosité, et le plus léger manquement, un crime. Tel est le secret de leurs larmes, de leurs pénitences et des noms ignominieux de grands pêcheurs, de scélérats indignes de vivre sur la face de la terre, qu'ils se donnent sans cesse.

Ainsi, dans les défauts de Gemma et dans ce qu'elle appelait de gros péchés il n'y avait certainement rien de volontaire ; plutôt que de commettre l'ombre d'une faute vénielle elle se fût jetée dans le feu. « Je ne voudrais pas pécher, disait-elle, mais je suis mauvaise ! J'ai beau me surveiller et prendre de la peine, je retombe toujours. Le mal est que je ne m'aperçois de mes fautes qu'après les avoir commises ; autrement Jésus sait bien que je ne l'offenserais pas. »

Au tribunal de la pénitence Gemma ne faisait pas cette distinction entre le volontaire et l'involontaire le conscient et l'inconscient, et avec une conviction qui eût induit en erreur le plus expérimenté des confesseurs, elle se déclarait coupable sur tous les points. Elle accusait ses manquements sans timidité, sans cette affectation et ces soupirs qui sont la marque ordinaire des âmes faibles, avec ordre, franchise et précision, avec distinction de leur nombre, de leur espèce et de leur gravité. Je la laissais dire ; puis, soupesant ces diverses accusations, je n'y découvrais en définitive que des actes de vertu ou des imperfections de pure fragilité.

Une expérience de plusieurs années et l'audition fréquemment renouvelée de la confession générale de toute sa vie me permettent d'attester que la sainte enfant n'a jamais commis un seul péché formel pleinement délibéré. Elle a passé sa vie entière, c'est-à-dire 25 ans, en ce monde corrompu et corrompueur, sans imprimer de souillure à sa robe blanche du baptême, qu'elle a portée au ciel dans son éclat immaculé. Telle est également l'affirmation de ses autres confesseurs, consignée dans leurs dépositions authentiques.

Mais Gemma ne l'entendait pas ainsi, et la frayeur que lui inspirait l'état de son âme la jetait presque dans le désespoir. « Est-il possible, me disait-elle, étreinte par l'angoisse, est-il possible que Jésus soit content de moi ? Oh ! comme souvent je rougis et je tremble, eu me voyant si impure devant Jésus qui est la pureté même. Je l'ai bien des fois méconnu ; je lui ai tourné le dos lorsque sa tendre voix m'appelait. Mon père, demandez à Jésus, sans vous lasser, miséricorde pour mon âme ; implorez le pardon de mes péchés. Dites à Jésus que pour réparer mes fautes mille tourments du corps et de l'âme me paraîtront peu de chose. Ô mon Dieu, le châtiment, si terrible qu'il soit, n'égale jamais ma culpabilité. Châtiez-moi donc, pourvu que vous m'enleviez le poids de mes péchés, qui m'opprime et m'écrase. Malheur à moi, si une seule minute je perdais la vue de mes iniquités. Ô Jésus que j'ai déshonoré, quel dégoût j'éprouve en moi-même ! Seule la bonne volonté qu'il me semble avoir me reconforte un peu au milieu de tant de misères. »

Ces sentiments, répétés sous mille formes toujours expressives et saisissantes, revenaient presque à chaque lettre sous la plume de l'humble servante de Dieu, surtout lorsqu'elle écrivait dans l'extase. Sous le l'apport de leur continuité toujours admirablement soutenue, je ne crois avoir rien lu de comparable dans la vie des autres saints.

Dans une vision elle avait demandé au Sauveur qui pleurait, la cause de ses larmes. Réfléchissant dans la suite à cette apparition, elle me dit « Je me reconnais coupable de mille iniquités, et j'ai eu le courage de demander à Jésus pourquoi il pleurait. »

Une autre fois, à la suite d'un petit incident de famille dont elle s'était attribué selon son habitude toute la faute, elle conçut une telle horreur d'elle-même qu'il fut malaisé de relever son courage. « Mais que fais-je donc, père ? s'écriait-elle. Je finirai par être abandonnée de tous. Le désespoir voudrait me prendre ; mais non, ô ma céleste Mère, mère des orphelins, je n'ai pas la volonté de déplaire à Dieu, ni à vous, père, ni personne ; non, je ne l'ai pas. croyez-moi. Mais je ne me comprends pas ; il y a en moi du mystère. »

Gemma ne s'expliquait pas comment, à côté d'une volonté si résolue de faire le bien, pouvaient exister quelques fragilités. qu'elle s'exagérait d'ailleurs beaucoup.

Le Seigneur, pour la maintenir dans ces bas sentiments d'elle-même, permit à l'inférieur ennemi de troubler son esprit au point de presque la persuader de sa damnation. C'est alors que la pauvre enfant, cherchant en vain le calme et la paix, écrivait à son directeur d'une plume tremblante : « Si jamais, père, vous me voyez en danger de me perdre ; si jamais vous me croyez dans les mains du démon, pensez à me porter secours ; je veux sauver mon âme à tout prix. Que dois-je faire pour cela

? »

Il plut à Dieu, qui se sert de tout pour le bien de ses élus, de donner quelque vertu à mes pauvres conseils, et Gemma, qui s'en trouvait un peu réconfortée dans ses craintes, me les réclamait sans cesse. « Ô père, vous ne soupçonnez pas encore le grand besoin que j'ai de vos conseils. Si vous saviez le soulagement que m'apporte une seule de vos lignes ! vos paroles me redonnent courage dans mes souffrances et mes larmes. Aidez-moi, aidez-moi ; sinon vous me verrez bientôt réduite en cendres de péché. »

L'horreur de Gemma pour le péché provenait, sans doute, de la crainte de souiller son âme et de se damner ; mais bien plus de son amour pour Dieu, que le péché offense. À cet amour, parvenu à un degré si élevé, correspondait une immense contrition pour les grands outrages dont elle croyait se rendre continuellement coupable envers la Majesté divine. « Comment ! s'écriait-elle parfois, ne pensant pas être entendue, un Dieu si grand et si digne d'être aimé, être offensé par moi ? Et qui suis-je donc pour avoir tant de hardiesse ? Mon pauvre Jésus ! » Cette pensée la faisait pâlir et arrachait à ses yeux des larmes amères qu'on voyait couler, dit un témoin oculaire, le long de ses joues « comme deux fontaines. » Dans les extases mêmes, où elle goûtait d'ordinaire des délices divines, elle se confondait, pleurait et demandait miséricorde d'un accent émouvant : « Pardonnez-moi, Jésus ! ô Père, pardonnez-moi tant de péchés. »

En certains jours le Seigneur lui faisait éprouver d'une façon extraordinaire ces sentiments de componction, et Gemma, préférant à toutes les douceurs célestes la faveur de pleurer ses fautes d'un regret plus amer, le suppliait ardemment d'en hâter la venue. Elle en conservait ensuite précieusement le souvenir et comptait les heures qui la séparaient du renouvellement de ces ineffables angoisses. « Il y a tant de jours, m'écrivait-elle, que je n'avais plus ressenti la douleur de mes péchés. Jésus vient de m'accorder de nouveau cette grâce. Hier soir, j'ai pleuré beaucoup à ses pieds. Qu'elles étaient amères, ces larmes, et douces en même temps ; et quelle violence dans les serremments de mon cœur qui paraissait devoir se briser de douleur ! »

Voici comment se produisait cette grâce. Dans le recueillement de l'oraison un flot de claire lumière envahissait soudain son esprit, mettant à nu les détours les plus secrets de son âme. Elle se voyait alors toute couverte des plus noires taches de péchés et apercevait le Seigneur tantôt grandement irrité, tantôt triste et affligé des affronts reçus de sa part. La pauvre enfant commençait à trembler ; dans l'immense regret de ses fautes elle perdait les sens et tombait par terre, inanimée. Ces angoisses terribles duraient souvent de longues heures et parfois un jour entier.

Gemma les appelait douces et amères à la fois. Qu'est-ce donc qui pouvait mêler quelque douceur à une telle amertume ? La pensée que le Seigneur agréait ce supplice intérieur comme une compensation à ses offenses. Voici en effet ses paroles :

« Ce soir, père, tous mes péchés se sont présentés comme d'habitude à mon esprit ; je les ai vus si énormes qu'il m'a fallu faire effort pour ne pas éclater en sanglots ; et ma douleur en a été si vive que je n'en avais pas encore éprouvé de semblable. Leur nombre dépasse infiniment la capacité de mon âme. Ce qui me console, c'est d'en ressentir une très grande douleur, que je voudrais ne jamais voir sortir ni tant soit peu s'effacer de mon âme. Mon Dieu, jusqu'où a été ma malice ! »

Gemma recevait la grâce de ce repentir extraordinaire toutes les fois qu'elle était favorisée d'un recueillement plus profond et d'une union plus intime avec Dieu, mais surtout dans la nuit du jeudi au vendredi, où le Seigneur l'admettait à la participation des douloureux mystères de sa Passion. « Le jeudi soir, écrit-elle, je me sens saisie d'une grande tristesse à la pensée de tous mes péchés, qui se présentent alors particulièrement à mon esprit ; ils me couvrent de confusion et me pénètrent d'une

immense douleur. Les quelques souffrances que m'envoie Jésus m'apportent seules un peu de repos ; je les offre pour les pécheurs, spécialement pour moi, puis pour les âmes du Purgatoire. »

Ainsi purifiée dans la douleur et dans les larmes, confirmée dans le mépris d'elle-même, la jeune vierge se trouvait admirablement préparée aux sublimes extases qui revenaient périodiquement chaque semaine.

L'humilité est un vase très pur et très solide, où Dieu se plaît uniquement à verser ses grâces ; elle dilate le pauvre cœur humain en le rendant capable de tous les dons du ciel.

Dans la première édition de cette Biographie je racontais un fait assez singulier que le désir de ménager la susceptibilité de certains esprits trop influencés par le rationalisme moderne me fit supprimer dans les éditions postérieures. Des plaintes nombreuses reçues de toute part au sujet de cette omission me déterminent à la réparer aujourd'hui. Je ne vois pas du reste la nécessité d'une pareille réserve touchant un fait réel qu'il est loisible à chacun d'interpréter à sa façon. Comme il me fournira l'occasion de mettre encore mieux en évidence l'humilité de Gemma, je le transcrirai, sans y ajouter de commentaire.

Lorsque j'arrivai à Lucques pour la première fois, en septembre 1900, la servante de Dieu s'occupait par ordre de son confesseur à la rédaction d'un journal relatant les événements quotidiens de sa vie intérieure. Ennemi, par principe, d'une méthode qui tient le pénitent constamment replié sur lui-même, je conseillai la cessation d'un travail, à mon avis, vain et dangereux ; et le vertueux confesseur retira aussitôt ses ordres. La lecture attentive du manuscrit, que je trouvai rempli d'une sagesse céleste et de détails importants, très précieux pour la composition éventuelle d'une biographie, me fit regretter ma précipitation. Excellente en soi, ma maxime n'était certainement pas applicable dans le cas présent. Je cherchai donc le moyen de réparer mon erreur. Une idée se présenta que je voulus réaliser sans délai à la faveur de la simplicité de la jeune fille. « À vous entendre, lui dis-je sans autre préambule, vous avez commis dès votre première enfance une infinité de péchés. Je connais très-bien ceux dont vous vous rendez coupable journellement, mais ne serait-il pas bon de consigner par écrit dans une confession générale toutes les fautes de votre vie avec leurs moindres circonstances ? Sachant à quelle pécheresse j'aurai à faire il me sera plus facile de bien vous guider dans les voies de la vertu. » La sainte enfant qu'animait le désir ardent d'une direction sûre tomba dans le piège, non cependant sans avoir manifesté combien il lui en coûterait de me satisfaire. « Ah ! disait-elle, de quelles explications pouvez-vous avoir besoin, mon père, et quels péchés faut-il vous faire connaître ? Imaginez-vous de combien s'en peuvent rendre coupables les âmes les plus mauvaises, autant j'en ai commis. Et puis, je songe qu'après la lecture de cet écrit, effrayé d'avoir vu tant de péchés, vous ne voudrez plus, c'est bien certain, me servir de père. »

Sur mes instances et par pure obéissance Gemma se mit à l'œuvre, en suppliant son ange gardien de lui prêter assistance et de remettre en sa mémoire tant de choses, horribles pour elle. « Mon cher père, dit-elle dans l'introduction, préparez-vous à en entendre de toutes... J'écrirai tout, bien et mal ; ainsi vous pourrez mieux comprendre quelle a été ma méchanceté, contrastant avec la bonté que tout le monde me témoignait ; quelle a été mon ingratitude envers Jésus, et combien peu j'ai écouté les conseils de mes parents et de mes maîtresses. Je commence, mon cher père. Vive Jésus ! »

Au cours de son travail, Gemma dut soutenir une lutte continuelle contre sa répugnance à parler d'elle-même. Le soin de révéler exactement ses fautes la contraignait d'écrire toute l'histoire de sa vie, et le souci de faire ressortir ses infidélités et son ingratitude envers le Seigneur l'obligeait, selon mes prévisions, à manifester les grandes grâces qu'elle en avait reçues. Écoutons-la nous dire encore la vivacité de sa peine : « Mon Jésus. que toujours soit faite votre très sainte volonté ! Combien je souffre d'avoir à écrire certaines choses ! La répugnance du début, loin de diminuer, va toujours

croissant, et j'éprouve une peine mortelle. Peut-être voulez-vous aussi, ô mon Dieu, que j'écrive ces choses secrètes que vous me donnez à connaître par votre bonté en vue de m'humilier et de me tenir toujours dans mon néant. Si vous le voulez, ô Jésus, je suis prête même à cela. Exprimez-moi votre volonté. »

Les appréhensions de son humilité s'aggravaient d'un doute. « Mais, s'écriait-elle, ces écrits, à quoi serviront-ils ? à votre plus grande gloire, ô Jésus, ou bien à m'enfoncer toujours davantage dans mes péchés ? C'est vous qui les avez voulus, et j'ai obéi ; à vous de veiller. Dans la plaie de votre côté je cache chacune de mes paroles, aimable et bien-aimé Jésus ! »

Les tourments de l'humble vierge provenaient certainement, pour une bonne part, de l'infernal ennemi qui prévoyait quel bien sortirait de son travail. Un jour il lui apparut et lui dit avec un sourire amer : « C'est parfait : écris bien toutes choses. Ignorais-tu que j'en suis entièrement l'auteur ? Si on vient à le découvrir quelle honte pour toi ! et que deviendras-tu ? »

Cependant l'obéissance triompha, et dans un temps assez court Gemma eut composé un petit volume in-octavo d'une centaine de pages. Avec quel art merveilleux elle s'y étudia à dissimuler les plus belles fleurs de ses vertus et les meilleurs dons du ciel dans l'ombre de péchés dont elle déclare les avoir profanés ! Il faudrait lire ces pages pour s'en faire une idée. Vains efforts cependant : trahie par la simplicité de son cœur, là où elle croit se déshonorer en parlant de malice et de désordre elle nous donne une autobiographie d'une rare édification.

J'avais donc atteint mon but ; mais le démon furieux mit son astuce en œuvre pour anéantir ce résultat. Il en est peut-être qui croiront difficilement le fait que je vais raconter ; sa réalité demeure pourtant hors de doute et je me suis gardé d'y ajouter aucun détail fantaisiste.

Lorsque le manuscrit fut terminé, Gemma le confia d'après mes ordres à madame Cécilia, qui le cacha dans un tiroir, en attendant l'occasion de me le remettre. Au bout de quelques jours, elle crut voir le démon sortir, un volume à la main et le sourire moqueur, par la fenêtre de la chambre où se trouvait ce tiroir, et disparaître dans l'air. Habitée à de semblables apparitions, la jeune fille n'en tint aucun compte. Plus tard, l'ennemi vint la tourmenter par d'horribles tentations, et comme il ne pouvait réussir à la vaincre, il s'éloigna en grinçant des dents, et criant néanmoins d'un ton de triomphe : « Guerre, guerre ; ton manuscrit est dans mes mains. (6) » Gemma, qui avait reçu de ma part la recommandation de manifester à la tante vigilante tout ce qui lui survenait d'extraordinaire, crut de son devoir de lui donner connaissance de cette vision. Madame Cécilia, fortement intriguée, courut ouvrir son tiroir le manuscrit n'y était plus. Bientôt averti moi-même, j'éprouvai une vive contrariété d'une pareille perte. Comment la réparer ? Me trouvant dans la suite à Isola du Grand Rocher, près de la tombe du Bienheureux Gabriel, l'idée me vint d'exorciser le démon pour le contraindre à restituer ces écrits, dans le cas où il les eût véritablement enlevés. Je pris l'étole, le rituel et l'eau bénite, et de la tombe même du Bienheureux je procédai en règle aux conjurations. Dieu intervint par sa puissance, car à l'heure même le volume était rapporté à la même place d'où il avait disparu depuis plusieurs jours ; mais dans quel état ! Toutes les pages, du haut en bas, se trouvaient noircies de fumée et en partie brûlées, comme si on les eût exposées, chacune séparément, au-dessus d'un foyer ardent. Cependant les lettres restaient lisibles. Je tiens en ma possession ce volume ainsi passé par l'enfer. Il renferme, je le répète, des confidences très précieuses et les secrets les plus importants de la vie intérieure de Gemma, arrachés par l'obéissance à son humilité, humilité vraiment exceptionnelle qui devait infailliblement l'élever aux plus hauts sommets de la perfection morale.

CHAPITRE XIV

MORTIFICATION HÉROÏQUE.

Emma voulait à tout prix devenir une sainte. Cet ardent désir qu'elle avait sucé, peut-on dire, avec le lait maternel, parvint avec l'âge, après avoir absorbé tous les autres, à une intensité extraordinaire. Ce qui n'était point vertu et perfection la laissait indifférente. Il suffisait de remarquer l'expression de son visage, d'entendre sa conversation, d'observer sa manière d'agir pour se convaincre qu'elle vivait de l'unique pensée de ressembler à Jésus par une vie céleste. On devait, dès lors, s'attendre à la voir embrasser avec ardeur l'austère vertu de mortification.

Le détachement des biens fragiles de ce monde, même joint à l'abnégation de la volonté par l'obéissance, ne suffit pas en effet au vrai disciple du Christ ; il doit encore porter sa croix s'il veut arriver à la ressemblance du chef des prédestinés qui est un Dieu crucifié. D'ailleurs l'homme, vicié dans sa nature, a besoin, pour conserver une pureté sans tache, de maîtriser les penchants désordonnés du cœur et des sens ; ce qu'il ne peut sans se faire violence par une mortification de tous les instants. Le divin Maître l'a dit : Le royaume des cieux - qui est la sanctification de l'âme s'obtient par la force.

Instruite de cette vérité par sa propre expérience, et stimulée sans cesse par le désir passionné d'être une vivante image de Jésus crucifié, Gemma se livra tout entière, et jusqu'à l'héroïsme, à la pénitence chrétienne.

Bien qu'elle n'eût jamais abusé de ses sens, elle entreprit de les refréner et de les châtier, comme ne l'eût point fait un grand scélérat converti.

Toute petite, elle exerçait une garde vigilance sur ses yeux, qu'elle tenait constamment baissés. Avec le progrès des années et de ses vertus cette modestie devint des plus rigoureuses, surtout après la résolution spéciale prise dans la circonstance suivante.

Elle était à l'église, lorsque son regard, rencontrant la gracieuse coiffure d'une fillette placée devant elle, s'y arrêta quelques instants avec complaisance. Prise bien vite de remords pour cette innocente jouissance esthétique, qui lui paraissait tout au moins une distraction, l'angélique enfant se promit de ne plus fixer jamais volontairement la vue sur une créature humaine ; et à partir de ce jour, ses yeux charmants et purs où brillait un reflet de la séraphique beauté de son âme, restèrent clos et dociles à sa volonté. Il fallait, pour les lui faire lever, un ordre formel, et encore dans sa modestie ne tardait-elle pas à les rebaisser. Celui qui désirait en admirer l'éclat et l'expression céleste devait la surprendre en extase, car ils étaient alors d'ordinaire levés vers le ciel.

Le sens du goût, l'un des plus difficiles à réduire entièrement, trouvait en Gemma un adversaire non moins résolu. Nul ne connut jamais ses aliments ni ses boissons préférés. Quelques onces à peine de nourriture lui suffisaient, et encore devait-on veiller à ce qu'elle prît l'indispensable. Pour cacher ses privations, elle mettait en œuvre mille industries, jusqu'à pratiquer à sa cuillère un petit trou par lequel le potage s'échappait en grande partie avant d'arriver à ses lèvres. Parfois elle avait l'air de manger, tant ses mains remuaient autour de son assiette, et il n'en était rien. Si aucun prétexte ne se présentait de quitter la table avant la fin du repas, on la voyait éprouver un véritable malaise et puis, petit à petit, disparaître quand même pour ne plus revenir.

On ne l'apercevait jamais déguster un mets à la cuisine ; et, en dehors des repas, il était inutile de lui présenter des rafraîchissements ou des douceurs. Quand elle prévoyait ne pouvoir les refuser sans impolitesse, elle s'éloignait à temps.

Faite de chair comme nous, d'un estomac bon et d'un palais sain, Gemma percevait naturellement

l'agréable saveur des aliments. Or, cela lui paraissait presque de la sensualité. Pour supprimer radicalement les quelques maigres plaisirs de la table que son esprit de mortification ne pouvait humainement atteindre, elle eût bien voulu, dans l'espoir d'une grâce particulière de Dieu, se passer de toute nourriture, mais on ne le lui permettait pas. Après maintes recherches, croyant avoir découvert un expédient elle s'empressa, toute heureuse, et non sans habileté, de le soumettre à mon approbation.

« Mon père, m'écrivit-elle, depuis longtemps Jésus m'inspire, me semble-t-il, de vous demander une grâce ; n'allez pas vous fâcher, car en définitive je ferai votre volonté. Il n'y a certainement aucune raison de me la refuser, mais vous en trouverez cent, par exemple que je suis maigre, que vous n'y voyez aucune nécessité, etc. Ce sont là de purs prétextes. Voici : Puis-je demander à Jésus de ne plus sentir, tant que je vivrai, le goût des aliments ? Cette grâce m'est nécessaire, et j'espère que, inspiré par Jésus, vous m'autoriserez à la demander. Quoi qu'il en soit, je serai contente. »

Je ne répondis pas à cette lettre ; mais Gemma, ne se tenant pas pour battue, réitéra tant de fois sa demande qu'à la fin, presque par curiosité de ce qui allait arriver, je donnai mon consentement. Avec sa confiance naïve elle courut aussitôt présenter sa supplique à Jésus, qui l'exauça immédiatement. Dès ce moment son palais perdit toute sensibilité ; les mets les plus fins, les boissons les plus agréables lui furent toujours dans la suite complètement insipides.

Les autres sens n'étaient pas mieux traités. Jamais on n'a vu l'austère jeune fille prendre une fleur pour en respirer le parfum, ni employer à sa toilette des substances odorantes. Quant au sens du tact, elle ne se permettait de toucher personne.

Cette âme, qui sur terre vivait loin de la terre, était inaccessible à la curiosité. Les jeux, les divertissements, les distractions, dont, toute enfant, elle ne prenait jamais l'initiative, n'avaient pour elle que fadeur. On voulut essayer une année, en temps de carnaval, de la conduire avec les enfants de la maison à un petit théâtre de famille. Elle en fut consternée et insista de façon si pressante près de son père spirituel, que celui-ci par compassion s'interposa pour qu'on voulût bien la laisser tranquille.

Il n'est rien de plus malaisé à maîtriser que la langue, et l'apôtre saint Jacques n'hésite pas à déclarer parfait celui qui la contient dans de justes limites. Comme elle est particulièrement ingouvernable chez la femme, la victoire n'en est chez elle que plus digne d'admiration.

Gemma la tenait de si court, on le sait, qu'un étranger l'eût facilement crue muette. Cependant elle croyait en abuser et s'en confondait, renouvelant toujours plus énergiquement la résolution de ne pas lui laisser libre cours. Dans une circonstance où elle n'avait pu s'empêcher de recevoir des amies, la conversation roula quelques instants sur un sujet assurément bien innocent, mais qui parut après coup un peu mondain à Gemma elle en pleura de remords toute la journée. « O mon Dieu s'écriait-elle, j'ai pu me mêler à de pareils discours ! Oh langue, langue, je saurai bien te réduire au silence ! »

La modeste enfant ne tenait aucun compte de ses triomphes dans les nobles combats de la vertu, ou n'en parlait que pour s'humilier encore. « Hier, m'écrivait-elle, j'ai remporté une belle victoire sur ma longue langue, mais il m'en a tant coûté pour la réprimer ! Si vous saviez quelle bourrasque a passé entre moi et ma tante ! mon silence a tout vaincu. J'ai renouvelé à ce moment le ferme propos de ne parler que lorsque je serais interrogée. Je commence à observer mes résolutions, mais Dieu sait avec quelle peine. »

Ces résolutions, Gemma les observait depuis sa plus tendre enfance, avec cette seule différence qu'alors, pour éviter de son côté toute contestation, elle disparaissait et courait se cacher, tandis que

maintenant, mûrie dans la vertu, elle attendait dans un modeste silence que l'orage se calmât de lui-même.

Sa retenue était d'autant plus méritoire qu'une sensibilité exquise lui faisait ressentir davantage les piqures et les provocations, et qu'un tempérament de feu la portait à la colère et à la riposte ; mais elle se taisait, alors que les ressources de son esprit lui eussent si facilement permis de mater l'adversaire. Et elle contenait si bien ses passions frémissantes qu'on ne s'apercevait pas de son émotion. L'effort était tout intérieur. Seuls ses intimes, à même de l'observer de près, n'ignoraient pas les luttes continuelles de la vertueuse jeune fille, dont le cœur était comme un autel où s'immolaient continuellement des victimes de mortification.

Pour mieux réussir à dompter les passions intérieures, inhérentes à la nature humaine, elle entreprit de bonne heure d'infliger à sa chair d'âpres macérations. Que de fois elle importunait son confesseur pour obtenir la permission de se donner la discipline, de porter des cilices, des chaînettes de fer et d'autres instruments de pénitence ! Très insinuante alors, elle emportait assez fréquemment l'autorisation désirée. Mais d'ordinaire, après s'être bien fatiguée à se fabriquer des instruments de torture, elle se les voyait tous enlever ; et il lui restait seulement à offrir au Seigneur sa bonne volonté.

J'eus l'occasion moi-même de lui enlever les derniers, c'étaient une ceinture armée de soixante pointes de fer bien acérées, une discipline à cinq battants, également en fer, et une longue corde en nœuds, hérissée de pointes et de clous, qui étreignait sa chair. L'austère enfant, dépouillée de ces terribles instruments, cherchait ailleurs, sans se décourager, un dédommagement. « Ma nature, me disait-elle, toujours en quête de ses aises me demande sans cesse un peu de répit. Me permettez-vous de lui faire violence de tout mon pouvoir ? La chair voudrait commander, mais je veux qu'elle obéisse, comme de juste, et en tout temps. » « J'aurais besoin d'une permission, vous me la donnerez sans difficulté, j'en suis sûre si Jésus vous l'inspire tant soit peu. Je voudrais promettre à Jésus de ne plus rechercher de soulagement en aucune chose. Si vous m'accordez cette grâce, ne doutez pas que je n'agisse avec prudence pour éviter les excès. »

Un jour que Gemma parlait à son Dieu avec une filiale simplicité, on l'entendit prononcer ces paroles : « Vous le voyez, Jésus, c'est mon corps qui murmure ; mais je saurai lui imposer silence. Bien souvent il se lamente et voudrait se soustraire à ma volonté, mais je le veille. Hier, il paraissait vouloir se révolter ; quelques coups bien appliqués l'ont remis dans le calme. »

Malheur à l'imprudent directeur qui eût secondé cette généreuse ferveur ! L'héroïque enfant se fût certainement ruiné la santé. Je me gardais d'autant plus de céder à ses instances répétées, que Dieu la tenait sans relâche sous le pressoir de tribulations intérieures et extérieures qui suffisaient seules à la rendre martyr. Avant d'en parler dans un chapitre à part, nous allons admirer les effets merveilleux de cette rigoureuse mortification.

C'était d'abord une parfaite maîtrise sur les passions du cœur et sur les sens. Gemma leur commandait en reine, et toutes lui obéissaient de gré ou de force ; je dis de gré ou de force, sans nullement vouloir insinuer qu'elles fussent récalcitrantes. L'humble jeune fille les croyait telles et leur tenait la bride raide mais en réalité elles se trouvaient suffisamment domptées après la première effervescence.

De là cette paix si suave, fruit de la victoire, que respirait son angélique physionomie ; de là encore la spontanéité de son corps à se prêter à tous les mouvements de l'âme et à ses élans les plus sublimes. On aurait dit cette chair virginale uniquement attentive à seconder les désirs de l'esprit, tant elle lui laissait pleine liberté de se plonger dans la prière, ou de se perdre dans l'extase à table ou en chemin

aussi bien qu'à l'église. En tout lieu et en tout temps la jeune fille pouvait disposer, sans éprouver la moindre résistance, de chacun de ses sens. Voulait-elle s'absorber dans la contemplation des choses célestes ? de suite l'imagination se faisait silencieuse, la mémoire oubliait les souvenirs de la terre, les mouvements importuns du cœur s'arrêtaient, les douleurs physiques elle-mêmes, parfois très vives, ne lui apportaient aucune ombre d'entrave ni de distraction. À l'issue de ses entretiens célestes, tous les sens, comme s'ils en eussent patiemment attendu le moment, reprenaient leurs fonctions respectives, vigoureux et dispos comme jamais.

Il en était ainsi habituellement. En temps d'épreuve et d'aridité spirituelle, le Seigneur pour donner lieu à la lutte permettait un fléchissement de cet empire absolu de l'âme sur les puissances inférieures ; à part cette exception, les sens n'opposaient à Gemma parvenue à la perfection, aucune résistance, aucune répugnance, aucune lassitude.

Heureuse liberté, heureuse paix que seule apporte à l'homme la sainteté, dont elle est le fruit naturel : *Opus justitiæ pax !* (1) Il est bien vrai que la vertu est dès ici-bas une source de bonheur ! Qui n'envierait cette paix, le premier des biens de ce monde, et quel prix n'y mettrait-on point si elle était vénale ?

De ce grand calme intérieur, effluve de la patrie céleste, naissait dans le cœur de la servante de Dieu une joie profonde que parvenait seulement à troubler, par moments, la crainte d'offenser le Seigneur, ou la pensée de ses jugements insondables. Rien autre ne pouvait l'inquiéter. Elle eût vu sans effroi toutes les créatures disparaître autour d'elle, et le monde entier s'effondrer sous ses pas, pourvu que lui restât Jésus, son unique trésor. Cet état d'âme expliquait la douce gaieté de son humeur et le perpétuel sourire de ses lèvres, qui formaient un heureux contraste avec la gravité de son maintien et la majesté de son visage.

Le second fruit non moins précieux de la mortification est la pureté du cœur, qui a brillé en Gemma au degré le plus élevé qu'il soit possible de rêver dans une fille d'Adam.

Le péché, souillure de l'âme, a son principe dans les trois grandes concupiscences : l'orgueil, la sensualité et l'amour des biens terrestres. Comme la sainte enfant avait réussi de fort bonne heure non seulement à affaiblir, mais à éteindre ces trois foyers pestilentiels, le mal ne pouvait l'approcher et son âme restait pure de toute faute.

Et cependant, même arrivée au terme d'une admirable sainteté, elle se gardait bien d'un oisif repos. La candide colombe n'ignorait pas combien est corrompu le monde où nous vivons, et contagieux l'air que l'on y respire. Elle craignait toujours, et non contente des rudes efforts déployés dans le passé pour discipliner les appétits désordonnés de la nature, elle continuait de les traiter en rebelles.

Avant tout, elle fuyait les occasions. D'un jugement fin et d'un esprit avisé, malgré sa simplicité enfantine, elle discernait du plus loin le péril. « Ici, disait-elle, Jésus ne doit pas être ; donc, Gemma, fuyons. » Sans penser mal de personne, elle se défiait de tous et s'en tenait l'écart. De là cette soif de solitude qui l'eût empêchée de jamais franchir le seuil de la maison, s'il ne lui avait fallu se rendre à l'église ou accompagner parfois sa tante en ville. De là encore son éloignement des conversations et des affaires qui ne la regardaient point, comme son aversion pour les amitiés et les relations vaines. « Gemma, se disait-elle souvent, ne te fie pas à toi-même. Toute occasion peut recéler un péril ; hors de Jésus tout est tromperie ; reste seule avec Lui seul, et marche de l'avant sans t'occuper de rien plus. »

Mais le plus beau fruit cueilli par la jeune vierge sur l'arbre de la croix et de la mortification fut la chasteté.

Adorable vertu, qui devrais être l'apanage de toute âme chrétienne, dont la vocation, dit l'Apôtre. est d'être sainte et immaculée, que tu es rare dans ce monde dépravé ! Diamant céleste, qui rehaussais de tant d'éclat et de charme la beauté morale de Gemma, jusqu'à lui donner tous les dehors d'un ange mortel, jamais aucune louange n'égale ta valeur.

Écoutons Gemma parler de la chasteté dans une lettre dictée, à la prière de sa mère adoptive, pour un enfant de la famille Giannini sur le point de s'approcher de la table eucharistique. « O Marien... tu es instruit déjà de toutes choses par des prêtres saints et zélés ; cependant je sens de mon devoir de te dire aussi quelques mots. Sais-tu ce qui me tient à cœur ? C'est une vertu bien belle et bien chère aux yeux de Dieu ; Jésus réserve à ceux qui l'auront fidèlement gardée une place d'honneur dans le ciel c'est la sainte pureté. J'espère que Jésus trouvera en toi un cœur où il voudra toujours prendre ses délices. On te l'a déjà dit : Jésus se nourrit parmi les lis (2) ; tu conserveras donc ton cœur. j'aime à le croire, comme un lis sans tache. Jésus dans sa cour royale n'admet rien d'immonde ; si tu veux l'y posséder un jour, il te faut garder cette si belle vertu. Prie Jésus de t'accorder une si grande grâce. » Cette exhortation, la sainte jeune fille l'avait entendue bien des fois, dès sa plus tendre enfance, des lèvres de sa pieuse mère ; aussi, du jour où son cœur s'était éveillé à l'amour de Jésus, avait-elle entouré de soins jaloux, comme d'épines tutélaires, le jeune lis de sa virginité.

Entr'autres pratiques saintes, préservatrices du vice impur, madame Galgani conseillait à ses enfants de réciter chaque soir, en l'honneur de l'Immaculée, trois Ave Maria, les mains sous les genoux. L'innocente petite créature accomplissait cet acte à un âge où on n'en peut encore comprendre la signification. Après avoir gazouillé trois fois la salutation angélique dans l'attitude humble et pénible indiquée par sa mère, elle se relevait et disait en joignant ses petites mains : « Ma mère du ciel, ne permettez pas que je perde jamais la sainte pureté. Je me réfugie sous votre manteau virginal. Gardez-la moi bien, et ainsi je plairai davantage à Jésus. »

Gemma conserva toute sa vie cette pratique recommandée par plusieurs saints. Peu de jours avant sa mort, alors qu'épuisée de forces il lui était impossible de se tenir debout, on la surprit dans sa chambre à dire les trois Ave, les mains sous les genoux.

Toutes ses mortifications, ses pénitences, ses macérations de la chair, et, par dessus tout, la garde rigoureuse des sens, avaient pour but principal la préservation de l'angélique fleur. Estimant que la plus légère et la plus innocente liberté pouvait en altérer la suave fraîcheur, elle les abhorra toutes sans distinction. jusqu'à tomber dans de véritables exagérations.

Jamais elle ne se montrait au miroir, fût-ce pour mieux se purifier du sang qui décollait souvent de ses yeux dans ses douloureuses contemplations, ou de son front ceint des piqûres des épines mystiques.

Lorsque son cœur, littéralement embrasé d'amour céleste, brûlerait dans d'inexprimables douleurs les parties avoisinantes de la poitrine, lorsqu'il aura, sous la violence des battements mystérieux, fortement arqué trois côtes, Gemma n'approchera pas la main de son sein, elle n'y jettera pas un regard, bien qu'elle ne s'explique point, au début, des phénomènes si insolites. Elle ne s'était point départie d'une pareille modestie lorsqu'un dard de feu, parti de la plaie du côté de Jésus crucifié, avait ouvert un large stigmatisme dans son propre côté.

Dès ses premières années, d'ailleurs, la chaste fillette montrait sous ce rapport une extraordinaire sévérité. Son père ne pouvait l'embrasser, et sa propre mère devait user de la plus grande réserve dans les services intimes que reçoivent les enfants encore en bas âge. À peine âgée de sept ans, elle fit payer cher à un cousin germain la simple tentative d'une innocente caresse. Le jeune parent après

une visite à la famille Galgani, se disposait à partir il était déjà remonté à cheval lorsqu'il s'aperçut de l'oubli de je ne sais quel objet. Priée d'aller le chercher, Gemma y court, revient bientôt avec l'objet demandé et le présente avec tant de grâce que le cousin attendri se penche vers elle pour lui faire une caresse en guise de remerciement ; mais la petite fille n'a pas plus tôt aperçu le geste familier, presque criminel à ses yeux, qu'elle repousse vivement la main et le bras du jeune homme, si bien que celui-ci perd l'équilibre tombe de selle et dans sa chute se fait assez de mal.

Il était inutile de vouloir l'aider dans sa toilette. Si une servante ou même un membre de sa famille s'approchait, par exemple pour ajuster son chapeau ou lier sa chaussure « Laissez, laissez, disait-elle d'un ton résolu ; je puis bien faire toute seule. »

Dans sa dernière maladie, quelques instants avant la réception de l'Extrême-onction, on se disposait, selon l'usage inspiré par le respect de l'huile sainte du sacrement, à laver les pieds à la mourante étendue presque inanimée sur son lit. La pensée d'avoir à subir le contact d'une main étrangère consterna l'angélique enfant. L'amour de la modestie lui rendant subitement un peu de vigueur, elle profite d'un moment d'absence de l'infirmière, saisit la serviette et l'eau préparées près de sa couche et parvient à se rendre seule ces soins de propreté. Lorsque l'infirmière, de retour, veut lui offrir ses services : « Je vous remercie, répond-elle joyeuse, j'ai tout fait moi-même. »

Elle apportait une circonspection extrême dans les allusions parfois inévitables au vice impur. Loin d'user des termes du langage commun, elle s'abstenait de certains mots absolument indifférents dont se servent les âmes les plus pieuses, surtout en Toscane où l'on a l'habitude d'appeler les choses par leurs noms propres. Elle avait, pour s'exprimer, des périphrases très naturelles dans sa bouche, chose d'autant plus singulière qu'elle ignorait le mal et les différentes fautes contre la pureté. « Il est certaines choses, m'a-t-elle eu dit, que je ne comprends pas. Qui sait si je n'ai rien fait de défendu ? Il me semble bien que non. » Et elle ajoutait : « Non, je ne voudrais pas offenser Jésus ; plutôt mourir ! Plutôt devenir aveugle pour le reste de mes jours que de pécher, même légèrement, contre la sainte modestie ! Plutôt être privée de tous les sens de mon pauvre corps que d'en abuser »

Je ne sais jusqu'à quel point on peut ajouter foi à la réalité d'une locution divine dont s'est crue favorisée une sainte âme de ma connaissance ; mais elle renferme un si bel éloge de Gemma, d'ailleurs conforme à la vérité, que je me plais à le consigner ici. « Cette chère fille que j'aime tant et dont je suis tant aimé, disait le Sauveur, me demande sans cesse amour et pureté ; et moi qui suis la pureté même et le véritable amour, je lui en ai donné autant qu'une créature humaine peut en contenir. Je lui ai toujours gardé la pureté du cœur que doit posséder une épouse privilégiée du divin Époux, la conservant ainsi comme un lis céleste dans mon pur amour »

La candeur de cette fille angélique transparaissait admirablement dans son corps, qui présentait certaines qualités pour le moins fort rares. On l'eût dit formé de pur cristal. Bien que totalement négligé, il resplendissait comme s'il eût été l'objet de soins délicats. En aucun temps il n'exhalait d'odeur désagréable, même durant les fastidieuses maladies qui tinrent la jeune fille si longtemps alitée. Émerveillées de ce fait vraiment extraordinaire, plusieurs personnes, pour bien s'en assurer, restèrent jour et nuit, à maintes reprises, près du lit de l'infirmière.

Chose plus étonnante encore : bien que Gemma n'usât pour sa toilette ni de pommades, ni d'eau de senteur, ni même de savon hors le cas de véritable nécessité, un parfum très suave se dégageait souvent de sa personne et des objets qu'elle avait touchés. Comme il ne rappelait en rien ceux d'ici-bas et portait à la dévotion, On n'hésitait pas sur son origine surnaturelle. « Ne sentez-vous pas cette odeur exquise ? se disaient l'une à l'autre les personnes qui en étaient témoins : c'est notre chère Gemma. Bien sûr, Jésus, la Madone, ou son Ange gardien se trouve en ce moment près d'elle. »

Ce prodige n'est pas nouveau dans les annales de l'hagiographie ; on l'a constaté chez nombre de saints, entr'autres saint Paul de la Croix et surtout la vierge sainte Madeleine de Pazzi dont le corps, après trois siècles, répand encore par moments un arôme céleste.

Un don si rare de pureté devait passer au creuset de l'épreuve. Le démon, frémissant de rage, se fit sans intermédiaire le tentateur de l'angélique vierge. L'attaque n'était pas aisée. Par quel côté assaillir l'innocente colombe qui du vice ne connaissait même pas le nom ? Comment insinuer jusque dans ce cœur idéalement chaste ses grossières illusions ? L'esprit du mal comprit bien vite qu'il y perdrait sa peine, ou que certainement Dieu anéantirait ses efforts, et il se contenta de diriger sur les sens ses criminelles tentatives. Il présenta d'abord des tableaux impurs à l'imagination de la sainte enfant, apparut ensuite sous des formes lascives, fit entendre des propos scandaleusement indécents, mit en œuvre tous ses artifices.

Bien que Gemma ne saisis point le sens de ces paroles ni de ces gestes lubriques, sa pudeur innée, qu'elle avait à un si haut degré, y vit de l'inconvenance ; elle se mit en garde contre l'ennemi et opposa une énergique résistance. Satan redoubla ses efforts malgré leur évidente inutilité, pour effrayer tout au moins et tourmenter la chaste jeune fille que la vue de ces scènes impudiques désolait. Écoutons-la dire ses plaintes à son père spirituel.

« Quelles terribles tentations sont celles-là, ô mon père ! Toutes les tentations me déplaisent, mais celles qui touchent à la sainte pureté me font tant de mal ! Ce que j'éprouve, Jésus seul le sait, Lui qui me regarde en restant caché et se complaît dans mes luttes. »

Afin de ne point voir, autant qu'il était en elle, ces représentations impures. Gemma fermait les yeux et les tenait clos jusqu'à la disparition du tentateur ; le crucifix en main, elle appelait à l'aide son Ange gardien, ses saints protecteurs et surtout la Reine des vierges. Quand la fin du combat venait, après de longues heures, ramenant la tranquillité dans son âme, elle s'écriait toute joyeuse : « Rendons grâces à Jésus, car la journée s'est passée de la meilleure manière qu'il lui a plu. »

Le vaillant athlète de la pureté maniait d'autres armes défensives d'une trempe bien différente. Elle avait entendu dire que les saints, pour réprimer les tentations de la chair, s'infligeaient la discipline, le cilice, et que l'un d'entre eux, afin de mieux éteindre les feux de la concupiscence, s'était plongé dans un étang d'eau glacée. Ne distinguant pas entre les tentations qui émeuvent les sens et celles qui s'arrêtent, pour ainsi dire, à leur porte, sans troubler leur calme, elle crut avoir besoin des mêmes remèdes violents et entreprit d'imiter les saints avec une ardeur qui eût certainement mis en pièces son corps virginal sans l'intervention de son directeur. Parfois même, tremblante à la seule vue du danger, elle en oubliait de prendre l'avis du père spirituel et recourait éperdument à la discipline ou à la corde noueuse, hérissée de clous, dont elle étreignait fortement sa taille. Combien de fois, sous les douleurs intolérables produites par ces grosses pointes qui pénétraient dans la chair vive, n'est-elle pas tombée sur le sol, évanouie et ensanglantée. Ceux qui ont pu voir, comme moi, dans ce pitoyable état, la généreuse victime de la sainte pureté s'en sont trouvés émus jusqu'aux larmes.

Un jour d'hiver, après le repas de midi, le démon lui apparut sous les formes habituelles, d'une cynique lubricité ; écumant de rage, il déclarait vouloir la vaincre à tout prix. La vierge effarouchée lève les yeux et les mains au ciel, court sans trop de réflexion au jardin de la maison où se trouvait une vasque profonde d'eau glacée, s'approche de ses bords, fait le signe de la croix et s'y jette résolument. Bien vite engourdie par la froidure, elle allait infailliblement se noyer, lorsque une main invisible la retira de ce bain périlleux.

C'est ainsi que Gemma s'est montrée dans l'arène de la pénitence l'émule des grands héros du christianisme.

Devant de tels exemples comment ne rougiraient pas de confusion tant de chrétiens qui, tout en se proclamant les disciples d'un Dieu crucifié, se montrent si tendres à leur corps, si lents à refréner ses appétits désordonnés ? Qu'on ne l'oublie pas, d'après la parole du divin Sauveur, le royaume des cieux et plus folle raison la perfection de la vertu, ne s'acquièrent point sans violence.

CHAPITRE XV

SOIF DE SOUFFRANCES - VICTIME POUR LES PÉCHEURS.

Outre la croix que par la mortification, le renoncement et la pénitence les disciples du Christ se façonnent de leurs propres mains et portent toute leur vie, il en est une autre que le Seigneur prépare lui-même aux âmes privilégiées, c'est la souffrance ; le divin Maître l'avait particulièrement en vue dans ces paroles : Celui qui veut me suivre doit prendre et porter sa croix.

Tous les saints ont à porter l'une et l'autre. Par des pénitences volontaires et par l'abnégation ils coopèrent à l'œuvre de leur perfection, que Dieu parachève dans l'âpre creuset de la douleur. Telle est la philosophie de l'Évangile : Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei : pour établir dans son cœur le royaume de Dieu, il faut passer par le feu de beaucoup de tribulations ; sans cela, pas de véritable sainteté. À chaque degré nouveau de perfection correspond une épreuve nouvelle que les docteurs mystiques appellent « purgation passive », jusqu'à ce qu'enfin, arrivée au dernier degré qui est la ressemblance parfaite avec Jésus-Christ, l'âme peut s'écrier : « Me voici crucifiée avec Jésus ; je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi. »

Une plus grande somme de souffrance attend les plus grands saints. Gemma, que le Seigneur prédestinait à toutes les faveurs de la théologie mystique et à une éminente vertu, devait donc recevoir, non goutte à goutte, mais à torrents, l'amer breuvage de la douleur ; il en fut bien ainsi.

Je ne reviendrai pas sur les afflictions peu communes auxquelles, dès l'enfance, elle fut soumise presque sans interruption.

Ces premières épreuves n'étaient d'ailleurs qu'un essai par lequel le Seigneur la préparait à de plus grandes immolations, qui devaient trouver leur consommation sur le calvaire de son lit de mort.

Comme la souffrance, pour être méritoire et remplir les fins de la Providence, doit être volontaire, Dieu alluma d'abord dans son cœur par les moyens les plus tendres un grand désir de souffrir.

Il se montrait quelquefois chargé de sa croix. « Gemma, disait-il, veux-tu ma croix ? Regarde, c'est le présent que t'a préparé mon amour. - Donnez-la moi. mon Jésus, répondait sans hésiter la fervente enfant ; mais donnez-moi aussi la force ; qu'au moins je ne défaille pas sous son poids -Te déplairait-il, reprenait Jésus, de boire mon calice jusqu'à la dernière goutte - Accomplissez, Seigneur, continuait Gemma, votre très sainte volonté. »

Une autre fois, le Sauveur lui apparut cloué à la croix, couvert de plaies et ruisselant de sang. « Cette vue, me raconta-t-elle, me remplit d'une immense douleur. La pensée de, l'amour infini de Jésus et des tourments endurés dans sa Passion pour notre salut y vint mettre le comble, et je m'évanouis. Quand je repris mes sens, après quelques heures, je ressentis un grand désir de souffrir quelque chose pour celui qui avait tant souffert pour moi. »

Ce désir devint bientôt une véritable passion que son cœur ne put contenir. « Je veux souffrir.

s'écriait-elle. je veux souffrir avec Jésus ; ne me parlez pas d'autre chose. Je veux être semblable à Jésus, toujours souffrir tant que je vivrai, et toujours vivre pour toujours souffrir. » Dans l'extase ces sentiments revenaient continuellement sur ses lèvres avec des accents enflammés. La contemplation de l'homme des douleurs les fait naître d'ailleurs dans l'âme de tous les saints. « Non, disent-ils avec saint Bernard, il n'est pas juste que sous un chef couronné d'épines les membres vivent dans les délices. S'il souffre, eux aussi doivent souffrir ; il n'en peut être autrement, à moins d'ingratitude et de monstruosité. »

Un, jour, l'Ange gardien, pour aviver encore le feu de ses désirs, lui apparut tenant à la main deux couronnes : l'une d'épines, l'autre de lis d'une merveilleuse blancheur ; il lui offrait le choix. « Je veux celle de Jésus, dit aussitôt Gemma ; donnez-moi celle de Jésus, elle seule me plaît. » L'Ange avança la couronne d'épines ; elle la prit avec une hâte ardente, la couvrit de baisers et la pressa amoureusement sur son sein en s'écriant : « Grâces sans fin ô mon Dieu ; vive Jésus ! vivent les présents de Jésus ! vive la croix de Jésus. »

Les enseignements divins avaient produit leurs fruits dans l'âme de la jeune vierge. Restait à les couronner par l'intelligence ce vive du dernier et plus profond secret du mystère de la douleur : la réversibilité des mérites des justes.

La mission du Rédempteur, qui s'est accomplie principalement par l'expiation, n'est pas terminée ; ses disciples doivent la continuer et même la compléter, suivant l'expression de saint Paul : Je supplée à ce qui manque aux souffrances du Christ.

Mais la majeure partie des hommes, loin d'apaiser par des œuvres de pénitence le courroux de Dieu, le provoquent davantage par de nouvelles offenses. Il appartient aux justes de satisfaire à leur place et de consoler le cœur de Dieu, selon qu'il est écrit : Le Seigneur se consolera dans ses serviteurs. Ainsi sont-ils associés par l'infinie bonté de Dieu à la mission expiatrice du Sauveur.

Pour imprimer profondément cette grande vérité dans l'esprit de Gemma, Jésus lui dit dans une claire et intime locution : « Ma fille, j'ai besoin de victimes, et de victimes fortes. Il me faut des âmes qui par leurs souffrances et leurs tribulations expient pour les pécheurs et les ingrats. Oh ! si je pouvais faire comprendre combien mon divin Père est irrité contre le monde impie ! Plus rien ne retient sa justice, et il se prépare sur tout l'univers un effroyable châtement. »

Ces paroles étaient accompagnées d'une lumière céleste qui en découvrait à la saillie enfant toute la signification, tandis qu'un incendie d'amour s'allumait dans son âme. Dans l'événement de sa joie, elle s'en allait répétant à haute voix : « Je suis la victime et Jésus est le sacrificateur. Faites vite, ô Jésus. Tout ce que veut Jésus, je le veux aussi. Tout ce que m'enverra Jésus sera pour moi un présent. » Puis, prosternée la face contre terre, elle lit la prière suivante qu'elle s'empressa de soumettre à mon approbation.

« Me voici à vos pieds très saints, ô doux Jésus, pour vous exprimer ma reconnaissance de vos grandes et continues faveurs. Je vous en rends grâce ; mais si cela ne vous déplaît, je vous en demande encore une autre : c'est d'attendre. Oui, Jésus, attendez, je suis votre victime, mais attendez. Ma vie est entre vos mains, mais attendez. vous pouvez décharger sur moi votre colère, mais attendez, si cela vous plaît. Qu'en tout s'accomplisse votre saint vouloir. »

Pourquoi cette insistance dans l'imploration d'un délai ? L'humble jeune fille redoutait l'attention qu'attirent toujours les phénomènes surnaturels, et dans la croyance que mille maux mystérieux, difficiles à cacher, apprêtaient à fondre sur son corps, elle suppliait le Seigneur, comme en tremblant, de retarder au moins le côté visible de l'expiation annoncée, jusqu'à son entrée dans un monastère

qui la déroberait aux regards du monde, car elle escomptait toujours la grâce de la vocation religieuse.

À partir de ce moment, Gemma apparut transformée ; la pensée de la mission reçue d'en-haut en avait fait une créature nouvelle. La soif de la souffrance lui consumait les entrailles, et pour l'apaiser il lui en fallait à torrents. « Souffrir, disait-elle, souffrir, mais sans aucune consolation, sans le moindre soulagement, souffrir par seul amour. » Pour elle, aimer et souffrir étaient tout un, comme aussi être aimée et être éprouvée. « Je suis très contente, continuait-elle, parce que Jésus ne cesse ne me témoigner son amour, je veux dire qu'il ne cesse de m'affliger plus que jamais. »

Elle avait appris cette doctrine sublime de la bouche même du Seigneur. Un jour qu'elle lui demandait amour sur amour, elle avait entendu ces paroles : « Si tu veux vraiment m'aimer, voici mon calice où j'ai déjà trempé les lèvres ; peux-tu te boire jusqu'à la dernière goutte ? » Et Gemma avait répondu : « Doux Seigneur, mes lèvres sont aussi promptes que mon cœur ; rassasiez-moi de ce calice, énvirez-moi de cette absinthe. »

Les douceurs ineffables de l'oraison lui devinrent presque insipides, à côté des chères amertumes du calice de Jésus. « Croyez, père, me disait-elle un jour, que je renonce volontiers à toutes les consolations de Jésus ; je ne les veux pas. Jésus est l'Homme des douleurs, et je veux être la fille des douleurs. »

De telles expressions n'étaient point l'effet passager d'une ferveur éphémère, comme en conçoivent dans la chaleur de la méditation certaines âmes qui, une fois refroidies, trouvent insupportable ce qui leur avait d'abord paru doux ; tant la douleur est étrangère à la nature humaine primitivement créée dans le bonheur !

Plus se multipliaient les tribulations, plus s'en accroissait la soif dans la victime de Jésus. Prière, méditation, événements tristes ou joyeux, tout éveillait ses aspirations vers la souffrance. Et, non contente de celle du moment, elle suppliait sans trêve le Seigneur d'en redoubler la dose, d'en multiplier les formes, en un mot et selon sa propre expression, de l'en rassasier.

« Samedi soir, m'écrivait-elle, j'allai faire une visite au saint crucifix. Il me vint alors une grande envie de souffrir et je priai de tout mon cœur Jésus de la satisfaire. Depuis ce soir-là, j'éprouve une douleur de tête violente, mais si violente que je pleure presque continuellement de peur de n'y pouvoir résister. »

La fervente enfant craint d'être à bout de forces, mais elle n'en continue pas moins, sans découragement, de demander jusqu'à satiété de ce pain des larmes où elle semble goûter de mystérieuses délices. « Oui, écrit-elle, je suis contente d'accomplir en tout la volonté de Jésus ; s'il me demande le sacrifice de ma vie, je le ferai à l'instant s'il en veut d'autres, je suis prête. Il me suffit d'être sa victime pour expier mes innombrables péchés et, s'il se peut, ceux du monde entier. »

Elle endurait depuis longtemps des douleurs très cruelles lorsqu'il lui sembla voir le Bienheureux Gabriel s'approcher et lui offrir de l'en délivrer. « Non, je vous en prie, ne me les enlevez pas, répondit-elle, ou du moins laissez-m'en quelque peu, pour que je ne me trouve pas les mains vides ce soir, quand viendra Jésus. »

Pour Gemma une journée sans souffrance était une journée perdue. « Il y a eu des jours, me disait-elle en se lamentant, où je n'ai rien eu le soir à offrir à Jésus. Oh ! que j'étais malheureuse ! »

Une telle générosité plaisait infiniment au Seigneur, qui ne ménageait pas à cette épouse selon son

cœur les marques de sa satisfaction et de sa tendresse. Une fois entr'autres, ce Dieu qui veille avec tant de sollicitude sur chacune de ses créatures, lui ayant demandé si elle avait bien souffert au cours d'une longue tribulation qui durait encore : « Avec vous, répondit Gemma, il fait si bon souffrir ! Et qu'est-ce qu'une telle épreuve si vous venez ensuite en personne me consoler ? » Jésus reprit : « Sache que dans tes souffrances j'étais toujours près de toi, me complaisant dans ton courage. » Et il lui permit, pour la récompenser, de s'approcher et de baiser ses plaies saintes. « Comment, s'écria Gemma dans sa profonde humilité, pour si peu de chose une si grande récompense ? » Enhardie cependant par sa filiale confiance, elle s'approcha du Sauveur, se mit à genoux, et, le cœur en feu, baisa une à une les plaies divines, mais quand elle se releva pour appliquer ses lèvres ardentes à celle du côté sacré, elle se sentit brisée par l'amour et tomba palpitante aux pieds de son doux Maître.

La victime de Jésus était prête maintenant pour de plus grandes immolations. Sa soif de souffrance, excitée plutôt qu'apaisée par les précédentes épreuves, la rendait capable de contenir une mer d'amertume. Les abandons divins, les vexations diaboliques, la participation à toutes les douleurs de la Passion rempliront les dernières années de sa vie, jusqu'à en faire une vivante image de Jésus crucifié.

Je donne ici un simple aperçu du martyre moral que fit endurer à son cœur l'apparent abandon de Dieu. Cette épreuve est des plus fréquentes dans les voies de la perfection mystique.

Après avoir attiré l'âme plus ou moins longtemps par de célestes douceurs, Dieu commence à l'en sevrer, s'éloigne peu à peu, cache sa face, ne fait plus sentir sa présence, suspend toute communication sensible, la laisse seule, comme abandonnée dans un abîme de ténèbres, de doutes, de craintes, d'angoisses, au point qu'elle se croit presque dans l'enfer. Pour comprendre l'horreur de cet état dans les saints, il faudrait avoir comme eux entrevu les charmes infinis de l'éternelle Beauté dont ils se craignent abandonnés, et expérimenté l'immense amour dont leur cœur est embrasé pour Elle. Mais qui nous donnera une idée approximative de cette connaissance surnaturelle et de cet embrasement ? Qui nous dira combien délicieux était à Gemma ce Jésus dont elle était si passionnément éprise, combien suaves les joies qu'elle en recevait depuis sa première enfance, et combien chère l'espérance de s'énivrer un jour de félicité dans ses divines et éternelles étreintes ?

Les âmes vulgaires sont insensibles aux privations d'ordre surnaturel. Absorbées par les pauvres biens d'ici-bas, qui agréent seuls à nos sens grossiers, elles n'ont aucune expérience des biens célestes, incompatibles d'ailleurs avec ceux de la terre et se contentent de ces derniers. Mais Gemma était morte à tout le créé ; en dehors de Jésus tout lui était ennui et dégoût ; comment aurait-elle pu vivre sans Jésus ?

Aussi, écoutez ses gémissements « Je cherche Jésus et ne le trouve pas. Il semble s'être éloigné et ne plus vouloir me connaître ; et où irai-je ? et que vais-je devenir ? Pauvre Jésus, je vous en ai trop fait. Mais vous vous laisserez retrouver, n'est-ce pas ? Apaisez-vous, apaisez-vous et revenez à moi, car je n'en peux plus. Moi, loin de vous ? oh non, non ! »

Pour la consoler dans ce poignant abandon, l'Ange gardien et parfois même la divine Mère lui apparaissaient ; mais à peine y prenait-elle garde, car, privée de Jésus, tout lui manquait. Inconsolable de la disparition du divin Maître, comme Madeleine sur le Calvaire au matin de la Résurrection, elle disait à son Ange : « Où est Jésus ? » et à la sainte Madone : « Dites-moi, ma Mère, où s'en est allé Jésus ? » Elle écrivait à son directeur : « Ne sauriez-vous pas, vous non plus, m'enseigner le moyen de retrouver Jésus ? Dites-lui que je n'y tiens plus. »

La sainte enfant s'étudiait de son mieux à dissimuler ce martyre intérieur, mais sans y parvenir entièrement. Ses plus intimes familiers la voyaient souvent pâle et exténuée ; ils la surprenaient

quelquefois dans sa chambre, à genoux, les bras étendus, les yeux pleins de larmes et levés vers le ciel, la poitrine haletante, exhalant par moments de profonds soupirs : « Mon Dieu ! et vous ne voyez pas qu'ainsi je me consume ? Loin de vous je me meurs. Songez que je suis une pauvre orpheline. Je n'ai que vous et vous me fuyez ? »

Il est certain qu'un tel supplice, continué sans relâche, eût infailliblement amené la mort de la vierge aimante ; mais au plus fort de la désolation le Seigneur accourait, plein de sollicitude, et, en tendre père qu'il est, consolait son enfant, l'encourageant par de douces exhortations à vivre sur la croix. Le lecteur me saura gré de lui donner quelques-uns de ces enseignements divins, tels qu'ils sont sortis de la plume même de la pieuse jeune fille. Ce sont des documents d'une sagesse céleste, bien propres à faire du bien à toute âme chrétienne.

« Ma fille, disait le Seigneur, tu te lamentes d'être laissée dans ces ténèbres ; mais sache qu'après les ténèbres viendra la lumière, et alors tu baigneras dans une admirable clarté. Je te fais subir cette épreuve pour ma plus grande gloire, pour la joie des anges, pour ton propre avantage, et aussi pour l'exemple des autres. »

« Si tu m'aimes vraiment, tu dois m'aimer jusque dans les ténèbres. Je prends plaisir à me livrer avec les âmes les plus chères à des jeux d'amour. Ainsi, je feins de t'abandonner mais ne t'afflige pas, ce n'est pas un châtiment, c'est une invention de ma tendresse pour te détacher entièrement des créatures et mieux t'unir à moi. Je ne parais te repousser que pour t'étreindre ensuite plus fort ; et lorsque je semble bien loin, je suis plus près que jamais. Prends courage ; la paix succède toujours à la lutte, reste fidèle et aimante. Patiente donc encore si je te laisse seule, et souffre dans la résignation et dans le calme. »

« N'imites pas ces âmes qui s'attachent aux consolations et aux goûts spirituels, se souciant fort peu de la croix. Quand vient l'heure de l'aridité, elles abandonnent peu à peu leurs prières, qui ne leur offrent plus les douceurs habituelles. »

Gemma n'était certainement pas de ces âmes faibles ; elle mettait en pratique avec une rare ferveur les enseignements du divin Maître. Loin de ralentir sa marche vers Dieu, elle prenait alors un nouvel élan et s'appliquait d'autant mieux à Lui plaire qu'elle s'en voyait apparemment rejetée. Avec plus d'ardeur que jamais elle s'en allait, colombe haletante, se réfugier au pied du tabernacle, se nourrir du pain de vie à la table sainte. Elle persévérerait dans la prière vocale, quand toute méditation lui était impossible.

Enveloppée d'épaisses ténèbres qui l'empêchaient de voir où elle posait le pied, elle allait toujours de l'avant, cherchant du fond de l'abîme, de profundis, suivant son expression, à trouver Jésus. Elle souffrait sans se plaindre et apportait à ses devoirs d'état la même activité qu'au temps de la consolation. Il n'y a que la grâce de Dieu pour engendrer dans l'âme une telle magnanimité.

CHAPITRE XVI

VEXATIONS DIABOLIQUES.

Pour purifier ses élus et en faire des victimes d'expiation, Dieu se sert souvent de Satan, qui dans sa haine de l'homme est entre ses mains l'instrument le plus actif. L'Écriture sainte et surtout les annales de l'hagiographie nous offrent de nombreux exemples de cette conduite de la Providence.

Lorsque le Seigneur voulut élever saint Paul de la Croix à un plus éminent degré de sainteté, il lui dit

dans le secret de l'âme : « Je te ferai fouler aux pieds par les démons. » (1) Gemma entendit un jour de semblables paroles : « Prépare-toi, ma fille ; sur mes ordres, le démon va te déclarer la guerre, et mettre ainsi lui-même la dernière main à l'œuvre que j'accomplis en toi. »

Je puis affirmer que cette guerre fut générale, c'est-à-dire dirigée contre chacune des vertus et des pratiques par lesquelles la jeune vierge s'efforçait d'aller à Dieu. Toutes déplaisaient à l'ange du mal. qui les attaqua toutes avec une rage féroce. On eût dit que dans son ténébreux empire il n'avait d'autre préoccupation que de persécuter cette pauvre enfant, et de trouver de nouveaux moyens de l'assaillir de tentations.

La prière est l'aliment vital de la sainteté, la voie suprême vers le souverain Bien. De très bonne heure Gemma l'avait aimée et pratiquée de toute l'ardeur de son âme ; et elle lui devait des biens inappréciables. Or, que ne fit point Satan pour l'en détourner ? Impuissant à remporter un avantage quelconque par ses inspirations perverses, il excitait le trouble dans ses humeurs, afin de l'accabler tout au moins d'ennui et de dégoût ; il provoquait de violentes douleurs de tête, qui eussent conduit une âme moins énergique à l'indolence et au repos plutôt qu'à la prière ; il essayait cent autres moyens de la détacher de cet exercice divin. « Oh ! me disait-elle, quel tourment pour moi de ne pouvoir prier quelle fatigue j'endure ! et quels efforts fait ce vaurien - c'est ainsi qu'elle appelait le démon - pour lui rendre l'oraison impossible. Hier soir, il voulait me tuer ; et il l'eût fait sans l'intervention soudaine de Jésus. J'étais anéantie. J'avais bien à l'esprit le nom de Jésus, mais sans qu'il me fût possible de le proférer de bouche. »

Quelquefois l'infernal ennemi tentait de triompher d'un seul coup par des suggestions impies. « Que fais-tu donc, lui disait-il, es-tu stupide de prier un malfaiteur ? Vois comme il le torture et te tient avec lui sur la croix. Peux-tu aimer quelqu'un que tu ne connais pas et qui traite si durement ses meilleurs amis ? » De tels blasphèmes n'étaient que poussière jetée au vent, mais ils affligeaient profondément l'âme tendre et aimante forcée d'entendre outrager ainsi son adorable Jésus.

Au milieu de tant de peines, la pauvre enfant cherchait quelque réconfort auprès de son père spirituel, lui disait ses difficultés, implorait conseil et direction. Cet humble et filial recours ne pouvait plaire à l'esprit des ténèbres, qui voyait diminuer ainsi ses chances déjà si maigres de succès. Il usa de mille artifices pour isoler dans la lutte la servante de Dieu, en la détournant de son directeur. Il le lui dépeignit sous les couleurs les plus défavorables : comme un ignorant, un fanatique, un illusionné. « Ces jours-ci, m'écrivait-elle, le grappin m'en a fait de toutes. Ce monstre voudrait, en vue de ma perte, me priver de mon guide et conseiller ; mais, dût-il y réussir, je ne crains rien. »

Une telle confiance en Dieu aurait dû, ce semble, désarmer Satan ; il n'en fut rien. Devant l'inutilité de ses perfides insinuations, il prit le parti de la violence physique. Sitôt que Gemma prenait la plume pour m'écrire, il la lui sortait des mains et déchirait le papier ; parfois, la saisissant par les cheveux, il l'arrachait de son bureau avec une telle rage que des mèches entières de cheveux restaient dans ses mains brutales ; et il hurlait d'une voix forcenée : « Guerre, guerre à ton père, guerre tant qu'il sera dans ce monde » Qu'on me permette de le dire à voix basse, il n'a que trop tenu parole. « Croyez-moi, père, me disait Gemma elle-même : à l'entendre, ce vaurien vous en veut bien plus qu'à moi. »

Le démon poussa l'audace jusqu'à prendre les dehors de son confesseur ordinaire. La jeune fille, qui venait d'entrer à l'église se préparait, en attendant le prêtre, à la réception du sacrement de Pénitence. Quel n'est pas son étonnement de le voir aussitôt à son poste, sans qu'elle puisse savoir par où il y est entré. Elle ressent un grand trouble intérieur, indice infaillible chez elle de la présence du malin esprit. Elle s'approche cependant et commence sa confession. La voix qu'elle entend est bien celle du confesseur ordinaire, mais les paroles sont scandaleusement indécentes et accompagnées d'actes déshonnêtes. « Mon Dieu, s'écrie Gemma, qu'est-ce donc, et où suis-je ? » La

pure enfant, se prenant à trembler des pieds à la tête. demeure un instant étourdie. Elle se ressaisit bientôt, se lève, sort du confessionnal et constate alors que le prétendu confesseur a disparu, sans qu'aucune des personnes présentes l'ait vu s'en aller.

Le doute n'était point possible le démon avait cherché par cet artifice grossier à surprendre la sainte jeune fille, ou à lui enlever du moins toute confiance dans le ministre de Dieu.

Ce coup manqué, il en tenta un autre. Il lui apparut sous la forme d'un bel ange resplendissant de lumière et plein de sollicitude pour son bonheur. Comme avec Ève au Paradis terrestre, il déploya pour arriver à la tromper l'astuce la plus subtile. « Regarde-moi, disait-il, je puis te rendre heureuse ; jure seulement de m'obéir. » Gemma, qui n'avait pas éprouvé cette fois le trouble révélateur du voisinage du démon, écoutait tranquillement. Mais aux premières propositions criminelles de l'esprit pervers, ses yeux s'ouvrirent et elle se mit sur la défensive. « Mon Dieu, Marie Immaculée, s'écria-t-elle d'abord, à mon secours » Puis, marchant résolument sur l'ange déguisé, elle lui cracha à la face. Il disparut aussitôt sous la forme d'une grande flamme rouge, laissant sur le parquet de la chambre un amas de cendre.

Quelque temps après, nouvel assaut. « Écoutez, père, m'écrivait Gemma : hier, après m'être confessée, je rentrais à la maison. Profitant d'un moment de solitude, je me mis à genoux pour réciter le chapelet des cinq Plaies. J'arrivais la quatrième plaie, lorsque je vis devant moi quelqu'un fort ressemblant à Jésus. Il était flagellé de frais, et de son cœur ouvert le sang s'échappait en abondance. Il me dit « Est-ce ainsi, ma fille, que tu me payes de retour ? Regarde en quel état je suis. Vois-tu comme je souffre pour toi ? Et tu ne peux pas continuer à me plaire par telles pénitences ? (2) Ah ! c'était pourtant peu de chose ; tu pourrais très bien les reprendre. - Non, non, répondis-je ; je veux obéir ; je désobéirais si je vous écoutais. - Mais enfin, reprit-il, ce n'est pas le confesseur qui te les a défendues, c'est ce ..., (3). Or, tu n'es nullement tenue de lui obéir. » - Il ajouta beaucoup d'autres choses. À ces perniciox conseils je reconnus Satan, et j'étais sur le point de prendre la discipline comme d'autres fois en pareille occurrence, lorsque je me sentis autrement inspirée. Je me levai, je lui jetai de l'eau bénite et il disparut. Je retrouvai alors mon calme, non sans avoir reçu quelques bons coups dont la vilaine bête me gratifie de temps en temps. »

Ainsi donc, faute d'obtenir autre chose, l'esprit de révolte poussait Gemma, contre la défense du directeur spirituel, à des macérations nuisibles à la santé.

Pour la protéger contre les visions malfaisantes, je lui ordonnai de s'écrier à chaque apparition surnaturelle : Vive Jésus. Le Seigneur, à mon insu, lui avait donné un conseil à peu près semblable. Elle devait dire : Bénis soient Jésus et Marie. La docile enfant, pour obéir à tous les deux, joignait ensemble les deux exclamations. Les bons esprits la répétaient toujours ; mais les mauvais ne répondaient pas, ou se contentaient des premiers mots : Vive, bénis. À ce signe ils étaient reconnus, et Gemma se moquait d'eux.

Dans l'espoir de lui inspirer de l'orgueil, le démon lui faisait voir quelquefois, en songe et même dans l'état de veille, une procession de personnes vêtues de blanc, s'approchant pieusement de son lit pour la vénérer. Il lui découvrait aussi que ses lettres à son père spirituel étaient religieusement conservées pour servir un jour à sa gloire, etc., etc. Vaines tentations la servante de Dieu possédait une trop profonde humilité pour se laisser prendre comme Ève à la séduction de la vanité.

Croyant ébranler peut-être sa grande confiance en Dieu, le maudit profitait des périodes si fréquentes d'abandon et de cruelle aridité spirituelle pour redoubler dans son cœur l'affreuse crainte de la damnation. « Ne vois-tu pas, lui disait-il, que ce Jésus ne t'écoute plus, ne veut plus te connaître ? Pourquoi te fatiguer à courir après lui ? Tu n'as qu'à te résigner à ton malheureux sort. » Telle a été

pour les saints les plus illustres la tentation la plus angoissante. Gemma en éprouvait toute la force ; alors habituée à se tourner malgré tout et en toute circonstance, avec la foi la plus vive, vers son Dieu comme un enfant vers son père, elle ne tardait pas à recouvrer le calme. Aussi pouvait-elle me dire : « Ce scélérat de démon se démène ; il voudrait... Mais Jésus par ses paroles m'a inspiré une telle tranquillité que tous les efforts diaboliques n'ont pu un seul moment m'enlever la confiance. »

L'ange de la superbe, furieux de voir toute son astuce échouer aux pieds d'une faible jeune fille, en désespoir de cause leva définitivement le masque pour en venir à ses actes de violence.

Il lui apparaissait sous les formes horribles d'un monstre menaçant, d'un homme féroce, d'un chien enragé. Après avoir ainsi essayé de la terroriser, il se précipitait sur elle, la frappait, la déchirait à belles dents, la jetait ça et là comme un paquet dans la chambre ; il la traînait par les cheveux et martyrisait de toutes manières ses membres innocents.

Et qu'on ne voie pas dans ces cruels sévices des impressions purement imaginaires, car leurs effets sur le corps de la victime persistaient assez longtemps : cheveux arrachés, chairs livides, os comme broyés, douleurs atroces. On entendait parfois le fracas des coups ; on voyait le lit remuer, s'élever de terre pour retomber brusquement. Ces vexations duraient sans trêve des heures entières et même tout le cours de la nuit.

Laissons Gemma nous en raconter quelque chose. La simplicité de son style et l'ingénue sincérité de son âme dispenseront de tout commentaire.

« Aujourd'hui que je me croyais délivrée de cette vilaine bête, j'en ai été au contraire fort molestée. J'allais me reposer, pensant pouvoir dormir ; il en a été bien autrement. J'ai d'abord reçu un coup des plus terribles dont j'ai cru mourir. Le méchant avait la forme d'un gros chien noir ; il me mettait les pattes sur les épaules. Il m'a tellement fait de mal qu'à un moment j'aurais dit tous mes os brisés. Peu après, comme je prenais de l'eau bénite, il m'a tordu le bras avec une violence extrême, et je suis tombée de douleur. Les os s'étaient complètement déboîtés ; mais Jésus est venu me les remettre en place en les touchant, et remédier à tout. »

Dans une autre lettre : « Hier encore, le diable m'a assommée. La tante m'avait priée d'aller remplir les brocs des chambres. En passant les brocs dans les mains, devant l'image du Cœur de Jésus, je lui ai fait avec amour une fervente prière ; aussitôt s'est abattue sur mes épaules une bastonnade vigoureuse que je suis tombée par terre, sans cependant casser aucun broc. Encore aujourd'hui je suis très mal, et le moindre travail me réveille les douleurs. »

La sainte enfant m'écrivait encore : « Je viens de passer, comme de coutume, une mauvaise nuit. Le démon s'est présenté devant moi sous la figure d'un géant immense et m'a battue toute la nuit ; il me disait : Pour toi, plus d'espoir de salut ; tu es en mon pouvoir. J'ai répondu que je ne craignais rien parce que Dieu est miséricordieux. Alors, écumant de rage, il m'a donné un fort coup sur la tête et a disparu en criant : Sois maudite ! J'allai dans ma chambre me reposer un peu, mais je l'y retrouvai. Il recommença de me frapper avec une corde toute en nœuds. Il me battait parce que je ne voulais pas faire le mal qu'il me suggérait. Non, lui disais-je ; et il redoublait de coups, heurtant violemment ma tête contre terre. Tout à coup, j'ai eu la pensée d'invoquer le divin Père de Jésus ; j'ai crié : Père éternel, par le sang très précieux de Jésus, délivrez-moi. Aussitôt ce vaurien m'a envoyé un coup formidable, m'a jetée au bas du lit, et a heurté avec tant de force ma tête contre terre, que la douleur m'a fait perdre les sens. Je ne les ai repris que longtemps après. Rendons grâce à Jésus. »

De telles scènes se répétaient très fréquemment, et, à certaines périodes, tous les jours. La pauvre patiente y était presque accoutumée. À part les tortures corporelles, la vue du monstre infernal ne

l'effrayait pour ainsi dire plus. Elle le considérait avec la même sérénité de regard dont une colombe aperçoit un animal immonde.

Tant qu'elle n'en eût pas reçu la défense, elle s'arrêtait parfois à lui répondre et à l'humilier ; et lorsque, à l'invocation du saint nom de Jésus, la hideuse bête se roulait par terre pour s'enfuir ensuite à toutes jambes, la naïve enfant l'accompagnait de ses railleries et de francs éclats de rire. « Si vous aviez vu, père, me disait-elle, comme il s'échappait et trébuchait dans sa fuite rageuse, vous eussiez bien ri avec moi. »

J'assistais un jour la pieuse jeune fille tombée gravement malade et en danger de mort. Assis dans un coin de la chambre, je récitais tranquillement mon bréviaire, lorsque un énorme chat tout noir et d'aspect terrifiant se jeta impétueusement dans mes jambes. Il fit le tour de la pièce, sauta sur le lit de la malade, se plaça tout près de son front et arrêta sur elle un regard féroce. Mon sang s'était glacé dans les veines ; mais Gemma restait bien calme. « Eh bien ! lui dis-je, contenant de mon mieux mon trouble ; qu'y a-t-il de nouveau ? - N'ayez pas peur, mon -père, c'est ce vaurien de démon qui veut me molester ; mais ne craignez pas ; à vous il ne fera aucun mal. » Je m'approchai du lit en tremblant pour prendre de l'eau bénite, et je l'en aspergeai. La vision s'évanouit aussitôt, sans avoir pu altérer un seul moment la paix profonde de la malade.

La seule chose qui épouvantait vraiment Gemma, répétons-le, c'était la pensée de céder aux suggestions de l'ennemi et d'offenser Dieu. Bien qu'elle n'eût jamais failli dans le passé, le danger lui paraissait à toute heure imminent et la tenait dans l'effroi. Elle ne négligeait aucun moyen de défense ; croix, reliques des saints, scapulaires, conjurations, et, par dessus tout, confiant recours à Dieu, à la céleste Mère, à l'Ange gardien et au directeur de son âme. « Venez vite, père, m'écrivait-elle, ou du moins, de là-bas faites des conjurations ; le démon m'en fait voir de toutes ; aidez-moi à sauver mon âme ; j'ai peur d'être déjà dans les mains de Satan. Ah ! si vous saviez comme je souffre ! Cette nuit comme il était content ! Il m'a prise par les cheveux et me les tirait en disant : « Désobéissance ! désobéissance ! Je veux en finir cette fois, viens, viens avec moi. » Et il voulait m'emporter en enfer. Il est resté plus de quatre heures me tourmenter ; et c'est ainsi que s'est écoulée la nuit. Je redoute de l'écouter un jour ou l'autre et de finir par déplaire à Jésus. »

Dans quelques très rares circonstances, le Seigneur permit au démon de s'emparer de tout son être, de lier les puissances de son âme, et de jeter le trouble à un tel point dans son imagination, qu'on l'eût pu croire possédée. C'était pitié de la voir dans cet état misérable. Elle-même en avait une telle horreur que son seul souvenir la faisait pâlir et trembler. « Oh Dieu disait-elle, j'ai été en enfer sans Jésus, sans la divine Mère, sans l'Ange. Si j'en suis sortie sans péché, je le dois à vous seul, ô Jésus. Et cependant je suis contente, parce qu'en souffrant ainsi et en souffrant toujours je fais votre très sainte volonté. »

Si de tels assauts de la part du démon se fussent répétés plus souvent, ou eussent été de plus longue durée, la pauvre patiente, malgré toute sa résignation y eut certainement laissé la vie.

À ces tribulations, s'ajoutaient les douleurs de cruelles maladies provoquées, comme nous avons les plus fortes raisons de le croire, par l'esprit infernal lui-même.

Si on songe que Gemma se trouvait dans le même temps miraculeusement associée à tous les tourments endurés par le divin Rédempteur dans sa Passion, on aura une idée de l'étendue du martyre de cette vierge héroïque, qui s'était offerte en holocauste au Seigneur.

Elle se déclarait heureuse cependant dans cette mer de souffrances physiques et morales, heureuse de ressembler ainsi à l'Homme des douleurs, de s'élever toujours plus haut dans les pures régions de

l'amour divin, et d'expié pour sa part les péchés du monde.

CHAPITRE XVII

L'ANGE GARDIEN.

Un des dogmes les plus consolants de notre foi est celui de la garde des saints Anges. Après le péché d'origine, l'homme, affaibli et misérable, avait besoin d'aide et de conseil pour marcher dans la voie du bien et parvenir à la fin de sa création. Dans sa miséricorde infinie et sa paternelle tendresse, le Seigneur, venant au secours des pauvres enfants d'Adam qu'il voulait sauver, ne fit rien moins que les placer sous la protection des Anges, ministres de sa céleste cour.

Chacun de nous est assisté d'un de ces purs esprits que nous appelons avec raison notre bon Ange. Il nous prend par la main dès notre entrée dans la vie, pour ne plus nous quitter tant dure notre pèlerinage terrestre. « Voici, dit le Seigneur, que je t'envoie mon Ange pour marcher devant toi, te protéger dans le chemin et t'introduire dans le lieu que je t'ai préparé. »

Si Dieu pourvoit avec sollicitude aux besoins de toutes ses créatures, il prend un soin particulier des élus, qui lui sont aussi chers, dit-il Lui-même, que la prunelle de ses yeux ; et parmi les élus il a encore des préférences : de là les divers degrés d'importance de la mission miséricordieuse des Anges gardiens.

Puisque Gemma se trouvait prédestinée à un degré très élevé de gloire et de félicité célestes, il était naturel et conforme à la Sagesse divine que l'ange préposé à sa garde eût d'elle un soin tout spécial. La grâce, qui se manifestait par ailleurs dans cette âme fortunée en des phénomènes si prodigieux, allait prendre corps d'une façon non moins prodigieuse dans l'assistance de son bon Ange.

Celui qui ne connaîtrait par les Livres sacrés la touchante histoire de Tobie, et par l'hagiographie chrétienne sa fréquente répétition dans la vie des saints canonisés, serait tenté peut-être d'accuser d'in vraisemblance les détails merveilleux que je vais rapporter. Mais le Seigneur prodigue chaque jour à ses enfants des biens autrement précieux, sans que personne s'avise de lui dire : Pourquoi vous montrez-vous si bon ?

D'ailleurs la jeune fille était admirablement préparée aux faveurs de son Ange par les vertus les mieux appropriées : innocence, pureté, candeur, simplicité d'enfant, et, par dessus tout, foi très vive qui lui laissait voir comme découvert les plus hauts mystères de l'éternité. L'esprit céleste découvrait sans nul doute dans son heureuse protégée quelque ressemblance avec la nature angélique, qui lui permettait, sans trop s'abaisser, d'entretenir avec elle un commerce familial.

Le plus frappant dans ce suave commerce était la présence sensible et presque continuelle de l'Ange. Gemma le voyait de ses yeux corporels, le touchait de ses mains, comme une personne vivante, liait conversation avec lui comme avec un ami. « Jésus, m'écrivait-elle, ne s'est pas fait voir depuis six jours mais il ne m'a pas laissée tout à fait seule ; l'Ange gardien se tient toujours visible près de moi. »

Avec quelle effusion elle rendait grâces à Dieu de ce bienfait, et témoignait à l'esprit tutélaire sa reconnaissance : « Si quelquefois je suis mauvaise, cher Ange, lui disait-elle, ne te fâche pas ; je veux te montrer ma gratitude. - Oui, répondait le céleste gardien, je serai ton guide et ton compagnon inséparable. » Et il ajoutait pour la blesser d'un trait d'amour : « Ne sais-tu pas qui t'a confiée à ma garde ? c'est le miséricordieux Jésus. » À ces mots, la sainte enfant, ne contenant plus les sentiments de son âme, perdait les sens et entrait en extase en compagnie de son Ange. Ce qui se passait alors,

elle-même l'exprime par ces simples mots : « Tous deux nous restions avec Jésus. Oh ! que n'étiez-vous avec nous père. » Et rester avec Jésus, c'était se plonger, cœur et esprit, dans l'océan immense de la divinité, pour y apprendre et contempler d'ineffables mystères.

Le plus souvent, Gemma et l'Ange priaient ensemble ou louaient le Très-Haut. Les esprits célestes, d'après un saint docteur, se plaisent à assister les âmes en prière ; et l'archange Raphaël apprit au vieux Tobie que dans le temps de ses oraisons lui-même les offrait secrètement au Seigneur.

Quel cher objet de complaisance devait être pour son Ange l'admirable jeune fille, dont le cœur, comme la lampe du sanctuaire, veillait toujours devant son Dieu avec une vivacité de foi extraordinaire. Il aimait à lui apparaître, tantôt agenouillé ses côtés, tantôt élevé de terre, les ailes déployées et les mains étendues sur elle, ou jointes dans l'attitude de la prière. Ensemble ils récitaient alternativement les oraisons vocales et les psaumes ; et lorsqu'ils en venaient aux oraisons jaculatoires, c'était, suivant les propres paroles de Gemma, « à qui s'écrierait avec le plus d'âme : Vive Jésus ! Béni soit Jésus ! et autres affectueuses aspirations ; et Jésus s'en montrait si content ! »

Aux heures de méditation, le saint Ange versait dans son esprit de très hautes lumières, imprimait à son cœur de suaves et fortes impulsions ; et comme la Passion du Sauveur formait presque toujours le thème de ce pieux exercice, il lui en dévoilait les profonds mystères. « Regarde, disait-il, combien Jésus a souffert pour l'homme ; considère une à une ces plaies ; l'amour les a toutes ouvertes. Qu'il est affreux le péché dont l'expiation a coûté tant de douleur et tant d'amour ! » De telles pensées, comme autant de flèches ardentes, allaient percer en l'embrasant le cœur de la jeune fille.

Ayant assisté plusieurs fois personnellement aux prières et aux méditations de Gemma et de son Ange, j'ai pu me convaincre, par mes seules observations extérieures, de la réalité de tous les détails qu'elle me donnait ensuite dans ses comptes de conscience.

Toutes les fois, ai-je également remarqué, qu'elle levait les yeux sur l'Ange pour l'écouter ou lui parler, même en dehors de la prière, elle perdait l'usage des sens ; on pouvait alors la secouer, la piquer, la brûler, sans réveiller sa sensibilité. Mais dès qu'elle avait détourné ses regards de l'Ange ou cessé le colloque, ses relations avec notre monde reprenaient. Ce phénomène se renouvelait infailliblement à chacune de ses communications avec l'esprit bienheureux, si rapprochées fussent-elles. J'ai tenu à le noter ici - bien que je me réserve de parler dans la suite tout au long des extases de la servante de Dieu - pour fournir déjà la preuve que son commerce intime avec son céleste gardien était très réel et nullement le jeu de l'hallucination.

Toujours et partout, au milieu des occupations, en chemin, à table même, l'Ange se tenait à la disposition de Gemma et Gemma à celle de l'Ange. Aucun signe extérieur ne venait révéler leurs saints entretiens, sauf l'immobilité absolue de la voyante et l'éclat surhumain de son regard. Il suffisait de la toucher pour se persuader, à son insensibilité, qu'elle était bien ravie hors des sens et en relation avec l'au-delà.

Ces colloques respiraient souvent la plus grande simplicité, et la familiarité de l'Ange n'avait d'égale que celle de l'archange Raphaël à l'égard du jeune Tobie.

« Dis-moi, mon Ange, interrogeait la jeune fille, qu'avait ce matin mon confesseur pour être si sévère et refuser de m'entendre ? - Et le père, répondra-t-il de Rome, et en quel temps, à la lettre pressante où je lui demande une ligne de conduite sur tel point ? - Dis-moi, cher Ange, ce pécheur auquel je m'intéresse, quand Jésus me le convertira-t-il ? - Que dois-je répondre à telle personne qui me demande conseil ? Et de moi, que vous semble ? Jésus en est-il content ? Comment pourrai-je lui plaire ? » etc., de l'Ange, s'accommodant avec une charmante condescendance à cette ingénuité

quelque peu importune répondait à tout ; et l'événement ne tardait pas à démontrer l'origine surnaturelle des réponses.

Je remplirais un volume de ces diverses communications mais peut-être m'en faudrait-il un second pour défendre leur réalité, tellement elles sont souvent extraordinaires et difficilement acceptables aux yeux du rationalisme contemporain.

On peut dire, d'une manière générale, que l'Ange gardien tenait auprès de Gemma la place de Jésus. Elle lui exposait ses besoins et ceux des autres, le voulait sans cesse près d'elle dans ses craintes et surtout dans ses luttes contre l'éternel ennemi ; lui confiait divers messages pour Dieu, pour la divine Mère, pour ses saints avocats ; lui remettait même des lettres fermées et cachetées pour tel ou tel de ces derniers, avec prière de rapporter en son temps la réponse ; et la merveille est que ces lettres étaient réellement enlevées par un être invisible. Après avoir pris toutes les précautions pour m'assurer de l'intervention d'une cause surnaturelle dans leur disparition, j'ai dû rester dans la conviction qu'en ce point, comme en bien d'autres non moins prodigieux, le ciel aimait à jouer, pour ainsi dire, avec une enfant dont la simplicité lui était si chère.

Souvent elle chargeait l'obligant Gardien d'une commission particulière près d'une personne de ce monde ; et quel était son étonnement lorsqu'elle ne voyait venir aucune réponse ! « Pourtant, écrivait-elle, il y a tant de jours, je vous l'ai mandé dire par l'Ange ; comment n'en avez-vous rien fait ? Au moins pouviez-vous me faire savoir par lui que vous n'entendiez pas vous occuper de cette affaire. En tout cas, ne vous fâchez pas ; j'insiste de nouveau par cette lettre ; il s'agit d'une chose très sérieuse. »

Ainsi donc le messager céleste se trouvait constamment tenu en haleine par cette jeune vierge d'une ineffable candeur. Il se prêtait d'ailleurs volontiers à tous ses désirs, accourait, même sans être invoqué, au moindre danger, au moindre besoin, refrénait l'audace du démon toujours prêt à maltraiter sa protégée, parfois même l'enlevait de vive force à ses mains brutales.

Voici quelques traits de cette assistance de tous les instants :

Encore à la maison paternelle, Gemma venait de prendre place à la table familiale, lorsqu'une des personnes présentes, par une habitude trop répandue de nos jours, se permit un blasphème contre l'adorable nom de Dieu. La pieuse enfant ne l'avait pas plus tôt entendu qu'elle s'évanouissait de douleur et tombait de sa chaise ; mais avant qu'elle eût pu heurter de la tête contre terre, l'Ange la prenant par le bras la soutint et d'une douce parole murmurée à son cœur lui fit reprendre immédiatement les sens.

Une autre fois, perdue dans la contemplation, elle se trouvait encore à l'église à une heure tardive. L'Ange l'avertit et au retour l'accompagna sous une forme visible jusqu'au seuil de la maison.

Un jour, le démon l'avait si cruellement battue au moment de la prière du soir, qu'elle se vit dans l'impuissance de faire un mouvement. L'Ange lui offrit son secours, l'aida à se mettre au lit et fit bonne garde à son chevet.

Dans plusieurs circonstances où sa vie pouvait courir un danger, l'Ange la prévint, lui indiquant les précautions à prendre. Sans son intervention, plus d'une fois, elle eût été victime de quelque malheur, tant elle se souciait peu de sa personne. Aussi l'entendit-elle un jour lui dire d'un ton d'aimable reproche « Pauvre petite, tu es bien imparfaite ; je dois continuellement te veiller ; quelle patience il me faut avec toi ! »

La mission des Anges gardiens regarde avant tout les intérêts spirituels des âmes. Instruments de sanctification, ils doivent, dans les desseins providentiels, nous conduire dans les voies difficiles de la vertu. L'Ange de Gemma ne manquait pas une occasion de la reprendre, de la conseiller, de l'instruire même par des enseignements sacrés d'une admirable sagesse, dont la jeune fille a consigné des extraits dans ses comptes-rendus de conscience. Une fois, de peur qu'il ne s'en perdît une syllabe, l'Ange lui en fit écrire quelques-uns sous sa dictée. Par son ordre Gemma s'installa au bureau, prit la plume et le papier, tandis que lui, debout à son côté comme un maître près de son élève, commençait :

« Souviens-toi que celui qui aime véritablement Jésus parle peu et supporte tout. Je te commande, de la part de Jésus, de ne jamais dire ton avis, si on ne te le demande ; de ne soutenir jamais ton sentiment, mais de rentrer dans le silence. Lorsque tu commets quelque faute, accuse-toi aussitôt sans te laisser prévenir par d'autres. Obéissance ponctuelle et sans réplique à ton confesseur et à ses mandataires ; sincérité avec lui et avec les autres. N'oublie pas de veiller sur tes regards, te rappelant que l'œil mortifié contempera les beautés du ciel. »

Le saint ange savait user de rigueur envers son disciple ; il ne lui passait aucune imperfection et l'en corrigeait sans pitié, au point qu'elle me disait « Il est un peu dur, mon ange ; mais j'en suis bien aise. Ces jours derniers, il m'a grondée jusqu'à trois et quatre fois par jour. »

« Le vigilant gardien parut même, un temps, sortir des justes limites qu'on en juge « Hier, m'écrivait Gemma, pendant le repas, j'ai levé les yeux et j'ai vu l'ange me lancer des regards sévères. Plus tard, comme j'allais me reposer, je le regardai encore ; mais je baissai vite la vue ; mon Dieu, qu'il était courroucé ! » Tu n'as pas honte, me disait-il, de commettre des manquements en ma présence ? » Certains de ses regards étaient terrifiants. Je ne faisais que pleurer. N'y tenant plus, je suppliai mon Dieu et ma céleste Mère de me le tirer de devant. De temps en temps il me répétait « J'ai honte de toi. » - Je priais pour que personne ne le vît en cet état ; car ceux qui l'auraient aperçu n'auraient jamais plus voulu s'approcher de moi. J'ai souffert une journée entière ; impossible de me recueillir un seul moment ; je n'avais pas le courage de lui adresser la parole, tant son air persistant de sévérité me glaçait. J'aurais voulu lui demander pardon ; mais quand il est ainsi irrité, il n'y a pas danger de l'obtenir. Hier soir, je n'ai pu réussir à m'endormir. Enfin, vers les deux heures du matin, je lai vu s'approcher ; il a posé la main sur mon front, en disant : Dors, mauvaise, - et je ne l'ai plus vu.

On ne saurait exprimer les fruits retirés de ce magistère angélique par la sainte enfant, toujours affamée de vertu et de perfection. Attentive aux moindres paroles de l'ange, elle accomplissait même de grand cœur, pour réussir à lui plaire les pénitences qu'elle en recevait assez fréquemment. « Il me répugnait beaucoup, me dit-elle un jour, de faire connaître à mon confesseur certaines choses, comme l'ange me l'avait ordonné par pénitence ; j'ai obéi cependant et, de bon matin, me faisant violence, j'ai couru le lui dire Après cette victoire sur moi-même, l'Ange très content, est redevenu gracieux. »

Gemma chérissait ce gardien si dévoué au bien de son âme ; elle en avait constamment le nom sur les lèvres comme dans le cœur. « Cher ange, disait-elle, combien je vous aime ! -Eh pourquoi ? demandait celui-ci. - Parce que vous m'enseignes à être bonne, à me tenir dans l'humilité et à plaire à Jésus. »

Une vive affection dans une âme simple et ingénue engendre facilement une familiarité qui peut sembler excessive. À écouter les entretiens de Gemma avec son cher ange, à l'entendre parfois discuter vivement pour lui faire partager sa façon de voir, on l'eût pu croire en rapport tout au plus avec un égal. Quelque peu étonné moi-même dès le début, je la désapprouvai formellement et la traitai d'orgueilleuse poussant la familiarité jusqu'à tutoyer un pur esprit au lieu de trembler devant

lui. Pour l'éprouver, je lui défendis de franchir certaines limites. La jeune fille baissa la tête et répondit en toute humilité : « Vous n'avez que trop raison, père ; je me corrigerai. Dorénavant je dirai toujours vous à l'ange et quand il me sera donné de le revoir, je lui témoignerai une grande révérence et me tiendrai à cent pas derrière lui. »

À la première visite du céleste gardien, elle l'avertit de cette nouvelle ligne de conduite : « Patience, cher ange ; le père n'est pas content il me faut changer de gamine » ; et elle se garda bien de l'outrepasser tant qu'elle fut maintenue. Par la force de l'habitude il lui arrivait souvent de s'embrouiller et de confondre le tu et le vous, mais elle se reprenait, même en extase.

Quelquefois le saint ange n'apparaissait pas seul ; il amenait avec lui d'autres esprits célestes pour tenir joyeuse compagnie à leur angélique petite sœur. Dès que je l'appris, j'affectai un grand mécontentement, et j'écrivis à Gemma, toujours pour mettre sa vertu à l'épreuve, qu'il était temps d'en finir. Elle répondit : « Vraiment, père, je n'y comprends rien. Les autres, lorsqu'ils sont en prière voient leur ange. Si moi aussi je le vois, vous criez et vous vous inquiétez. Mais hier, jour de leur fêtes, je les ai tous congédiés. Le mien n'a pas voulu partir, ni l'autre dont je vous ai parlé ; qu'y puis-je ? Ne vous fâchez pas une autre fois ; je serai sage et obéissante. »

La familiarité de Gemma à l'égard de son ange était simple, spontanée et pleine d'humilité, comme en témoignent les deux apparitions suivantes, prises presque au hasard entre mille, et racontées par la jeune fille elle-même :

« J'étais au lit, très souffrante. lorsque je me sentis subitement envahie par un profond recueillement. Je joignis les mains, et de toute la force de mon faible cœur je fis l'acte de contrition avec une vive douleur de mes innombrables péchés. Tandis que mon esprit se laissait absorber par le souvenir de mes offenses, j'aperçus l'ange tout près de mon lit. Je rougis de me trouver en sa présence. Lui au contraire, avec une amabilité pleine de charme me dit : Jésus te porte une grande affection ; aime-le beaucoup. - Puis il ajouta : Aimes-tu la Mère de Jésus ? Envoie-lui souvent ton salut elle est très heureuse de le recevoir et ne manque pas de vous le rendre, à vous autres. Si elle ne le fait point toujours sensiblement, c'est pour éprouver votre fidélité. Il me bénit et disparut. »

Autre vision :

« Tandis que je faisais mes prières du soir, l'ange gardien s'est approché de moi ; me frappant sur l'épaule, il m'a dit : Gemma, comment apportes-tu tant de dégoût à la prière ? - Ce n'est pas du dégoût, ai-je répondu ; voilà deux jours que je ne suis pas bien. - il a repris : Fais ton devoir avec application, et Jésus t'en aimera davantage. - Je le priai d'aller demander à Jésus la permission de passer la nuit près de moi. Il disparut aussitôt, et, la permission obtenue, revint ô mes côtés. Oh ! qu'il s'est montré bon ! Comme il était sur le point de partir, je lui demandai de rester encore. Je ne puis, me répondit-il, il convient que je m'en aille. - Eh bien, allez, lui ai-je dit ; saluez Jésus pour moi. - Me jetant un dernier regard, il a ajouté : Je ne veux plus que tu lies conversation avec les créatures quand tu voudras parler, parle à Jésus et à ton Ange. »

Tel est, à peu près, le genre des autres apparitions. La jeune vierge devait être bien chère à Dieu, pour recevoir l'honneur d'être ainsi visitée, assistée et dirigée dans les voies de la sainteté par les esprits angéliques.

Ne l'envions pas ; car nous aussi nous avons reçu du même Père céleste un ange pour nous garder ; et si, comme Gemma, nous étions très purs, très humbles, simples de cœur, pleins de foi et de saints désirs de perfection, nous en serions entourés d'autant de sollicitude et d'autant d'amour.

CHAPITRE XVIII

DON D'ORAISON.

En rapprochant l'âme de Dieu, l'oraison la rend capable d'une vie spirituelle intense et l'achemine vers la perfection chrétienne. Elle a divers degrés, qui se confondent avec une union de plus en plus intime avec le souverain Bien. Les premiers appartiennent à la méditation ordinaire où l'on approfondit les vérités éternelles en vue d'exciter dans la volonté des sentiments et des résolutions salutaires ; ils ne sortent point du domaine de la vie ascétique.

La plupart des âmes s'arrêtent là, et ne passent jamais outre. Quelques-unes, plus favorisées du ciel, sont introduites dans les voies de la contemplation infuse qui est le propre de la vie mystique.

La contemplation infuse est une ascension sublime de l'âme vers Dieu, accompagnée d'un regard de l'intelligence, simple, affectueux et ravi sur les choses célestes, et pleine d'une suavité ineffable.

Dans la méditation ordinaire, pour arriver à goûter la douceur des vérités éternelles il faut travailler et souvent peiner de ses trois puissances : la mémoire, l'intelligence et la volonté ; dans la contemplation infuse, plus de réflexion, rigoureusement parlant, ni de raisonnement, ni d'applications ; l'esprit est transporté, suspendu, abreuvé de jouissance devant les merveilles de l'éternité, entrevues dans une lumière extraordinaire. En un mot, et toutes proportions gardées, le mystique voit d'ici-bas dans la lumière de la grâce les réalités divines, comme le bienheureux les voit au ciel dans la lumière de la gloire.

Après ces notions sommaires, indispensables pour me faire comprendre dans une matière si peu connue de la plupart des chrétiens, nous allons admirer en Gemma son esprit d'oraison en général, et suivre les progrès de son âme dans les voies de la méditation et de la contemplation.

Nous l'avons vue, toute petite, tourmenter sa mère et ses maîtresses pour en apprendre à mieux prier. À peine avait-elle pu comprendre le prix de ce saint exercice qu'elle fuyait pour s'y livrer la compagnie de sa famille, et restait seule de longues heures dans sa chambrette, en conversation avec Dieu, ou occupée à un travail recueilli.

Son horreur de tout ce qui enchante, en les distrayant, les esprits et les cours vulgaires, son détachement absolu de tout le créé, sa rigoureuse garde des sens, sa délicatesse de conscience, portée jusqu'au scrupule, la mortification continuelle de ses appétits et l'active pratique des plus belles vertus n'avaient qu'un but : lui frayer les voies à un intime commerce avec Dieu. Or, un tel succès vint couronner ses premiers efforts, qu'elle fut bientôt à même de tenir continuellement son regard fixé sur Dieu, comme l'aigle sur le soleil, sans fatigue aucune.

Si la fin de l'oraison consiste à se tenir devant Dieu, uni à lui dans la foi, il faut avouer que dès le début, Gemma en avait reçu le don à un degré très élevé.

Elle n'avait nul besoin comme nous, pour s'absorber en Dieu, de se mettre en prière et de recueillir avec effort les puissances de son âme ; le Seigneur restait présent à sa pensée en tout temps et en tout lieu, sans que rien pût l'en distraire. Ceci apparaîtra vraiment extraordinaire si l'on songe que la pieuse enfant, tout en détestant de se mêler d'affaires étrangères, apportait une telle exactitude à tous ses devoirs, qu'on pouvait lui confier n'importe quel travail, dans la certitude de le voir exécuter à la perfection.

Une fois seulement, elle s'accusa d'inattention à la présence divine. Le fait était bien insolite, car elle

y vit un grand malheur dont elle s'empessa de me donner connaissance en ces termes :

« Ces jours derniers j'ai commis un gros manquement ; c'est beaucoup que Dieu ne m'ait pas foudroyée. Ômiséricordieux Jésus ! Monsieur Laurent m'avait chargé de faire un compte. Je m'y appliquai un peu trop peut-être, et je sortis de la présence de Dieu ; mais ce fut à peine l'espace d'une minute, et je rentrai bien vite en moi-même. Je sollicitai le pardon de Dieu, qui me l'accorda aussitôt. »

La seule vue de l'admirable jeune fille donnait l'impression saisissante de sa continuelle union avec Dieu. La majesté de son visage, la gravité de son maintien, sa sobriété de paroles, la virginale modestie dont s'enveloppait toute sa personne, et ce sourire suave et spontané qui fleurissait ses lèvres, disaient éloquemment à tous que Gemma vivait de la pensée de son Dieu et n'était que de corps en ce monde.

Son application continue aux choses célestes, devenue toute naturelle, ne produisait jamais la moindre lassitude, au contraire, elle devait s'imposer pour l'interrompre une énorme violence, comme en témoignent les faits suivants dont je puis garantir la parfaite authenticité puisqu'ils se sont produits sous mes yeux.

Je me trouvais dans la famille Giannini. Pendant le dîner, m'apercevant que la chère enfant, placée en face de moi, ne sortait point de son profond recueillement, je lui fis remarquer, en ma qualité de père spirituel, que ce n'était ni le moment ni le lieu de faire oraison. Aussitôt on put voir son visage se couvrir de pâleur, et tout son être dans une sorte de frémissement ; elle continua cependant de manger, sans tenir compte de la souffrance morale révélée par ses traits.

Au sortir de table, je vis ses vêtements détrempés et dégouttants de sueur. comme si elle se fut plongée toute habillée dans un bain. « Et qu'est cela ? lui demandai-je. souverainement étonné. - Vous le savez bien père, me répondit-elle avec une incomparable candeur ; ne m'avez-vous pas enlevé Jésus durant le repas ? et puis-je rester sans penser à Lui ? » Je détournai la conversation et d'un certain air de mépris l'envoyai changer d'habits.

Quelques heures après, je réitérai mon ordre et l'étrange phénomène se reproduisit je le renouvelai pour la troisième fois, et toujours avec le même résultat. Je n'insistai plus, dans la crainte que le cœur de la sainte enfant ne vînt à se rompre sous l'effort extraordinaire dépensé pour m'obéir, et tant je souffrais moi-même de la voir dans une telle torture. Mais, comment cet ange se trouvait-il encore sur la terre ?

Cette union perpétuelle avec Dieu ne consistait pas seulement dans ce recueillement plus ou moins senti qu'éprouvent toutes les âmes chrétiennes lorsqu'elles se rappellent pieusement la présence divine ; c'était un exercice de haute oraison, plein de douceur et de spontanéité. Gemma parlait à son Dieu, l'écoutait, prenait en lui ses délices, et, passant avec une admirable aisance des pensées les plus abstraites aux sentiments ordinaires, lui proposait ses doutes, en implorait des faveurs pour telle et telle âme, le remerciait de celles déjà reçues.

Tel était son esprit de recueillement et l'occupation des vingt-quatre heures de sa journée. Je dis des vingt-quatre heures, car son sommeil, très court et fait de reprises, n'interrompait pas, ou à peine, son oraison. À chaque réveil elle en reprenait le fil et arrivait ainsi jusqu'au matin.

C'était à la fois une édification et un charme d'assister à son réveil définitif. Elle se signait dévotement avec le crucifix qui ne quittait pas ses mains durant le sommeil, le baisait avec amour, et vous envoyait un sourire empreint d'une grâce céleste.

Après avoir ainsi sanctifié la nuit ; comme si elle l'eût passée tout entière à l'église, elle se levait sans fatigue ni lourdeur de tête.

On l'entendit un jour dire dans une extase, en faisant allusion à cette oraison de nuit « Voyez, ô Jésus, même la nuit, quelles heures, quelles heures... ! Je dors, mais, ô Jésus, mon cœur ne dort pas ; il veille sans cesse, toujours uni à vous. » On comprendra que cet ange dût faire peu d'usage des formules de prières vocales. Elle récitait le rosaire en famille, de temps en temps la couronne de la Passion et celle de Notre-Dame des Sept Douleurs, pour se guider dans la méditation des mystères douloureux, et c'est tout. « Je ne gagne pas, me disait-elle, à lire des prières dans les livres. Mon âme n'y trouve pas de nourriture et se fatigue. Aussi je prie de moi-même, comme je peux. » Elle improvisait en effet ses prières sous l'inspiration de la grâce et selon ses besoins. On me saura gré d'en transcrire quelques-unes, fidèlement recueillies sur ses lèvres dans des moments extatiques. Peut-être ne les trouvera-t-on pas inférieures aux soliloques de saint Augustin.

« Louange à l'amour passionné de Jésus, qui dans sa pitié pour ma misère m'offre tous les moyens de parvenir à son amour ! Vous êtes, ô Jésus, un trésor qu'un temps je n'ai pas connu ; mais aujourd'hui, Jésus, je vous connais : vous êtes tout mien, surtout votre Cœur. Oui, il est à moi votre Cœur, parce que vous me l'avez donné bien des fois. Mais votre Cœur est plein de lumière, et le mien plein de ténèbres. Quand donc passerai-je de mes ténèbres à la lumière sans ombre de mon Jésus ?... »

« Comment pourrais-je vous louer, mon Dieu ? Lorsque vous m'avez créée, vous l'avez fait sans moi ; sans moi aussi vous avez toute la louange que vous méritez. Qu'elles vous louent donc toutes les œuvres que vous avez faites selon la grandeur de votre majesté. Mon esprit a un commencement et des bornes ; mais la louange que Dieu possède, sera toujours sans bornes : et quand nous vous louons, ô Seigneur, ce n'est pas nous, c'est vous qui vous louez en vous-même. »

Une autre fois, Gemma priait ainsi pour elle-même :

« Jésus, je viens à vos pieds vous demander une grâce. Si vous n'étiez pas tout-puissant, je ne vous la demanderais pas. Oh ! comment pouvez-vous délaisser mon âme si brûlante de désirs ? Mépriseriez-vous les désirs que vous-même allumez dans les cœurs ? Cette grâce, je la veux, et vous me la donnerez, n'est-ce pas ? Ô Jésus, ayez pitié de moi qui tant de fois vous ai prié pour les autres ; ayez pitié d'une pécheresse qui vous a coûté la vie. Pardonnez-moi, mon Dieu ; je suis orpheline ; je n'ai plus de père, je n'ai plus de mère ; ayez pitié des orphelins ; je suis un fruit de votre Passion. »

Je possède assez de ces tendres colloques pour en remplir un volume.

Parfois la fervente jeune fille exhalait les sentiments de son âme en de brèves aspirations toutes de feu : « Ô Jésus, ô Dieu de mon cœur ! ô Père, seule avec vous seul ! Quand viendra le moment de vous voir face à face ? Ô terre, que tu m'es vile ! Ô croix de mon Jésus, que tu m'es chère » et autres semblables jaculatoires qui du cœur montaient à ses lèvres lorsqu'elle se croyait seule.

Elle avait fait un choix des versets de psaumes les mieux appropriés aux dispositions de son âme, et s'en servait particulièrement aux périodes d'aridité plus profonde, et lorsque l'excès des angoisses intérieures paralysait son esprit et son cœur. Dans les aridités ordinaires ces deux dernières facultés jouissaient de leur libre exercice, aussi bien, sinon mieux qu'au temps de la consolation, avec cette seule différence que son oraison était alors douloureuse et excitait la pitié, au point de briser d'émotion le cœur des personnes présentes.

En traitant de la contemplation, les auteurs la distinguent en infuse et en acquise. La première est un

pur don de Dieu, indépendant de toute industrie humaine ; la seconde, bien moins élevée, moins lumineuse et moins douce, s'acquiert par nos seules forces aidées de la grâce ordinaire, et au moyen de l'exercice plus ou moins long de la méditation.

Par la méditation, en effet, on s'habitue à la pensée des biens éternels ; l'esprit et le cœur s'épurent, se spiritualisent de plus en plus, au point de n'avoir plus à recourir à la réflexion et au raisonnement pour se plonger dans un profond recueillement. La vue d'une image, une seule pensée suffisent alors pour soustraire l'âme à l'influence des faits extérieurs et la fixer en Dieu dans un regard tranquille et presque extatique.

Gemma pratiqua également cette dernière forme d'oraison. Elle ne fut pas toujours passive, en effet, dans les voies spirituelles pour se rendre digne des dons divins elle mit en jeu son activité naturelle. Toute enfant, elle débuta par la méditation ordinaire à laquelle, en dehors de ses moments libres, elle consacrait deux heures fixes de la journée : le matin à l'église, et le soir avant le sommeil.

Aucune des règles communes indiquées par les maîtres spirituels n'était omise : préparation éloignée, consistant dans le recueillement habituel et le choix anticipé du sujet de la méditation ; préparation prochaine, avec ses actes de foi, de contrition, de prière, etc. ; représentation du mystère par la mémoire et l'imagination ; considération de ses différents aspects par l'entendement ; application à soi-même des vérités qui s'en dégagent ; enfin, actes et affections de la volonté.

Les attributs divins et la Passion du Sauveur formaient le thème habituel de ses méditations ; Dieu et le Calvaire : c'est vers ces deux termes que convergeaient infailliblement toutes ses pensées.

Gemma pouvait sans lassitude et même sans la moindre distraction prolonger des heures entières le saint exercice. Sitôt qu'elle engageait avec le Seigneur ces doux entretiens, le monde disparaissait entièrement de l'horizon de son esprit ; elle n'était plus de la terre : privilège insigne et très rare qu'elle reçut dès son enfance.

Une méditation si profonde faisait souvent place à la contemplation infuse, dont Gemma connut de très bonne heure la douceur, et les fruits.

Si, par exemple, la beauté de Dieu, sa sainteté, sa miséricorde ou sa justice faisaient l'objet de sa méditation, ces perfections divines lui apparaissaient comme dans un miroir ; elle en considérait la grandeur, la profondeur, et y découvrait, autant qu'il est permis à l'esprit humain, d'ineffables secrets ; puis, dans le silence de toutes les puissances de son âme, elle se reposait et jouissait en cette contemplation.

Dans la méditation des mystères de la Passion, après les premières considérations son esprit se perdait comme dans une mer sans rivage, tandis que son cœur se fondait de douleur et d'amour.

Voici d'ailleurs en quels termes elle me rendait compte de son oraison :

« Je fais la méditation sans aucune fatigue. Mon âme se sent de suite abîmée dans l'immensité de la grandeur divine, et s'absorbe tantôt en un point, tantôt en un autre. Je réfléchis d'abord qu'étant créée à la ressemblance de Dieu, Lui seul doit être mon unique fin. Il me semble alors que mon âme, délivrée de la pesanteur du corps, s'envole vers Jésus ; et me trouvant ainsi en sa présence, je me perds toute en Lui. Je me sens aimer ce céleste amant de ses créatures ; plus je pense à Lui, et plus je le trouve doux et aimable. »

« D'autres fois, il me semble voir en Jésus une lumière divine et un soleil d'éternelle clarté, un Dieu

grand auquel, au ciel et sur la terre, tout sans exception se trouve assujetti ; un Dieu dont la volonté est servie par la toute-puissance. Je le vois, parmi les biens, le bien souverain, le bien qui existe par soi-même. Dans l'infinie perfection de Jésus je trouve ainsi toute chose. »

« Je me perds encore dans sa bonté, et alors presque toujours mon esprit prend son essor vers le paradis. Jésus est bon infiniment, et un jour j'espère jouir en Lui de tous les biens. »

« Je termine l'oraison en priant Jésus d'accroître en moi son amour sans mesure. »

« Dans l'oraison, m'écrivait-elle encore, je suis comme hors de moi dans une paix et une tranquillité qui ne peuvent s'expliquer. Je ne distingue plus en quel lieu je me trouve, ni si j'ai l'usage des sens. Je me sens attirée par une force ; mais ce n'est pas une force violente, c'est une force douce. Lorsque je goûte ensuite la plénitude de la douceur que donne la possession de Jésus, j'oublie entièrement que je suis de ce monde je sens que mon âme est pleine et n'a plus rien à désirer le cœur est satisfait, car il possède un bien immense, infini, un bien incomparable et sans défaut. Le bonheur que dans sa bonté et sa charité sans limites me fait goûter Jésus est si grand que, après l'oraison, je ne recherche ni ne veux plus rien sur la terre. »

« Je n'éprouve pas toujours un amour de jouissance ; parfois je suis prise dans l'oraison d'une si forte douleur de mes péchés qu'il me semble devoir en mourir. »

À une demande d'éclaircissements Gemma répondait : « En entrant en oraison, je ne vois pas Jésus des yeux du corps, mais je le connais distinctement ; il me fait tomber en un doux abandon, et dans cet abandon je le connais. Sa voix se fait entendre si fort qu'elle pénètre plus avant dans mon cœur, je l'ai dit souvent, que ne le ferait un glaive à double tranchant. Les paroles de Jésus sont des paroles de vie éternelle. »

« Quand je vois ainsi Jésus, et que je le sens, il ne me semble voir ni une beauté corporelle, ni une forme ; il ne me semble pas entendre un chant suave, une harmonie ; mais quand je vois et sens Jésus, je vois une lumière infinie, un bien immense ; sa voix n'est pas articulée, elle est plus forte et se fait bien mieux entendre à mon esprit. »

Évidemment, une oraison si haute est du domaine de la contemplation infuse, qui se fonde sur la plénitude des dons du Saint-Esprit, et tout particulièrement sur ceux d'intelligence et de sagesse. Le premier permet à l'âme de plonger un regard pénétrant et sublime dans les mystères de la foi ; le second lui en fait apprécier la valeur et l'inonde de la suavité et des joies inséparables de la contemplation.

Gemma possédait ces deux dons de l'Esprit-Saint à un degré extraordinaire, comme il ressort de ses lettres à son directeur, de ses comptes de conscience, des paroles de ses extases, et de toute sa conduite. Cette vierge plus angélique qu'humaine était surnaturellement douée d'un esprit subtil et profond, capable d'atteindre sans effort aux plus hautes conceptions spirituelles et de se plonger dans le Bien infini ; tandis qu'un fin discernement et une rare prudence lui faisaient préférer à tous les autres les biens éternels, qu'elle recherchait avec avidité et aimait d'une indicible affection.

Ainsi élevée par ces dons éminents au-dessus de l'infirmité native, et fortifiée par la lumière céleste qu'à certains moments le Seigneur déversait dans son âme, elle voyait l'unité de la nature divine et la Trinité des personnes, l'union ineffable du Verbe avec la nature humaine dans l'incarnation, les mystères de la sagesse, de la justice et de la miséricorde de Dieu dans le gouvernement de ses créatures, tout ce que la foi chrétienne présente de plus impénétrable. Elle le voyait autant qu'il est permis en ce monde d'épreuve ; et cependant ses désirs n'étaient pas assouvis ; comprenant qu'on

peut s'élever encore plus haut et scruter plus à fond, elle aspirait à mieux ; elle soupirait ardemment après la vision de Dieu face à face. Une fois entr'autres on l'entendit s'écrier « Oh ! qui me donnera les ailes de la colombe pour m'envoler dans votre sein, mon Dieu ? Donnez-les moi, vous, Seigneur, les ailes de la contemplation. Comment faire pour arriver jusqu'à vous ? Brisez, brisez ces chaînes qui me retiennent captive. Il est beaucoup de choses, ô Jésus, dont la contemplation est comme une nourriture pour mon âme ; mais en aucune elle ne sait se reposer. Vous seul êtes son repos. »

Si la parole humaine n'avait été impuissante à rendre les flots de lumière céleste de ses contemplations, elle aurait pu, disait-elle, écrire des volumes sur chacun des mystères de nôtre foi. Cependant afin de se faire comprendre de son père spirituel, qu'elle voulait au courant de tout, elle s'aidait, comme nous l'avons déjà vu, de figures et de similitudes corporelles.

« Imaginez-vous, écrivait-elle, une lumière d'une infinie splendeur, qui enveloppe tous les êtres, les pénètre et les éclaire, les anime et les vivifie ; ils n'existent que par cette lumière ; en elle et par elle ils ont la vie ; c'est ainsi que je vois mon Dieu, et les créatures en lui. »

« Imaginez-vous un incendie remplissant l'univers et s'étendant infiniment au-delà ; qui embrase tout sans rien consumer, et en embrasant illumine et répand la vigueur ; ceux qu'entourent le plus ces flammes sont les plus heureux et désirent le plus ardemment d'en être brûlés c'est ainsi que je vois nos âmes en Dieu. »

Elle disait au sujet de la sainte Trinité : « Il me semble voir trois personnes dans une lumière immense, unies en une seule essence trinité dans l'unité, unité dans la trinité ; et comme unique est l'essence de cette trinité, unique aussi est sa bonté, unique sa béatitude. »

Le confesseur ordinaire lui demanda un jour au confessionnal d'expliquer clairement ce qu'elle entendait par cet auguste mystère de la Trinité. Gemma s'y essaya et dans une illustration divine pénétra si avant dans ces insondables arcanes qu'elle m'écrivait dans la suite : « Arrivés au plus beau, nous restâmes tous deux sans parole. »

« Il n'est point facile d'exprimer l'abondance des douceurs dont l'abreuvait la profonde contemplation de ces vérités sublimes ; souvent, ne pouvant en soutenir la plénitude, elle tombait évanouie ou se perdait dans l'extase. » « Comment expliquer, disait-elle, ce que j'éprouve en ces moments ? C'est tout le ciel qui se déverse dans mon âme. D'abord naît la surprise, puis la stupeur ; l'esprit demeure confondu, anéanti ; le cœur bat bien fort, désemparé, il souffre et jouit en même temps et ne voudrait plus retourner à la banalité de la vie ordinaire. Au sortir de l'oraison dans quel état on se trouve ! Je ne sais si vous l'avez jamais éprouvé. Mon Dieu, que vous êtes bon pour moi ! »

Ces hautes illustrations, très fréquentes, la surprenaient en tout temps, au milieu des occupations les plus distrayantes aussi bien que dans l'oraison. Subitement une lumière mystérieuse éblouissait son esprit, aussitôt suivie d'un profond recueillement ; toute pensée terrestre s'évanouissait pour la laisser, seule en contemplation devant l'infinie beauté de Dieu ou les merveilles de la patrie céleste.

Gemma désignait le phénomène surnaturel qui la ravissait à ce monde par cette expression ingénue ! La tête m'est partie. « J'étais à la cuisine, écrivait-elle, causant près du feu avec la femme de service, lorsque je sentis l'action divine habituelle avant que j'eusse pu m'échapper la tête m'était partie et je me trouvais avec Jésus. »

Reste, reste avec ton bien-aimé Maître, créature fortunée personne ne t'enviera un sort si bien mérité.

La contemplation est de trois sortes intellectuelle, imaginative, et mixte. La première procède par voie d'espèces purement intellectuelles, c'est-à-dire, indépendantes de toute image sensible ; la seconde, par des images déjà perçues par les sens, mais combinées par Dieu, ou bien par des images divinement imprimées à l'instant même ; la troisième participe de l'une et de l'autre, soit que les images sensibles proviennent de Dieu, soit qu'elles se forment d'elles-mêmes en vertu du lien naturel qui unit l'intelligence aux sens.

La contemplation intellectuelle, rigoureusement telle, est très rare, de l'avis unanime des théologiens, car la grâce évite de violenter sans nécessité notre nature, se bornant à la corriger dès qu'elle contrecarre son action. Aussi la forme mixte, où les images sensibles apparaissent par une concomitance naturelle, est-elle la plus commune. Gemma en était le plus souvent favorisée. Après l'oraison elle se rappelait fort bien l'objet de sa contemplation et, quoique en termes nécessairement très imparfaits, pouvait en donner une idée à l'aide de figures ce qui eût été impossible si l'imagination se fût trouvée totalement exclue de sa vision.

L'imagination de la jeune mystique, très sobre, restait inerte dans ses prières ordinaires ; elle entrait seulement en activité dans la contemplation des mystères objectivement sensibles, comme l'humanité sacrée du Sauveur, mais alors avec quelle délicatesse ! Elle lui découvrait les divines beautés de Jésus, lui dépeignait les flammes de son cœur, les plaies profondes, le corps ensanglanté, la tête percée d'épines ; puis, se mettant pour ainsi dire à l'écart, elle laissait l'esprit et surtout le cœur poursuivre l'œuvre à l'aide des lumières les plus vives, des impulsions les plus douces.

Aux premiers débuts de Gemma dans les voies mystiques, l'Esprit divin, pour s'accommoder à son enfantine simplicité, l'instruisait par la contemplation purement sensible et imaginative. Il lui montrait, par exemple le Père éternel sous la forme d'un vénérable vieillard revêtu de tout l'honneur de la paternité, et de la majesté d'un juste juge ; sa bonté infinie, comme une pluie bienfaisante qui s'infiltre doucement dans la terre, ranime et vivifie les plantes, les couvre de fleurs et de fruits.

Même lorsqu'elle eut atteint les derniers degrés de la théologie mystique, les contemplations sensibles alternaient quelquefois avec les plus abstraites et les plus élevées, suivant une conduite assez ordinaire de la Providence.

Il semble d'ailleurs que sa rare simplicité, toujours croissante d'année en année, dans la mesure même de sa sainteté, inclinât le cœur de Celui qui aime à jouer avec les âmes simples, à la traiter encore parfois en enfant. On surprenait de temps à autre sur les lèvres et sous la plume de la jeune fille, à côté des pensées les plus sublimes, les termes naïfs, familiers et tendres avec lesquels, toute petite, elle parlait du Père éternel « le divin Papa de Jésus, » de son ange « qui l'épie, » de la céleste Mère « qui la caresse et la presse sur son sein. »

Le Seigneur dans sa sagesse infinie conduit ainsi les âmes dans des voies toujours harmonisées avec leur nature et la diversité de leurs facultés. À toutes il départit la grâce sous des formes et dans des mesures différentes et proportionnellement à leur fidélité.

Sans doute, tous les chrétiens ne sont pas appelés à la contemplation mystique, mais il n'en est pas moins vrai, selon la remarque de l'auteur de l'Imitation, que ce don sublime d'oraison n'est si rare aujourd'hui, que parce que très peu cherchent à s'en rendre dignes.

CHAPITRE XIX

LA VIERGE SÉRAPHIQUE.

Il y a dans la contemplation infuse, qui est l'âme de la vie mystique, divers degrés par lesquels l'homme s'élève à la plus sublime union avec Dieu. Les théologiens les réduisent à neuf, qui correspondent à autant de degrés d'amour divin. En les parcourant tous, comme on va s'en convaincre, l'heureuse Gemma a mérité le glorieux nom de vierge séraphique.

Pour décrire la merveilleuse ascension de cette âme d'élite et dévoiler les secrètes opérations de la grâce divine, j'emprunterai le plus possible ses propres paroles, si expressives dans leur simplicité.

Le premier degré de la contemplation est le Recueillement infus : il est produit par une lumière extraordinaire que Dieu communique soudainement à l'intelligence, et dont l'influence, atteignant jusqu'aux sens internes et externes, les pacifie et les tourne doucement vers l'âme ; c'est un attrait qui éloigne des créatures les pensées et les inclinations, pour les diriger uniquement vers le souverain Bien. Le corps lui-même prend une attitude recueillie et reste sans mouvement, quels que soient le temps et le lieu où l'esprit se trouve investi de cette lumière inattendue.

Gemma fut gratifiée, dès sa première enfance, de ce degré de contemplation ; son cœur, encore tout parfumé des grâces du baptême, se sentit puissamment attiré vers Dieu et enflammé pour Lui d'un tendre amour. « Dieu seul me suffit, disait-elle, je ne veux que Lui ; ne me parlez pas d'autre chose. Vous savez, ô Jésus, que je n'aime rien en dehors de vous. Qu'on me mette en pièces ; pourvu que vous me restiez je serai heureuse. »

Notre Dieu est si doux et si suave, dit le Psalmiste, qu'il suffit de le voir et de le goûter une seule fois pour en demeurer épris. Or, ce n'est pas une fois, mais presque continuellement que l'angélique jeune fille était favorisée des lumières éclatantes de la contemplation, et embaumée de la suavité de la présence divine aussi, à voir comme elle tenait sans cesse tournés vers Jésus son esprit, son cœur, ses sens, tout son être, l'aurait-t-on dite une épouse blessée d'amour pour son céleste époux. Telle est bien l'impression que laissaient sa seule vue et surtout ses entretiens. Ses paroles, brèves et concises, étaient d'ordinaire embrasées « Oh ! si tous savaient combien Jésus est beau, combien il est aimable, on ne rechercherait que son amour. Comment est-il si peu aimé ? C'est perdre son temps que de le donner aux créatures. Notre cœur est fait pour aimer une seule chose : notre grand Dieu. »

Après de semblables effusions Gemma rentrait dans son recueillement habituel.

Le Silence spirituel constitue le second degré de la contemplation. Captivée par une lumière plus vive, par un attrait plus fort et plus suave, l'âme demeure stupéfaite, interdite devant la majesté du Seigneur, sans pouvoir proférer une parole. L'imagination elle-même, émerveillée devant cette manifestation de l'au-delà, s'abstient de tout mouvement susceptible de troubler la paix céleste de la faculté intellectuelle, et l'âme goûte ainsi, dans le silence de ses puissances intérieures, quelque avant-goût du paradis.

Ce degré, plus parfait, de contemplation et d'union amoureuse alternait très souvent en Gemma avec le premier. Au milieu de son recueillement infus, où les sentiments de confiance, de reconnaissance, de louange et d'humilité se donnaient libre cours, soudain l'illumination devenait plus intense, l'amour plus ardent, et elle restait en suspens, immobile. pour revenir quelque temps après aux sentiments.

Il était facile dans ses prières de constater l'alternance. Dans le premier état, les divers mouvements de l'âme se peignaient successivement sur sa physionomie, qui, dans le second, n'accusait aucun changement.

La jeune mystique me rendait compte, en ces termes, de ce dernier mode d'oraison : « J'ai été devant Jésus ; je ne lui ai rien dit, et il ne m'a rien dit : nous sommes restés tous deux en silence. Je le regardais, et il me regardait. Mais si vous saviez, mon père, comme c'est douce chose de se tenir ainsi devant Jésus ! L'avez-vous jamais éprouvé ? On voudrait toujours y rester ; quand tout à coup Jésus dit : allons - et cette lumière s'éloigne. Mais le cœur ne se refroidit pas de sitôt. »

Longtemps en effet après la contemplation, toujours de brève durée à ce degré. le cœur de la servante de Dieu restait encore brûlant. On peut attribuer à la fréquence de ce silence surnaturel la taciturnité de la jeune fille et son recueillement ininterrompu. Avec de telles ardeurs dans l'âme et le délicieux souvenir de la beauté infinie que l'on vient de contempler, comment se plaire parmi les créatures ?

L'habitude de goûter dans le silence la douceur de la présence divine dispose à l'oraison de Quiétude, troisième degré de la contemplation. C'est une union plus intime et presque habituelle avec Dieu, fondée sur le sentiment très vif de sa sainte présence ; elle procure un grand calme intérieur, un repos plein de charmes. Celui qui en a la fréquente expérience peut aisément, sans sortir de cette oraison surnaturelle, se livrer à des travaux extérieurs pour la gloire de Dieu, et unir ainsi admirablement en sa personne les fonctions de Marthe à celles de Marie.

Les trois dernières années de sa vie, Gemma était parvenue à ce rare degré de perfection mystique : comme Marie, elle se tenait constamment aux pieds du Seigneur dans un recueillement perpétuel comme Marthe elle s'occupait, selon son pouvoir, de bonnes œuvres, de l'exercice actif de toutes les vertus, et dans son zèle dévorant pour le salut des âmes priait assidûment pour la conversion des pécheurs.

Elle se gardait de l'erreur de certains qui aux premières jouissances de l'oraison de quiétude voudraient ne plus sortir de la retraite ou de l'église, au détriment de leurs devoirs d'état, se rendant ainsi impossible tout progrès sérieux dans la vie intérieure.

De son repos céleste notre contemplative retirait des fruits merveilleux. Écoutons-la : « Tant que j'avais beaucoup de désirs, mon âme était inquiète ; maintenant que je n'en ai qu'un seul (celui d'aimer Jésus), je suis heureuse. Mais puisque votre amour, ô Jésus, est inaccessible, laissez-moi faire, j'y remédierai ; ici dans mon cœur je veux vous dresser une tente toute d'amour ; vous y entrerez seul ; je vous y retiendrai toujours près de moi ; vous y serez toujours mon prisonnier, je ne vous laisserai plus la liberté, non, jusqu'à ce que vous m'ayez donné la consolation que je désire tant. Et que désiré-je, que demandé-je de vous, ô Jésus ? Vous allez voir que nous sommes d'accord : je demande ce que vous-même voulez et je désire ce que vous-même désirez. »

La tranquillité de l'esprit, une profonde paix intérieure dans l'abandon à Dieu et dans la recherche de Lui seul, tel est bien le fruit le plus précieux de la véritable contemplation de quiétude.

À un degré supérieur d'union divine, le quatrième, se rencontre le Sommeil mystique. Alors que la Quiétude est principalement l'effet d'une lumière céleste, le sommeil provient de l'amour dont la douce chaleur assoupit l'âme avec toutes ses facultés intellectuelles et sensibles, et lui fait goûter un repos délicieux sur le sein de Dieu. En cet état, l'âme embrasse tendrement son Bien-Aimé, mais sans y réfléchir, sans se demander comment ; elle aime et cela lui suffit. D'ailleurs, le voulût-elle, qu'elle ne le pourrait, puisqu'elle dort, l'esprit perdu en Dieu.

Peu de temps avant d'élever sa fidèle servante à l'Union extatique, le Seigneur la favorisait fréquemment de ce don, et plutôt pendant le jour. On s'en apercevait à l'assoupissement de ses sens. Debout, assise, agenouillée ou prosternée elle paraissait dormir, et elle-même désignait du

nom de sommeil ce phénomène mystérieux ; mais son cœur et son esprit ne cessaient de veiller, endormis seulement aux choses de ce monde et à elle-même.

Au sortir de cette somnolence divine Gemma disait, sans savoir s'exprimer autrement, qu'elle s'était reposée sur le sein de Dieu. « Figurez-vous, me disait-elle, une petite enfant qui s'abandonne au sommeil sur le sein de sa mère ; il oublie tout et lui-même, ne pense à rien, mais se repose et dort sans savoir ni pourquoi ni comment. Ainsi en est-il de mon âme à ces moments ; mais croyez, père, que c'est un sommeil bien doux. »

Dors, angélique vierge, dors sur ce sein divin qu'a tant recherché ton cœur haletant ; c'est là qu'est le bonheur.

Ce sommeil, tout surnaturel, est indépendant de la volonté humaine qui ne peut ni le provoquer ni s'en défendre. Cependant, autant pour mieux m'en rendre compte que pour mortifier la servante de Dieu, je finis par lui déclarer que cet assoupissement, survenant pendant le jour, me semblait bel et bien l'effet de la paresse et qu'il ne devait plus se renouveler.

Chose singulière ! le phénomène mystique ne réapparut plus. Dans son amour de l'obéissance l'admirable jeune fille avait sollicité et obtenu du Seigneur le retrait de cette grâce. « Voyez père, me disait-elle ensuite, Jésus me fait accomplir l'obéissance : je ne dors plus ; maintenant vous serez content et je ne serai plus pour vous un sujet de souci, à moins qu'il ne m'arrive de vous déplaire par ailleurs mais je m'efforcerai de bien faire. »

La récompense d'une telle vertu ne se fit pas attendre ; le sommeil spirituel fit simplement place à l'Union extatique, faveur d'un ordre bien plus élevé, que le Seigneur prodigua avec tant d'abondance à sa servante, qu'elle fera la matière d'un chapitre spécial.

Si proche désormais de la fournaise ardente qu'est la divinité, il n'était plus possible à cette âme fortunée de s'abandonner aux charmes de la quiétude et d'un sommeil divin ; de célestes flammes commençaient à la brûler. à exciter en son cœur de saints transports, à y éveiller les sentiments d'une sorte de délire d'amour.

Ces élans, aussi doux qu'impétueux, dès qu'ils sont reconnus pour surnaturels reçoivent le nom d'ivresse spirituelle et constituent un degré de la mystique, plus ou moins parfait que les précédents, suivant les cas et les progrès de l'âme. En cet état, le contemplatif déborde d'amour et de jubilation : il éclate en louanges de Dieu ; il voudrait faire entendre sa voix jusqu'aux extrémités de la terre pour engager toutes les créatures à glorifier le Seigneur ; il ressent un ardent désir d'entreprendre de grandes choses et de beaucoup souffrir pour son service ; parfois il se laisse aller à des paroles et à des actes qui sentent la folie.

Certains psaumes de David et la vie de plusieurs saints particulièrement favorisés du ciel : de saint François d'Assise, de sainte Thérèse, de sainte Madeleine de Pazzi, fournissent des exemples de cette divine ivresse.

Gemma l'éprouva bien des fois, à en juger seulement par les paroles qui s'échappaient alors de ses lèvres ou de sa plume. Cependant on ne la vit que deux ou trois fois exhiler en gestes animés les transports de son âme. Il semble que la grâce divine ait voulu respecter la sévère réserve que gardait toujours avec tant de soin, dans son maintien, cette vierge si modeste. Les rares fois qu'elle ne put contenir ses embrasements mystiques, elle se livra à quelques démonstrations de joie exubérante, d'ailleurs très modérées et pleines de dignité. Sentant tout le ciel dans son cœur, elle faisait signe aux personnes présentes d'en approcher, d'y poser la main comme pour constater son bonheur ; puis elle

s'écriait : « Ô Dieu ! ô amour ! ô paradis ! » À part ces quelques exceptions, l'ivresse de cet ange, quoique sensible, restait tout intérieure, trahie seulement par son visage en feu et les accents qui sortaient de son cœur comme autant de flammes ardentes. Écoutons-la encore :

« Les liens de votre amour sont si forts, ô mon Dieu, que je ne puis m'en dégager, laissez-moi, laissez-moi la liberté : je vous aimerai par-dessus tout : je vous rechercherai toujours. Oh ! qu'avez-vous fait, Jésus, qu'avez-vous fait à mon cœur pour qu'il soit ainsi toujours fou de vous ? Ah ! Je n'en puis plus : j'ai besoin de m'épancher, j'ai besoin de chanter, j'ai besoin d'exulter. Vive l'amour incréé ! Vive le cœur de mon Jésus ! Ah ! si tous les pécheurs venaient à ce cœur ! Venez, venez, pécheurs, ne craignez pas ; là, le glaive de la justice ne pénètre pas. Oh je voudrais, Jésus, que ma voix parvînt aux confus de l'univers ; j'appellerais tous les pécheurs pour leur dire d'entrer tous dans votre Cœur. »

Ces élans d'un amour incompressible revenaient le plus souvent dans les extases de Gemma et fréquemment sous sa plume.

« J'ai un brûlant désir, écrivait-elle, de m'envoler vers mon Dieu. Oh ! si vous pouviez apprendre un de ces jours, mon cher père, que Jésus a fait de moi une victime de son amour, que je suis morte de seul amour! Ah ! la belle mort ! Je ne vis pas, tant que Jésus ne me consume dans ses flammes. Je voudrais voir mon cœur incendié par l'amour. Je voudrais que tous puissent dire : L'amour de Jésus a réduit en cendres le cœur de Gemma. »

Pour être ainsi sensible, l'ivresse spirituelle n'en est pas moins précieuse, car elle consiste avant tout en une lumière extraordinaire de l'Esprit-Saint et un amour expérimental dont la surabondance se déverse sur les sens corporels.

Parfois cette surabondance, comme un torrent de feu, envahit l'organe matériel du cœur et l'embrase d'une manière insolite. Ces ardeurs spéciales, appelées par les mystiques Flamme d'amour, constituent un sixième degré d'union divine.

Chez la vierge de Lucques l'intensité de cette flamme fut inouïe et n'eût pu se prolonger sans brûler littéralement son cœur, comme en témoignent des faits réels, scrupuleusement contrôlés.

Ce cœur était une fournaise : on ne pouvait en approcher la main sans éprouver, même au travers des vêtements, une sensation de brûlure. Pour mieux me rendre compte du phénomène, je priai la dame qui gardait la jeune fille d'examiner attentivement sa poitrine pendant les extases. Ô merveille ! Maintes et maintes fois, la partie extérieure correspondant au cœur apparut grillée, comme si on l'eût exposée au feu de charbons ardents. Le prodige dura de deux à trois mois et l'on pouvait encore, longtemps après, constater la trace des brûlures et de la plaie qu'elles avaient formée.

Notre séraphin nous décrira lui-même l'étrange phénomène.

« Depuis huit jours environ je ressens dans la région du cœur une chose mystérieuse que je ne sais m'expliquer. N'en éprouvant d'abord que peu ou point de malaise, je n'en faisais aucun cas, mais depuis trois jours ce feu s'est tellement accru que je ne puis presque plus le supporter. Il me faudrait de la glace pour l'éteindre ; il m'empêche de dormir, de manger ; il se communique à l'extérieur. Bien qu'il me délecte plus qu'il me torture, il m'épuise et me consume. Jésus vous aura sans doute déjà donné l'intelligence de tout cela. Grand Dieu, que je vous aime ! que je vous aime ! »

Bien que mélangée de délices, la douleur produite par cette suite de combustion était vraiment vive. « Pour vous en faire une idée, répondait la jeune fille à ma demande d'explication, figurez-vous que dans le plus intime de mon pauvre cœur on introduise un fer rouge, constamment maintenu tel :

c'est ainsi que je me sens brûler. »

Cependant elle n'eût jamais voulu échanger contre tous les trésors et tous les plaisirs de ce monde une douleur si intense, que tempérait au fond de l'âme une suavité inexprimable. On l'entendit s'écrier dans une extase : « Vous êtes embrasé, Seigneur ; et moi je brûle. Ô douleur, ô amour souverainement heureux ! Ô doux feu, ô flammes délicieuses ! Vous voulez doute ne faire de mon cœur qu'une flamme ? Ah ! je l'ai trouvée, la flamme qui dévore et réduit en cendres. Ah ! assez, assez ; je ne réussis pas à soustraire ma poitrine à tant de feu. Que dis-je ? Non, venez plutôt, Jésus ; je vous l'ouvre, cette poitrine : introduisez-y votre feu divin. Vous êtes flamme ; que mon cœur aussi soit une flamme. »

Parfois, comme si elle n'eut point encore éprouvé de telles ardeurs, elle s'en allait disant : « Quel est cet incendie que je sens en moi ? Seraient-ce les flammes de votre amour, ô Jésus ? Oui, ce sont les flammes de votre amour. »

Mais aucune effusion ne parvenait à calmer le feu intérieur qui dévorait la jeune vierge. « Pauvre Gemma, m'écrivait la dame qui l'assistait, comme elle souffre ! Elle se consume d'amour pour Jésus ; elle ne cesse de répéter qu'elle se sent brûler, et n'aperçoit pas de feu ; qu'elle se sent fortement enchaînée, et ne découvre pas les liens qui l'étreignent. Ah ! si vous étiez témoin de ses élans passionnés si vous entendiez les expressions qui dans ses extases sortent de ses lèvres ! »

Au sein même des aridités et du délaissement spirituel, ces ardeurs gardaient toute leur vivacité. Elle disait, ravie en extase « Quelle paix, quel repos, ô Jésus, même lorsque vous vous cachez ! Restez, restez loin de moi ; il me suffit que votre amour ne me manque jamais. Embrassez-moi : votre amour me suffit. Oh ! si un jour on pouvait dire que votre amour m'a consumée ! Amour ! amour ! je ne veux pas me séparer de vous. Éloignez-vous tant qu'il vous plaira, je vous suivrai toujours. » De plus en plus enflammée, Gemma continuait :

« Pourquoi, ô Jésus, après m'avoir montré tant d'amour, me laisser ainsi seule, abandonnée ? C'est l'amour, Jésus, qui me fait parler de la sorte. Mais si vous ne me revenez, mon Dieu, j'en mourrai. Ô Jésus, soutenez-moi. Privez-moi de tout, fuyez où vous voudrez, mais laissez-moi votre amour. »

Également favorisé de ces flammes célestes, saint Paul de la Croix s'écriait « Je sens mes entrailles desséchées ; j'ai soif et je voudrais boire ; mais pour étancher cette soif je voudrais boire des torrents de feu. » Ainsi sont contraints de s'exprimer tous ceux qui goûtent à un degré si sublime les douceurs du saint amour. Le divin époux des âmes lui-même, éivré de douleur et d'amour sur la croix, soupirait d'un accent plein d'angoisse : « Sitio : j'ai soif. »

Cette Soif ou Angoisse d'amour est le septième degré de la théologie mystique, que Scaramelli définit ainsi : « Les angoisses d'amour sont un vif et ardent désir de Dieu, de Dieu aimé et goûté, mais non encore possédé par l'âme. La persistance, la durée de ces angoisses, qui se fixent pour ainsi dire dans les entrailles de l'âme, s'appelle soif d'amour. »

Gemma n'eut toute sa vie qu'une seule passion, celle d'arriver à la possession de Dieu. À mesure qu'elle se purifiait dans le creuset des épreuves les plus crucifiantes cette passion s'accroissait. s'enflammait, devenait une soif très ardente, brûlait ses entrailles. Dans de telles angoisses la colombe languissante n'avait d'autre soulagement que celui de gémir, et elle gémissait nuit et jour : « Pour moi il me faut Jésus, disait-elle, oh ! donnez-le moi, donnez-le moi. » Et s'adressant au divin Maître « Hâtez-vous, Jésus ; ne voyez-vous pas comme mon cœur vous désire ? ne voyez-vous pas comme il languit ? Ne souffrez-vous pas, ô mon Dieu, de le voir ainsi se consumer de désir ? Venez, venez Jésus ; ne tardez pas, accourez, approchez-vous, faites-moi entendre votre voix. Ô Dieu, quand

donc me désaltérerai-je de votre divine lumière, quand ? Jésus, nourriture des âmes fortes, fortifiez-moi, purifiez-moi, divinisez-moi. Dieu d'infinie grandeur, Jésus, aidez-moi. Dieu engendré de Dieu, venez à mon secours ! J'ai soif de vous. Ne voyez-vous pas comme je souffre le matin, avant de me nourrir de vous ? Qu'au moins lorsque je m'en suis nourrie, je reste rassasiée ! »

Dans de tels embrasements, l'organe matériel du cœur pouvait-il ne pas brûler ? Ses feux, nous l'avons vu, se communiquèrent aux chairs qui le recouvraient ; bientôt ils s'étendirent graduellement, pour envahir finalement le corps entier qui ne fut presque plus qu'une flamme. En me rendant compte de ce phénomène merveilleux, Gemma disait « Mon cœur, père, est victime d'amour ; je n'y tiendrai pas, je mourrai d'amour. Les flammes consomment ce cœur, elles consomment même le corps ; je tomberai en cendres. Hier, je m'approchai de Jésus exposé au très saint Sacrement ; mais je me sentis brûler si fort que je dûs m'éloigner je brûlais de partout ; cette ardeur avait gagné jusqu'à mes yeux. Vive Jésus ! Comment se fait-il que tant de chrétiens peuvent s'approcher de lui sans être réduits en cendres ? »

J'ai voulu moi-même à l'aide du thermomètre constater l'embrasement général du corps de Gemma. À peine appliquée sur cette chair virginale, la colonne de mercure s'élevait jusqu'au sommet du tube, comme en présence d'un feu ardent.

Si dans ce triste exil, malgré les entraves des sens, l'âme peut parvenir à l'aide des lueurs de la foi à une telle intensité d'amour divin, quels seront ses transports lorsqu'il lui sera donné dans la lumière de la gloire de contempler face à face la Beauté infinie, et d'en jouir à jamais dans une ineffable union !

Les sept degrés précédents de contemplation sont une préparation au dernier, qui est désigné sous le nom de mariage mystique, et consiste dans l'union parfaite et stable avec le souverain Bien.

Par le recueillement infus, Dieu rend l'âme attentive à son adorable présence ; par le silence spirituel il la met en état d'entendre sa voix ; par la quiétude ; il la dispose à la magnanimité dans l'action ; il renouvelle ses forces dans le sommeil, l'excite dans l'ivresse ; la réchauffe par la flamme ; l'attire et la consume par la soif d'union et d'entière transformation en Lui.

Parvenue à cette hauteur de perfection, l'âme se voit et se sent proche de Dieu elle en jouit dans d'inexprimables délices, mais sans Le posséder encore intimement. Tel un papillon qu'attire l'éclat de la flamme, elle tourne autour de l'essence divine, s'élance éperdument vers elle, sans cependant pouvoir encore y pénétrer. S'y plonger, s'y perdre heureusement. Elle gémit donc et soupire dans une anxiété d'autant plus grande qu'ont été plus abondantes et plus vives les lumières qui lui ont découvert dans ses contemplations les charmes de la Beauté infinie.

Gemma décrit fort bien cet état mystique par ces simples mots : « Jésus est en moi et je suis toute à Lui ; j'attends maintenant la grâce d'une totale transformation en Lui, et je me consume du désir de m'abîmer dans l'océan immense du divin amour. »

D'après la loi commune, cette insigne faveur n'est pas encore communiquée à l'âme, qui ne pourrait d'ailleurs la supporter. Le Père céleste lui donne la dernière disposition dans un moindre degré, le huitième de la théologie mystique. Il se laisse toucher substantiellement par cette âme, ou mieux il la touche lui-même avec l'instantanéité de l'éclair, et commence ainsi à se laisser posséder. Ces gages de l'amour incréé, ces contacts fugitifs appelés Touches divines se définissent « une impression spirituelle analogue à celle du tact corporel, par laquelle l'âme sent l'action divine au plus intime de

son être, et y goûte le souverain Bien d'une manière ineffable. »

Lorsque les gémissements de notre jeune vierge eurent atteint leur paroxysme, et les ardeurs de ses flammes, une telle intensité que son cœur n'y paraissait plus devoir résister, Dieu eut pitié d'elle : pour lui rendre la vie supportable il commença de l'approcher de temps en temps de son Cœur divin.

Je ne saurais préciser l'époque où se manifestèrent ces touches divines ; l'heureuse jeune fille en jouissait déjà lorsque je la pris sous ma direction. c'est-à-dire trois ans avant sa mort, bien qu'elles fussent encore moins parfaites et plutôt rares.

Elle recevait d'ordinaire durant la contemplation la précieuse faveur. À mesure que la lumière surnaturelle découvrait à ses regards la beauté incréée, son cœur s'échauffait, battait plus fort dans sa poitrine et se fondait du désir de s'unir à son Bien-aimé. Peu à peu, avec l'accroissement de ces ardeurs, tombait le mur d'airain qui sépare la créature du Créateur, et soudain son âme fortunée se trouvait en contact avec la Divinité.

À peine alors pouvait-elle soupirer : « Ô anges, ô anges, je suis anéantie ; applaudissez, vous, à l'amour de mon Dieu. Je me rends, Jésus, je me rends à votre saint amour » et, ses forces naturelles l'abandonnant, elle tombait évanouie. Gemma ressentit un jour à l'église, après la sainte communion, une de ces touches divines ; son humilité en fut si alarmée qu'elle supplia le Seigneur de ne plus l'en favoriser en public, et elle fut exaucée. Dans sa simplicité la naïve jeune fille attribuait à ses efforts cet heureux résultat. « Jésus, écrivait-elle à son directeur, continue de se faire sentir en tout temps et en tout lieu ; qu'il soit toujours béni mais quels efforts je dois poser pour n'en rien laisser soupçonner aux autres, notamment à l'église ou hors de la maison. Je passe parfois la journée entière à étouffer ces désirs de me plonger dans l'océan immense du divin amour, mais surtout les quelques instants qui suivent la communion, car c'est alors que je crains le plus. J'en suis quitte le soir pour un peu de fièvre. Jésus me dit que ces efforts lui plaisent beaucoup ; en avant donc toujours ! Continuerai-je à pouvoir me contenir ? Je crains que non, tant les élans se font toujours plus impétueux et plus fréquents. Quand je n'en pourrai plus, je lâcherai tout. Vive Jésus ! »

Les sens participaient quelquefois à cette précieuse faveur. Le Verbe divin apparaissait sous les traits aimables de son humanité, enflammait par sa douce présence le cœur de sa fille aimante et l'invitait à s'approcher de son côté sacré. Gemma y appliquait des lèvres de feu et s'évanouissait de tendresse aux pieds de son Bon Maître.

Elle-même décrit ainsi une de ces ineffables communications : « Après avoir communiqué j'ai senti venir Jésus ; et savez-vous comment ? À peine mon cœur l'avait-il reçu qu'il s'est mis à battre bien fort, comme pour briser la poitrine. Jésus m'a demandé si je l'aimais vraiment. J'ai répondu que oui. - Et Vous, lui ai-je dit à mon tour, m'aimez-vous bien ? - Alors Jésus m'a comblée de caresses, m'a baisée, et je me suis réduite en cendres devant Lui. »

Avec le temps, ces assauts de l'amour infini, s'il est permis d'ainsi parler, devinrent très fréquents, surtout dans les extases ; et les assistants s'en rendaient compte à leurs effets sensibles. « Ces petits évanouissements qui m'arrivent en présence de Jésus, écrivait Gemma, se multiplient de plus en plus. Mais si Jésus continue, il restera tout seul. Ah ! l'amour de Jésus est un amour irrésistible. Comment ne pas l'aimer de toute son âme ? Comment ne pas désirer de se perdre toute en Lui, et de se consumer dans les flammes de son saint amour ? »

Cette enfant ingénue croyait que tous les chrétiens devaient brûler comme elle d'amour céleste, et on l'entendit plusieurs fois dire à son Seigneur « Mon bien-aimé Jésus, mais si vous donnez à tous de brûler ainsi et de se consumer devant vous, personne n'y pourra tenir et vous resterez seul, seul. »

Elle demandait un jour à son Dieu d'où provenait dans ses entrailles cette soif de Lui plaire et de s'unir à Lui par un lien d'amour indissoluble. Le Seigneur répondit : C'est que je t'ai vaincue ; - et Gemma de reprendre : « Ah oui, je suis heureuse d'avoir été vaincue par tant de bonté et par tant d'amour. »

Le moment était venu pour le divin Maître de parfaire sa conquête. Tant d'années d'épreuves et de purifications, tant de grâces merveilleuses avaient rendu sa bien-aimée servante digne du don insigne de l'union stable et parfaite, degré suprême de la vie mystique.

Comme nous l'avons dit au chapitre de son humilité, la modeste vierge n'osait appeler Jésus son époux ; le titre de servante et surtout celui de fille lui suffisaient. Cependant, mise en confiance par l'intensité de son amour, elle finit peu à peu par aspirer à la qualité d'épouse, et par exprimer timidement son désir. « Si j'éprouve, ô mon Jésus, tant de consolation le matin lorsque sur votre invitation je vous appelle mon père, que sera-ce lorsqu'il me sera permis de vous dire mon bien-aimé ? Oui, Jésus, consolez votre pauvre fille et épouse promise. »

Une autre fois, toujours dans l'extase, elle disait à son Dieu d'un accent pressant « Ô Jésus, mais toujours votre fille ? rien de plus ? Je voudrais cependant..., ô Jésus ! Oui, je comprends, ce serait trop pour moi. Vous dirai-je mon désir ? Je voudrais, Jésus, je voudrais être, Jésus, votre épouse. Oui, votre épouse, ô Jésus. » Après ces paroles, tombant évanouie, elle resta de longues heures étendue sur le sol.

Accourez donc, divin Époux des âmes, car il est temps, et dites à cette vierge si pure qui ne vit que pour vous : Lève-toi et viens, Viens. épouse du Christ, reçois la couronne que le Seigneur t'a préparée dès l'éternité.

Les vœux de l'angélique enfant furent enfin entendus. Le Verbe éternel se l'unit par un lien indissoluble d'amour. Comme à sainte Catherine de Sienne, à saint Paul de la Croix et à d'autres saints, Il lui apparut sous la forme d'un délicieux enfant porté dans les bras de sa divine Mère. Pour arrhes et gages de leurs épousailles mystiques, Marie enleva du doigt de son Fils un anneau qu'elle mit à celui de sa fortunée servante.

À partir de ce jour Gemma ne parut plus une humaine. La majesté de son visage, la splendeur de ses yeux, le suave sourire de ses lèvres, l'ensemble des rares qualités physiques qui frappaient tant en elle revêtirent je ne sais quoi de céleste, qui lui donnait tous les dehors d'un ange du ciel et inspirait un religieux respect. « Croyez-nous, père. m'écrivaient ses familiers, on ne peut plus fixer les yeux sur son visage ; elle paraît un séraphin après l'avoir regardée un instant on est forcé de baisser la vue par respect. Elle vit toujours plus recueillie, plus silencieuse, plus grave, sans cependant ne négliger des soins du ménage. Presque toutes ses heures de prière solitaire se passent en extase. Vous ne pourriez la voir alors sans vous sentir ému jusqu'aux larmes. Si vous entendiez les paroles de feu qui sortent de sa bouche ! Ah notre chère Gemma ! »

L'admirable vierge me décrivait elle-même son heureux état en quelques paroles aussi précises que brèves : « Jésus continue de m'aimer, mais non de la même façon qu'auparavant ; il continue de me recueillir et de m'unir à Lui, mais d'une manière différente. Depuis ce jour a commencé pour moi une vie nouvelle. »

Bien que très imparfaite et grossière, l'analogie du mariage peut donner quelque idée de degré d'amour et d'union auquel fut élevé le séraphin de Lucques. Dans le mariage terrestre, deux personnes se donnent l'une à l'autre avec tout ce qu'elles sont et tout ce qu'elles possèdent, au point

de se fondre, en quelque sorte en un seul être. Dans le mariage spirituel et divin, l'âme se donne de même tout entière à Dieu, et Dieu à l'âme et cette union, comme l'autre, infiniment plus que l'autre, est intime, continue, indissoluble : intime, car elle s'opère dans le centre, dans la substance même de l'âme privilégiée ; continue, c'est-à-dire, à l'abri de toute interruption de la part le Dieu, qui en est le véritable auteur ; indissoluble, parce que d'après la loi ordinaire il n'arrive jamais qu'une telle âme perde la grâce sanctifiante et se sépare de Dieu.

Cette union très parfaite se distingue donc clairement des degrés inférieurs de la mystique. Dans ces derniers, le Seigneur communique seulement ses dons célestes, sans se livrer lui-même ; ou il se communique aux seules puissances de l'âme, non à l'âme même ; ou, s'il s'unit à l'âme, c'est uniquement par intervalles plus ou moins longs, non de façon permanente. Laissons Gemma nous décrire cette sublime union, puisqu'elle en a fait l'heureuse expérience.

« Aujourd'hui je ne suis plus en moi, je suis avec mon Dieu, toute pour Lui et Il est tout en moi et pour moi, Jésus est avec moi et tout mien ; Il est bien seul avec moi, et je suis seule avec Lui, seule à le bénir, seule à lui faire ma cour. Il se tient renfermé dans la misérable chambrette de mon cœur, où il voile sa Majesté. Nous sommes tout seuls, et mon cœur palpite continuellement à l'unisson du Cœur de Jésus. Vive Jésus ! Le Cœur de Jésus et le mien sont une même chose, Je ne passe pas une minute sans sentir sa chère présence ; et Il se manifeste d'une manière toujours plus aimable. »

Quelle doit être dès ici-bas la félicité d'une âme parvenue à une telle élévation ! Quels fruits célestes elle cueille et savoure dans cette intime union avec le souverain Bien, s'il est vrai que tous les biens de l'époux sont à la disposition de l'épouse, et que les biens de Dieu sont infinis ! Gemma n'exagère donc rien quand elle s'écrie « Ô les doux moments qui s'écoulent pour moi ! c'est une félicité comparable seulement à la béatitude éternelle des anges et des saints. Oui, je suis heureuse. Jésus, parce que je sens mon cœur palpiter contre le vôtre, parce que je vous possède. Ô Jésus, quelle est ma consolation à la pensée que je vous possède ! Mais, mon Dieu, si vous nous rendez si heureux sur la terre, que sera-ce donc au ciel ! »

Elle écrivait à son directeur « Oh si vous pouviez, mon père, expérimenter et goûter tant de faveurs que m'accorde Jésus ! Oh qu'il est bon, Jésus ! Je le prie de suspendre ses dons, car je n'y tiens plus. Aidez-moi, aidez-moi, et bénissez-moi. »

Il est malaisé de préciser la nature des faveurs dont la surabondance jetait en de si suaves défaillances la nouvelle épouse du Christ ; elle-même n'y aurait pu réussir. C'étaient des grâces sublimes qui, chaque jour, l'ennoblissaient davantage, l'embellissaient, la rendaient plus agréable aux yeux de sa divine Majesté. Elle se sentait submergée clans un abîme de lumière, de sérénité, de paix, et comme transformée en Dieu avec toutes les puissances et tous les actes de son âme. Elle ne sortait d'une extase, peut-on dire, que pour entrer dans une autre, et, dans l'intervalle, restait absorbée en Dieu dans une profonde stupeur.

Le Verbe éternel communiquait à sa bien-aimée ses secrets les plus intimes, illustrait son esprit des plus hautes visions intellectuelles, charmait ses sens eux-mêmes des plus suaves apparitions. Il lui découvrait la sublimité des mystères de la foi, la perfection infinie des attributs divins, le bonheur qui l'attendait au sein de la gloire céleste.

On comprend maintenant que la sainte enfant, plus dégoûtée que jamais des choses de la terre. s'écriât souvent : « En ce moment tout m'ennuie et me pèse : je ne désire qu'amour, amour, amour. Mes jours se passent en aspirations continues et en oraisons jaculatoires. »

On ne s'étonne plus de la voir si altérée de paradis. ce qu'elle en possédait déjà dans son cœur lui

paraissant bien peu. « Oh ! allons au paradis, au paradis, où on voit Dieu tout entier, où on le possède parfaitement et à satiété. Quand donc, ô mon Dieu, m'ouvrirez-vous les portes du paradis ? »

On s'explique sa terreur au seul nom de péché, et ce zèle ardent qui lui aurait fait accepter toutes les tortures pour empêcher la moindre offense de Dieu, et ces désirs enflammés d'apaiser sa justice au prix de n'importe quelle expiation, et d'accomplir de grandes œuvres pour sa gloire. « Mais que ferai-je pour Jésus ? disait-elle avec vivacité. Oh ! que ne voudrais-je pas accomplir ! Si je pouvais de suite Lui donner tout mon sang ! Mais non, je veux toujours vivre, si tel est son bon plaisir, afin de travailler pour Lui et d'expier par beaucoup de souffrances, par beaucoup d'amour. Oh ! comme je désire ardemment de posséder la ferveur et l'amour de toutes les âmes saintes, d'égaliser en pureté même les anges, et jusqu'à vous, Marie, notre très sainte mère ! »

De telles pensées et de tels sentiments sont naturels dans une épouse dont toute la vie ne tend qu'à plaire à son époux. Gemma s'oublie complètement : il n'est point de peine qu'elle ne supportât volontiers pour son Bien-aimé. Les déshonneurs, les outrages dont l'abreuvent ses ingrates créatures, la blessent à la partie la plus sensible de son cœur. En voici un exemple entre bien d'autres.

Un jour qu'elle revenait de l'église, elle fut rejointe par une de ses connaissances qui, pour je ne sais quel événement fâcheux, transportée d'une rage aveugle, se mit à vomir d'affreux blasphèmes. La sainte jeune fille, frémissante d'horreur, se disposait à reprendre le malheureux lorsque, l'excès de la douleur brisant toutes ses forces, elle tomba évanouie. Tandis que son cœur battait à rompre la poitrine, ses veines, violemment distendues, laissaient filtrer à travers leur tissu une grande abondance de sang qui sortait par les pores et coulait jusqu'à terre, après avoir détrempé tous les vêtements : spectacle d'une souveraine pitié, unique peut-être dans les annales de l'hagiographie chrétienne, depuis l'Agonie du jardin des Oliviers où le Sauveur, pour nous apprendre l'horreur des fautes graves contre la Majesté divine, répandit une pareille sueur sanglante. À la reprise de ses sens, Gemma se relève pour continuer sa route ; mais, distraite par sa douleur profonde, elle ne prend pas garde à l'étrange phénomène et rentre ainsi à la maison. Sa tante est la première à la rencontrer. À la vue de son visage pâle et défait, elle s'informe avec inquiétude de son état de santé mais la remarquant bientôt toute humide de sang, elle croit qu'elle vient de se flageller, ou de se martyriser avec quelque instrument de pénitence et l'en reprend sévèrement. L'humble fille ainsi découverte se met à rougir, et tâche, mais sans succès, de se tirer d'embarras elle avoue alors ingénument, au milieu des larmes et des sanglots, que des blasphèmes proférés en sa présence lui ont provoqué une sueur de sang. « Eh quoi, reprend la dame, dissimulant une vive émotion, est-ce donc la première fois que vous entendez blasphémer dans cette malheureuse ville ? Pourquoi un tel effet ne s'est-il produit qu'aujourd'hui ? » « Ce n'est pas la première fois, répond Gemma toujours en pleurs, cela m'arrive toujours si je ne réussis à m'échapper à temps, ou du moins à me distraire. »

Elle eût pu ajouter que la violence de sa peine lui avait parfois arraché des larmes de sang. Ce dernier phénomène, inconnu jusqu'alors, croyons-nous, se reproduisit fréquemment et fut observé de beaucoup de personnes lorsque Gemma, parvenue à la perfection de l'amour, eut reçu du divin Maître la faveur des épousailles mystiques. Sous la pression d'une douleur intense, en présence des injures faites à son Bien-aimé le sang coulait lentement de ses yeux si purs et se coagulait sur les joues, dont il fallait le détacher par grumeaux.

On constatait un autre fruit de la parfaite union de Gemma avec son Dieu, dans une sorte d'impassibilité en face des événements les plus pénibles de la vie. On elle n'en sentait pas l'amertume, on elle n'y prêtait aucune attention ; et tandis qu'autour d'elle régnaient la tristesse et l'abattement. elle seule gardait le calme et la sérénité. « Ne vous troublez pas, disait-elle, ce n'est

rien, Jésus ne permettra pas qu'il arrive aucun mal. Jésus n'est-il pas avec nous ? pourquoi tant craindre ? »

Les souffrances physiques, presque son pain quotidien, n'altéraient pas sa joie, si vives fussent-elles.

Jusqu'alors, les aridités spirituelles avaient été le grand tourment de son cœur. À la seule disparition du Seigneur, la vierge aimante ne pouvait s'empêcher de trembler et de vivre dans l'angoisse, dans la crainte de l'avoir perdu sans retour. Mais une fois son épouse, sûre de l'indissolubilité du lien d'amour qui l'unissait à son Bien-aimé, elle ne connut plus le trouble. Dieu pouvait pour l'éprouver la sevrer de la douceur de sa divine présence. mais non se séparer de son cœur. Aussi, entendez quelle différence de langage « Qui sait si Jésus se fera revoir encore ? mais s'il ne me regarde plus, peu m'importe. Moi, je ne le perdrai pas de vue, et s'il ne me veut plus avec lui, je le poursuivrai quand même. Il sera le continuel objet de ma pensée, et à la fin il me reviendra. Fuyez, fuyez, Seigneur vous m'aurez toujours derrière vous, bien certaine que ni le ciel ni la terre ni l'enfer ne nous sépareront plus. S'il vous plaît de me martyriser par la privation de votre chère présence, cela m'est égal, pourvu que je vous sache content. Dès lors que vous êtes content, tous doivent l'être. Vive Jésus caché ! »

Les vexations diaboliques, dont on connaît l'horrible atrocité, ne réussirent pas davantage à lui enlever sa paix sereine. Elle me disait dans sa dernière lettre « Croyez, père, que je n'ai plus peur du diable. Il me bat, me bat toujours ; mais je sais que si Jésus lui donne la permission de me molester, il ne lui donnera pas celle de nuire à mon âme. »

Mais le fruit le plus précieux du suprême degré de l'union mystique est un admirable abandon à Dieu. Depuis son enfance Gemma chérissait la volonté divine et ne goûtait de paix et de félicité que dans son accomplissement. Une fois élevée à la dignité d'épouse, la volonté de son divin Époux absorba complètement la sienne et devint l'unique préoccupation de son cœur. Je serais infini s'il me fallait transcrire une partie seulement de mes notes relatives à ce sujet.

La jeune vierge pouvait m'écrire sans exagération : « Mon père, soyez content ; je me suis toute abandonnée maintenant entre les mains de Dieu. Je cherche Jésus, mais seulement pour qu'il m'aide à accomplir son très saint vouloir. Ainsi, dans mon âme il n'y a plus ni désirs ni rêveries, et je vis dans le silence et la paix du cœur. Oh ! quelle jouissance à se tenir totalement unie à la très sainte volonté de Dieu ! ce bonheur me suffit. »

De ce complet oubli de soi dans un entier abandon à Dieu naissait un indomptable courage en face des difficultés et des obstacles, une force héroïque dans les souffrances de toute nature, et une joie inaltérable qui de la partie supérieure de l'esprit descendait jusqu'aux sens, rendant ses jours sereins et la faisant chérir et envier de tous.

Cependant ce qui frappait alors le plus dans la sainte jeune fille, c'était l'extraordinaire accroissement des ardeurs de son cœur pour le souverain Bien. Difficilement on rencontrerait des âmes embrasées d'aussi vives flammes.

Bien que ce séraphin fût habitué depuis tant d'années à palpiter d'amour, on l'entendait s'écrier : « Mais qu'est-ce que je sens ? je ne puis, ô mon Dieu, m'abandonner à cette douceur, à cette félicité ! Qu'est-ce, mon Dieu, qu'est-ce que je sens ? Ah ! je vous sens dans mon cœur, je vous y sens comme vivant. Quel mystère ! je me sens en paradis. Une fois ou l'autre, Jésus, à vous sentir ainsi comme palpiter dans mon cœur, je mourrai, Ô Jésus, si un jour on pouvait dire que votre amour m'a consumée ! Non ; non, Jésus, ne m'ordonnez plus de vous aimer. Non, non, je ne vous demanderai plus d'amour, car je n'en puis supporter davantage. Ne me consommez plus ; je suis à bout de forces. »

Et qu'il en fût vraiment ainsi, le cœur, organe matériel de l'amour, en donnait la preuve. Impuissant à soutenir les ardeurs de cette âme séraphique, il s'agitait et s'abandonnait à des mouvements insolites. « Il bat fort, il bat bien fort, mon pauvre cœur, m'écrivait Gemma ; il paraît vouloir sortir de la poitrine. Il est trop faible et ne peut rester ferme. Il m'ennuie beaucoup, en me contraignant à me tenir assise dans mon lit et le lit tremble aussi. À certains moments, il semble vouloir trouer la poitrine, et je le comprime de la main. Ah ! que n'ai-je quelqu'un pour m'aider à tempérer les ardeurs et les flammes dont il est perpétuellement agité ! »

Ceux qui essayaient de réprimer les palpitations violentes de ce cœur si épris d'amour, en y appuyant énergiquement les deux mains se sentaient vivement repoussés. J'ai vu moi-même, durant ces fortes commotions, remuer la chaise occupée par Gemma, et trembler le lit où elle reposait, cependant qu'elle restait en paix et, chose plus étonnante, sans une ombre d'angoisse, de crainte, ni d'ennui. Sa parole était libre, ses mouvements dégagés, comme si de rien n'était ; elle n'éprouvait aucun malaise ; seul le cœur s'agitait.

Je lui demandai quel était, à son avis, la cause d'un pareil phénomène. « Ne le voyez-vous pas ? me répondit-elle avec son habituelle candeur. Jésus est si grand et mon cœur si petit ! Jésus ne tient pas dans un si petit cœur ; il veut s'y faire place et le cœur s'agite ; ça ira mal, père, si Jésus n'y veille. Oh ! qu'il se dilate, qu'il se dilate, ce cœur, pour que Jésus y soit à l'aise ! »

Or, un beau jour, dans un impétueux élan d'amour divin, ce cœur virginal, trop à l'étroit, souleva trois côtes, les incurvant presque à angle droit. La poitrine en subit une modification qui persista très longtemps et put être examinée à loisir. Elle offrait à l'extérieur une forte saillie, et à l'intérieur une plus grande cavité où le cœur palpitait librement.

Devant de telles merveilles, on tombe à genoux pour en adorer le divin Auteur.

.....

CHAPITRE XX

EXTASES ET APPARITIONS CÉLESTES,

Dans le chapitre précédent j'ai, à dessein, laissé dans l'ombre, pour avoir la facilité d'en parler maintenant plus au long, deux degrés différents de l'union mystique l'extase et le ravissement, qui précèdent le mariage spirituel et qui furent prodigués à Gemma avec une rare profusion.

Dans l'extase, la lumière infuse et la flamme de l'amour élèvent l'âme peu à peu et la plongent en Dieu sans violence, d'une manière suave et délicate qui produit l'aliénation totale des sens ; dans le ravissement, cette aliénation est produite soudainement par l'action véhémence et plus irrésistible de l'attrait divin.

Comme ces deux phénomènes merveilleux alternaient continuellement dans la vierge de Lucques, et que le second, malgré son impétuosité, gardait la modération et la majesté du premier, je les confondrai sous la même dénomination d'extase.

Gemma fut favorisée de ce don si peu commun, avant d'y avoir été préparée, selon la conduite ordinaire de l'Esprit-Saint, par certaines grâces inférieures ; et il acquit à la longue une telle perfection qu'on l'eût dit en elle presque naturel.

La grâce extatique se manifestait en tout temps et en tout lieu, au milieu de n'importe quelle occupation et au moment où elle s'y attendait le moins. D'ordinaire elle la pressentait quelques minutes auparavant à un recueillement subit, bientôt suivi d'un désir ardent de s'unir plus intimement à Dieu, et de vifs battements du cœur. L'humble jeune fille essayait alors de se donner du mouvement, de se distraire, et, en cas d'insuccès, s'esquivait pour éviter des témoins.

Lorsque la communication divine la surprenait à l'improviste, elle entraînait en extase et perdait l'exercice des sens à l'endroit même ; le corps gardait toujours sa flexibilité et le plus souvent la faculté de se mettre à genoux ou sur pied.

En nos temps impies où le rationalisme dans son prurit d'incrédulité cherche à obscurcir les faits surnaturels les plus patents, tandis qu'il accueille, les yeux fermés, les dires de tous les charlatans de la science, il semble que Dieu ait tempéré à dessein dans notre Gemma la forme de certains phénomènes extérieurs de l'extase, qui ont pu chez nombre d'autres saints donner prétexte à la critique sophistique.

En effet, même dans l'extase elle présentait toutes les qualités d'une santé parfaite, avec les marques d'un état physiologiquement normal : pas d'attitudes insolites ni de contractions musculaires, aucune pâleur dans le teint, aucun geste exalté. Seuls, les sens externes restaient inertes, comme on l'a vu. On pouvait avec une épingle la piquer aux mains, aux bras, à la tête, la brûler avec la flamme d'une chandelle, faire un bruit assourdissant ; la sainte jeune fille ne sentait rien, ne percevait aucun fait extérieur.

Dans ses fréquentes extases douloureuses, ses membres, tout en gardant leur état normal, exprimaient une profonde lassitude, et il fallait la soutenir pour l'empêcher de s'affaïsser lorsque de telles extases la surprenaient au lit, elle apparaissait absolument exténuée.

Dans les ravissements heureux, au contraire, le corps participait à la joie de l'âme ; un feu mystérieux s'allumait dans ses yeux qui resplendissaient comme deux astres, il empourprait ses joues, donnant à tout son visage l'apparence de celui d'un ange qui descend du ciel, aurolé des clartés éternelles. « Si vous l'aviez vue hier, m'écrivait-on de son entourage ; ô mon Dieu ! on ne pouvait la regarder ; ce n'était plus une créature humaine, c'était le visage d'un séraphin ; on se sentait pénétré de dévotion et on pleurait. Combien courte nous a paru l'heure qu'a duré l'extase ! »

La famille adoptive de la sainte enfant put jouir bien des fois de ce spectacle céleste, qui semblait toujours nouveau, tant ici-bas l'homme est insatiable de surnaturel.

Émacié par la maladie, le visage de Gemma avait perdu à la fin de ses jours toute sa beauté ; mais l'extase la lui rendait soudain, à un degré bien supérieur, en y imprimant une certaine majesté qui commandait la vénération.

Les extases de la servante de Dieu peuvent se diviser en trois catégories : les imparfaites, les parfaites, les extraordinaires.

Les imparfaites, de beaucoup les plus fréquentes, jusqu'à se renouveler plusieurs fois le jour, étaient aussi les plus spontanées et les plus simples. Il suffisait, pour les provoquer, d'une lumière infuse moins commune. Le monde sensible s'évanouissait alors pour Gemma ; un

profond recueillement envahissait tout son être et, en un clin d'œil, elle se trouvait dans l'au-delà sans qu'aucun frémissement corporel eût trahi le vol de son esprit ; ses yeux étincelaient, fixés au ciel ou sur le point de la vision.

Combien de fois, tandis que nous priions ensemble ou que nous récitons l'office divin, j'ai senti couler mes larmes en la contemplant dans cet état. J'étais d'un côté d'une table, Gemma de l'autre, avec son bréviaire ; nous psalmodions alternativement. Elle lisait les leçons des nocturnes, disait les versets et les répons avec une admirable exactitude, tournait les feuillets du livre. Comment y pouvait-elle réussir ? j'avoue ne l'avoir jamais compris. Elle ne percevait aucune impression factuelle ; ses yeux, bien qu'appliqués à la lecture du bréviaire, restaient insensibles à la brûlure d'une chandelle ; en dehors du pieux exercice de la psalmodie, elle ne voyait rien, n'entendait rien. Si pour une cause ou pour une autre il lui fallait l'interrompre, elle recouvrait de suite l'usage des sens, mais pour les perdre à nouveau dès la reprise de la prière.

Dans nos entretiens spirituels je lui ai demandé quelquefois si son cher ange était toujours à son poste, occupé à sa garde. Avec une délicieuse simplicité elle tournait ses regards vers l'esprit céleste et restait ravie hors des sens tant qu'elle le contemplait. L'Esprit-Saint, qui faisait avec délices sa demeure dans un cœur si pur, lui donnait dans le cours de la journée de semblables occasions de s'abstraire de ce monde.

Telles sont ce que j'appelle les extases imparfaites de Gemma ; elles étaient en effet purement sensibles la plupart du temps, de courte durée et très peu profondes, puisque, à l'exception du tact, la perte des autres sens restait incomplète. Assez souvent elle pouvait lire, faire une lettre ou conférer avec son père spirituel ; mais alors, quelles lettres et quels discours !

Les extases parfaites, moins fréquentes, plus profondes et plus élevées, bien qu'également empreintes de simplicité et d'aisance, comportaient aussi une durée plus longue, variant d'une demi-heure à une heure entière et plus. L'aliénation des sens était totale et persistante ; pour la faire cesser il fallait un ordre articulé formel encore ne suffisait-il pas toujours, car l'Esprit-Saint n'est pas tenu en cela de se conformer à la volonté d'un homme, soit-il son ministre. Quelquefois cependant une simple injonction mentale retirait la pieuse vierge des extases les plus sublimes. Elle revenait alors à la vie extérieure sans donner aucun signe de mécontentement ni de regret.

Lorsque le réveil se faisait spontanément, par suite de la suspension de l'influx divin, il offrait aux assistants une scène attendrissante et pleine de charme. Loin de révéler de la lassitude ou de l'ennui, du trouble dans l'imagination ou de la confusion dans l'esprit, le visage de l'angélique enfant s'illuminait d'un sourire céleste : on eût dit une personne quittant la douce compagnie d'un ami, pour s'entretenir avec un autre qui l'attend. On l'a vue alors se couvrir les yeux, des deux mains, par honte sans doute de se voir ainsi surprise, ou parce qu'il lui en coûtait de regarder la terre après avoir contemplé le ciel.

Ces grandes extases se produisaient ordinairement après la sainte communion, pendant l'exposition solennelle des quarante-heures et dans des occasions semblables, propres à en ranimer davantage la ferveur de son âme.

Les extases extraordinaires survenaient plus ou moins fréquemment dans le cours de l'année, sans règle déterminée, et périodiquement deux fois la semaine le jeudi soir vers huit heures, et le vendredi vers trois heures de l'après-midi.

Ces dernières s'annonçaient le plus souvent pendant le repas familial. On s'en apercevait sans peine à son recueillement plus profond, à d'angéliques regards dirigés vers le ciel, à une certaine immobilité de sa personne et à la violence qu'elle paraissait se faire pour résister. Aux premières influences de l'action divine, Gemma se hâtait de prendre la nourriture indispensable et se levait, au beau milieu du repas, pour aller se renfermer dans sa chambre. Elle y était suivie quelques minutes après par une des personnes de la maison, qui la trouvait à genoux près du lit, les mains jointes, les yeux au ciel, toute perdue en Dieu et dans une totale abstraction des sens.

Lorsque l'attrait divin la surprenait avec une véhémence inaccoutumée, l'avisée jeune fille, de crainte de tomber en défaillance sur le sol, courait se mettre au lit, et c'est là qu'on la retrouvait, assise d'ordinaire et dans une attitude céleste.

Malgré leur fréquence, ces extases étaient extraordinaires en raison de l'intensité de la lumière divine et de l'importance des objets contemplés, aussi bien que par leurs effets merveilleux dans son âme. C'est alors qu'elle était associée, même corporellement, aux douleurs de la Passion du Sauveur.

On pouvait se rendre compte de l'abondance et de la sublimité des communications divines en ces moments précieux, par ce qu'elle en manifestait souvent elle-même dans des entretiens à haute voix avec le Seigneur. Grâce aux dames de sa famille adoptive, chargées tour à tour de recueillir par écrit et mot à mot toutes ses paroles, nous possédons, scrupuleusement reproduits, les discours de cent-cinquante de ses extases.

Les sujets en sont variés ; les pensées, d'une grande élévation ; la doctrine, d'une impeccable sûreté théologique ; et la forme, d'une majesté et d'une suavité divines qui pénètrent le cœur du lecteur. Qu'était-ce pour ceux qui avaient le bonheur d'entendre sortir de sa propre bouche ces accents enflammés ! Pour moi, je l'avoue, chaque fois que j'en ai été le témoin je n'ai su que pleurer.

Le thème de chaque extase, généralement unique, est tantôt un hymne de louange à quelqu'un des attributs divins, tantôt un épithalame au céleste Époux, tantôt une lutte amoureuse pour obtenir de sa miséricorde la conversion d'un pécheur. Le plus souvent il a trait à la Passion ou au désir de se transformer en Jésus crucifié.

Qu'il plaise au lecteur d'entendre un passage d'un de ces colloques, transcrit sur mon ordre par la pieuse vierge elle-même, après son extase du 19 Mars 1901.

« Ô Jésus, quand j'entends prononcer votre nom, mon âme prend courage. Votre seul nom, ô Jésus, oui, votre seul nom rassérène ma vie. Ô Jésus, mon cœur est détaché de la terre et se repose en vous ; mais mon âme, accablée de vos continuelles faveurs, soupire et s'exhale. Ne pouvant vous payer de retour par des travaux héroïques, elle s'exhale en pensées et en effusions d'amour. Pendant que je parlais ainsi, continue Gemma, Jésus se faisait sentir davantage à mon âme et j'éprouvais le désir de mourir pour le suivre au ciel ; je m'écriai : Ô Jésus, cette pauvre âme, liée qu'elle est à ce pauvre et misérable corps, ne peut s'envoler vers vous ; elle bat des ailes et se soulève de toutes ses forces pour arriver plus près de vous ; elle se soulève par l'esprit, qui, lui, n'est pas lié au corps. - L'extatique, transportée par la consolation, continue encore : « Je me tournai vers mes chers anges du paradis, qui sont les témoins de toutes les merveilles de Dieu. Dites, leur criai-je, toutes ces merveilles ne sont-

elles pas les traits d'une puissance sans bornes, inspirée par un amour infini - Puis je demandai à Jésus ce qu'il avait fait à mon cœur pour que je n'en sois plus maîtresse ; il veut toujours et toujours aller à Lui, sans que je puisse l'en empêcher. Il ne veut plus être à moi ; il s'est donné, tout à Jésus. Et Jésus de sa voix douce et pénétrante m'a répondu : C'est que je l'ai vaincu. - Ah oui, je suis heureuse d'avoir été vaincue par tant de bonté, par tant d'amour. Vive Jésus ! »

Cependant les effusions les plus tendres de cette âme séraphique avaient pour objet la Passion du Sauveur. En voici un exemple :

« Qui vous a tué, Jésus ? L'amour. Ah ! ces clous, cette croix, ce sang sont les œuvres de l'amour.... Faites, mon Seigneur Jésus, que lorsque mes lèvres s'approcheront des vôtres pour vous baiser, je goûte à votre fiel ; que lorsque mes épaules s'appuieront sur les vôtres, je sente les fouets de la flagellation. Quand votre chair se communiquera à ma chair dans l'Eucharistie, donnez-moi part à votre mission ; quand ma tête touchera votre tête, que je ressente vos épines ; et quand mon côté s'approchera du vôtre, embrasez-moi de vos ardeurs... Que vous donnerai-je pour tous vos dons, pour m'avoir aimée et rendue heureuse ? Que pourriez-vous attendre d'une vile créature ? Je vous donnerai tout ce que je tiens de Vous. » Se repliant ensuite sur elle-même, Gemma se prend à dire : « Mon âme, bénis Jésus et garde-toi d'oublier ses bienfaits ; aime ce Dieu qui t'aime tant ; élève-toi vers Lui, qui s'est tant abaissé pour toi ; aime ce Jésus qui t'a retirée de tant de misère ; aime ton Dieu, bénis ton Seigneur. » Jésus lui ayant alors témoigné sa complaisance. en insistant pour qu'elle l'aimât toujours davantage et comprit bien que l'amour se prouve par le sacrifice, Gemma reprend « Donc, Jésus, pour apprendre à aimer, il faut apprendre à souffrir ? Ah ! je vois bien maintenant que l'effusion de votre sang a été l'œuvre de l'amour. Oh ! si vous me voulez, Jésus, je m'offre volontiers pour victime. Au même calice où vous avez trempé vos lèvres je veux boire aussi. Je vous remercie, Jésus, de me tenir ainsi sur la croix. »

Le plus souvent une ineffable simplicité mêlait son charme à ses sublimes élans. Gemma suppliait en ces termes le Seigneur de lui enlever les stigmates sacrés qu'elle souffrait tant de ne pouvoir cacher aux yeux de son entourage :

« Que dites-vous, Jésus, me donnez-vous cette consolation ? Vous m'avez fait tant de grâces, et, la plus nécessaire, vous me la refuseriez ? S'il en était ainsi, lorsque vous me direz : Gemma, m'aimes-tu ? je répondrai non. Lorsque je vous aurai accablé d'instances, fatigué de mon importunité, vous me direz bien : Soit, je te J'accorde cette grâce. » À ces naïves paroles, le doux Sauveur paraissait sourire, mais elle, toujours plus animée : « Vous souriez, Jésus, mais je ne souris pas, moi. Écoutez-moi, Jésus : me faites-vous cette grâce ? Dites-moi oui, allons ; si non cela va mal finir. Ne regardez pas à mes mérites ; regardez aux mérites de ceux qui vous la demandent pour moi. » Le Sauveur promit de la satisfaire au moins en partie, comme il arriva d'ailleurs, et Gemma de s'écrier aussitôt : « Il me paraissait impossible que vous ne m'exauciez. Très bien, Jésus ! » Cela dit, joyeuse et souriante, elle reprit les sens.

Par leur élévation et leur chaleur, les extases de la servante de Dieu peuvent soutenir la comparaison avec celles de sainte Marie-Madeleine de Pazzi et d'autres saints illustres, mais leur naïve simplicité les rend uniques dans les annales de la sainteté. Elles montrent à quelle hauteur la grâce divine peut élever une enfant, et combien la majesté du Dieu de l'innocence se complaît dans les âmes ingénues, dont il agrée particulièrement l'hommage. Ex ore infantium perfecisti laudem.

Les âmes extatiques sont parfois attirées vers Dieu avec une telle impétuosité que le corps

perd sa pesanteur, s'élève de terre et reste suspendu en l'air : c'est le vol mystique, qui accompagne parfois le ravissement parfait. Des témoins ont pu le remarquer, mais très rarement, dans la vierge de Lucques.

Il y avait dans la salle à manger de la maison, appendu au mur, un grand crucifix particulièrement vénéré de la pieuse jeune fille. On la voyait très souvent dans la journée se rendre dans cette salle, sous prétexte d'y mettre de l'ordre. Quand elle se voyait seule, elle se plaçait devant la sainte image, debout ou à genoux, les yeux fixés sur elle. À la vue du divin Crucifié, les pensées les plus élevées et les plus tendres ne tardaient pas à échauffer son cœur, et dans la crainte de tomber en extase elle se hâtait de s'éloigner, non sans avoir imprimé un affectueux baiser au pied de la croix. Quelquefois, vaincue par son amour, elle s'attardait ; elle eût voulu appliquer ses lèvres à la blessure même du Cœur de Jésus ; mais comment y atteindre ? Sur ces entrefaites, le ravissement la prenait ; s'élevant alors légèrement sans aucun secours humain elle s'approchait du Sauveur et le tenait longtemps embrassé.

Un matin de septembre de l'année 1901, tout en préparant la table pour le déjeuner, elle tournait comme un papillon autour de son cher crucifix. Plus elle le regarde, et plus son cœur s'embrase et palpite. À différentes reprises elle essaie, mais en vain, d'arriver au Sauveur pour baiser son côté sacré. N'y tenant plus, elle s'écrie : « Jésus, donnez-moi, vous, de vous joindre ; j'ai soif de votre sang. » Et alors, comme autrefois pour saint François d'Assise et pour saint Paul de la Croix, l'image se transforme en la personne divine qu'elle représente, Jésus détache son bras droit de la croix et d'un regard d'amour invite sa fidèle servante à venir à Lui. Celle-ci s'élance et arrive à son Cœur ; Jésus l'entoure de son bras, applique ses lèvres à la plaie de son côté sacré et l'abreuve, à larges traits, à cette fontaine de vie. La jeune vierge de ses deux bras enlaçait le Sauveur ; elle était debout, paraissant reposer sur une nuée tant son attitude avait d'aisance et de souplesse.

Que n'y avait-il, présent à cette scène, quelque Raphaël avec sa toile et ses pinceaux ! Quel tableau il eût pu laisser à la postérité, de l'amour du Seigneur pour sa créature, et de la félicité de la créature dans l'ineffable étreinte de son Seigneur !

L'extase, étant un degré très élevé de contemplation infuse, de sa nature implique les visions, car l'âme ne perd l'usage des sens qu'autant qu'un objet ravissant se fait voir ou sentir à elle, l'attire ou l'énivre de jouissance.

Il me semble superflu, après les précédents chapitres consacrés à la contemplation de Gemma, de m'étendre sur la nature de ses visions. Je noterai seulement qu'elles ne présentaient jamais rien d'étrange, d'exagéré ou d'incohérent ; rien qui pût faire soupçonner l'imagination d'en être simplement la cause. Loin d'offenser en quoi que ce soit la sainteté et la majesté des mystères de notre sainte foi, elles respiraient toujours la décence, la dignité, l'ordre et la plus pure vérité dogmatique. Voilà certes le meilleur argument en faveur de leur origine surnaturelle et divine ; car il est impossible qu'une enfant si ingénue, sans autre instruction que celle des classes élémentaires et sans lecture, arrive par sa seule imagination à si bien coordonner les détails d'innombrables extases, qu'elle ne tombe jamais dans l'erreur ou l'invraisemblance.

D'ailleurs, à la différence de tant d'âmes légères, victimes faciles de l'illusion, qui brûlent d'apprendre à tout l'univers ce qui leur survient d'extraordinaire, la servante de Dieu, si profondément humble, observait un grand silence sur les faveurs divines ; et nous savons que sans un véritable besoin de direction elle ne les eût pas manifestées à son père spirituel : autre signe très certain de leur principe céleste.

La jeune vierge était encore largement favorisée d'intimes colloques avec le Seigneur, car il n'était presque pas d'extase où ne se fit entendre la voix divine. Le Verbe éternel lui découvrait ses grandeurs infinies, les desseins de sa providence, l'état de quelque âme eu particulier ; il lui indiquait une œuvre à établir dans l'Église, un abus à extirper. Et Gemma, docile à ta voix de son divin Époux, à peine sortie de l'extase, mettait tout en œuvre pour faire exécuter ses adorables volontés, en s'adressant directement aux personnes compétentes ou intéressées. « Monseigneur, écrivait-elle, la volonté de Jésus est que vous vous employiez à telle chose que vous empêchiez telle autre, et sans tarder, si vous voulez lui faire plaisir. »

Un jour, dans une extase après la sainte communion, elle entendit le Seigneur lui dire : « Écoute-moi, ma fille, tu dois communiquer, en mon nom, de grandes choses à ton directeur. » Dans la pensée que le Sauveur désignait son confesseur ordinaire, la jeune fille répondit avec toute sa simplicité : « Mon Jésus, faites-moi une charité, ne m'envoyez pas à celui-là ; vous savez bien, bon Jésus, qu'il ne croit pas à mes imaginations. » Le Seigneur de reprendre « Mais non, je t'envoie à ton père, qui donnera certainement à mon cœur la satisfaction qu'il désire. Dis-lui que s'il n'agissait pas suivant mes ordres il arriverait ceci, et il serait ensuite trop tard pour y remédier. » On verra au chapitre XXIVe quel était l'objet de ce divin message.

Il n'est presque pas de lettres à ses directeurs, où Gemma ne mentionne quelque-une de ces locutions célestes ; et les événements, qu'elle n'aurait certainement pu connaître et encore moins prévoir par des voies naturelles, venaient inévitablement démontrer leur vérité.

Souvent sa divine Majesté lui donnait d'utiles enseignements spirituels, pour diriger et stimuler sans cesse son ardeur dans les sentiers de la vertu. On en connaît déjà plusieurs extraits, qu'il serait facile de multiplier indéfiniment.

Comment s'étonner qu'à l'école de la Sagesse incarnée, l'heureuse disciple soit arrivée à une telle sainteté !

Gemma recueillit également de salutaires effets des apparitions surnaturelles qui lui furent prodiguées, avec les autres grâces mystiques, dans la plus large mesure.

Les apparitions ne diffèrent pas objectivement des visions mais à l'encontre de ces dernières elles ont lieu hors de l'extase, bien que l'âme, émerveillée, puisse perdre l'usage des sens, comme il arrivait toujours à Gemma.

Inutile de rappeler la douce, familière et presque continuelle présence de son ange gardien. Nous avons parlé ou nous parlerons des apparitions d'autres anges et de plusieurs saints du ciel, en particulier du Bienheureux Gabriel, comme aussi de celles d'âmes du Purgatoire. On n'a pas oublié celles, si tendres, de Jésus-Christ, sous la forme surtout du Rédempteur souffrant. Arrivons à quelques autres vraiment ravissantes, et d'abord à celles de la très sainte Vierge.

Gemma ne cessa d'aimer d'un amour très ardent cette céleste Reine des anges, qu'elle appelait avec une douce confiance sa « chère Maman. » Privée par la mort, dès l'âge de sept ans, de sa mère de la terre, elle n'en voulut plus d'autre que Marie et se montra toujours à son égard une fille tendrement affectueuse. À elle, après Jésus, appartenait tout son cœur, « Comme je l'aime, ma Maman disait-elle. Elle le sait et d'ailleurs Jésus me l'a donnée et m'a dit de l'aimer

beaucoup. Et combien elle s'est montre toujours bonne pour moi, cette céleste Mère Que serais-je devenue sans elle ? Elle m'est toujours venue en aide dans mes besoins spirituels, m'a préservée de beaucoup de périls, m'a délivrée des mains du démon qui venait sans cesse me molester ; elle m'excusait auprès de Jésus quand je l'offensais, l'apaisait quand je l'irritais par ma mauvaise vie, m'enseignait à le connaître, à l'aimer et à lui plaire en étant sage. Ah ! ma chère Maman, je t'aimerai toujours, toujours. »

De telles expressions de la plus vive tendresse jaillissaient presque continuellement des lèvres de la jeune fille, et revenaient à chaque instant dans ses lettres. La divine Mère pouvait-elle y rester insensible et ne pas payer de retour sa fidèle enfant ? En réalité, Marie se donna tout entière à Gemma comme Gemma s'était donnée toute à elle ; outre les innombrables faveurs qu'elle lui obtint de son divin Fils, elle daigna lui apparaître très souvent d'une manière sensible, la combler de caresses en de suaves tête-à-tête et la presser sur son sein maternel. Laissons l'heureuse voyante nous dépeindre elle-même les délicatesses de bel amour ; nul ne saurait mieux y réussir que celle qui en a éprouvé les ineffables douceurs.

« Qui aurait jamais pu s'imaginer, écrit-elle dans un compte de conscience, que ma chère maman serait venue ce soir me visiter ? Je ne l'eusse jamais osé penser, à cause de ma mauvaise conduite ; mais elle a eu compassion de moi. J'ai senti un grand recueillement inférieur ; puis, comme il m'arrive souvent, la tête m'est partie et je me suis trouvée, m'a-t-il semblé, avec la Mère des douleurs. Quelle félicité en ces beaux moments Quelle douceur dans mon cœur L'explique qui pourra. Après ma première émotion elle m'a prise sur ses genoux, m'a fait reposer la tête contre ses épaules et me l'y a tenue quelques instants. Mon cœur, plein de félicité, n'avait plus rien à désirer. - N'aimes-tu que moi ? me demandait-elle de temps en temps. Oh ! non, répondais-je ; avant vous j'en aime un autre. Et qui ? reprenait-elle, feignant de ne pas comprendre. Quelqu'un qui m'est bien cher, plus cher que tout au monde ; je l'aime tant, que je donnerais de suite tout mon sang pour lui ; pour lui je ne me soucie pas de la vie. - Mais dis-moi qui, me redemandait-elle impatientement. - Si vous étiez venue avant-hier au soir, ma Mère, vous l'auriez trouvé près de moi. Il ne vient pas souvent ; moi, au contraire, je vais à lui chaque jour, et, si je le pouvais, j'irais encore plus souvent. Et savez-vous pourquoi, chère Maman ? parce que je sais qu'en se tenant loin de moi, il veut voir si je suis capable de l'oublier. Mais plus il se cache, plus je me sens transportée d'amour pour lui. - Qui est-ce donc ? répétait Marie. - Non, je ne vous le dirai pas, reprenais-je. Voyez, chère Maman, il vous ressemble par sa beauté ; ses cheveux ont la couleur des vôtres. Alors la douce Mère, me caressant, me demanda encore : Mais, ma fille, dis-moi donc de qui tu entends parler. - Je m'écriai bien fort : Vous ne comprenez pas ? Je veux parler de Jésus, de Jésus. - Répète-le encore plus fort, me dit la céleste Mère ; - puis, me regardant avec un doux sourire, elle me pressa ardemment sur son cœur et ajouta : Oui, aime-le, aime-le beaucoup et n'aime que lui seul. Ne craignez rien, répondis-je, personne au monde en dehors de Jésus ne goûtera jamais de mon affection. De nouveau elle m'étreignit et me baisa au front. Puis je m'éveillai, et je me trouvai étendue par terre, tout près du crucifix. »

Oh ! le délicieux récit. avec sa grâce naïve et sa touchante simplicité ! On ne peut le relire sans le trouver toujours nouveau, toujours émouvant.

El, voici un second dont la forme est peu différente :

« je reposais dans mon lit sans dormir encore, lorsqu'il me sembla voir une belle dame s'approcher et se pencher sur moi pour m'embrasser. Je fus aussitôt ravie hors des sens et bien loin de ce monde. Je fis mille protestations, mon père, suivant vos ordres. Mais ma céleste

Mère, car c'était elle, me regardait en souriant et disait : Chère fille ! - Pardonnez-moi, mon père, si j'ai cédé trop vite je me suis abandonnée à ma douce Mère, qui m'a prise dans ses bras. J'ai cru mourir, oui mourir d'excès de bonheur...Quelles caresses !... Elle m'aime tant... Elle me disait qu'elle était venue chercher mon bouquet : vous comprenez ? Elle m'a trouvée bien pauvre et m'a excitée à la vertu, surtout à l'humilité et à l'obéissance. Après quelques autres paroles que je n'ai pas comprises, elle a ajouté : « Ma fille, purifie et perfectionne ton âme et vite. » Je ne sais ce qui est arrivé ici ; mais ce mot vite a donné une secousse si violente à mon cœur, sur lequel la douce Mère a aussitôt posé sa belle main, que je ne pouvais parler. Je demandais intérieurement une explication. J'ouvris les yeux, l'interrogeant du regard ; elle répondit : Dis à ton père que s'il ne pense à toi (pour la renfermer dans un monastère), je t'emmènerai vite en paradis. À ce moment, elle m'embrassa et reprit S'il ne pense, oui, vite, plus vite qu'il ne croit, nous serons ensemble. »

C'est hélas ! ce qui advint, et j'en éprouve encore du remords : en moins d'un an et contre toute attente, cet ange s'envola de la terre.

« Ô père, ô père ! continue-t-elle, après ces instants divins, comme le monde vous apparaît ! Je ne sais si vous l'avez jamais éprouvé. Oh ! qu'elle était belle la céleste Mère ! L'avez-vous jamais vue ? Bien qu'elle soit souvent venue me visiter, je conserve toujours un ardent désir de la revoir. »

Dans une autre circonstance, la sainte Mère lui apparut tenant dans les bras son divin Fils sous la forme d'un petit enfant ravissant ; elle le déposa bientôt sur les genoux de sa chère fille, qui le pressa sur son cœur frémissant de bonheur et le couvrit de caresses et de baisers enflammés. L'Enfant divin les lui rendait. Après avoir fait entendre quelques enseignements d'une suprême sagesse, Il lui donna sa bénédiction, revint dans les bras de sa Mère, et la vision s'éloigna.

Gemma reçut au moins trois fois cette rare faveur. Quatre autres fois, le Seigneur lui apparut seul sous la forme d'un jeune enfant, et un jour, dans les circonstances suivantes qu'elle-même nous raconte : « Hier au soir, à l'heure de garde, je me retirai dans la solitude de ma chambre, et l'Enfant Jésus vint m'y trouver. Oh qu'il est beau Jésus ! Si tous le connaissaient, comme on l'aimerait ! Il se mit sur mes genoux, me caressa, me baisa, me demandant si je l'aimais. Je l'embrassais aussi bien fort et lui témoignais tout mon amour. Il me demandait si je voulais être toute à lui. Trop émue par la joie, je ne savais répondre et je l'étreignais toujours, toujours. »

Arrêtons-nous à la contemplation de cette scène ineffable. Cette jeune vierge est une pauvre fille d'Adam, et Celui qu'elle serre dans ses bras, c'est le Dieu d'infinie Majesté, le Verbe incarné, qui daigne revêtir les gracieux dehors de l'enfance pour embrasser sa créature, s'en laisser étreindre éperdument et ainsi mieux gagner et ravir son cœur. Ô mystère de l'incarnation et de l'amour d'un Dieu : que vous êtes sublimes !

L'extatique de Lucques a pénétré si avant dans ces adorables mystères qu'elle se trouve tout à l'aise devant son Créateur. Elle continue en effet sa relation : « Enfin je commençai à parler en toute confiance. Je dis à Jésus de vous donner, à vous, père, et au confesseur l'intelligence de ce qui se passe en mon âme, et de ne plus me laisser dans l'inquiétude à ce sujet. Jésus souriait et me disait : Je le ferai - mais presque à voix basse et d'un ton peu résolu. Je le priai de se dépêcher, parce que je n'avais plus envie d'attendre. Jésus reprit : Mais je t'ai plus aimée que tant d'autres créatures, bien que tu fusses la plus mauvaise ! Quant à la vérité de mes

opérations dans ton âme, elle est déjà reconnue de celui qu'il importe pour l'autre, le temps n'en est pas venu, mais il viendra. C'est moi. Jésus, qui te parle. »

Cet ineffable colloque dura une heure entière. Gemma en termine ainsi le compte-rendu : « Jésus s'en est allé, et me voici de nouveau bien seule. Dites-moi, père, êtes-vous content que Jésus me revienne ? Si vous êtes content il retournera certainement. Bénissez-moi bien fort, et renvoyez-moi Jésus ; car loin de lui je ne puis vivre. »

Je ne répondis pas à cette lettre touchante, mais le cœur profondément attendri, je ne pus m'empêcher de m'écrier : L'amour a fait perdre heureusement le sens à cette séraphique enfant, car il n'y a, pour parler de la sorte, que celui qui aime sans mesure.

CHAPITRE XXI

AMOUR DE L'EUCCHARISTIE.

Guidée par l'esprit divin dans les voies d'une admirable sainteté, la bienheureuse enfant allait droit, comme d'instinct, au plus solide et au plus parfait. Toutes les pratiques de dévotion autorisées dans l'Église lui plaisaient, sans nul doute, et elle se réjouissait de les voir suivies par un grand nombre de fidèles ; mais pour elle-même elle n'en voulut que quelques-unes, mieux en rapport avec les dispositions de son âme, qu'elles absorbaient tout entière. C'était la triple dévotion à l'humanité sainte du Verbe et à sa Passion ; à la Mère de Dieu et à ses douleurs ; et à l'Eucharistie. La première attendrissait son cœur, en l'excitant au sacrifice ; la seconde lui inspirait courage et filiale confiance et grâce, à la troisième, nourriture et délicieux rassasiement de toute son âme, elle vivait ici-bas d'une vie céleste.

Sur cette dernière dévotion, d'une incomparable tendresse, nous avons des détails extraordinaires et touchants qui permettent de croire que la jeune vierge a été particulièrement suscitée de Dieu, en nos temps de piété refroidie, pour servir aux chrétiens de modèle et de stimulant dans leur vénération et leur amour du très saint Sacrement.

L'Eucharistie est par excellence le mystère de la foi : *mysterium fidei*. Dans les autres mystères la raison humaine peut trouver plus ou moins où s'appuyer ; dans celui-ci, totalement déconcertée, elle doit laisser à la foi seule le soin de découvrir le trésor divin qu'il renferme.

Gemma possédait, on l'a vu, une foi d'une vivacité merveilleuse, qui touchait presque à l'évidence. Elle avait en outre le cœur pur, et le Seigneur a promis de se laisser voir des cœurs purs ; elle était humble et simple comme une enfant, et le Seigneur découvre à de telles âmes les secrets de sa sagesse et de sa bonté. Avec le regard clair et pénétrant de sa virginité, de sa simplicité, de sa pureté sans tache, et à l'aide des vives lumières de la foi, versées à flots dans son esprit dans ses hautes contemplations, elle perceait les voiles de cet ineffable sacrement et mesurait la profondeur de ses mystères.

Le commun des âmes pieuses ne peut entrer en communication avec le Dieu caché de l'Eucharistie sans se recueillir préalablement, souvent avec effort ; il suffisait à Gemma de se rappeler à son souvenir si ce rappel n'était point superflu à cette âme toujours orientée vers Lui - pour le voir aussitôt, comme à découvert, sur l'autel où sa pensée s'était envolée, le sentir présent dans le saint ciboire, et de toutes les fibres de son être tressaillir d'allégresse devant cette douce Majesté.

Pour se former une juste idée de l'ardeur de cette dévotion, il faudrait avoir assisté à ses entretiens sur l'Eucharistie ; il faudrait lire tout ce qu'elle en a écrit dans sa correspondance, et ce que ses familiers en ont surpris sur ses lèvres dans ses colloques extatiques ; car elle seule peut nous livrer les pensées élevées qu'elle recevait du ciel sur ce mystère, et les sublimes sentiments dont son cœur était l'inextinguible foyer. Voici du moins un choix restreint de documents très édifiants, puisés des trois sources.

« Mon père, m'écrivait-elle, vous allez lire une lettre dénuée de sens ; n'importe ; laissez-moi parler de la très sainte communion ; je ne contiens plus mes sentiments. Peut-il y avoir des âmes ignorantes de l'ineffable richesse que renferme la très sainte Eucharistie ? des âmes insensibles aux étreintes divines, aux mystérieuses et ardentes effusions du Cœur sacré de mon Jésus ? Ô Cœur de Jésus, cœur d'amour ! »

« Que votre esprit est suave, ô Jésus disait-elle dans une lettre à une dame romaine, son intime amie. Qu'est-ce donc qui a poussé Jésus à se communiquer à nous d'une manière si belle et si admirable ? Réfléchissons-y : Jésus notre nourriture, Jésus ma nourriture ! En ce moment, que de choses je voudrais vous exprimer, mais je ne sais ; je ne sais que pleurer et redire Jésus ma nourriture ! Et penser qu'il se donne ainsi par le grand amour qu'Il a pour nous ! » Et les larmes de la sainte enfant, aussi douces que spontanées, coulaient sans discontinuer, « larmes silencieuses de reconnaissance et de félicité céleste » selon sa propre expression.

Elle disait à Dieu dans une extase sa gratitude et son bonheur « Je vois bien, Seigneur, qu'au lieu des richesses temporelles et périssables vous m'avez donné la vraie richesse : l'aliment eucharistique du Verbe. Que deviendrais-je si je ne réservais à la sainte hostie toutes mes tendresses. Oh ! oui, je comprends. Seigneur, que pour me faire mériter le paradis des cieux, vous m'en donnez déjà un sur la terre. »

Gemma ne paraissait même pas distinguer entre le paradis des cieux et le « paradis de Jésus » qu'elle goûtait au divin banquet. Dans ses extases elle appelait encore l'Eucharistie « Académie de paradis où l'on apprend à aimer. L'école, ajoutait-elle, expliquant sa pensée, c'est le cénacle ; le Maître, Jésus et les doctrines, sa chair et son sang. »

L'Amante passionnée du divin Prisonnier se tenait nuit et jour par la pensée devant le saint tabernacle ; mais son grand bonheur était de se transporter en personne près de son Dieu caché. Pour éviter la singularité, qu'elle eût toujours en horreur, elle se contentait de se rendre à l'église deux fois par jour le matin pour la sainte messe et la communion, et le soir pour l'adoration publique en usage dans la ville de Lucques. « Je vais à Jésus, disait-elle alors ; allons à Jésus. Il est bien solitaire ; personne ne pense à Lui ; pauvre Jésus ! »

Aussitôt dans le lieu saint, se tournant avec une aisance modeste vers le tabernacle sacré, elle y fixait des regards ardents qu'elle n'en détachait plus, et restait immobile, à genoux, sans plus s'occuper de son entourage que si elle se fût trouvée seule devant Dieu seul. À part cette attitude d'ange adorateur, l'embrasement de son visage et les larmes qui glissaient lentement le long de ses joues, on ne l'eût point distinguée extérieurement de toute autre personne pieuse en prière. Mais son intérieur était bien alors celui d'un brûlant séraphin. « Oh ! qu'elle est grande, disait-elle, la joie, la félicité de mon cœur devant Jésus-hostie ! Et si Jésus me permettait d'entrer dans le saint tabernacle où il réside avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, ne serais-je pas en paradis ? »

« Jésus, soupirait-elle devant l'autel eucharistique, âme de mon âme, mon paradis, hostie sainte, me voici près de vous. J'ai senti que vous me cherchiez et je suis accourue. » Puis, avec une filiale confiance, elle ajoutait qu'elle venait Lui tenir compagnie, s'offrir toute à son amour, Lui faire présent de quelque pauvre vertu pratiquée pour lui plaire, prendre ses ordres. ou du moins entendre de sa bouche quelques tendres paroles, et par dessus tout Lui demander amour sur amour.

Avec quels élans de foi son âme s'épanchait ! Les paroles suivantes proférées dans l'extase le feront comprendre : « Me voici devant vous, ô Jésus. Je vous présente mon âme ; cette âme. ô Jésus, que vous avez formée, non de votre substance ni d'aucun élément matériel, mais par la puissance du Verbe que vous êtes Vous-même ; cette âme spirituelle, votre œuvre immortelle, que vous avez sanctifiée, purifiée par le saint baptême, ah ! ... » Ici Gemma garde le silence. développant mentalement sa pensée ; bientôt elle reprend : « Si le bien, ici-bas, se fait aimer par lui-même, quel amour n'inspirerez-vous pas, Vous le roi des biens ! Le plaisir que donnent les créatures sur la terre est tout différent de celui que l'on goûte en vous, qui êtes le Créateur. Voyez, ô Jésus lorsqu'une créature désire quelque objet, elle meurt d'envie de le posséder ; et quand ses vœux sont accomplis, elle n'est pas satisfaite, elle n'est jamais rassasiée. Vous seul donnez le rassasiement, vous seul rendez purs et immaculés ceux qui vivent en vous, et dans lesquels vous faites votre demeure. » Émue par cette dernière pensée l'extatique poursuit : « Ah ! je l'ai trouvée votre demeure. Jésus. Vous habitez les âmes que vous avez créées à votre image, les âmes qui vous cherchent, qui vous aiment. qui vous désirent. Oh ! elle a compris, mon âme qui est si pauvre, elle a compris les richesses de votre amour. » Puis s'humiliant selon son habitude au milieu des plus douces communications du ciel : « Je suis vôtre, dit-elle, je suis vôtre, ô Jésus. Mais vous auriez raison de vous plaindre de moi, parce que je vous ai offensé. Indigne que je suis, je devrais rendre à l'autel tant d'hosties et de sang que j'y ai dérobés. Mais je vous promets de m'amender ; continuez-moi seulement le cours de vos faveurs. Plutôt mourir que vous manquer de fidélité et d'amour. Que voulez-vous de moi, que voulez-vous de moi, ô Jésus ? que mon amour soit constant ? je me nourrirai chaque jour de votre chair et de votre sang. »

On l'entendit rendre grâces, dans les termes suivants, des victoires remportées sur l'inférieur ennemi : « Ce matin, vous avez vaincu, ô Jésus. Après vous avoir reçu, je me suis prise à considérer les grands combats qu'avec votre secours j'ai victorieusement soutenus contre le démon. J'en ai tant compté ! Qui sait, sans votre aide, combien souvent eût chancelé ma foi, mon espérance, ma charité ? Mon intelligence se fût enténébrée, si vous, soleil éternel, ne l'aviez illuminée de vos divins rayons. Que de fois mon amour eût faibli sans le réconfort de vos caresses Et ma volonté, combien de fois s'abandonnait-elle à la paresse mais votre feu venait l'enflammer. C'était là uniquement, je le reconnais, l'œuvre de votre amour infini. Et dès lors, Seigneur, quelle ne devrait pas être ma reconnaissance ! » Gemma insiste avec des accents vibrants sur cette tendre pensée : « Mon Dieu, ouvrez-moi votre cœur. Ô Jésus. ouvrez-moi votre poitrine eucharistique ; je veux y déposer toutes mes affections. Que je vous aime, ô Jésus ! Mais pourquoi me traiter si amoureusement, alors que je vous offense avec tant d'ingratitude ? Cette seule pensée, bien comprise devrait me transformer en une flamme d'amour. Il est beau et doux, en effet, d'aimer qui ne s'irrite point contre ses offenseurs. Ô Jésus, si je faisais de sérieuses réflexions sur les empresses de votre bonté à mon égard, comme je devrais me distinguer dans la pratique de toutes les vertus Pardonnez-moi, ô Jésus, ma grande négligence ; pardonnez-moi ma profonde ignorance. Jésus, mon Dieu, mon amour, bien incréé, qu'en serait-il de moi, si votre sollicitude ne m'avait conduite vers vous ? Ouvrez-moi votre cœur, ô Jésus ; ouvrez-moi votre poitrine eucharistique, moi, je vous ouvre la mienne. »

Après ces effusions où les mêmes pensées reviennent sous des formes toujours neuves, Gemma, comme épuisée, reste silencieuse ; une céleste lumière descend dans son esprit et l'élève à une très haute contemplation. Dans cet état sublime Jésus lui parle et fait sentir à son cœur combien Lui est agréable cette visite à son autel, qui lui donne, dit-il, une compensation à l'ingratitude de la majeure partie des hommes et aux outrages des pêcheurs. Il loue sa fidélité, se déclare content d'elle et toujours prêt à la favoriser de nouvelles grâces et à l'enrichir de nouveaux dons. Il l'encourage à lui rendre constamment amour pour amour. À de telles paroles, le cœur de la sainte enfant s'embrase de plus en plus ; se reprenant à parler après une humble confession de sa propre indignité, elle s'écrie : « Vous voulez de l'amour, ô Jésus ? mais il ne m'en reste plus dans le cœur. Ah ! je voudrais en enflammer toutes tes créatures de l'univers. » Et pour donner une preuve de ses sentiments elle ajoute naïvement : « Mettons le cas, Seigneur, que vous soyez Gemma et que je sois Jésus ; savez-vous ce que je ferais ? Je laisserais d'être Jésus pour que vous le fussiez. Ô Dieu, ô Jésus, vous l'emportez sur tous les trésors de ta terre. Comme volontiers je m'unirais à vos esprits célestes et m'épuiserais à chanter vos louanges ! Comme volontiers je resterais sans cesse devant vous Mais que dis-je lorsque je parle de Vous ? Je dis ce que je peux, nullement ce que je dois. Et si je ne sais pas en parler, faut-il que je me taise ? Non, parce que mon Jésus doit être aimé et honoré de tous. Ne regardez pas à ce que vous dit mon esprit, (1) ô Jésus, mais regardez mon intérieur qui vous est découvert dans ses derniers replis. Êtes-vous certain maintenant que je vous aime plus que tout au ciel et sur ta terre ? »

Tels étaient les sentiments qui se succédaient dans le cœur de la jeune vierge devant le saint sacrement. Souvent dans ses élans d'amour ses forces défailaient : « Ah ! s'écriait-elle je n'y puis plus tenir, non, je n'y puis plus tenir à la pensée que Jésus se fait ainsi goûter de la dernière de ses créatures, et lui manifeste dans une prodigieuse expansion de son amour paternel toutes les splendeurs de son très aimable Cœur. » Et ce disant, elle tombait évanouie dans les bras de sa compagne, qui en prévision de cas semblables savait si bien disposer toutes choses que personne à l'église, ne s'apercevait de rien.

On n'a pas oublié que la candide colombe croyait toutes les âmes pieuses brûlées, comme elle des feux du divin amour ; elle était grandement étonnée de ne les point voir éprouver les mêmes phénomènes. « Je ne sais, disait-elle, comment tant d'autres qui se tiennent près de Jésus n'en sont pas incendiées. Pour moi, si je restais un quart d'heure à peine il me semblerait devoir être réduite en un tas de cendres. » Et en conséquence, aux premières impressions des mystérieux élans de son âme elle sortait en hâte de l'église, surtout en l'absence de sa compagne.

Je lui avais recommandé dans une de mes lettres de me présenter à Jésus lors de sa première visite eucharistique, et de Lui dire que moi aussi je voulais l'aimer beaucoup. Elle me fit cette réponse ingénue : « Est-ce là une chose à faire, mon père ? Et s'il vous arrivait comme à moi, qui donc vous tiendrait la main sur le cœur (pour comprimer ses palpitations) et que serait-ce si, étant seul, vous veniez à tomber par terre ? Non cela n'est pas à faire. »

Dans une extase elle disait familièrement au Seigneur : « Écoutez, Jésus, la question que m'a posée le confesseur : Que faites-vous, Gemma, lorsque vous êtes devant Jésus ? - Ce que je fais ? Si je suis avec Jésus crucifié, je souffre ; et si je suis avec Jésus-Eucharistie, j'aime. »

Elle écrivait à ses amies de se transporter près des saints tabernacles : « Courons à Jésus, cœur plein de tendresse, cœur d'amour. Demain matin, je vous attends près de Jésus. Restons

ensemble devant le saint Sacrement ; et que Jésus nous bénisse toutes deux. »

L'horaire de sa journée, qu'elle s'empressait de me communiquer, marquait en premier lieu l'heure de ses visites eucharistiques, qui variait suivant les saisons : « Le matin avec Jésus (2) à sept heures ; le soir devant Jésus à six heures, pour tout cet hiver. Venez me tenir compagnie et m'aider à aimer notre grand Dieu. »

L'humble jeune fille avait fait avec ses plus intimes amies un pacte d'échange de sa communion quotidienne, le croyant tout à son avantage. Elle ne l'oubliait jamais et dans ses lettres le rappelait aux intéressées !

Heureuses les amitiés qui se nouent et s'entretiennent ainsi aux pieds des saints autels !

Mais arrivons au point essentiel de la dévotion à l'Eucharistie, à la sainte communion, où s'accomplit proprement sur la terre le mystère de l'amour de Jésus. Ah ! si la sainte enfant pouvait ici prêter à mes paroles les accents ardents avec lesquels elle m'a ouvert tant de fois son âme pour me découvrir les flammes dont l'Époux divin l'embrasait au divin banquet !

Cette fille bénie n'assiégeait jour et nuit par la pensée les saints tabernacles que parce qu'elle se sentait consumée de faim et de soif de Jésus-Hostie. Il fallait cette nourriture divine à son cœur qui n'en goûtait point d'autre. On n'a pas oublié qu'à l'âge de neuf ans elle aurait couru le risque de mourir de chagrin, si l'on n'eût avancé le jour de sa première communion, et on se rappelle avec quelle ardeur de foi, quel amour illuminé elle s'agenouillait alors à la table sainte.

Or, cette faim et cette soif, loin de se calmer par la réception quotidienne de l'admirable sacrement, ne firent que s'accroître jusqu'à finir par martyriser ses entrailles. « Chaque matin, m'écrivait-elle, bien que dénuée de toutes les dispositions nécessaires, je reçois la sainte communion, mon unique et plus délicieux réconfort. Le témoignage d'amour que me donne Jésus chaque matin en venant en moi m'attendrit infiniment et réclame toutes les affections de mon misérable cœur. » Puis elle s'écriait : « Voici, ô Seigneur, mon cœur et mon âme. Venez, Seigneur, je vous ouvre ma poitrine. Pénétrez-y, feu divin, brûlez-moi, consommez-moi. Venez, ne tardez plus. Je voudrais habiter le foyer de vos flammes. »

Ces désirs s'accroissaient régulièrement chaque soir ; ils croissaient d'heure en heure et la tourmentaient toute la nuit, avec suavité cependant, au point de la faire évanouir. « Cette nuit, m'écrivait-elle, et l'avant-dernière, en pensant à la sainte communion mon cœur s'est mis à palpiter et je suis tombée en défaillance. Hier soir avant le repas, j'ai récité quelques prières, entr'autres cette jaculatoire : Faites, Seigneur, que de ce pauvre repas je passe à votre magnifique festin (eucharistique.) - Je me suis arrêtée quelques minutes à ce désir, et aussitôt je me suis sentie poussée vers Jésus (c'est-à-dire ravie hors des sens.) Cela m'arrive toutes les fois que je pense à Jésus, particulièrement lorsque je l'entends m'inviter à le recevoir, ou me dire qu'il vient se reposer dans mon cœur. »

Le confesseur se vit obligé, afin de ménager à la jeune fille, dans l'intérêt de sa santé, quelques heures de sommeil, de lui défendre de s'arrêter volontairement, la nuit, à la pensée de la communion suivante.

Le matin, au point du jour, Gemma ne se possédait plus de désir ; elle se levait, faisait sa toilette en quelques minutes et se tenait prête à se rendre à l'église au premier signal. Combien

de fois, recevant l'hospitalité dans cette maison de bienfaiteurs de ma Congrégation, n'ai-je pas eu l'occasion de m'attendrir jusqu'aux larmes à la vue de la sainte enfant qui attendait, debout devant la porte de sa compagne, le chapeau sur la tête et profondément recueillie, que cette dernière sortit de sa chambre pour partir avec elle. « Et où allez-vous, ma chère fille ? lui disais-je alors. À Jésus, père. - Et que faire ? - Sa réponse était un modeste sourire qui signifiait : Vous le savez bien. »

À la voir, dit la compagne dont je viens de parler, elle paraissait chaque matin se rendre à quelque fête nuptiale.

Gemma partait en effet, selon son expression, « pour la fête de l'amour de Jésus. »

Pas plus alors qu'en d'autres temps, on n'apercevait en elle des manières affectées, mais son cœur n'en était pas moins dans une activité extraordinaire. La nécessité ou les convenances seules pouvaient lui arracher en ces moments une parole. Son Ange gardien lui-même, s'il apparaissait, était amicalement prié de suspendre tout entretien, pour la laisser, disait-elle, à une bien meilleure occupation.

La pieuse jeune fille se pénétrait si fortement de la grandeur d'une communion, que tout le reste disparaissait de son esprit. Elle donnait d'une préparation si sérieuse la raison suivante : « Il s'agit de joindre deux extrêmes : Dieu qui est tout, et la créature qui n'est rien ; Dieu qui est la lumière, et la créature qui est ténèbres ; Dieu qui est sainteté, et la créature qui est péché. Il s'agit de participer à la table du Seigneur. Pourrait-il y avoir une préparation suffisante ? » À la considération de ces profonds contrastes, Gemma pâlisait d'effroi ; pour sa part, sans le courage que lui inspirait sa grande foi, jamais elle ne se fût approchée du divin banquet ; et cependant elle en mourait d'envie.

Dans les aridités spirituelles comme dans les consolations, et même au sein des plus affectueuses communications du divin Amant des âmes, ces contrastes hantaient sans trêve son esprit en le torturant. Elle s'en ouvrait ainsi au Seigneur « qui, je le sais, Jésus ; mieux vaut vous recevoir que vous regarder ; mais je m'afflige à la pensée que des années et des années d'une préparation angélique ne me rendraient jamais digne de vous recevoir, Ô Jésus, il m'est doux de vous confesser ma misère. Aidez-moi, Seigneur. Ah ! je puis encore me jeter à vos pieds et vous répéter à mille reprises aver une foi vive : Mieux vaut toujours vous recevoir que vous regarder. » Ces dernières paroles lui avaient été suggérées par Jésus lui-même, comme l'indique suffisamment le contexte. De la sorte, la confiance tempérant la crainte, et la crainte la confiance, s'établissait dans le cœur de la jeune vierge l'équilibre nécessaire à une digne communion.

Le matin de la fête du martyr saint Laurent, elle adressa ces paroles au Seigneur : « Ah ! bien-aimé Jésus, quelle honte pour moi ce matin ! Suivant votre désir, j'ai occupé ma pensée du souvenir de saint Laurent. Mais je me confonds en le voyant dans les tourments, tandis que je goûte dans l'hostie les douceurs du paradis. Ô Cœur de mon Jésus, cœur trop tendre, si vous voulez me donner une belle part (des souffrances de saint Laurent), oh ! faites-le. C'est bien assez pour moi d'aller toujours à vous avec la crainte de vous offenser. J'ai mis nos deux âmes en comparaison : celle d'un saint et celle d'une pécheresse. Pouvais-je ne pas rougir ? Je voulais par l'intermédiaire du saint lui-même vous présenter mon âme pécheresse ; mais j'ai peur, j'ai peur, car je la sais coupable devant vous. Je voudrais vous la montrer belle, comme elle sortit de vos mains.

Elle écrivait à son directeur : « Ce qui me donne un peu à réfléchir, c'est que la communion quotidienne, le pain angélique n'a pas communiqué à mon âme tous les biens que tant d'autres en retirent avec abondance. La faute, je le reconnais, en est à la faiblesse de mes quelques vertus ; je m'approche de Jésus sans aucun mérite. Aidez-moi, aidez-moi, mon père. Aujourd'hui je pourrais être parvenue à des degrés élevés ; et j'ai reculé, au contraire, au détriment de ma pauvre âme. Parfois, croyez-le bien, mon père, je tremble et je rougis très fort à la pensée que je vais recevoir, impure, Jésus qui est la pureté essentielle. Mais Jésus, le cher Jésus m'aime encore telle que je suis, et se fait continuellement sentir à mon âme. »

C'est avec de tels sentiments de foi, d'abandon, de désir, d'amour et par dessus tout d'humilité que Gemma se disposait à la sainte communion. Pouvait-elle, quoi qu'en pensât sa modestie, ne pas en recueillir les fruits les plus précieux ? Aussi le Seigneur prodiguait-il à sa servante les marques d'une vive complaisance. Selon son expression, « Il se faisait sentir très fort » à son cœur pendant les bienheureux instants de la sainte communion, et la comblait d'une suavité, d'une paix qui de l'âme se déversait sur les sens corporels pour inonder de félicité tout son être.

Les saintes espèces produisaient souvent dans son palais une sensation délicieuse et descendait dans ses entrailles avec la douceur d'un baume. Parfois elle éprouvait même dans sa bouche l'impression et le goût du précieux sang. « Hier, écrivait-elle, jour de la Purification, j'ai senti après la communion toute ma bouche pleine de sang. Mais qu'il était bon ! qu'il me faisait du bien ! Je comprimais fortement ma poitrine pour qu'il descendit tout entier dans mon cœur. Éprouvez-vous, mon père, comme il fait bon consommer Jésus-Hostie ? Pour moi j'en fis l'expérience au mois d'octobre, (pour la première fois), d'un vendredi, midi, au vendredi suivant ; puis ce fut fini. La même impression a recommencé ce matin mais elle me consume ; je me sens mourir continuellement ; Jésus me fond. Mais quel bien-être ! Vous sentez-vous quelquefois vous consumer ainsi d'amour ? Que c'est doux ! Le feu de mon cœur est monté ce matin jusqu'à la gorge. Vive Jésus ! Certainement, père, si Jésus continue de me tenir dans cet état, je ne vivrai que quelques mois, et qui sait ? »

Non moins que son divin Fils, la céleste Mère avait pour très agréables les ferventes communions de son angélique fille, et pour lui donner à son tour un témoignage de satisfaction et un encouragement, elle l'accompagnait parfois au saint banquet avec les anges de l'Eucharistie. Après tant d'autres faveurs merveilleuses, celle-ci ne doit pas étonner.

À cette vision inattendue, la jeune fille perdait les sens et palpitait de joie aux pieds de sa douce Mère. « Quelle est belle, me disait-elle ensuite, la sainte communion faite en compagnie de la Mère du paradis Hier, huit mai, pour la première fois je la fis assistée par elle. Savez-vous, mon père, ce que disaient en ce moment tous les élans de mon cœur ? ces seuls mots : Ma Mère, ma chère Mère ! »

On lit dans la vie de plusieurs saints que le Seigneur, pour apaiser leur faim de l'Eucharistie dans des circonstances où il leur était impossible de se rendre à l'église, leur fit porter dans leur demeure par le ministère des anges une hostie consacrée. Il semble que Gemma ait ainsi reçu, trois fois au moins et des mains du Sauveur lui-même, la divine hostie. Voici l'attestation d'un témoin oculaire. « Le matin du vendredi où notre Gemma fut soumise pour la première fois au supplice de la flagellation, comme elle était couverte d'horribles plaies, je ne lui permis pas de se lever. La pauvre enfant obéit et commença aussitôt sa préparation à la communion spirituelle, avec autant de recueillement et de ferveur que pour la réception réelle de l'hostie sainte. Bientôt elle entre en extase puis je la vois reprendre les sens, joindre les

maines soudain ses yeux étincellent et son visage s'embrase comme dans ses visions extraordinaires. Elle avance la langue, la retire peu après et retombe en extase pour faire l'action de grâces habituelle. La même scène se reproduisit le vendredi suivant, et probablement d'autres fois encore, mais sans que j'en fusse témoin. Gemma me confia ingénument que le Sauveur lui-même, et non un ange, lui avait apporté la communion. »

Pour la pieuse enfant, pressée d'une telle faim de l'Eucharistie, quel tourment lorsqu'une maladie grave la retenait loin de l'église ! Dans ce cas, heureusement très rare, elle implorait de son Dieu une amélioration qui lui permît de se lever. Le suppliant, s'il voulait l'éprouver par des douleurs physiques, de les rendre cent fois plus cruelles, « plutôt, disait-elle, que de la laisser privée du pain de vie. » Elle ajoutait pour emporter la grâce : « À un amant passionné comme vous l'êtes, Seigneur, il ne faut pas tant de suppliques, il se rend de suite à la première demande. Dites donc oui, et je viens. »

Le plus souvent, le céleste Époux disait oui, et Gemma, puisant des forces dans sa grande foi, pouvait se lever bien que le thermomètre marquât quelques instants auparavant quarante degrés de fièvre. Lorsque le Seigneur en disposait autrement, la jeune fille baissait la tête en disant : fiat, et se contentait de la communion spirituelle, toujours accompagnée d'ailleurs d'ineffables communications divines qui la dédommageaient amplement de la privation sensible de l'hostie sainte.

Un jour, son confesseur ordinaire, pour l'éprouver et la mortifier, fit semblant de vouloir lui supprimer la communion. Elle s'empressa de m'annoncer ce malheur : « Ô père, père, aujourd'hui à cinq heures j'ai été me confesser, et le confesseur a parlé de m'enlever Jésus. Ô mon père, ma plume se refuse à écrire, la main me tremble, je pleure. » De fait, ces mots que j'ai sous les yeux pour les transcrire, sont tracés d'une main convulsive. Cependant, selon son habitude en semblable occurrence, elle rentre aussitôt en elle-même pour se livrer aux sentiments d'humilité : « Grâce soient rendues à Jésus ! J'ai trouvé à la fin quelqu'un qui me connaît et m'aidera à me sauver. Non, vraiment, père, je ne suis pas digne de recevoir Jésus, Dans ce cœur grossier, Pire qu'un fumier, combien de fois déjà Jésus a bien voulu venir. En ce moment je reconnais si fort ma misère que je voudrais, je voudrais... Ô père, père ! »

L'excellent confesseur avait si peu l'intention d'écarter la jeune fille de la table sainte, qu'il disait aux membres de sa famille adoptive : « Faites l'impossible, bien qu'elle soit malade, pour la conduire à l'église, car comment ferait la pauvre petite pour vivre sans communion ? »

Une autre fois, tard dans la soirée, le démon lui persuade qu'elle a commis je ne sais quel gros manquement. La prévision d'avoir à s'abstenir, le lendemain, de l'Eucharistie, faute d'un confesseur, la rend souverainement malheureuse, et toute la nuit s'écoule dans le chagrin et dans les larmes. Le matin, elle entend la messe et doit s'en revenir sans s'être approchée du divin banquet. Ses pleurs ne tarissaient pas. De retour à la maison, elle entre en extase ; le démon lui apparaît alors sous la ressemblance de Jésus. pour essayer de la précipiter dans le désespoir. La scène, des plus émouvantes, arracha des larmes tous les assistants.

À la lumière pénétrante de l'extase, Gemma avait découvert le trompeur : « Non, s'écrie-t-elle d'une voix angoissée, toi, je ne te veux pas. Oh ! où est allé mon Jésus ? Où êtes-vous, Jésus ? Il est vrai que Jésus ce matin n'est pas entré en moi ; mais n'y entre pas, toi non plus ; je ne t'y veux pas ; Jésus, éloignez-le moi. Mais comment permettez-vous, ô Jésus, que le démon vienne à votre place (sous des apparences trompeuses). Venez triompher, vous, Jésus, dans mon cœur qui vous désire. hâtez-vous, Jésus ; mon cœur vous veut ; oh ! ne voyez-vous pas

comme il souffre ? Éloignez-le, ce menteur ; vous voyez bien qu'il veut me faire tomber dans le péché. Pourquoi m'abandonner ainsi ? Il est vrai que j'ai été la première à vous quitter, mais je vous veux ; ne me laissez plus seule. » À ce moment le Seigneur lui reprochait, semble-t-il, de ne pas s'être rendue à son invitation d'aller communier sans crainte. Et Gemma de s'excuser avec toute sa candeur : « Oui, j'ai résisté, Jésus mais j'en ai bien souffert. J'entendais votre invitation, ce matin mais vraiment, Jésus, comment faire pour vous recevoir ? Voyez, Jésus : si mon confesseur m'avait dit de faire la communion, je l'aurais faite mais de son propre avis je ne peux pas me fier à moi-même. Ainsi, je vous ai délaissée parce que je croyais avoir péché. Par conséquent, Jésus, pardonnez-moi et venez, venez maintenant dans mon cœur. Ah ! il est à vous, allez, Jésus ; il est à vous et faites-vous sentir. Ne voyez-vous pas comme je languis ? »

Cette lutte et ce colloque, dont je ne donne qu'un extrait, se prolongèrent près d'une heure, pour se terminer par l'entière victoire de la jeune vierge sur le cœur plein de tendresse de son Sauveur. À en juger par la véhémence des sentiments et l'agitation de toute sa personne, elle eût dû sortir de l'extase, lasse et anéantie ; il n'en fut rien. Dès la reprise des sens, on la vit, calme, fraîche et souriante, se livrer activement aux occupations domestiques.

J'ai donné un aperçu de la préparation de la servante de Dieu au banquet sacré ; sans la crainte de me répéter je dirais quel était son action de grâces ; mais les mêmes multiples élans de foi, d'amour, de confiance, d'humilité et d'abandon qui précédaient l'acte solennel de la communion, le suivaient également.

L'action de grâces, commencée à église, se continuait tout le long du jour parmi les soins du ménage. Son cœur, débordant du suave souvenir de la communion, éprouvait sans cesse le besoin de s'épancher et le corps, incapable de résister à la vivacité de ses sentiments, perdait par moments l'usage des sens : telle est l'explication des nombreuses extases de la jeune fille, depuis sa sortie de l'église jusqu'au soir. Les impressions profondes ressenties le matin à la table sainte revenaient à tout instant.

À l'entendre, ce cher Jésus qu'elle avait reçu à l'autel, « elle eût voulu l'ensevelir pour jamais dans son cœur ». Elle en eût voulu apprendre « jusqu'à quel point et jusqu'à quelle mesure devait atteindre son amour pour reconnaître une telle condescendance. » Et dans le sentiment de son impuissance elle s'exhalait en exclamations embrasées : « Mon Dieu ! mon Jésus ! mon Père ! ma douceur ! consolation de toute créature ! amour qui me soutenez ! feu qui toujours brûlez sans jamais vous éteindre ! » Puis elle demandait au Sauveur « si les flammes qui la consumaient lui étaient agréables. » Elle priait ses saints avocats, les anges, sa céleste Mère de l'aider à bénir, louer et remercier l'amour de Jésus-Hostie.

Les lettres écrites dans le courant de la journée se ressentaient de ces brûlantes ardeurs. Quel qu'en fût l'objet, la pensée, de l'Eucharistie devait trouver place, sinon y dominer ; et le plus souvent, en touchant une matière si sensible à son cœur, la jeune fille perdait les sens et continuait sa lettre dans l'extase. La pensée de Jésus-Hostie l'absorbait complètement ; or, la main écrit, comme la bouche parle, de l'abondance du cœur.

Parmi les épreuves mystiques auxquelles fut soumise la servante de Dieu, j'ai signalé l'aridité spirituelle, de beaucoup la plus cruelle.

S'élancer à la poursuite de Jésus, et ne plus en recevoir un regard ; l'appeler anxieusement, sans plus entendre le doux son de sa voix, tel est, pour l'âme dont toutes les affections sont au

ciel, un tourment qu'il faut avoir éprouvé pour s'en faire une idée. Or, pour Gemma le ciel c'était l'Eucharistie ; Jésus-Hos- tie lui tenait lieu de tout ; elle vivait de ce doux mystère, trouvant en lui tout son bonheur. Cependant le Seigneur, dont la Providence ne tend qu'à la sanctification des âmes, la sevrant de temps en temps des énivrantes délices goûtées au pied de saints autels ou à la table eucharistique. Il disparaissait soudain, comme derrière un voile sombre, aux yeux de sa fille aimante.

« Ô père, père, m'écrivait-elle alors pour me mettre au courant de ses angoisses, toutes les consolations que j'éprouvais le matin après la communion et tout le long du jour, se sont changées en autant d'abandons. Pourquoi ? je ne le sais. »

Une autre fois, après m'avoir fait part de certaines communications extraordinaires reçues à la table sainte, elle ajoutait : « Mais il est des jours bien différents. Voilà trois matinées que Jésus après la communion se conduit comme s'il n'était pas venu dans mon cœur. Il se tait et me fait mourir de désir. »

La tendre amante du Sauveur n'en était ni moins fervente ni moins active. Qu'elle vît ou non son Dieu, qu'elle entendît ou non un écho à ses pressants appels, elle continuait de courir à l'église et le cherchait toujours avec la même ardeur anxieuse, en se mourant de désir, d'un désir qui disait-elle, allait la consumant.

Ah ! si tous les hommes savaient comme Gemma les richesses ineffables que renferme l'Eucharistie, on n'en verrait point mendier aux créatures qui passent un bonheur qu'elles ne sauraient donner à leur cœur créé pour l'infini.

CHAPITRE XXII

MISSION D'APOSTOLAT

Certaines âmes merveilleusement favorisées de la grâce Dieu donne la vocation spéciale de travailler au salut de leurs frères, non seulement par l'exemple d'héroïques vertus, mais par des œuvres de zèle. La vierge de Lucques fut de ce nombre ; elle coopéra tout particulièrement à la conversion des pécheurs, en vertu d'une mission expresse dont elle reçut comme une solennelle investiture dans les circonstances qu'elle-même va nous rappeler.

« Il y a quelque temps, dit-elle, à peine avais-je reçu la sainte hostie, Jésus m'adressa cette question : Dis-moi, ma fille, m'aimes-tu ? - Que répondre à cela ? mais mon cœur répondit en palpitant bien fort. - Si tu m'aimes, ajouta le Sauveur, tu accompliras tout ce que je veux de toi. - Puis il continua en soupirant : Que d'ingratitude et de malice dans le monde ! Les pécheurs s'obstinent opiniâtrement dans leur vie de péchés ; les âmes viles et lâches ne s'imposent aucune violence pour vaincre les instincts de la chair ; les âmes affligées tombent dans l'abattement et le désespoir ; l'indifférence générale va chaque jour s'aggravant, sans que personne se réveille. Cependant du haut du ciel je dispense sans relâche grâces et faveurs à toutes mes créatures ; lumière et vie à l'Église ; vertu et force à ceux qui la dirigent ; sagesse aux prêtres chargés d'éclairer les âmes marchant dans les ténèbres ; constance et énergie, ceux dont la vocation est de me suivre de plus près ; grâces de toute sorte aux justes, et même aux pécheurs qui restent dans leurs antres ténébreux. Je leur fais parvenir jusque-là ma lumière ; jusque-là je cherche par tous les moyens à les attendrir et à les convertir. Mais à tout cela que gagné-je ? Quelle correspondance dans mes créatures que j'ai tant aimées ? Personne ne se

soucie plus de mon cœur ni de mon amour. Je suis oublié comme si je n'eusse jamais aimé, comme si je n'eusse jamais souffert, comme si je fusse pour tous un inconnu. Mon cœur est continuellement abreuvé de tristesse ; presque toujours je suis laissé seul dans les églises ; et lorsqu'on s'y réunit en nombre, c'est pour d'autres motifs que celui de m'honorer ; et je dois souffrir devoir mon église, ma maison, convertie en un théâtre de divertissements. Beaucoup sous des apparences hypocrites me trahissent par de sacrilèges communions. Jésus aurait continué, mais je fus contrainte de lui dire Jésus, Jésus, je n'y tiens plus. »

Par ces tendres plaintes le Seigneur inspirait à sa servante, pour le bien spirituel du prochain et la conversion des pécheurs, un dévouement sans bornes ; il lui découvrait en même temps dans une vive lumière et jusqu'aux moindres détails la forme de son apostolat. Gemma répondit vivement : « Doubteriez-vous, Seigneur, que je ne veuille me sacrifier tout entière ? Pour vous je supporterai quel supplice ; pour le Cœur de Jésus et pour empêcher que tant de pécheurs ne l'offensent je donnerai toutes les gouttes de mon sang. »

Voyons donc à l'œuvre la sainte enfant. Je ne parlerai plus de tourments il n'en est point qu'elle n'ait éprouvé, et dans quelle intensité ! Je ne parlerai plus de sang versé : elle l'a donné à torrents de ses stigmates sacrés, de ses yeux, des piqûres mystiques de sa tête, de tous les pores de son corps, au point qu'il est permis de se demander comment il lui en reste encore.

Mais quel apostolat pourrait bien exercer une faible jeune fille ? Guidée par l'esprit du Seigneur, Gemma sera vraiment apôtre dans la sphère de ses relations ; et là où son action ne saurait parvenir, ses prières et ses larmes atteindront. Pour ma part, je puis l'attester, du premier instant que je connus cette admirable vierge jusqu'à son dernier jour, je vis en continuel exercice son zèle pour la conversion des pécheurs. Je dis du premier instant, faisant allusion à la scène émouvante décrite au chapitre X, page 107.

Mes mémoires contiennent d'autres faits remarquables de conversion, semblables sur beaucoup de points à celui qui est rapporté dans ce chapitre, et non moins authentiques ; je les ometts par crainte d'inutiles répétitions.

Gemma connaissait le secret d'émouvoir le cœur de son Jésus, et ses larmes innocentes, ses soupirs enflammés, ses arguments très habilement maniés obtenaient toujours leur effet. Nous ne saurons qu'au dernier jour le nombre d'âmes arrachées au pouvoir de Satan par cette humble vierge qui ne passait pas un seul jour sans prier pour les pécheurs. « Voyons, Seigneur, l'entendait-on souvent répéter dans ses extases, si vous m'en donniez un par jour ! » Et elle continuait : « Ô Jésus, n'abandonnez pas les pécheurs, pensez aux pécheurs ; je veux que tous soient sauvés. » Puis, comme elle en avait toujours quelqu'un particulièrement en vue : « Celui-là, disait-elle, souvenez-vous en d'une manière spéciale, Jésus je veux qu'il soit sauvé avec moi. Sauvé avec moi ! » Suggestives paroles bien propres à émouvoir le cœur du divin Rédempteur, si tendre pour sa fidèle servante ?

Assez souvent la chère fille s'adressait à sa céleste Mère dont elle avait si bien expérimenté la puissance sur le Rédempteur. Un jour, dans une extase, au sujet d'un pécheur qu'elle lui recommande, elle la voit tout affligée et décidée même à ne plus s'en occuper. Gemma s'efforce de la faire revenir sur sa détermination : « Ah ! que dites-vous aujourd'hui, ma Mère ? Abandonner une âme !... mais n'est-ce pas une âme de Jésus ? Pour elle Jésus n'a-t-il pas versé tout son sang ? Il est vrai, je l'ai oubliée moi-même ces jours-ci : Est-ce pour cela que vous voulez l'abandonner ? Non, non, pas d'hésitation, allez apaiser Jésus. » La divine Mère paraissant trouver l'entreprise malaisée, Gemma continue : « Mais Jésus obéit toujours à sa

Mère. Vous dites que vous ne réussirez pas ? Mais, puisque vous êtes toute puissante ! »
Après un moment de silence elle continue : « Oh ! avant d'abandonner une âme... Est-il possible, ô ma Mère, que Jésus veuille abandonner une âme ? Mais, courage ! il a eu pitié du larron. - Sais-tu, reprend Marie, quel est ce pécheur ? Je pourrais te montrer combien scélérate est son âme. - Je le sais, répond Gemma, mais je ne veux pas le voir. Quand il sera sauvé, alors, oui, je le verrai. Ô ma chère Mère, comment me parlez-vous aujourd'hui, vous l'avocate des pécheurs ! Peut-être avez-vous cessé d'être mère ? Impossible. Ô ma chère Mère, vous voulez aujourd'hui me laisser malheureuse ? Obtenez-moi de Jésus ce que vous m'avez obtenu samedi ; que je serai contente ! »

Abandonner une âme ! Cette parole atterrissait Gemma et perçait son cœur. Je voulus la répéter moi-même à l'endroit d'une de mes pénitentes dont l'indocilité me portait à me débarrasser. La jeune fille, alarmée, m'écrivit : « Père méchant ! et pourquoi, au lieu de vous décourager et de prononcer cette vilaine parole l'abandonner, ne la faites-vous pas venir pour qu'elle avoue toute la vérité ? pourquoi ne pas lui témoigner cet affectueux intérêt que vous me portiez à moi-même, qui étais mille fois pire qu'elle ? Écoutez s'il vous est possible de la voir, voyez-la sinon, écrivez-lui de suite que si elle ne rentre dans le droit chemin et n'abandonne toute trace de péché, Jésus la foudroiera. Je ne reviendrai plus sur cette question. Je sais tout, je sais tout. »

Gemma ne put garder longtemps sa résolution de se taire. Elle m'écrivit encore : « Certainement, père, Jésus n'est pas content de cette âme, non, non ; oh ! qu'il s'en faut de beaucoup Il m'en a dit des choses bien graves Dites-lui que si elle ne s'amende, Jésus la foudroiera. Faites ainsi, père ; et lorsque vous la verrez, parlez-lui de moi et pressez-la de venir me voir. Si elle était venue, tout cela ne serait pas arrivé. »

Un témoin très digne de foi nous rapporte le fait suivant : « Je fus priée par une dame de ma connaissance de recommander à Gemma son frère, un grand pécheur. Je le fis, et elle ne l'oublia pas. Mais Jésus lui dit dans une extase, évidemment pour éprouver sa foi, qu'il ne connaissait pas ce pécheur. « Comment ne le connaissez-vous pas, répondit-elle, s'il est votre fils ? » Puis elle s'adressa à Marie ; mais la voyant silencieuse et tout en larmes elle se tourna vers le Bienheureux Gabriel qui lui aussi garda le silence. Gemma ne perdit pas courage et redoubla de prières. Cependant elle me disait : « Cet homme doit être vraiment un grand pécheur, car Jésus dit qu'il ne le connaît pas, la divine Mère pleure, et le confrère Gabriel se tait. »

« Après un an d'inlassables supplications, un jour que je me rendais à l'église avec Gemma, je rencontrai la servante de la dite dame, toute bouleversée ; elle nous apprit que le frère de sa maîtresse se mourait. Nous en fûmes très douloureusement affectées, mais à peine avions-nous fait une vingtaine de pas, Gemma se mit à crier « Il est sauvé, il est sauvé - Qui donc ? demandai-je. - Le frère de la dame. » J'ai su, depuis, que cet homme avait expiré en serrant la main du prêtre, au moment précis de la rentrée de la servante dans la maison ; or, cet instant coïncidait exactement avec celui où Gemma s'était écrié : il est sauvé, il est sauvé »

On le voit, des personnes amies, mûes par leur zèle et leur haute estime de la sainteté de Gemma, avaient recours à ses prières pour la conversion d'êtres aimés ; mais il n'était pas rare que Dieu lui fit connaître directement certains pécheurs dans des rencontres providentielles, ou dans la maison même de ses bienfaiteurs. De quelque côté qu'ils lui vinssent, la charitable fille les adoptait avec joie comme des trésors ; et plus leur nombre augmentait, plus elle désirait le voir s'accroître. « Je voudrais que tous les pécheurs fussent sauvés, disait-elle, car

ils ont été rachetés par le sang de Jésus. »

Le dernier dont elle eut le salut particulièrement à cœur, ou, suivant son expression, qu'elle porta sur ses épaules, fut un habitant de Lucques, pêcheur fameux et endurci, personnellement inconnu d'elle. Pendant longtemps la sainte jeune fille implora de Jésus sa conversion, sans le moindre découragement, dans sa dernière maladie elle dit à une intime confidente : « Je le tiendrai sur mes épaules tout ce carême, puis je m'en déchargerai. » Or, le jeudi saint, le prêtre pieux qui lui avait recommandé cette âme m'apprenait, tout joyeux, qu'il venait de réconcilier avec Dieu un grand pécheur c'était le pécheur de Gemma. Deux jours après, la jeune vierge, soulagée de ce poids et cette nouvelle palme à la main, s'envolait vers les cieux.

Telle fut la dernière conversion visiblement opérée par la servante de Dieu. La première date de l'époque de la longue et douloureuse maladie dont elle fut frappée à la maison paternelle, avant d'avoir reçu la solennelle investiture de son apostolat. Elle est vraiment digne de mention.

Parmi les personnes qui donnaient alors leurs soins à la jeune infirme se trouvait une femme de vie peu édifiante, que la famille voyait venir avec chagrin et eût voulu remercier. « Comment, disait Gemma, le visage enflammé, la Madeleine fut-elle repoussée par Jésus, parce qu'elle était pécheresse ? Laissez-la venir. Qui sait si on ne pourra pas lui faire un peu de bien ? Ne me l'éloignez pas, je vous en prie. » Et bien qu'exténuée et presque mourante elle s'occupa d'elle.

Le cas était difficile, car la femme vivait de son infâme métier ; mais que ne peut la charité du Christ exercée par une âme aussi ardente que celle de Gemma ?

Une de ses tantes lui envoyait de temps en temps quelque argent pour ses graves besoins ; la malade le passait à la pécheresse avec une grâce charmante, et payait son loyer pour qu'elle n'eût pas à s'en procurer le prix par l'offense de Dieu. Lorsqu'un membre de sa famille lui demandait : « Qu'avez-vous fait de l'argent envoyé par la tante ? - Soyez tranquille, répondait-elle, je ne gaspille rien ; vous verrez, vous saurez l'usage que j'en fais. »

Elle acquit ainsi un tel empire sur cette âme qu'en peu de temps ses infatigables exhortations l'eurent arrachée à ses honteux désordres. La femme repentante fit une confession générale et vécut désormais en véritable chrétienne.

Le démon pouvait-il ne point frémir de rage devant le zèle de la pieuse jeune fille, qui lui enlevait des mains les plus belles proies ? Assez souvent il lui apparaissait les yeux sinistrement éclairés d'une flamme d'enfer, eu criant d'un ton menaçant : « Pour ce qui te regarde personnellement, agis comme il te plaira ; mais garde-toi de rien faire en faveur des pécheurs, car tu me le payerais. »

Il se déguisait parfois en prudent conseiller. « Comment, disait-il, d'où te vient tant de présomption ? Tu es chargée de péchés ; toutes les années de ta vie ne suffiraient pas à les pleurer et à les expier ; et tu perds le temps à t'occuper des péchés d'autrui ! Ne vois-tu pas que ton âme est en péril ? Le beau gain de penser aux autres en se négligeant soi-même ! »

Vains efforts, qui activaient plutôt les saintes ardeurs de l'apôtre. « Voulez-vous savoir, Jésus, disait-elle dans une extase, qui m'a défendu de m'occuper des pécheurs ? Le diable. Mais au contraire, Jésus, pensez aux pauvres pécheurs ; je vous les recommande. Enseignez-moi à

faire beaucoup pour les sauver. »

Si quelqu'un de ces derniers lui marquait de l'hostilité, les prières en sa faveur n'en devenaient que plus vives. En voici une preuve entre beaucoup d'autres. On l'a entendue dire, ravie hors des sens : « Jésus, par ordre de mon confesseur je vous recommande mon plus grand ennemi, mon plus méchant adversaire. Guidez-le, accompagnez-le, et si votre main devait s'appesantir sur lui, appesantissez-la plutôt sur moi. Comblez-le de bénédictions, Jésus ; ne l'abandonnez pas, consolez-le. Laissez-moi dans les douleurs, peu importe ; mais lui, non ; je vous le recommande maintenant et pour toujours. Faites-lui beaucoup de bien, deux fois plus, vous m'entendez, Jésus ? deux fois plus qu'il n'eût voulu me faire de mal. Pour vous montrer que je l'aime. je communierai demain à son intention. Lui pensera peut-être à nous nuire et nous, nous lui voulons beaucoup de bien. »

C'était une passion chez la servante de Dieu, non seulement de travailler à ramener au bercail les brebis garées, mais d'aider toutes les âmes à progresser dans l'amour de Dieu, dans la fidélité à son service, dans la perfection de la vertu. À la vue de tant de langueur dans les chrétiens de nos jours, dans les membres de l'un et de l'autre clergé, et jusqu'au sein des cloîtres sacrés, son cœur paraissait ne pouvoir rester en paix. Non contente de prier sans répit dans ce but, elle saisissait toutes les occasions de donner des conseils, d'avertir, de corriger et au besoin de menacer au nom du Seigneur. « Cela ne plaît certainement pas à Jésus, disait-elle à une personne ; vous devriez y renoncer. » Et à une autre : « Pour plaire à Jésus, vous devriez suivre telle ligne de conduite. »

Un vénérable supérieur, venu pour la consulter, lui demanda en ma présence si sa manière de gouverner agréait au Seigneur. Gemma, qui le savait quelque peu précipité dans ses décisions et plutôt dur pour ses subordonnés, lui répondit : « Il conviendrait d'agir avec plus de maturité, et d'user en tout de douceur ; si non, vous ne contenterez personne. »

La jeune fille, pleine de simplicité, disait ainsi à tous sa pensée, avec modestie sans doute et humilité, mais sans aucune réticence ; et cette liberté ne déplaisait à personne tant le fonds d'angélique candeur dont elle procédait frappait tous les yeux.

Elle adressait des lettres pressantes aux directeurs d'âmes connus d'elles et à son propre confesseur, pour les prier de corriger certains de leurs pénitents : « Telle âme s'aime plus que Jésus ; dites-lui qu'il n'en peut être ainsi et corrigez-la. » Je ne fus pas non plus épargné ; maintes fois elle me signala franchement mes défauts, frappant toujours juste. Cette angélique créature, qui abhorrait cependant de s'occuper des affaires d'autrui et restait si concentrée en elle-même que le monde ne paraissait pas exister pour elle, pressée par son zèle de le gloire de Dieu, se trouvait ainsi très fréquemment en exercice d'apostolat.

Quelquefois le Seigneur l'envoyait comme en ambassade porter des avertissements même à des personnages de marque, et elle parlait sans délai, non sans avoir, toujours défiante de ses propres lumières, sollicité l'approbation de son confesseur ou de son directeur. « Il y a déjà plusieurs jours, écrivait-elle pour demander une semblable autorisation, que Jésus me dit ces paroles : « Va trouver la supérieure (de tel monastère de religieuses) et dis-lui que si elle persiste dans son projet et continue de mépriser mes inspirations en résistant aux ordres de ses supérieurs, elle aura bientôt à s'en repentir, car son châtiment est déjà prêt. Malheur à elle s'il n'est tenu compte de ce dernier avertissement Dis-lui que son châtiment a été différé jusqu'ici en considération de quelques âmes qui me sont bien chères. Mais maintenant, plus de délai. Dis-lui que tout dépend d'elle. »

Peu de temps après Gemma réécrivait sur le même sujet : « Jeudi, pendant l'heure sainte, Jésus me demanda si j'avais volontiers souffert cette nuit des tourments périodiques du jeudi au vendredi, pour l'expiation des fautes de quelques religieuses. Je lui répondis : oui, très volontiers. - J'entendis ensuite ces paroles : Malheur à elles et à celle qui les dirige, si elles refusent d'accomplir la volonté de Jésus Si elles restent sourdes à sa voix, elles s'en repentiront bien vite, mais trop tard. Jésus ne fera plus régner parmi elles la paix dont elles jouissaient depuis longtemps ; la discorde ira toujours croissant, jusqu'à les forcer bientôt de se séparer. » La voix du Seigneur fut heureusement entendue et la paix s'affermir dans le monastère, grâce aux prières et aux douloureuses expiations de celle qui cependant voulait être appelée « la pauvre Gemma. »

Dieu facilitait merveilleusement à sa servante son ministère près des âmes par des dons extraordinaires, tels que le discernement des esprits et la connaissance des choses cachées et futures. Elle était en commerce spirituel, sans les avoir jamais vues, avec quelques grandes âmes, leur écrivait même et avait d'elles une connaissance qui étonnait leurs confesseurs de vieille date. Certaines impressions intérieures lui révélaient le plus souvent l'état des personnes qui se présentaient devant elle même pour la première fois. Elle distinguait ainsi les âmes chères à Dieu des âmes vulgaires, reconnaissant tout particulièrement celles que souillaient des fautes graves. En présence de ces dernières sa physionomie trahissait une vive répugnance, et si les convenances le permettaient elle ne manquait pas de les avertir. C'est ainsi qu'elle utilisait de son mieux pour le bien du prochain ces secrètes lumières d'en-haut.

Moi-même, qui en matière de spiritualité accorde difficilement ma confiance aux pénitents, surtout aux femmes, sans preuves certaines de leurs véritables dispositions, j'ai recouru plusieurs fois dans mes doutes aux lumières surnaturelles de Gemma. Après quelques jours j'avais sa réponse. « Croyez-moi, père, me disait-elle dans un de ces cas, je puis me tromper, mais la personne dont vous me parlez n'est pas animée de bonnes intentions. Il m'en coûte de le dire, mais vous ferez bien de ne pas vous en occuper, vous perdriez votre peine. Ah ! cette âme, comme je l'ai vue difforme devant Dieu ! » L'avenir ne tarda pas à démontrer la justesse de cette appréciation, et je rendis grâce à la sainte enfant de m'avoir éclairé à temps.

D'autres fois elle me rassurait au contraire sur certaines âmes dont toutes les apparences m'inspiraient la défiance, et que j'étais sur le point d'abandonner. Je suivais ses avis sans avoir jamais à m'en repentir.

La jeune fille annonçait avec non moins de sûreté les conséquences funestes qui se produiraient si la ligne de conduite transmise par elle de la part du Seigneur n'était pas suivie. Sur ce point, que je me contente simplement d'indiquer, les détails abonderaient.

Cependant Gemma, presque toujours silencieuse et d'une circonspection extrême, se montrait très sobre de ces prédictions ; il ne fallait rien moins que le motif certain de la gloire de Dieu ou du bien d'une âme, pour la faire sortir de sa réserve. En dehors de ces cas, jamais elle ne posait en prophétesse je dis jamais, et lorsque des personnes curieuses, fût-ce son propre directeur, essayaient de la tenter : « Je ne sais rien, répondait-elle modestement, demandez à Jésus. »

Voici d'après ces propres paroles, comment lui venaient ces lumières sur les choses cachées ou futures : « Cher père, je le dis à vous seul parfois, sans penser à rien, une lumière brille à mon esprit. Je ne m'y arrête pas, et un jour après, je m'aperçois que l'illumination venait de

mon Dieu. Cela m'arrive très souvent ; mais tout se fait en silence. » Telle est bien, - de l'avis des mystiques, la manière la plus ordinaire dont Dieu parle à ses serviteurs. Gemma dans son humilité paraissait ajouter peu de créance à ces révélations ; mais au fond de son âme n'existait pas une ombre de doute, et son père spirituel seul eût pu la persuader de la réalité d'une illusion.

En vue de mettre mieux en son jour l'esprit apostolique de la servante de Dieu, je me permettrai de rappeler une œuvre qui me touche de près.

J'avais institué à Rome et dans divers lieux, sous le nom de Collège de Jésus, une association d'âmes généreuses qui, sans aucun appareil de charges et d'offices, sans secrétariats et sans caisses, tout en s'appliquant à cultiver en elles-mêmes la vie intérieure, s'efforcent, sous la direction d'un bon prêtre, d'assurer dans l'église la décence et la beauté du culte divin, surtout du culte eucharistique, et d'opérer un peu de bien dans les hôpitaux, les prisons, les familles, partout où se rencontrent des âmes à aider, des désordres à extirper. Le règlement de la pieuse société plut à beaucoup ; en peu de temps les adhérents affluèrent, et, grâce à Dieu, le bien se fit.

J'en parlai à Gemma, qui sen réjouit vivement et voulut être la première dans la ville de Lucques à s'inscrire dans la nouvelle association. Elle s'occupa immédiatement de la propager, multipliant ses courses pour recruter des membres, exciter le zèle des directeurs et organiser les œuvres. Dans ses extases elle parlait fréquemment à Jésus de la société naissante, et le Seigneur daignait répondre qu'il l'avait grandement pour agréable, et qu'il bénissait avec une particulière affection ceux qui en faisaient partie. Puissent ces derniers trouver un encouragement dans la pensée qu'ils ont eu dans leurs rangs la séraphique vierge de Lucques.

L'amour, quand il est vrai, embrasse indistinctement tous les hommes, et ne connaît point de limites. Celui de Gemma, parvenu à une suprême perfection, étendait sa sollicitude, non seulement aux pécheurs privés de l'inestimable don de la grâce, et aux âmes imparfaites qui se traînent mollement dans les sentiers de la vertu, mais aux pauvres à âmes émigrées de ce monde, que des fautes insuffisamment expiées retiennent loin de la béatitude céleste, dans des tourments purificateurs. Avec un extraordinaire dévouement elle offrait à Dieu pour toutes en général des prières continuelles, des pénitences et ses grandes souffrances physiques et morales. Mais parmi elles comme parmi les pécheurs se trouvait toujours quelque heureuse privilégiée.

« Oui, souffrir, disait-elle, souffrir pour les pécheurs et en particulier pour les âmes du Purgatoire, surtout pour une telle. » Et le Dieu de miséricorde, auquel il tarde d'abreuver de sa propre félicité ces âmes justes, stimulait encore le zèle de sa servante et lui ménageait de nouveaux moyens d'expiation.

« L'ange m'a dit, écrivait-elle, que ce soir Jésus me ferait souffrir quelque chose de plus, pendant deux heures et à partir de neuf, en faveur d'une âme du Purgatoire. » De son propre aveu, la douleur fut très vive et dura juste le temps annoncé. « J'avais la tête, dit-elle, excessivement endolorie, et chaque mouvement me réveillait des tortures terribles. » Le ciel acceptait les généreuses expiations d'une créature si digne, et les pauvres âmes sentaient s'alléger leurs souffrances et diminuer le temps de leur captivité.

Voici un trait entre bien d'autres : Gemma connut par voie surnaturelle qu'une religieuse passioniste du monastère de Corneto, belle âme très chère à Dieu, venait de tomber

mortellement malade. Elle me demanda si le fait était exact ; sur ma réponse affirmative, elle supplia Jésus de faire payer ici-bas à sa servante ses dettes à la justice divine, pour qu'à sa mort le ciel lui fût promptement ouvert. Le Seigneur l'exauça, du moins en partie, car la fervente religieuse ne mourut qu'après plusieurs mois de cruelles souffrances. Elle apparut alors à la jeune fille sous les traits les plus douloureux, implorant son secours dans les peines terribles qu'elle endurait au Purgatoire à cause de certains défauts. Il n'en fallait pas davantage pour émouvoir toutes les fibres de son cœur. Afin de procurer à la pauvre sœur de nombreux suffrages, Gemma se hâta d'annoncer son décès à sa famille adoptive, la désignant par son nom de religion, pourtant inconnu à Lucques : Marie-Thérèse de l'Enfant Jésus ; et elle-même à partir de ce moment ne connut plus de repos. Sans trêve elle priait, pleurait, luttait amoureusement avec son Seigneur. « Jésus, sauvez-la, l'entendait-on s'écrier ; Jésus, envoyez vite Marie-Thérèse en paradis. C'est une âme qui vous est bien chère ; faites-moi beaucoup souffrir pour elle ; je la veux au ciel. »

Victime volontaire, la généreuse enfant souffrit cruellement seize jours consécutifs, au bout desquels, la justice divine étant satisfaite, sonna l'heure de la délivrance. Elle m'écrivit alors : « Vers une heure et demie (de la nuit), la Madone est venue, m'a-t-il semblé, m'annoncer que le moment était proche. Quelque temps après j'ai cru voir s'avancer vers moi Marie-Thérèse vêtue en religieuse Passioniste, accompagnée de son ange et de Jésus. Ah ! que son aspect était différent de celui du jour où je l'avais vue pour la première fois ! S'approchant de moi toute souriante, elle me dit : « Je suis vraiment heureuse et je vais jouir de mon Jésus pour toujours. » Après de nouveaux remerciements, elle m'a fait de la main à plusieurs reprises un geste d'adieu, et avec Jésus et son ange a pris aussitôt son essor vers les cieux. C'était environ deux heures et demie de la nuit. »

Que ne compte-t-on parmi nous beaucoup de ces âmes pures et généreuses dont les héroïques vertus et l'esprit apostolique, par leur puissant rayonnement, attirent tant de bénédictions sur la terre ! Dieu, qui convertit le monde au moyen de douze pauvres pécheurs pourrait le sauver encore par les larmes secrètes. Les pénitences et les expiations d'humbles vierges, méprisées des hommes mais grandes à ses yeux, telles que Gemma de Lucques.

CHAPITRE XXIII

TRAIT SPÉCIAL DE LA SAINTETÉ DE GEMMA.

Il y a dans la sainteté un esprit général essentiel, commun à tous les justes, et un esprit particulier, propre à chacun d'eux. Le premier consiste dans la possession de toutes les vertus enseignées par le Seigneur Jésus, chef et modèle des prédestinés ; le second, dans la profession spéciale de telle ou telle vertu, qui donne son cachet à toutes les autres, et une physionomie originale à chaque saint.

Dès ses plus jeunes années, Gemma dépensa une infatigable ardeur pour l'acquisition de toutes les vertus, aussi est-elle arrivée à les posséder toutes à un degré si éminent qu'il semble difficile d'assigner à l'une d'entr'elles la première place. Il en est une cependant qu'elle a pratiquée d'un amour singulier, qui est, peut-on dire, sa vertu caractéristique ; elle rayonnait au dehors, embellissait ses actions et lui gagnait tous les cœurs : c'est la simplicité

évangélique.

Il ne sera pas inutile de faire admirer sous tous ses aspects une si rare qualité. Qu'importe que le monde la prise fort peu et même la tourne en dérision ? C'est Dieu qui est le véritable appréciateur des choses, et Dieu la tient à si haut prix que tout son cœur est incliné vers ceux qui marchent dans la simplicité (1) Il leur réserve ses plus intimes communications (2). Si vous ne devenez comme des petits enfants, dit-il dans l'Évangile, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux (3).

Cette comparaison expressive donne le vrai sens de la simplicité chrétienne : elle rend l'homme, par vertu, ce que l'enfant, au mural, est par nature, en éloignant son âme de toute malice ou duplicité, et en imprégnant de parfaite droiture toutes ses facilités ; car cette vertu, au jugement de saint Thomas d'Aquin, est un fruit de vérité et de modestie.

Or, Gemma l'a possédée à un degré extraordinaire et sous une forme toute personnelle.

D'abord elle avait l'œil simple et clair, dont parle l'Évangile, qui reçoit les rayons de l'éternelle Vérité et guide toutes les puissances de l'âme dans les droits sentiers du ciel. Son esprit, toujours dirigé vers Dieu, découvrait en Lui la véritable valeur morale des choses : leur bonté ou leur malice, leur utilité ou leur nocivité ; il était comme un cristal très pur où tout pouvait se refléter sans laisser la moindre impression et sans troubler jamais son admirable transparence. Aussi Gemma jouissait-elle d'un calme inaltérable, d'une perpétuelle sérénité.

Cette aimable vertu avait gravé son empreinte sur son extérieur qui, loin d'inspirer une crainte révérentielle, attirait et ravissait les cœurs en les remplissant de sentiments de vénération et de douce confiance. Au sortir d'un court entretien avec la jeune fille, un prélat disait : « Je n'éprouvais aucune difficulté à ma confession générale à cette enfant, et à lui confier les plus intimes secrets de ma conscience, tant est grande la confiance que m'inspire la candeur de son âme. »

De fait, bien des personnes, charmées et conquises par cet air d'angélique ingénuité, venaient traiter avec elle les affaires même les plus délicates de leur âme. Gemma écoutait modestement, donnait en peu de mots sa réponse, y ajoutait au besoin une exhortation, et rentrait aussitôt en elle-même, pour ne plus songer à l'objet de la confiance car elle eût craint, en mêlant des idées étrangères aux pensées célestes dont elle entendait uniquement s'occuper, d'altérer tant soit peu la simplicité de son âme. J'ai voulu, plus d'une fois, pour l'éprouver sur ce dernier point, amener la conversation sur des sujets qui ne pouvaient plus la regarder, c'était en vain. « Je n'ai pas oublié, mon Père, interrompait-elle, de prier Jésus pour ce malheureux ; je lui ai rendu grâces de l'heureuse issue de cette affaire : je ne m'y laisse plus penser. »

Elle était également incapable, dans son ingénuité, de concevoir du prochain une mauvaise opinion, malgré les apparences et les faits.

Des pensées de vaine gloire auraient-elles pu se glisser dans un esprit de tant de candeur et d'une pareille rectitude ? En réalité, Gemma n'en connut jamais. Le démon, malgré son adresse à faire passer insidieusement devant ses yeux ses mérites et ses bonnes qualités ne réussit pas à la surprendre. Le est est, non non de l'Évangile était la règle de sa conduite, le gond qui la tenait en parfait équilibre. Les louanges, à n'en pas douter, déplaisaient à sa profonde humilité, mais ne la troublaient nullement, pas plus d'ailleurs que les mépris et les

injures, car elle considérait de même œil les unes et les autres, absolument comme les tout petits enfants dont l'innocence et la simplicité ne sauraient faire cas de ce qui tourmente tant les pauvres mortels.

Tel était l'esprit, et tel était aussi le cœur de cette innocente colombe. Encore ici ordre parfait, calme, franchise, candeur. Ce cœur appartenait tout à tous, mais en Dieu. Sa reconnaissance était acquise aux personnes qui lui témoignaient de l'affection, comme elle ne savait en vouloir à celles qui la regardaient d'un œil mauvais. Libre de toute attache terrestre, elle ne désirait rien, ne recherchait rien, ne se troublait de rien. Dans les horribles vexations qu'elle avait à supporter presque sans trêve de la part des démons, la seule crainte d'offenser Dieu l'affligeait ; et, sans cette appréhension qui la forçait à les révéler, son propre directeur les eût ignorées, tant elle aimait à garder le secret de ses souffrances. Bien des fois, elle fut injuriée publiquement, même dans l'église où elle allait se confesser, et presque chassée du lieu saint par d'impertinents oisifs costumés en clercs ; elle se taisait et ne parlait à personne de l'incident. L'Agneau divin gravissait ainsi le Calvaire en silence, sans même ouvrir la bouche pour dire ses douleurs, sans détourner sa face de celui qui voulait l'outrager.

La bouche, dit le Sauveur, parle de l'abondance du cœur ; c'est dire qu'une exquise simplicité était l'inspiratrice de toutes les paroles de Gemma. Ne pensant jamais mal de personne, elle n'en parlait non plus jamais en mauvaise part. « Il fallait des tenailles, dit un témoin, pour lui arracher, lorsqu'il était nécessaire ou utile de le savoir, ce qu'elle connaissait de répréhensible sur les autres ; » et elle n'agissait pas différemment avec son propre directeur. Interrogée par lui, la charitable jeune fille en venait si vaguement au fait, qu'il était difficile de la comprendre. Devait-elle répondre par écrit, elle usait de points de suspension qui laissaient tout à deviner, et passait prestement à un autre sujet. Quelle discrétion plus grande encore, lorsqu'elle prenait l'initiative de découvrir à son père spirituel l'irrégularité de la conduite d'autrui ! « Mon père, un tel ne va plus son droit chemin, écrivez-lui de s'amender » et puis, des points.

Pour s'acquitter d'une communication, Gemma n'usait pas de ces préambules souvent superflus, mais parfois conseillés par les convenances ; c'était à ses yeux une perte de temps et presque un artifice destiné à surprendre l'intéressé. Elle entrait brusquement en matière, sans égard à la dignité des personnes, à moins qu'on ne prenne pour des exordes certaines formules d'une ineffable simplicité, par lesquelles débutaient beaucoup de ses lettres. « Monseigneur, veuillez me prêter votre attention ; aujourd'hui il m'est arrivé ceci. - Mon cher père, vive Jésus ! voici une chose intéressante, » et d'autres phrases semblables, qui plaisent infiniment plus à un homme de jugement que toutes les cérémonies affectées du style convenu.

Dans sa correspondance avec son directeur, sachant bien à qui elle s'adressait, Gemma n'avait nul souci de la façon de s'exprimer, et peu lui importait que sa lettre tournât à sa louange ou à son humiliation ; une fois finie, elle la cachetait sans la relire, pour n'y plus penser. Faute d'une feuille entière de papier à lettre, elle se servait d'une demie, et, au besoin, du premier morceau de papier venu. Une fois cependant je reçus des excuses n'ayant aucun timbre-poste à sa disposition, elle m'envoya sans l'affranchir, une lettre pressante. « Qui sait, disait-elle en post-scriptum, ce que le père dira lorsqu'il lui faudra payer la surtaxe ? Mais pardonnez-moi, je suis pauvre, pauvre ; je n'ai pas le sou. » Assaisonnées d'une si aimable ingénuité, de telles négligences ne pouvaient pas déplaire.

Cependant la chère enfant céda parfois trop à l'instinct de sa belle âme, s'exposa par ce naïf abandon à quelques légers inconvénients. Il fallait alors épuiser tous les arguments pour lui

faire saisir l'imprudence d'une confiance aveugle en tout le monde, et le bien-fondé des plaintes acerbes qu'elle s'attirait. Supposant à tous une candeur égale à la sienne, elle croyait pouvoir aller librement à tous. Lorsque des paroles amères venaient lui faire sentir sa méprise, elle n'y voulait point voir une explosion de colère ou une toute autre passion désordonnée, mais une suggestion diabolique permise de Dieu pour l'humilier, et elle gardait tout son calme. Nous avons vu cependant combien Gemma était loin d'être dépourvue d'esprit et d'intelligence ; mais elle se comportait de la sorte parce qu'elle s'était faite enfant par vertu. pour l'amour de son Dieu.

Dès lors que l'admirable simplicité de cette jeune vierge était un fruit de sa vertu, on devait la distinguer jusque dans les moindres détails de sa vie et de sa conduite. Simplicité dans son maintien et dans ses manières, simplicité dans ses habits, dans la robe et son usage - car on ne peut dire qu'elle en possédât une en propre. Elle n'eut et ne voulut jamais dans ses vêtements rien de superflu. Sur ce point, elle interprétait le mot simplicité dans toute sa rigueur, comme excluant la moindre recherche, et se contentait du pur nécessaire. Il suffisait de la regarder pour demeurer frappé d'étonnement. Rien de singulier et d'affecté dans son air et sans cette gravité digne qui était l'effet de sa continuelle union avec Dieu, on l'eût prise pour une jeune fille ordinaire. À l'église, où elle passait de longues heures en prière au pied du tabernacle, elle gardait l'immobilité des statues, ne laissant rien transpirer des sentiments de son âme : pas un soupir, pas une attitude étrangère au commun des personnes pieuses. Si l'ardeur de ses flammes lui faisait répandre d'incoercibles larmes, elle couvrait immédiatement des deux mains son visage doucement incliné sur la poitrine. En somme, la simplicité évangélique brillait dans toute sa personne et dans toutes ses vertus, dont elle était comme un doux condiment ; on peut conclure qu'elle constitue l'esprit propre et la caractéristique de cette vierge, épouse du Christ.

Une si aimable qualité n'ajoutait pas seulement son charme aux vertus qui captivent les regards et l'admiration des hommes ; prenant ses racines dans le cœur et l'esprit mêmes de Gemma, elle devait la suivre dans les voies sublimes de la contemplation mystique à laquelle Dieu daigna l'élever. Enfant par l'esprit, comme elle l'était par l'âge, lorsqu'elle entra dans ces voies mystérieuses. telle elle y resta toujours : c'est en enfant qu'elle traita avec la Majesté divine, qu'elle en accueillit d'ineffables secrets, qu'elle en goûta les inénarrables douceurs. voilà, je le déclare sincèrement, la merveille qui m'a toujours le plus étonné et ravi en Gemma ; voilà l'argument le plus convainquant qui me fit porter, dès le début, un jugement favorable sur son esprit de sainteté je veux dire, ce naturel, cette spontanéité, cette aisance au milieu des manifestations les plus élevées de l'ordre surnaturel.

Les hauts mystères de la foi et de la mystique sont tels de leur nature que devant eux notre faiblesse demeure déconcertée. Ceux-là mêmes qui en ont une très grande connaissance expérimentale ne réussissent jamais à s'y habituer complètement, et c'est dans un profond respect et dans la crainte, dans l'espoir et dans l'amour, qu'ils reçoivent les condescendantes communications du Seigneur. Il n'en était pas ainsi pour Gemma. Chez elle, la foi ne paraissait plus la foi, mais l'évidence ; dans ses mystères les plus cachés elle se trouvait à l'aise et comme dans sa sphère naturelle ; nul besoin d'effort pour se sentir l'esprit et le cœur suavement pénétrés de ces grandes vérités. Dieu, l'humanité sainte du Verbe, Jésus-Eucharistie, les anges et les saints du ciel, elle leur parlait cœur à cœur, à leurs pieds s'humiliait, adorait, priait, pleurait, comme s'ils eussent apparu sans voile à ses regards ; et ainsi en était-il, non seulement durant les extases, les ravissements et les plus vives illuminations de la contemplation, mais d'une manière pour ainsi dire habituelle, et jusque dans les temps de profonde aridité spirituelle.

Un doute, je l'avoue, me prit un jour touchant une telle clarté de la foi, qui me paraissait trop la clarté même de l'évidence ; il fut vite dissipé. Comme si elle se fût aperçue de mon hésitation, Gemma me rendit compte de quelques unes de ses plus hautes communications avec la divinité et termina par ces paroles qui valent, à mon sens, une théologie : « Voilà certes le paradis sur la terre, et cependant j'aspire au paradis même car, voyez-vous, mon père, si d'ici-bas je vois mon Dieu, je vois Jésus, je ne le vois pas entièrement. Il ne se donne pas à contempler tout entier, bien que ce qu'il laisse entrevoir dépasse toute imagination. Et moi, je veux le contempler tout entier. »

Telle est bien ici la foi méritoire ; elle reste intacte avec le désir brûlant des biens futurs, malgré l'éclat d'une si grande évidence et une si intime familiarité.

Autant qu'il est permis à une créature humaine, Gemma s'approche donc de Dieu, sans se sentir éblouie par son infinie Majesté. Elle lui parle avec l'abandon et la confiance d'une petite fille qui s'asseyait sur les genoux de son père, comme à sa place naturelle, pour lui faire entendre son naïf babillage. Sans manquer en rien au respect qui Lui est dû, elle apporte dans ses entretiens avec son Créateur la même simplicité de parole et la même ingénuité de manières, dépouillées de toute cérémonie, dont elle use avec les créatures. Pour en donner une idée complète, il nous faudrait reproduire les longs colloques de ses extases et de ses contemplations, heureusement conservés. Nous détachons seulement quelques lignes d'un compte-rendu de conscience destiné à son directeur, l'occasion s'étant déjà offerte d'admirer bien des traits charmants de son enfantine simplicité : « Vendredi, Jésus s'est fait voir à moi ; cette fois il était très grave ; il paraissait pleurer, et je lui dis : Oh ! qu'avez-vous, Jésus, pour pleurer ainsi ? Ne serait-il pas mieux de me laisser pleurer, moi qui en sens tant d'envie ? Mais Jésus ne me répondait pas ; et et alors m'éloignant doucement, doucement, je m'approchai de ma céleste Mère, et je lui dis : Dites-moi, ma Mère, qu'a Jésus pour tant pleurer ? et que pourrais-je faire pour le consoler ? » Tandis que Gemma s'abandonnait ainsi à ce touchant enfantillage, le Seigneur l'élevait par de hautes idées infuses à l'intelligence des mystères de sa justice et de sa miséricorde dans le gouvernement du monde, et de son amour infini pour les âmes.

La présence visible de son ange gardien, était pour la vierge naïve une des choses les plus naturelles. Elle lui parlait de même façon qu'à toute personne amie, lui donnait des commissions sans fin et de toute nature pour les habitants du ciel et pour ceux de la terre, avec un respect en vérité très humble, mais plein d'affectueuse familiarité ; et si, taudis qu'ils s'entretenaient ensemble, elle s'entendait appeler, ou devait se rendre à quelque occupation pressante, elle partait à l'instant et, sans autre compliment, courait à son devoir, laissant l'ange l'attendre. Le soir, sitôt dans son lit, elle le priait de lui faire un signe de croix au front et de veiller à son chevet ; ainsi mise en sécurité, et sans un mot de plus, elle se tournait de l'autre côté pour dormir.

Qu'ils doivent être doux les sommeils de la vierge que les anges protègent de leur présence visible !

Le matin, à son lever, si le céleste gardien était encore à son poste, à peine le remarquait-elle, dans son anxiété de se rendre à l'église pour y recevoir son Bien-Aimé, dont la pensée l'avait occupée presque toute la nuit. « J'ai bien mieux que vous, disait-elle à l'ange ; je vais à Jésus ; » et, sans retard, elle partait. Lorsque ensuite l'ange avec une grâce ineffable prenait congé d'elle, Gemma lui répondait d'habitude : « Adieu, cher ange ; saluez Jésus pour moi. »

Chaque semaine, pendant plusieurs années, les mystérieuses plaies des stigmates se renouelaient. Du jeudi au vendredi soir, elle participait à la passion du Sauveur et souffrait des douleurs atroces dont elle paraissait devoir mourir. Cependant, l'extase finie, Gemma se levait comme si de rien n'était, se lavait les mains et la tête pour faire disparaître toute trace du sang qui avait coulé abondamment, allongeait ses manches pour couvrir les larges cicatrices de ses mains, et croyant n'avoir été vue de personne, retournait, calme et sereine, parmi les membres de la famille.

Et ce qui étonne par-dessus tout, c'est qu'une femme, une jeune fille, sujet de phénomènes si insolites et si graves, ne s'arrêtât pas à se demander anxieusement : « Mais qu'est cela ? est-ce un bon ou un mauvais signe ? une opération divine ou une insidieuse manœuvre de Satan ? » Sa profonde humilité lui inspirait bien quelque crainte, surtout à la vue de l'étonnement de son entourage ; cependant, s'abandonnant à Dieu et au jugement de ses pères spirituels, elle reslait bien tranquille et sans souci de s'informer. Après avoir vu face à face son Dieu crucifié, souffert avec Lui et contemplé les grands mystères de la Rédemption, elle se trouvait parfaitement disposée, dès la reprise des sens, à présider aux amusements des plus jeunes enfants de la maison.

Très fréquemment la voyante recevait dans l'extase, pour elle-même ou pour d'autres, des avertissements sur telle chose à faire ou à éviter. Elle se hâtait de le dire ou de l'écrire à son directeur. « Jésus a dit ceci, cela, et m'a commandé de vous le communiquer. Si j'ai mal compris, faites-le vous mieux expliquer par Lui-même ; » et elle n'y pensait plus. La même locution divine se répétait-elle cinq fois, dix fois, davantage, Gemma revenait la manifester à son directeur avec une tranquillité et une ingénuité toujours égales, rappelant la conduite du jeune Samuel à l'égard du grand-prêtre Héli : « Jésus a dit ceci. Écoutez-le, allez, père, et faites-lui plaisir. »

Pour donner une idée complète de la candeur de la jeune fille, il me faudrait transcrire toutes ses lettres et les colloques de ses extases qui sont un vrai tissu de pensées sublimes et de paroles ingénues. En lisant on ne peut vraiment s'empêcher de s'écrier : Oh ! la ravissante simplicité, devenue si rare dans le monde !

CHAPITRE XXIV

UN NOUVEAU MONASTÈRE DE RELIGIEUSES PASSIONISTES,

Une âme si éprise des biens célestes devait se trouver mal à l'aise dans le monde. « Oh comment ferai-je, disait-elle, pour vivre dans le monde, où tout m'ennuie ! Qu'on me relire, qu'on me retire du monde ; je n'ose plus y rester. » « Je vous en conjure, au nom de Jésus, écrivait-elle à son directeur, venez me renfermer dans un cloître ; le monde n'est pas fait pour moi. »

Dans presque toutes ses lettres revenait l'ardente expression de son désir, que le Seigneur déclarait d'ailleurs conforme à sa volonté, et dont il lui avait Lui-même donné l'assurance de voir l'accomplissement, lorsque les personnes chargées de l'exécution de ses desseins voudraient se mettre à l'œuvre. (1)

Pendant plusieurs années la pieuse vierge vécut dans une vaine attente ; mais loin de faiblir à l'épreuve du temps, ses aspirations, surtout vers la fin de sa vie, devenaient angoissantes, quand il plut au Seigneur de lui faire clairement comprendre qu'il était désormais inutile d'en espérer la réalisation. Elle abandonna dès lors toute instance, ne tolérant en son âme que des pensées et des mouvements en parfaite harmonie avec le bon plaisir divin.

Sa première impulsion surnaturelle vers la vie claustrale daterait de l'année 1899, et de cette maladie mortelle dont elle dut au Sacré-Cœur la prodigieuse guérison. Voici du moins le fait attesté après sa mort par Lætitia Bartucelli, ancienne servante de la famille Galgani.

« Me rendant la nuit près de la malade, dit-elle, je trouvai sa chambre tout illuminée, et une personne à côté de son lit. Glacée de peur, car je crus à une apparition de son père, mort peu auparavant dans cette même chambre et dans ce même lit, je courus avertir la tante de Gemma. Mais elle me jugea victime d'une illusion et je dus m'en retourner, seule et tremblante, dans la chambre. Rien n'y avait changé ; la même personne, une dame, était toujours là. Je n'osai fixer les yeux sur elle et je reculai, pleine d'épouvante. Cependant comme j'entendais parler, malgré la peur je me plaçai derrière la porte pour écouter. » La dame disait : « Gemma, tu avais une fois l'intention d'entrer en religion ; voudrais-tu encore la réaliser ? - Certainement oui, répondit Gemma, si la Madone daignait me venir en aide ; je suis si pauvre et si malade » - La dame reprit : « Si ton admission dans un monastère devenait impossible, il ne manquerait pas de personnes pour te secourir dans le monde. - Bien, bien, ajouta Gemma, que la volonté de Dieu s'accomplisse. » La vision disparut et j'entrai dans la chambre. La malade avoua que la Madone était venue la visiter, mais elle me défendit de rien dire, de son vivant, de ce que j'avais vu et entendu. Deux jours après elle était guérie.

La jeune fille sollicita vainement, on l'a vu au chapitre VI, son admission parmi les Visitandines. Dans la suite, son confesseur forma le projet de la présenter aux Capucines, puis aux Carmélites, puis à deux autres Congrégations. Gemma ne cessait de répéter : « J'irai si on le desire ; mais mon cœur me dit que Jésus ne me veut pas là. On aura beau faire, on ne réussira pas. Jésus ne paraît pas de cet avis. » et en effet, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, les démarches échouaient.

Il était un Institut cependant dont toute l'âme de la jeune vierge se sentait éprise celui des religieuses passionistes, qu'elle avait appris à connaître par la lecture de la vie du Bienheureux Gabriel. Ce serviteur de Dieu lui avait même, paraît-il, donné bon espoir d'en faire un jour partie ; et depuis, n'ayant plus d'autre désir, elle ne cessa de soupirer aux pieds de Dieu pour sa réalisation. Mais le seul couvent italien de religieuses passionistes se trouvait dans la ville de Corneto, à deux cents soixante quinze kilomètres de Lucques. Que faire ?

Après avoir mûrement réfléchi et pris conseil, elle résolut avec trois de ses compagnes d'aller s'y retremper dans les exercices d'une retraite, et une demande collective fut envoyée dans ce but.

La réponse causa une vive déception. La supérieure, femme de cœur cependant, et d'une grande élévation d'esprit, disait d'un ton résolu. « Que les trois viennent, mais sans Gemma et qu'elles se gardent de l'amener, car nous n'en recevrons aucune. »

La révérende mère, ayant entendu parler de Gemma en sens divers, la prenait sans doute pour une de ces filles hystériques ou hallucinées dont les communautés n'ont jamais à se louer.

La sainte enfant apprit la décision avec une peine cruelle, mais sans aigreur, et comme on en murmurait fort dans son entourage, elle se récria : « Pourquoi parler ainsi ? Ne dites pas de mal de la mère Présidente (2) ; moi, je l'aime beaucoup, et lorsque j'entrerai en paradis, la mère Présidente sera la première que j'irai saluer. » Un autre jour, elle disait à une amie : « J'ai vu en songe la mère Présidente. Elle me regardait d'un air très sévère. Je l'aime beaucoup et elle ne m'aime pas du tout. »

Cependant, fermement convaincue de sa vocation, Gemma n'abandonna pas tout espoir. Après son échec près de la supérieure de Corneto, elle se lia d'amitié avec une vénérable mère du même couvent, à laquelle elle écrivit des lettres d'une haute mysticité, invariablement terminées par quelque expression sentie et parfois ingénue de son ardent désir : « Prenez-moi au couvent avec vous. J'aurai une bonne conduite, soyez-en sûre. Donnez-moi cette joie, Je n'ai pas le sou, je suis très pauvre ; mais je tâcherai de me rendre utile comme sœur converse. Je sais travailler, croyez-le ; je sais balayer, faire la vaisselle, aider à la cuisine, et mes forces me permettent n'importe quelle besogne fatigante. Prenez-moi pour faire plaisir à Jésus. » Et encore : « Je sais que le père (son directeur) est à Corneto. Dites-lui bien des choses de ma part ; dites-lui de me mettre au couvent avec vous. Je serai toujours obéissante et n'agirai jamais à ma tête. Je serai très ouverte et ferai ce que vous voudrez. Je me trouve bien mal dans le monde, ma mère. Dites au père de prier beaucoup, et puis de se décider, car sous peu il ne sera plus temps. »

Je recevais moi-même directement les mêmes sollicitations empreintes encore de plus d'abandon. « Vite, père, écoutez Jésus ; si non, il ne sera plus temps. » On verra plus loin le sens de ces mots cent fois répétés il ne sera plus temps.

On commençait alors à parler de la fondation d'un couvent de religieuses passionistes dans la ville de Lucques. Quelle allégresse pour Gemma, qui crut enfin toucher à l'accomplissement de son vœu le plus cher Elle stimulait tous ceux qui travaillaient à la pieuse entreprise à se confier dans le Seigneur, à ne pas se laisser abattre par les difficultés, à y puiser au contraire un renouveau d'ardeur. « Jésus veut la fondation, disait-elle, et ce que Jésus veut réussira certainement. Que l'on se hâte de mettre la main à l'œuvre. »

Ceux qui jugeaient les choses avec une prudence peut-être trop humaine, et j'étais du nombre, peu convaincus par ces seuls arguments, persistaient à temporiser. Comment en effet, raisonnaient-ils, fonder sans un denier un couvent de clôture papale ? Il fallait acheter une maison, l'aménager, la meubler. Où trouver ensuite le nécessaire pour la subsistance des sœurs ?

Après deux ans de recherches assidues, à peine avait-on réuni deux mille francs, alors que la curie archiépiscopale de Lucques exigeait, par religieuse, un dépôt de deux cents écus, et que les sœurs de Corneto n'entendaient autoriser aucune des leurs à tenter la fondation, sans la garantie préalable de son entretien.

Gemma n'en continuait pas moins ses instances. « Attention à vous, père. m'écrivait-elle : Jésus est très mécontent de votre peu de confiance : comme s'il ne pouvait en un instant pourvoir à tout ! Que l'on commence, et l'on verra ce que Jésus sait faire. » Et elle-même, accompagnée de son inséparable mère adoptive, parcourait les rues de la ville, en quête d'une maison convenable, ou du moins d'un terrain de construction.

Eu mars 1901, comme si la fondation ne laissait aucun doute, elle écrivait à la religieuse de Corneto, son amie : J'ai eu tant de plaisir à vous entendre répéter que Jésus veut le nouveau couvent Oui, Jésus le veut, et bientôt il vous donnera cette consolation. Et encore : « D'après Monseigneur (3), pour aboutir à quelque chose il faut venir parler à l'archevêque. Aujourd'hui nous avons recueilli jusqu'à huit mille francs, et, en outre, plusieurs vastes maisons sont à vendre ou à louer, au gré des supérieurs. Mais si ceux-ci dorment ! Enfin, ayons bon espoir. Que Jésus daigne me cacher, moi aussi, dans quelque coin. »

Elle ajoutait à mon endroit : « Si notre bon père se décidait à faire la volonté de Jésus, qu'il connaît bien, l'œuvre serait vite terminée. Prions Jésus de lui donner la grâce de vaincre ses hésitations. Remontez-lui vous-même le courage ; il en a besoin. Enlevez-lui toute crainte. Pauvre père, n'ayez peur de rien. »

Ainsi harcelé, j'étais sur les épines et je suppliais la divine Majesté, au milieu d'insurmontables difficultés de m'ouvrir une issue ; mais les mois s'écoulaient sans amener de changement.

Pendant ce temps, pour mieux exciter sa servante à la prière et à l'action en faveur de la sainte entreprise, le Seigneur lui montrait sa haute estime des religieuses de la Passion, la gloire qui lui reviendrait de l'établissement du nouveau monastère, et le grand bien qui s'y ferait. Dans une vision, après avoir déclaré que la justice du Père céleste demandait des victimes, Jésus ajoutait : « Que de fois je l'ai retenu en lui présentant des âmes chères et des victimes fortes ! Maintenant encore, pour l'apaiser je lui offre des victimes, mais elles sont peu. - Qui sont-elles ? interrogea Gemma. - Les filles de ma Passion. Si tu savais combien de fois, à leur considération, j'ai vu se calmer mon Père. » Et le Sauveur concluait : « Écris immédiatement à ton père (son directeur) de se rendre à Rome et de parler de mon désir au Pape ; qu'il lui dise qu'un grand châtiment est imminent, et qu'il faut des victimes. »

L'idée fixe du nouveau monastère, toujours liée à l'espoir d'y trouver un paisible refuge, poursuivait la jeune vierge jusque dans l'extase. « Jésus, l'entendait-on s'écrier, le confesseur me dit d'insister près de vous pour la fondation, qu'il souhaite vivement voir se réaliser. C'est vous qui m'avez mis aussi au cœur ce grand désir. C'est à Vous d'y penser, à Vous qui tenez ce que vous promettez : n'est-ce pas ? Donc, Jésus, pensez-y, et hâtez-vous. »

Du reste, la sainte enfant avait reçu du Bienheureux Gabriel, de la céleste Mère et du Seigneur toute assurance sur l'heureuse issue de l'œuvre. Ils lui avaient révélé sur la manière dont on la mènerait à bonne fin, les détails les plus précis, qui se réalisèrent ponctuellement après sa mort. « La fondation, annonça-t-elle, se terminera à peu de distance de la béatification du Vénérable Gabriel. Contribueront à l'établir : le souverain Pontife, l'Évêque, un Consulteur général et le Général lui-même des Passionistes, gagné et pressé par le Consulteur, le Provincial de la province romaine et un autre père que ce dernier enverra à Lucques pour tout organiser. En vue d'empêcher l'œuvre, le démon livrera de formidables et continuels assauts, au point qu'on la croira impossible. Mais une fois accomplie, ses propres adversaires lui seront favorables et ne dissimuleront pas leur satisfaction. »

Une dernière prédiction de la servante de Dieu dut bien meurtrir son cœur. « Qu'on se décide, insistait-elle, parce que bientôt il ne sera plus temps. Jésus n'attend plus. Il a dit qu'il me prendrait avec lui, si dans six mois la fondation n'était pas commencée. La céleste Mère m'a guérie de cette maladie dangereuse (dont il sera question au chapitre suivant), mais à la condition que le couvent se fasse. Si l'on ne commence de suite, elle m'enverra une rechute et

me prendra avec elle. »

Finalement, Dieu fit connaître à Gemma que la condition ne serait pas remplie, et force lui fut de se résigner. « Ce matin, écrivait-elle, ce que j'ai éprouvé, je ne saurais l'exprimer. Je dirai seulement que j'ai senti une grande envie de pleurer. Pour être plus libre je me suis retirée dans ma chambre, où j'ai versé bien des larmes. Enfin j'ai poussé ce cri *Fiat voluntas tua*. Mes larmes cependant n'étaient pas des larmes de douleur, mais de pure résignation. »

Le *fiat* était prononcé ; désormais Gemma ne pensera pas à la vie claustrale, n'en dira plus un mot ; elle s'occupera uniquement de se bien préparer à la mort, qui surviendra, selon sa prophétie, au bout de six mois. Dieu se contenta de son désir et de son sacrifice accepté avec tant de générosité. D'ailleurs elle avait émis déjà par dévotion privée les vœux de la profession monastique. Religieuse et Passioniste, elle l'était éminemment de cœur et d'esprit, celle qui portait le crucifix si profondément gravé dans son cœur, et les sanglants stigmates de la Passion, empreints dans sa chair. Elle pouvait donc, sans aucun regret dire adieu à ce monde, avec l'intime joie d'y avoir admirablement rempli sa destinée.

À peine la jeune vierge eût-elle exhalé le dernier soupir que les remords me prirent, et certes il y avait de quoi. Les remords provoquèrent le réveil, et sans plus tarder je m'occupai activement de la fondation du monastère. Me souvenant de l'ordre qu'un an auparavant me transmettait la chère enfant de la part du Seigneur, « de me rendre à Rome et de parler au Souverain Pontife », je pris le chemin de la Ville éternelle et fus reçu en audience par le saint Pape Pie X, nouvellement élevé au siège du Pierre. Il m'entendit avec intérêt, sourit au projet de l'œuvre, prit la plume et de sa main auguste y donna sa haute approbation. Le précieux document était ainsi conçu :

« Nous bénissons avec une paternelle affection la fondation du nouveau monastère de religieuses passionistes dans la ville de Lucques ; notre vénérable frère l'archevêque Nicolas Ghilardi, qui la favorise louablement ; la révérente mère Marie-Joseph du Cœur de Jésus, qu'il en faudra nommer la première supérieure ; tous les bienfaiteurs qui ont concouru ou concourront à l'établir ; et les religieuses présentes et futures qui en feront partie. »

« Nous voulons que ces pieuses vierges, dans leurs oraisons, leurs pénitences, leurs pratiques de dévotion et autres exercices prescrits par la Régie de leur Institut, se proposent, comme but spécial de leur communauté de s'offrir en victimes au Seigneur pour les besoins spirituels et temporels de la sainte Église et du Souverain Pontife. »

Du Vatican, le 2 octobre 1903.

PIE X, PP.

Jésus venait de parler au cœur de son Vicaire et de lui faire déclarer solennellement, comme l'avait encore annoncé Gemma sur la foi d'une vision, que les religieuses du nouveau monastère devraient s'offrir en victimes d'expiation pour le bien de l'Église.

Cette feuille vénérée en main, je me présentai à Lucques, puis à Corneto : partout elle me fraya les voies. Deux autres lettres pontificales à l'archevêque de la première ville et à l'évêque de la seconde vinrent, peu après, assurer le succès de mes démarches, et la fondation fut décidée.

Qu'on le remarque bien, le Souverain Pontife voulut désigner lui-même la supérieure du nouveau monastère, et son choix tomba précisément sur la religieuse à laquelle Gemma avait écrit : « Jésus vous donnera cette consolation. (4) »

Cependant la question pécuniaire retardait encore les derniers arrangements, lorsque une troisième lettre du Pape à l'administrateur apostolique du diocèse de Lucques, pendant la vacance du siège, leva toute difficulté. Deux religieuses de chœur et une sœur converse partirent aussitôt du couvent de Corneto pour la ville de Lucques ; c'était au mois de mars 1905, deux ans après la mort de la servante de Dieu.

En vain l'ennemi de tout bien s'efforça-t-il de soulever mille obstacles, et même de véritables persécutions de toutes parts, l'œuvre prospéra ; et là où tant d'autres communautés depuis longtemps établies dans la cité avaient peine, le plus souvent, à recruter leurs novices, la nouvelle venue prit un rapide accroissement.

Jusqu'au 31 juillet 1908, les religieuses passionistes occupèrent un logement provisoire, n'ayant pu, contre toute prévision humaine, entrer en possession de leur monastère acquis déjà depuis un certain temps. Ce jour-là seulement, qui fut un vendredi, suivant la prédiction de Gemma, les anciens propriétaires leur firent la remise des clefs.

La servante de Dieu avait également annoncé, on s'en souvient, que la fondation se terminerait à peu de distance de la solennelle béatification du Vénérable Gabriel de l'Addolorata ; or, celle-ci venait d'avoir lieu le 31 mai précédent.

Lorsque sainte Rose de Viterbe se vit refuser l'entrée du couvent des Franciscaines de sa ville natale, elle prononça ces paroles prophétiques : « Elles ne me veulent pas vivante, mais elles m'auront morte. » Gemma, qui se trouva dans une situation identique, après avoir fait entendre le généreux fiat de la résignation, s'écria également : « Les religieuses passionistes ne veulent pas de moi, et pourtant je veux être parmi elles, et j'y serai après ma mort. » Cette prédiction aura, nous l'espérons, son accomplissement si la sainte Église, de son jugement infailible, reconnaît un jour la sainteté de la nouvelle servante de Dieu. Alors, les filles de saint Paul de la Croix de Lucques, heureuses de posséder sa dépouille mortelle sous l'autel de leur chapelle, diront à la postérité que la véritable fondatrice et patronne de leur monastère est la séraphique vierge Gemma Galgani. (5)

CHAPITRE XXV.

DERNIÈRE MALADIE.

Bien que Gemma eût tant souffert de ses fréquentes effusions de sang, des continuelles et horribles vexations du démon, des angoisses spirituelles et de la privation volontaire de nourriture, sa santé ne laissait rien à désirer.

Elle jouissait d'un léger embonpoint, de belles couleurs et d'une réelle vigueur musculaire. À part quelques accès de fièvre, dûs plutôt aux ardeurs célestes de son amour qu'à une cause naturelle, aucune maladie, depuis sa prodigieuse guérison de l'année 1899 jusqu'à la Pentecôte de 1902, n'était venue troubler cet état florissant. En cette dernière solennité son recueillement parut plus profond et son visage plus enflammé que jamais, tandis que dans sa poitrine le

cœur palpitait à tout rompre.

Elle reçut dans des communications divines exceptionnelles la révélation du grand rôle surnaturel qui allait clore sa vie.

L'angélique jeune fille s'était offerte en victime pour le salut des âmes ; mais la victime ne devient vraiment telle que dans une suprême immolation. Pour couronner sa mission expiatrice, Gemma devait donc se laisser étendre sur le bois du sacrifice, et le Seigneur daigna venir solliciter son consentement. « J'ai besoin, lui dit-il dans une extase sublime, j'ai besoin d'une expiation immense, particulièrement pour les péchés et les sacrilèges dont je me vois outragé par les ministres du sanctuaire... Si je n'avais égard aux anges qui entourent mes autels, combien j'en foudroierais sur place ! »

À ces paroles, à la vue d'un Dieu irrité, le cœur de l'épouse fidèle frémit de douleur et d'horreur ; une pâleur mortelle couvre son visage et ses yeux se remplissent de larmes. Quand ensuite le Seigneur lui propose d'accepter elle-même cette expiation, elle s'écrie dans un élan spontané de toute sa personne : « Comment, ô Jésus, si j'accepte ? mais de suite, ô Jésus ; déchargez sur moi votre colère et glorifiez-vous sur cette misérable créature. »

L'offre héroïque fut agréée, et aussitôt la virginale enfant tomba gravement malade. Son estomac se ferma au point de refuser toute sorte de nourriture. Elle ne pouvait en absorber la moindre quantité sans révolutionner ses entrailles et endurer de cruelles souffrances jusqu'à ce qu'elle l'eût rendue. À peine totérait-elle quelques gorgées de vin, qui constituèrent pendant deux mois entiers toute son alimentation. Comment à ce régime pouvait-elle vivre encore ?

Quant à la nature de son mal et à la cause des étranges et effrayants phénomènes qui l'accompagnaient, personne ne sut jamais les dire. Mais la victime ne s'y méprenait pas, car on l'entendit un jour dans une extase s'entretenir ainsi avec le Seigneur : « Jésus, nous toucherons bientôt à la fin de votre mois (le mois de juin.) Il a été vraiment tout vôtre ; vous le savez bien, Jésus. Mais pour moi, jamais je ne serai rassasiée. Après ce mois j'ai tant à faire par obéissance ; aidez-moi, Jésus. »

De fait, nettement opposé à tout recours à la science médicale pour un mal dont je n'ignorais point l'origine surnaturelle, j'enjoignis à Gemma, au nom de l'obéissance, d'en demander à Dieu la guérison. Avec une pleine docilité, mais non sans se faire violence, la jeune fille pria dans ce sens, et Jésus lui répondit que par égard pour la vertu d'obéissance, comme pour bien montrer qu'il était l'auteur de la mystérieuse maladie, il l'en délivrerait sans retard, quoique pour peu de temps.

La guérison fut soudaine. Gemma reprit ses aliments ordinaires, et au bout d'une semaine, les belles couleurs, l'embonpoint et les forces étaient revenus à ce corps exténué dont soixante jours de diète absolue avaient fait un cadavre.

Cependant les desseins divins devaient s'accomplir le 9 septembre, après une trêve de trois semaines, le mal reparait, et le 21 du même mois la douce enfant, prise de la fièvre, commençait à vomir du sang ; non plus de ce sang provoqué par les impétueux élans d'amour de son cœur, mais du sang vif des poumons. En même temps, pour aggraver ses tourments, le Seigneur seyait la victime expiatrice des douceurs de la contemplation, des suaves palpitations du cœur, et, sauf de rares exceptions, de toute faveur mystique : comme défaillances d'amour, embrasements, visions, ravissements, etc. Seule et sans aucun réconfort,

elle se consumait dans la douleur pure, en holocauste au Seigneur.

Les lettres qui me parvenaient de son entourage excitaient la pitié : « Gemma est bien malade ; c'est un squelette recouvert de peau ; elle endure des douleurs terribles et des peines intérieures qui font frémir. - Gemma n'en peut plus. Je crains qu'elle n'expire d'un moment à l'autre. - Je suis moi-même à bout, de ne savoir que faire pour la soulager. Elle éprouve un pressant besoin de vous voir. Venez vite nous donner une ligne de conduite. »

Sur des instances réitérées, je décidai mon départ pour Lucques ; c'était au mois d'octobre de la même année 1902. À l'annonce de mon arrivée, la chère enfant manifeste une vive allégresse et veut sortir du lit pour me souhaiter debout la bienvenue. Quelle n'est point ma douleur de la voir en cet état, avec le pressentiment que, cette fois, le Seigneur nous la prendrait ! Je lui donne ma bénédiction et la fais retourner au lit puis, assis à côté d'elle, j'engage la conversation. « Eh bien, Gemma, lui dis-je, que faisons-nous ? - Je m'en vais à Jésus, père, répond-elle avec l'accent d'une indicible joie. - Vraiment ? - Oui, père, cette fois Jésus me l'a dit très clairement. Au ciel ! mon cher père, au ciel avec Jésus ! - Et les péchés, ajouté-je, quand les expierons-nous ? Quel beau projet est le vôtre ! - Jésus, reprend-elle, Jésus y a pensé. Il me fera tellement souffrir le peu de temps qui me reste, que satisfait de mes pauvres peines sanctifiées par les mérites de sa passion il m'emmènera avec Lui en paradis. - Mais je ne veux pas, lui dis-je, que vous mouriez encore. La spirituelle enfant de repartir avec une ingénue vivacité : Et si Jésus le veut alors ? »

Ici, je ne sais comment, elle se prit à parler des particularités les plus minutieuses de sa mort : de la manière de lui administrer les derniers sacrements, de l'habiller après son dernier soupir, de la disposer dans le cercueil, de la transporter au cimetière, de l'ensevelir. Gemma donnait ces détails avec un abandon d'une admirable tranquillité, ni plus ni moins que s'il se fût agi simplement de changer de chambre ou de maison. Elle m'écoutait et me répondait avec une grâce enjouée ; mais lorsque l'entretien tomba sur le lieu de sa sépulture, reprenant soudain sa gravité, elle me dit d'une voix quelque peu émue : « Veillez bien, père, à ce qu'on fera de mon cadavre. Ne quittez pas Lucques avant de l'avoir bien mis en sûreté. » Ne saisissant pas le sens de ces paroles, je demandai une explication. « Je ne veux pas, précisa-t-elle, que mon corps soit vu ni touché de personne, parce qu'il est à Jésus. » Quelques paroles rassurantes dissipèrent son inquiétude.

Paraissait-elle heureuse, la sainte enfant, de voir à ses côtes son père spirituel ! Elle croyait pouvoir désormais défier les crises les plus terribles, et remerciait intérieurement le divin Maître de lui avoir donné cette consolation après tant de souffrances. Le soir même, pour sa propre satisfaction, je lui fis renouveler sa confession générale ; et je me convainquis alors de nouveau, en versant des larmes de consolation, que dans tout le cours de ses vingt-cinq ans la jeune vierge n'avait jamais commis avec pleine advertance un seul péché véniel et qu'elle emportait au ciel, pure de toute tâche, la blanche robe baptismale.

Décrire la joie spirituelle manifestée par la malade après cette nouvelle absolution des imperfections de sa vie ne serait pas facile. Il fallut la modérer, de crainte que sa trop vive émotion et ses paroles ardentes n'aggravassent encore son extrême faiblesse.

Le lendemain matin, de bonne heure, tout fut disposé pour l'administration du saint viatique. Malgré les ardeurs altérantes de la congestion pulmonaire. Gemma n'avait voulu rien prendre de la nuit, afin de rester à jeun. On l'assit sur son lit, et on lui mit un voile blanc sur la tête comme à une jeune épousée. Après lui avoir adressé quelques paroles d'édification adaptées à

la circonstance je me retirai dans un coin de la chambre, attendant à genoux l'arrivée du saint Sacrement.

Déjà la jeune fille était ravie hors des sens et plongée dans une profonde extase, les mains jointes sur la poitrine, les yeux fermés, l'esprit recueilli, insensible même à la brûlure des paupières par la flamme d'une chandelle. On ne se représenterait pas autrement un ange en adoration devant la majesté du Créateur.

Le prêtre entre avec le saint viatique, pose le ciboire sur le petit autel improvisé, et se tourne vers la malade ; mais à la vue de l'angélique visage qui semble lancer des rayons et des flammes, saisi d'une crainte religieuse il demeure en suspens. Je l'encourage et lui conseille de s'avancer avec la particule sacrée, lui assurant que l'extatique se comporterait comme en pleine possession des sens. En effet, à l'approche de son bien-aimé Jésus, la vierge ouvre des yeux pleins de larmes, avance la langue, reçoit l'hostie sainte et rentre à l'instant dans l'extase.

La pieuse cérémonie terminée, le prêtre reporte le saint sacrement à l'église, pour revenir en grande hâte dans la chambre de la malade, où il reste à genoux près du lit, priant et pleurant tout le temps que dure l'action de grâce de la séraphique communion. Moi-même, habitué cependant à de pareilles transfigurations de cette âme céleste, je ne pouvais maîtriser mes larmes. Jamais je n'oublierai ce jour, cette chambre, ce lit, cette scène de paradis.

Cependant la maladie suivait son cours avec des alternatives de mieux et de pire. Comme les syncopes survenaient aussi fréquentes que dangereuses, il fallait nuit et jour se tenir à côté de l'infirme, toujours prêt, pour empêcher l'asphyxie, à favoriser la respiration par des inhalations d'oxygène.

Après quelques jours ainsi passés à son chevet je lui dis : « Gemma, pour combien de temps en aurons-nous ? Je voudrais repartir. - Si vous le voulez, père, répondit-elle, vous pouvez vous en aller ; je ne mourrai pas encore. Je finirai certainement de ce mal, mais pas pour le moment ; du moins. Jésus me l'a dit ainsi. » Je bénis pour la dernière fois ce cher ange que je ne devais plus revoir sur la terre, et je me retirai.

Avant de faire mes adieux à cette famille chrétienne, je tenais à pourvoir à la sécurité des enfants, car il ne fallait pas tenter Dieu. La plupart des médecins diagnostiquaient une tuberculose pulmonaire ; d'autres, il est vrai, n'en trouvant pas la preuve dans l'analyse microscopique, croyaient à une affection nouvelle et mystérieuse ; mais tous s'accordaient sur la possibilité de l'infection par contagion, et sur l'urgence d'isoler l'infirme. Or, qui le croirait ? Je me heurtai sur ce point à des difficultés sans fin. « Comment ? disaient grands et petits, nous priver de Gemma ? Dieu l'a conduite dans notre maison, et nous l'en laisserions sortir ? cela, jamais. Si elle doit mourir, c'est nous qui la soignerons. Et l'ainé des fils, étudiant de l'Université, s'écriait Que deviendrions-nous lorsque Gemma ne serait plus dans notre maison ? Dieu a toujours béni et favorisé notre famille par les mérites de la sainte à laquelle nous donnons l'hospitalité. Vous verriez, vous verriez ce que nous deviendrions, » Tel était le sentiment général aussi, de tergiversation en tergiversation, trois mois après mon départ on n'avait pu encore se résoudre à la séparation.

À la fin cependant, les sages conseils prévalurent et l'on consentit à un moyen terme. Une tante de Gemma loua un petit appartement qui était contigu à la maison et avait vue sur elle, et le soir du 24 janvier 1903 on y transporta la chère malade. Bien ou presque rien ne fut changé pour cela dans son service et son assistance. Ses dévoués bienfaiteurs ne quittaient pas son

chevet. Leurs enfants eux-mêmes, malgré les défenses des médecins, réussissaient à tromper toute surveillance et, tantôt l'un, tantôt l'autre, se glissant furtivement derrière la tante, parvenaient jusqu'à Gemma dont ils ne savaient vivre éloignés.

La pauvre infirme sentait elle aussi jusqu'au vif la douleur de la séparation, car elle aimait tendrement tous les membres de cette famille affectueuse, et plus particulièrement celle qu'elle appelait sa seconde mère. Sur le point de quitter leur hospitalière demeure où s'étaient écoulées dans la paix les dernières années de sa jeunesse, elle s'était écriée, les larmes aux yeux : « C'est la seconde fois que je perds une mère ; mais vive Jésus ! Seule avec Jésus seul ! » Le 6 février je recevais ces lignes : « Mon bon père, vive toujours Jésus ! Tel est mon cri à tout instant du jour. Vive Jésus ! car il m'a donné tant de force et de courage que je devrais sans cesse le remercier. J'ai accompli le sacrifice très volontiers, sans même m'en apercevoir. J'ai compris, cher père, qu'il n'est plus temps d'être enfant. Force et courage ! Mais venez-moi souvent en aide par quelqu'une de ces petites exhortations qui me font tant de bien. Soyez content comme moi, au milieu des afflictions. Bénissez-moi toujours et bien fort. Chaque matin, à chaque instant même, je prie pour vous et afin que vous aviez encore un peu de patience à mon égard. Je suis la pauvre Gemma. »

Une fois installée dans sa nouvelle demeure, elle écrivit un dernier billet à sa céleste Mère, selon son habitude dans ses principales fêtes ou à l'occasion de quelque besoin particulier. Or, je ne sais moi-même pourquoi, contre son constant usage, elle l'enferma dans la dernière lettre qu'elle m'adressa. La chère enfant ne pouvait certainement me laisser de souvenir plus précieux que cette feuille où se reflète toute son âme. En voici les points saillants :

« Ma Mère, ma débile existence continue ici-bas dans la lutte ; mais je suis contente, et dans la crainte et l'espérance je m'abandonne à Dieu. Si je suis tout pour toi, m'a dit ce matin Jésus, qui pourra jamais te vaincre ? ... Ma chère Mère, je ne suis pas bien du tout. Ma vie s'épuise chaque jour, la consume davantage. Et mon esprit ? Oh mon Dieu ! Je crie, je crie bien fort au milieu de mes grandes peines ; je me tourne vers Jésus, lui faisant des promesses d'amour ; mais Jésus reste caché ; il ne m'aime plus ou presque plus. Patience ! Mais vous, ne restez pas loin de moi, non, non. Ah ! je dirai volontiers le nunc dimittis à mes derniers instants. Ô ma Mère, vive Jésus ! Il se vengera bientôt et saintement par son divin amour de la plus ingrate de ses créatures. Ô Mère, priez pour moi ; dites à Jésus que je serai bonne, obéissante. Mais je veux aller vite en paradis, si tel est son bon plaisir. Bénissez-moi, je suis la pauvre Gemma. »

C'est ainsi qu'au sein des flots les plus troublés surnage toujours calme, en cette jeune vierge, la foi la plus vive ; au sein des pires amertumes de l'agonie, la douce expansion de l'amour ; et devant l'horreur de la mort, la sérénité de l'espérance et le désir du ciel. Heureux celui qui sait, à son exemple, pénétrer son cœur de pareils sentiments.

CHAPITRE XXVI

CALVAIRE.

Une vie passée tout entière aux pieds de Jésus crucifié pouvait-elle recevoir son couronnement ailleurs que sur le Calvaire ? Gemma avait participé successivement à tous les tourments de l'Homme-Dieu : à ses angoisses intérieures, à sa sueur sanglante, à la flagellation et à ses nombreuses plaies, aux mauvais traitements par l'œuvre des démons, aux

pénétrantes piqûres de la couronne d'épines, à la dislocation des os, aux déchirures des clous. Restait, pour qu'elle apparût un portrait achevé du Rédempteur, l'agonie et la mort dans une mer de douleur. Le divin Maître n'en frustra point sa bien-aimée servante ; mais comme ce corps délicat et épuisé n'eût certainement pu soutenir une telle somme de souffrances, Il en compensa l'intensité par la durée, en tenant la victime volontaire clouée à la croix perdant de longs mois. Assistons à la continuation de ce martyre qui n'a fait que commencer.

Malgré la gravité de son état, la pieuse malade avait trouvé jusqu'ici dans son incroyable énergie la force de se traîner chaque matin, de bonne heure, à l'église pour communier. Son inlassable mère adoptive l'y accompagnait chaque fois et, au retour, de ses propres mains la remplaçait au lit, où se faisait paisiblement l'action de grâce. Mais le bonheur de savourer le céleste aliment était trop grand pour la victime expiatrice, et trop doux le réconfort qu'elle y puisait ; Jésus le lui enleva. En moins de deux mois les progrès incessants de la fièvre lui eurent rendu tout mouvement impossible. Devant ce nouveau sacrifice, le plus sensible pour son cœur, Gemma inclina la tête dans une calme résignation.

Sa nourriture avait consisté jusque-là en quelques gorgées de liquides substantiels et fortifiants ; elle dut bientôt y renoncer, pour quelque temps du moins, son estomac les refusant invinciblement ce dont la sainte enfant fut loin de se plaindre. Mais peu à peu ce corps non sustenté devint une ruine lamentable, dont aucune partie ne fut saine ni sans douleur particulière. « Pauvre martyre, m'écrivait-on de Lucques, pauvre victime de Jésus ! elle souffre sans relâche ; elle sent ses os comme se broyer ; on voit qu'elle est torturée dans tous ses membres ; elle se consume et n'en peut plus. Depuis vingt jours elle a perdu la vue, et sa voix est si affaiblie que malgré ses efforts on a peine à l'entendre, même en approchant l'oreille de ses lèvres ; c'est un squelette qui se détruit d'heure en heure ; sa vue fait pitié et donne le frisson. »

Et cependant tous ces tourments n'étaient rien auprès de ceux qu'infligeaient les démons à la pauvre infirme.

Aux derniers instants d'une vie humaine, nous dit l'Esprit-Saint, satan, sachant qu'il a peu de temps pour nuire, l'assaille. avec rage de perfides tentations, tel un lion qui voit sa proie sur le point de lui échapper. Quelles suprêmes et furieuses attaques ne devait-il pas réserver à l'angélique jeune fille qu'il avait poursuivie, toute sa vie, d'une haine mortelle, et essayé de vaincre ou au moins de décourager par une guerre barbare ?

Nous lisons des autres saints qu'à la fin de leurs jours ils eurent à subir, de la part de leur infernal ennemi, des assauts plus ou moins longs et terribles, mais en somme passagers, pour Gemma, ce fut un siège opiniâtre de sept mois, à peine interrompu par de courts intervalles de trêve. Le fait est terrifiant, mais absolument certain, car il est unanimement attesté Par toutes les personnes qui ont assisté la jeune fille durant sa dernière maladie.

L'esprit mauvais troublait son imagination de mille fantômes propres à abreuver son cœur de tristesse, d'anxiétés, d'amertumes, de craintes, en la poussant à la désespérance. Il lui représentait sous les plus sombres couleurs le tableau de sa vie si remplie d'angoisses, les malheurs de sa famille, les privations de tout genre ; il faisait passer devant ses yeux les agents de la force publique accourant, à la mort de son père, accompagnés des créanciers, pour mettre leurs biens sous séquestre, puis il s'écriait : « Voilà le résultat de toutes tes fatigues dans le service de Dieu. »

Habile à tirer parti de l'extrême aridité spirituelle où le plus souvent gémissait son âme, l'ange des ténèbres employait tous ses artifices à lui persuader que pour s'être égarée loin des voies droites de la sainteté elle était sans secours abandonnée du ciel et n'échapperait pas à la damnation. Ses héroïques vertus, insinuait le fallacieux tentateur, et même les plus insignes faveurs divines n'étaient qu'illusion et hypocrisie.

Cette épreuve, de toutes la plus horrible et la plus longue, jeta la pauvre enfant dans une affreuse détresse. Sans se désespérer, elle résolut de remédier, si possible, à son triste passé par une confession générale, prit la plume et dans cette agitation d'esprit et la confusion de ses idées écrivit tout au long une histoire de sa vie, où elle se déclarait digne de mille enfers pour avoir, avec une malice diabolique, trompé ses confesseurs, ses directeurs et elle-même. Descendant ensuite à une minutieuse revue des commandements de Dieu et de l'Eglise, des péchés capitaux et des devoirs d'état, elle s'avouait coupable des pires scélératesses. Ces pages, fiévreusement tracées, furent lues d'abord par une personne autorisée, puis portées à un saint prêtre désigné par la malade, avec prière de venir lui donner l'absolution de tous ces péchés. Celui-ci ne tarda pas d'arriver, entendit sa confession et lui rendit la sérénité.

Mais la bataille ne finissait sur un point que pour recommencer sur un autre. Une dernière fois, l'esprit immonde voulut insulter à la virginale pudeur de la sainte enfant. Il n'avait certes pas oublié avec quel amour et quels soins jaloux cet ange avait gardé, tout le cours de sa vie, le chaste trésor ; avec quel héroïsme elle avait déjà soutenu, sur ce terrain, des luttes toujours couronnées de triomphe, mais il entendait, sinon remporter une tardive victoire jugée impossible, du moins se venger de ses défaites, des tentations qu'il savait plus de nature que toute autre à remplir d'amertume les derniers jours de la pure colombe.

Cette chambre d'infirmes parut alors devenue un vestibule d'enfer. Ce n'était point des pensées, des imaginations, des impulsions lascives, auxquelles ne pouvait être sensible une âme de telle trempe mais bien des apparitions réelles sous des formes variant sans cesse et d'un cynisme brutal. « Père, père, m'écrivait Gemma de son lit de douleur, cette peine est trop forte pour moi. Dites à Jésus de me l'échanger contre n'importe quelle autre. Envoyez de loin des malédictions et des conjurations pour éloigner ce vaurien de démon ; ou ordonnez à votre ange gardien de venir le chasser loin d'ici. »

Entre temps, le mauvais esprit émouvait sa bile afin de la pousser à des actes d'impatience et de colère, et de lui faire perdre au moins sa réputation, si justement méritée, de vertueuse et sainte jeune fille.

Vaincu sur tous les terrains, il en vint, en désespoir de cause, à de cruelles vexations extérieures. Une infirmière de la servante de Dieu m'écrivait à diverses reprises : « Cette hideuse bête nous achève la chère Gemma. Je suis d'auprès d'elle en pleurant ; cet horrible démon la consume, et je n'y vois aucun remède. Ce sont des coups assourdissants, des figures terrifiantes d'animaux féroces : certainement il nous la tue. Nous venons à son secours en jetant de l'eau bénite dans la chambre ; le fracas cesse, mais pour recommencer bientôt avec plus de rage. »

Jusqu'où l'invisible ennemi de l'homme ne poussa-t-il pas la cruauté à l'égard de la douce victime ! Une certaine amélioration s'étant produite dans la difficulté d'ingérer des aliments, dont il a été parlé, on s'empressa de lui en préparer. Mais satan veillait : le mets, à peine présenté à la malade, lui apparaissait couvert d'insectes répugnants, et des plus dégoûtantes choses qu'il soit possible d'imaginer. Devant les révoltes de son estomac, force était de tout

remporter.

Des animaux repoussants, réels ou imaginaires, se glissaient dans son lit, rampaient sur ses chairs et la tourmentaient de mille manières, sans qu'elle sût comment s'en débarrasser. La martyre disait souvent à la sœur infirmière, avec des accents de terreur, qu'elle sentait un serpent l'enlacer de la tête aux pieds, de ses froids anneaux, en s'efforçant de l'étouffer.

À plusieurs reprises, elle demanda qu'on voulût bien la délivrer par les exorcismes, mais comme on ne crut point devoir déférer à ses instances, elle-même, regardant l'ennemi bien en face et le visage enflammé, s'écria d'un ton impératif : « Esprits pervers, je vous commande de rentrer dans le lieu qui vous est destiné ; autrement, malheur à vous ! je vous accuse auprès de mon Dieu. » Puis, tournée vers sa céleste Mère, elle se prit à murmurer : « Ma Mère, je me trouve au pouvoir du démon, qui me frappe, me flagelle, travaille à m'arracher des mains de Jésus. Non, non, Jésus, ne m'abandonnez pas je vous serai fidèle. Ma Mère, priez Jésus pour moi. La nuit, je suis seule, pleine d'épouvante, oppressée et comme liée dans toutes les puissances de mon âme et dans tous les sens de mon corps, sans pouvoir me remuer. Vive Jésus ! »

De temps en temps, le divin Maître venait ranimer son courage et dissiper ses craintes par le sentiment de sa douce présence et quelques paroles pénétrantes. « Pourquoi, ma fille, lui disait-il, au lieu de t'attrister des persécutions de ton ennemi, ne pas accroître ton espérance en moi ? Humilie-toi sous ma main puissante, sans te laisser abattre par les tentations. Reste sur la défensive, sans jamais faiblir ; et si la tentation persévère, persévère aussi dans la résistance ; la lutte te conduit à la victoire. »

D'autres fois, c'était son ange gardien qui lui apportait dans de suaves visites un précieux encouragement. Mais ces heureux moments duraient peu bientôt son âme retombait dans les ténèbres, et le tentateur réapparaissait plus furieux que jamais.

Ainsi s'écoulaient pour la pauvre patiente, les jours, les semaines, les mois. Quel admirable exemple de résignation Et pour nous, qui sommes loin d'avoir ses mérites, quel motif de nous préparer, dans une crainte salutaire, aux durs assauts que l'esprit infernal réserve peut-être à nos derniers instants !

Chez la plupart des malades, dont le corps est lassé par la souffrance, et l'esprit obsédé par la pensée de leur pénible situation, le visage respire la tristesse, l'abattement et l'ennui. Notre jeune fille, même dans le malaise et les douleurs physiques particulières à sa maladie, conservait toujours son air content et son angélique sourire. On n'apercevait en elle à la suite de ses différentes crises aucun accablement moral ; on n'entendait point sortir de sa poitrine de ces soupirs, de ces gémissements que la force de la douleur arrache, même malgré eux, aux plus courageux. Jamais elle ne demandait de soulagement, fût-ce un simple changement de position dans son lit, qui lui eût épargné cependant bien des incommodités. Jamais la moindre plainte touchant les soins réclamés par son état, lors même que par malentendu on la laissât seule des nuits entières et en des temps où se faisait le plus sentir le besoin d'assistance.

Afin d'obvier à ce dernier inconvénient, on sollicita l'aide des sœurs infirmières, dites Barbantines, qui dans leur charité bien connue se chargèrent de la soigner seules jusqu'à la fin. L'une d'elles, émerveillée de l'héroïque patience de la servante de Dieu, en donne ce beau témoignage confirmé par les dépositions de tous ceux qui approchèrent habituellement du chevet de l'infirmes dans le cours de sa dernière maladie : « Tout le temps que j'eus la

consolation d'assister la chère Gemma, je ne la vis jamais se plaindre. Au début seulement, je l'entendais quelquefois, dire : Mon Jésus, je n'en puis plus - Mais lorsque je lui eus rappelé que tout est possible avec la grâce de Dieu, elle ne répéta plus cette parole, et si une des personnes présentes s'écriait dans un mouvement de pitié : Pauvre petite, elle n'en peut vraiment plus. - Si, si, repartait aussitôt Gemma, j'en puis encore un tant soit peu, - Et cependant je l'ai vue endurer des souffrances telles qu'il ne peut y en avoir, me semble-t-il, de plus terribles en Purgatoire. »

Dans ce déluge de maux et de persécutions diaboliques, la vertueuse jeune fille n'éprouvait aucune difficulté à s'entretenir familièrement avec son Dieu, dans le même calme et la même suavité d'esprit qu'au temps des plus grandes consolations. « Oh ! où êtes-vous, Jésus ? disait-elle habituellement à l'issue de chaque lutte avec l'ange rebelle. Ne croyez pas que je vous oublie ; vous savez bien que non, vous qui voyez mon cœur. » Et elle proférait ces paroles, les bras ouverts, les yeux dirigés vers le ciel, avec un accent d'inexprimable tendresse. Puis se tournant vers la Madone : « Ma Mère, dites vous-même à Jésus que je lui garderai mes promesses et ma fidélité. » Parfois, se sentant soudain attaquée par l'ennemi avec plus de vigueur, elle reprenait avec le même affectueux abandon : « Jésus, si cela vous plaît, donnez-moi un peu de répit ! Je me sens défaillir : un peu de répit, Jésus ! »

De telles aspirations se succédaient sans fin, quelquefois articulées, souvent purement intérieures. « Ne savez-vous pas, Jésus, que je suis toute à vous ? Oui, toute à vous ; je veux vous rejoindre en paradis. » Une sœur infirmière lui dit un jour : « Si Jésus vous donnait le choix entre la disparition immédiate de vos grandes souffrances, suivie de votre départ pour le ciel, et leur continuation sur la terre, que feriez-vous, supposé que le dernier parti fût plus avantageux à sa gloire ? - Plutôt souffrir que d'aller au ciel, répondit-elle avec vivacité, lorsqu'il s'agit de souffrir pour Jésus et de le glorifier. »

Pendant les longues heures de la nuit, Gemma pressait la sœur de réciter à haute voix des prières et des oraisons jaculatoires où elle témoignait goûter une grande douceur : « Allons, ma sœur, allons, du courage, prions, ne nous préoccupons pas d'autre chose. Jésus seul ! »

Enthousiasmées à la vue d'une telle ferveur dans une infirme presque mourante, les bonnes religieuses se disputaient la consolation de lui donner leurs soins. À son contact leur âme se retrempait, et leur corps même ne sentait nullement la fatigue des veilles. Mais laissons la parole à l'une d'elles, la sœur Camille : « L'impression que m'a laissée cette jeune fille, c'est qu'elle était un assemblage de toutes les vertus. Tout le temps que je l'ai assistée, je n'ai fait que m'édifier. J'ai remarqué en elle une science profonde de la spiritualité et du mysticisme. Je puisais dans nos entretiens - qui roulaient toujours sur les choses célestes - une grande force d'âme. Lorsqu'elle parlait je croyais entendre un ange. Ses expressions étaient d'une netteté, d'une précision, d'une exactitude que n'aurait point dépassées un maître de la vie spirituelle. Si je lui rappelais, pour l'encourager à la souffrance, l'exemple de Jésus, tout son visage s'enflammait, sur ses lèvres venait s'épanouir un doux sourire, et il semblait qu'elle ne souffrit plus : tellement le souvenir de Jésus attendrissait délicieusement son cœur. »

Les sentiments qui s'exhalaient de son âme étaient d'ordinaire ceux d'une profonde componction. Souvent, disent les témoins, on la voyait trembler à la pensée de ses péchés. Durant tout le cours de sa maladie, leur souvenir la saisissait d'effroi, et on ne pouvait entendre, sans pleurer, les paroles émues et brûlantes qui s'échappaient alors de ses lèvres. « Ô Jésus s'écriait-elle, que de péchés Ne les voyez-vous pas, Jésus ? Mais votre miséricorde est infinie. Vous me les avez pardonnés tant de fois : vous me les pardonneriez encore. » Puis,

s'adressant à Marie : « Ma Mère, continuait-elle, les yeux pleins de larmes, quand je me présenterai devant votre divin Fils, dites-lui vous-même d'user de miséricorde envers moi ». Son oraison jaculatoire ordinaire, le jour et la nuit, était : Mon Jésus, miséricorde ! - Aussi l'une des sœurs infirmières a-t-elle pu dire cette déposition : « La vertu qui a le plus resplendi en Gemma dans sa maladie, et qui m'a le plus vivement émue, c'est sa grande humilité. »

En somme, la prière de l'admirable jeune fille était ininterrompue, Quand personne autour d'elle ne lui suggérait de saintes inspirations, elle se tournait vers un grand crucifix appendu au mur de droite de sa chambre, ou vers une image de la Vierge placée en face de son lit, et priait à haute voix. Si elle se taisait, lasse d'articuler, on comprenait à l'expression de son visage que son entretien avec le Seigneur continuait aussi ardent. « Monseigneur, (1) disait-elle, m'a conseillé de prier de cœur, lorsque je ne le puis des lèvres, et ainsi je fais. »

Avant de perdre la vue, Gemma se livrait parfois à quelque pieuse lecture. La voyant un jour un livre à la main, sa tante lui dit « Vous lisez, Gemma ? Oui, ma tante, je lis la préparation à la mort. Et pourquoi ne le feriez-vous pas aussi, puisque vous êtes déjà vieille ? Qu'il y a longtemps que je me prépare ainsi à la mort » En fait, elle n'omit pas un seul soir depuis le début de sa maladie ce recommandable exercice. « Mais, dites-moi, reprit la tante, ne voyez-vous pas venir la mort avec peine ? - Oh ! non, repartit Gemma ; je ne tiens plus à rien en ce monde. »

L'acuité de ses souffrances ne mettait pas plus d'obstacle à son commerce avec les créatures qu'à son intime union avec Dieu. En dehors de ses prières et de ses luttes avec l'enfer, l'héroïque enfant, oubliant ses tortures, se livrait tout entière aux personnes de son entourage, les édifiait, comme nous l'avons vu, par de saintes conversations et s'étudiait à les distraire de la compassion douloureuse qu'inspirait à tous son pitoyable état. Elle disait, un jour, de sa tante en pleurs près de son lit : « Ma tante ? je la connais bien ; c'est une nature trop compatissante ; elle s'afflige de me voir souffrir. Qu'elle s'éloigne, qu'elle s'éloigne. Oui, éloignez-la moi, elle s'afflige trop ; ne l'amenez plus près de mon lit. » Elle avait toujours quelque parole aimable pour ceux qui l'approchaient, et savait mêler à la conversation des mots spirituels. Aux agréables plaisanteries par lesquelles on cherchait parfois à la distraire, elle répondait par d'autres saillies, accompagnées de rires charmants. Lorsque les jeunes enfants de ses bienfaiteurs venaient la trouver, Gemma leur donnait, avec d'affectueuses caresses, des gâteaux et des bonbons dont on lui avait fait présent pour son propre soulagement, mais qu'elle tenait soigneusement en réserve à leur intention.

Elle reçut un jour la visite de son unique sœur survivante, qui, à la vite du triste état de sa chère Gemma, ne peut retenir ses sanglots. « Ne pleurez pas, Angèle, lui dit la douce infirme, calmez-vous ce n'est rien ; et puis, Angèle, je vous demande pardon si je vous ai donné de mauvais exemples. » Ces paroles redoublent l'émotion de la sœur, qui demande pardon à son tour. « N'y pensez pas, reprend Gemma, tâchez d'être vertueuse ; je vous le demande. » Et elle la congédia.

On la voyait pleine de déférence et de gratitude pour les excellentes religieuses qui lui prodiguaient leurs soins, et bien que son naturel franc et ingénu fut inhabile aux compliments, le langage de ses yeux disait parfois éloquemment la profondeur de sa reconnaissance. Un jour qu'elle entendait sa mère adoptive dire à la supérieure de ces sœurs : « Le moment venu de les récompenser, je saurai faire mon devoir, » Gemma interrompit, le visage animé : « Non, non, c'est moi qui pense aux sœurs près de Jésus. » À quiconque lui rendait le moindre service, elle disait de même : « Soyez bon chrétien, et n'en doutez pas, je penserai à vous.

Quand je serai près de Jésus, je n'oublierai pas ce que vous faites pour moi. »

Cependant la cruelle maladie finissait son cours. La jeune fille, d'une faiblesse extrême tombait souvent en défaillance ou dans le délire, et le démon profitait de ces moments d'impossible réaction, pour mieux la tourmenter par d'effrayants fantômes ; mais la victime expiatrice même dans cet état de prostration, lançait son habituel cri de guerre « Vive Jésus ! Toute à Jésus. Jésus seul ! » et repoussait victorieusement les suggestions malignes.

On observa qu'au plus fort du délire elle revenait à elle dès qu'on lui parlait de Jésus, répondant à propos comme une personne parfaitement saine d'esprit ; de même en était-il lorsque, mue par la grâce divine, elle s'excitait à quelque haute pensée de Dieu : l'inconscience faisait aussitôt place à la raison, et Gemma discourait en termes sublimes de la vie mystique. Un jour, dans un de ces troubles d'esprit, provoqué par une quinte de toux qui paraissait devoir la suffoquer ou briser sa poitrine, elle exprimait des idées incohérentes et risibles, quand une jeune personne de sa famille adoptive s'approche et l'enveloppe d'un long regard de compassion. La malade la reconnaît et reposant à son tour ses yeux sur elle avec amour lui dit : « Apprenez, Euphémie, comment Jésus veut être aimé. »

Euphémie était la préférée de Gemma et la confidente de tous ses secrets ; assidue en tout temps près de son lit de souffrance, elle se trouva présente à ses derniers instants et recueillit son esprit en précieux héritage. Mais revenons à notre calvaire, pour y voir expirer la pauvre crucifiée.

CHAPITRE XXVII

PRÉCIEUSE MORT - FUNÉRAILLES.

Gemma n'a plus qu'un souffle de vie. Tout son corps est la proie de la douleur et son visage porte déjà la pâleur de la mort ; elle gît immobile sur sa couchette, dans une attitude impressionnante qui rappelle Jésus expirant sur la croix.

Plusieurs jours avant son décès, elle devint d'une telle pesanteur que trois personnes robustes avaient peine à la soulever dans son lit. Cependant sa petite taille et son extrême amaigrissement eussent dû naturellement permettre à un simple enfant de la remuer. « Nous avons manœuvré tant d'infirmes, disaient les sœurs, et jamais nous n'avons vu chose pareille. » À ceux qui lui en faisaient la remarque Gemma répondait : « Ce n'est pas moi, soyez-en sûrs, qui pèse ainsi. » Il est certainement permis de croire à une intervention diabolique ayant pour but d'accroître les tourments de la pauvre victime, car aussitôt après la mort le corps reprit son poids normal.

Le mercredi saint, 8 avril, Gemma semble légèrement extatique et fixe de temps en temps les yeux au ciel, en murmurant d'une voix étreinte par l'angoisse et cependant pleine de feu : Jésus ! Jésus ! - À un moment, elle entre brusquement dans une de ces grands ravissements si fréquents dans sa vie. La faveur est de courte durée ; mais à la reprise des sens la moribonde, le visage encore tout transfiguré, répond avec candeur à la religieuse infirmière qui demande si Jésus ne l'a point consolée : « O ma sœur, s'il vous était donné de contempler la moindre partie de ce que vient de me montrer Jésus, quelle jouissance serait la vôtre ! »

Ce même jour, elle reçoit le saint Viatique dans de très grands sentiments de dévotion, qu'elle s'abstient, selon son habitude, de traduire en manifestations exubérantes. La pauvre enfant

était sevrée de la communion depuis le 23 mars, jour où son état de santé lui avait permis une dernière fois de se rendre à l'église ; aussi redemande-t-elle son Jésus-Hostie pour le lendemain, Jeudi-Saint, solennité de l'institution de l'Eucharistie, si douce à son cœur. Et comme le prêtre hésite à lui renouveler la communion sous forme de viatique, elle s'offre volontiers, pour ne pas se priver du divin réconfort, à rester à jeun, malgré les tourments d'une soif brûlante.

Le moment venu, Gemma, dit un témoin, « assise dans son lit, les mains jointes, les yeux baissés, le visage heureux et les lèvres souriantes malgré la violence du mal, rayonnait la sainteté. » Elle reçoit l'hostie sainte et entre aussitôt dans un profond recueillement, qui prend après deux heures une apparence extatique, sans lui enlever la faculté de répondre par moments à ceux qui lui parlent de choses saintes. Dans cette extase elle voit se tresser une couronne d'épines, et prononce ces paroles prophétiques : « Avant que tu sois terminée, quels terribles moments à passer ! » Elle ajoute, tournée vers la sœur : « Quelle journée j'aurai demain ! »

Ce demain se leva ; c'était le Vendredi-Saint. Vers dix heures du matin, la dame qui l'assistait, exténuée cette fois de fatigue et d'insomnie, allait se retirer pour prendre un peu de repos. « Ne me laissez pas, supplie la moribonde, jusqu'à ce que je sois clouée à la croix. Je vais être crucifiée avec Jésus. Jésus m'a dit que ses fils doivent mourir crucifiés. » La dame reste donc, et bientôt Gemma tombe dans une extase profonde, étend peu à peu les bras, et garde cette attitude jusqu'à une heure et demie. Tout son être respire à la fois la douleur et l'amour, la désolation et le calme. Aucune parole ne sort de ses lèvres ; mais que son aspect est émouvant ! Elle agonise avec Jésus sur la croix. Les assistants, frappés d'étonnement, ne peuvent se rassasier de la contempler. « Regardez, m'écrira l'un de ces derniers, regardez Jésus crucifié mourant ; telle à ce moment apparaissait Gemma. »

Elle continua d'endurer des douleurs mortelles tout le reste du jour, la nuit suivante et le matin du samedi. Il semblait qu'elle dût expirer d'un instant l'autre sous la violence de spasmes effrayants, et, plus encore, de ses angoisses intérieures. Le samedi saint, vers huit heures, la mourante reçoit l'Extrême-Onction en pleine connaissance et avec une singulière dévotion ; sa voix éteinte fait même effort pour répondre aux prières du rite sacré.

La plus grande douleur éprouvée par le Sauveur dans son agonie sur la croix, disent les saints, fut l'abandon, abandon apparent de la part de son divin Père, trop réel de la part des hommes ; on l'entendit s'en plaindre du haut du dur gibet. Sur ce point encore, Gemma devait ressembler à son divin Maître.

Le lecteur s'est peut-être déjà demandé, non sans quelque surprise, comment dans un si pressant besoin ne se trouvent auprès de la moribonde ni confesseur, ni directeur, ni père spirituel, mais seulement quelques pieuses femmes charitables, qui se tiennent là plutôt pour compatir à ses souffrances que dans l'espoir de les adoucir. Cet isolement fut certainement voulu de la Providence pour mettre le comble au martyre et aux mérites de sa bien-aimée servante. Le prêtre de l'église la plus proche lui apporta le saint Viatique, et plus on ne le revit ; le curé de la paroisse lui administra l'Extrême-Onction, et ne se représenta qu'au dernier moment, pour les prières de la recommandation de l'âme ; le confesseur extraordinaire appelé par elle se retira aussitôt après lui avoir donné l'absolution, pour ne plus reparaitre ; le confesseur ordinaire, qui seul connaissait tous les mystères de son âme, l'ayant dirigée depuis son enfance, et qui par suite eût pu lui être d'un grand secours au milieu de tant de peines spirituelles, de douleurs, de tentations, de luttes suprêmes, se fit bien voir quelques instants,

mais ne revint plus. Quand à moi, éloigné de Lucques et dans l'ignorance des graves besoins de la malade et l'imminence de sa fin, je ne pouvais songer à me rendre auprès d'elle, ni à lui adresser quelques mots d'encouragement. Elle m'avait d'abord réclamé, au début de ses fortes crises, ; puis, comprenant une inspiration intérieure que Dieu lui demandait encore le sacrifice de mon assistance, elle s'était ravisée. Lorsqu'on me rappelait à son souvenir, un aimable sourire venait à ses lèvres et elle répondait : « J'ai fait à Dieu le sacrifice de tout et de tous ; je ne demande plus rien. Maintenant je me prépare à la mort. » Le Seigneur à son tour lui relira le sentiment de sa doute présence et ne fit plus descendre dans son esprit un rayon de lumière, ni dans son cœur une goutte de consolation. Gemma resta donc seule sur son calvaire, dans un complet abandon.

Enfin, anéantir par la véhémence du mal, écrasée sous le poids d'immenses douleurs, tourmentée dans toutes les facultés de son âme et de son corps par les esprits infernaux, sans soutien ni du côté du ciel ni du côté de la terre, martyre, élevant une voix défaillante, proféra ces dernières paroles : « Maintenant, il est bien vrai que je n'en puis plus. Jésus, je vous recommande ma pauvre âme ... Jésus ! » C'était le Consummatum est et l'in manus tuas du Sauveur expirant.

La victime est entièrement consummée ; il ne lui reste, pour achever son sacrifice, qu'à rendre le dernier soupir. Une demi-heure se passe. Gemma, sur son séant, appuie la tête sur l'épaule d'une des dames de sa famille adoptive. Sa jeune confidente, Euphémie, à genoux devant elle, comme Madeleine aux pieds du Christ élevé en croix, lui serre les mains dans les siennes, et tantôt les presse contre sa poitrine, tantôt repose son front sur elles. La sœur infirmière et les autres personnes de la famille bienfaitrice, hommes et femmes, sont là, debout, contemplant la sublime et émouvante scène. Gemma, assoupie et calme, semble reposer, quand tout-à-coup, tandis que tous les yeux sont fixés sur son angélique visage, encore beau malgré les ravages d'une longue maladie, un suave sourire éclôt sur ses lèvres, elle incline doucement la tête et cesse de vivre ; de la même manière que l'Évangile le rapporte de Notre-Seigneur : Et inclinato capite tradidit spiritum. Aussitôt son âme séraphique, recrée, comme j'en ai la ferme croyance, par la présence visible de son bien-aimé Jésus, de sa céleste Mère, de son cher ange gardien, de saint Paul de la Croix qu'elle invoquait, si souvent dans ses derniers moments, du Bienheureux Gabriel qu'elle honora toujours d'un culte très tendre, cette âme séraphique, dis-je, chargée de couronnes et de palmes, s'envola dans le sein de Dieu.

Personne dès l'abord ne s'aperçut de son décès, que n'avait point précédé une suprême agonie ; le dernier soupir de la douce enfant s'était produit sans effort, sans aucun symptôme d'oppression ni de suffocation. On eût dit simplement un baiser que son âme pure donnait en signe d'adieu à son corps virginal ; c'était bien, suivant la parole des psaumes, « le sommeil des bien-aimés de Dieu. »

Cette bienheureuse mort survint à une heure de l'après-midi, le samedi saint, 11 avril 1903.

Un jour, Gemma avait dit à sa tante : « J'ai prié Jésus de me faire mourir dans une grande solennité. Qu'il est beau de mourir dans une solennité ! » Et nous pouvons ajouter ; « qu'il est beau de mourir dans la solennité de la Résurrection, après avoir sanctifié le Vendredi-Saint sur la croix de Jésus et participé à toutes ses douleurs ! »

Ah ! jeune vierge bénie, inspire-nous aussi l'amour de la souffrance, sans laquelle on n'entre point dans la patrie de l'éternel bonheur.

Les sœurs infirmières rendirent les derniers devoirs à la dépouille mortelle de la servante de Dieu. Par l'inspiration de la personne le mieux au courant de ses anciens désirs, elles la revêtirent de noir, comme une religieuse Passioniste, et placèrent sur son cœur l'emblème de la Passion, que portent ostensiblement à la poitrine les membres de l'institut de saint Paul de la Croix. On lui mit sur la tête une couronne de fleurs, au cou son rosaire, et ses mains furent jointes sur la poitrine dans l'attitude expressive qu'elles prenaient durant ses prières extatiques. Les lèvres gardaient toujours le sourire suave dans lequel son âme s'était exhalée. Ainsi disposé, le corps respirait je ne sais quoi de céleste, et donnait l'illusion d'une personne doucement endormie, ou ravie hors des sens et en intime communication avec la divinité. Les assistants ne pouvaient en détacher leurs regards.

À la première annonce de cette mort, beaucoup de personnes vinrent prier autour du lit funèbre. Les enfants de la famille bienfaitrice accoururent les premiers, et ils paraissaient ne plus vouloir s'éloigner. Même les plus petits, de trois et cinq ans, baisaient les mains glacées en appelant d'un accent touchant : Gemma, Gemma ! - Le prêtre retiré dans leur maison, un saint vieillard, plus que tout autre pénétré de vénération et d'amour pour notre ange, s'enferma dans la chambre mortuaire et y resta toute la journée de Pâques, priant et pleurant, jusqu'à la levée du corps béni. On remarqua particulièrement parmi les visiteurs le très digne prêtre auquel Gemma, fortement tourmentée par le démon, avait fait une confession générale. Saisi d'une profonde émotion religieuse à la vue de la défunte, il s'écria en tombant à genoux : « Gemma, vous avez à vos pieds un grand pécheur ; priez Jésus pour moi. » Plusieurs ecclésiastiques et des séculiers approchaient leur chapelet de son front, pour le conserver comme une relique sainte.

Le concours du peuple continua tout le dimanche de Pâques. Celui-ci emportait une fleur de la couronne ; celui-là, par dévotion, touchait les mains et les pieds ; beaucoup dérobaient des cheveux, et sur ce point l'indiscrétion allait si loin que sans l'énergique intervention de la sœur de garde il ne fût certainement rien resté de l'abondante chevelure de la défunte.

Un ecclésiastique distingué, arrivé trop tard pour voir le corps vénéré, voulut avoir du moins la consolation de prier dans la chambre mortuaire déserte. À peine en a-t-il franchi le seuil, qu'étreint par la plus douce émotion, il ne peut maîtriser ses larmes. « Il me semble, dit-il, être en un sanctuaire dont ce lit paraît l'autel. Comme on y prie bien Je ne voudrais plus en sortir. » Il lui fallut en sortir cependant ; mais attiré par un charme invincible, il y revient et s'écrie : « Que vous êtes heureuse, Gemma, d'avoir su vivre comme les anges et mourir comme les saints ! » Il part enfin lentement, se retournant pour jeter un dernier regard dans cette chambre où la belle âme qui venait de la quitter semblait avoir laissé comme un parfum du ciel.

Cependant le soir de Pâques approchait ; il était temps de procéder à la cérémonie de l'inhumation. Le corps fut mis dans un modeste cercueil de bois, où l'on eut soin de déposer, renfermée dans un tube de cristal, la brève notice suivante, écrite sur parchemin sous la dictée du digne co-recteur de la paroisse della Rosa, Don Roberto Andreuccetti :

GEMMA GALGANI

née à Camigliano, près de Lucques,

le 12 mars 1878,

de Henri Galgani et d'Aurelia Landi.

« De mœurs sans tache et d'une piété rare, elle offrait un admirable modèle des vertus chrétiennes. Eprouvée dès son enfance par de graves malheurs domestiques, purifiée par une longue et douloureuse maladie qui fut supportée avec une édifiante résignation, elle trouva toujours son unique soutien dans une constante dévotion à Jésus Crucifié. Son plus ardent désir était de se consacrer toute à Lui, en revêtant l'habit religieux des Filles de saint Paul de la Croix. Mûre pour le ciel, elle s'y envola le samedi saint, 11 avril 1903. - »

« Vis heureuse avec les anges, âme pieuse, et prie pour nous. »

L'honneur de porter sur leurs propres épaules le précieux fardeau fut réclamé par l'aîné des fils de la famille bienfaitrice, étudiant de l'Université, par un de ses frères et par deux autres membres d'une confrérie de Pénitents, tous revêtus du beau costume d'une pieuse association. Par les soins de cette vénérable confrérie, les funérailles se firent avec une grande pompe. Au sortir de l'église le cercueil, placé sur un riche brancard orné de fleurs, si dirigea vers le campo-santo, escorté du clergé et des fidèles recticillis qui firent tous à pied le long trajet.

Sans doute, la grande grande solennité pascalle contrastait singulièrement avec la funèbre cérémonie ; mais que ne disait point ce contraste ! Cette procession ressemblait à un retour de fête. Tandis que l'âme de la jeune vierge, emportée par les anges au sein de l'éternelle splendeur, célébrait dans l'inamissible allégresse le triomphe de la Résurrection du Seigneur, les hommes s'en allaient confier aux entrailles de la terre ses restes mortels, pour le jour final où, de nouveau vivifiés par un souffle de la puissance divine, ils se relèveront radieux d'une immortelle jeunesse.

Le cercueil fut descendu dans une tombe privilégiée, exposé à ciel ouvert (1) ; sur une plaque de marbre on grava cette épitaphe latine :

GEMMA GALGANI LUCENSIS

VIRGO INNICENTISSIMA

QUÆ

DIVINI AMORIS ÆSTU MAGIS

QUAM VI MORBI ABSUMTA

QUINTO ÆTATIS LUSTRO VIX EMENSO

AD CŒLESTIS SPONSI NUPTIAS EVOLAVIT

DIE XI M. APRILIS A. MCMIII

PERVIGILIO DOMINICÆ RESURRECTIONIS

ANIMA DULCIS TE IN PACE

CUM ANGELIS

dont voici la traduction : Gemma Galgani, de Lucques, vierge très pure. Consumée par les flammes de l'amour divin plus que par la violence de la maladie, elle s'envola dans le sein de son céleste Époux, son cinquième lustre à peine révolu, le 11 avril 1903. veille de la Résurrection du Seigneur. - Repose en paix, belle âme, dans la compagnie des anges.

Cette mort provoqua dans la famille bienfaitrice une si vive douleur, et dans tous les esprits un tel désarroi qu'on oublia sur le moment le projet, depuis longtemps conçu, de faire ouvrir après son décès la poitrine de Gemma, dans l'espoir de trouver dans son cœur quelque signe extraordinaire. Il revint en mémoire aussitôt auprès la sépulture, et la résolution fut prise de le mettre sans délai à exécution. Les formalités requises en pareilles circonstances près des autorités civiles se prolongèrent jusqu'au 24 avril ; ce jour même, le treizième depuis la mort de la servante de Dieu, on put procéder à l'exhumation. On trouva le cadavre intact dans le cercueil, tel qu'on l'y avait déposé, mais non sans les symptômes d'un commencement de décomposition. Le cœur, découvert et enlevé, apparut, contre toute attente, frais, rouge, souple et vigoureux, comme un cœur plein de vie ; les praticiens chargés de l'autopsie s'en montrèrent particulièrement émerveillés. Au surplus, le viscère présentait une forme vraiment singulière, contrastant avec le type naturel. Très aplati sur ses deux faces et fortement dilaté des deux côtés, il apparaissait plus large que haut. Mais l'étonnement parvint à son comble lorsque, sous le coup de scalpel fendant l'organe, on vit jaillir des ventricules et des oreillettes un sang vif, rougeâtre et très fluide, qui inonda la table de marbre de l'opération. On n'ignore pas qu'aussitôt après la mort tout le sang contenu dans le cœur s'en échappe, ou, dans le cas d'un refroidissement trop rapide, se coagule en perdant sa vive couleur à plus forte raison en devait-il être ainsi treize jours après le décès, et un décès causé par une maladie infectieuse.

Ainsi donc, ce cœur de Gemma, qui fut une fournaise de tant de flammes célestes et palpita d'un si pur amour de Dieu qui, trop à l'étroit dans sa cavité naturelle, souleva trois côtes de la poitrine en les incurvant fortement ; qui s'ouvrit une issue au dehors, dans la mystérieuse plaie du côté, comme pour épancher l'excès de ses ardeurs ; qui brûlait les chairs avoisinantes, et dont on n'approchait point la main sans éprouver soi-même une sensation de brûlure ; ce cœur de séraphin ne pouvait pas mourir ! Ce fut une faute et un malheur de le livrer au scalpel profane ; mais Dieu le permit pour la manifestation d'un prodige qui serait, sans cela, resté ignoré.

La forme anormale observée dans ce viscère ne semble admettre d'autre explication que celle des tourments extraordinaires provoqués par les feux célestes qui l'embrasaient. Il y a même lieu de se demander comment il n'en fut point mis en pièces. Quoi qu'il en soit, Gemma ne présenta jamais les symptômes d'une maladie cardiaque pouvant produire un effet si étrange. Son cœur, toujours sain et robuste, n'accusa jamais le moindre trouble, la moindre irrégularité, en dehors de ses extases et du martyre mystique de son âme ; et à l'issue de ces commotions divines il reprenait de suite sa situation et ses battements naturels. La jeune fille fut atteinte, il est vrai, dans les derniers mois de sa vie, d'une légère anémie ; mais personne ne soutiendra que cette affection puisse amener en un temps si court une pareille déformation de l'organe

vital. Le phénomène n'est pas davantage imputable à la décomposition des tissus du viscère, car le sang frais dont il était rempli éloigne toute idée de décomposition. La destruction des tissus est incompatible avec leur belle coloration rouge. En dépit donc des incrédules, nous reconnaissons là un prodige dont nous bénissons le divin Auteur, toujours admirable dans ses saints.

Et maintenant, arrivé au terme de la vie de Gemma, et presque de mon ouvrage, je sens l'impérieux besoin de me prosterner humblement aux pieds du bon Maître, qui, par un trait admirable de sa Providence, me conduisant vers cette âme d'élite pour diriger ses pas dans les voies spirituelles, m'a prodigué les divines lumières qui ont empêché mon incapacité de mettre obstacle à ses sublimes élans vers la sainteté. Il m'avait ordonné - mon cœur en garde l'intime conviction - de révéler au monde, par la publication de ces mémoires, la grandeur de son amour et de ses miséricordes envers sa servante. J'ai obéi ; il ne me reste qu'à Lui dire : « Seigneur, je suis un serviteur inutile. Qu'il vous plaise, détournant vos regards de mes misères et les ai arrêtant sur les grands mérites de Gemma, de diriger ces pauvres pages vers de nombreuses âmes, pour qu'elles apprennent combien vous êtes bon, combien il est doux de n'aimer et de ne servir que vous seul, à l'exemple de la séraphique vierge de Lucques. »

CHAPITRE XXVIII.

EXTRAORDINAIRE DÉVOTION DES FIDÈLES À LA VIERGE GEMMA.

GRÂCES SPIRITUELLES.

Suivant le cours ordinaire des choses, le souvenir de la servante de Dieu devait disparaître avec elle dans le silence de la tombe, tant son existence s'était écoulée obscure et ignorée on peut le dire, en effet, à peine fut-elle connue en dehors du cercle étroit de sa famille d'adoption.

Mais le Seigneur a promis d'exalter les humbles, et sa parole ne saurait faillir. Quand l'indifférence et l'oubli pèsent si vite sur la mémoire des êtres disparus de la scène du monde, la réputation de sainteté de Gemma commença de s'étendre ; et bientôt, de toutes parts, retentirent les louanges d'une jeune fille qui, de son vivant, n'avait jamais attiré l'attention de la foule.

Sa mort date de quelques années seulement, et déjà nombre de fidèles l'ont choisie pour leur avocate particulière près de Dieu ; ils accourent, même de Rome et de lointaines provinces, au campo-santo de Lucques pour prier sur sa modeste tombe, et les grâces qu'ils en obtiennent accroissent de plus en plus leur confiance (1).

Le bruit des faits merveilleux attribués à son intercession gagne chaque jour des contrées nouvelles ; de partout on demande avec insistance quelque objet lui ayant appartenu, dans le ferme espoir d'y trouver, comme dans les reliques des saints, un remède aux infirmités physiques et morales. Je ne puis fermer cette biographie sans donner un aperçu de cette dévotion des fidèles à la séraphique Gemma, et des faveurs prodigieuses que Dieu se plaît à accorder par sa médiation.

Peu de saints canonisés ont acquis, aussitôt après leur mort, parmi les peuples proches ou éloignés, une aussi grande vénération que l'humble vierge de Lucques. Sa Vie, publiée en

1907, bien qu'écrite en un style simple et inculte par une plume inhabile, fut si avidement recherchée qu'en deux mois et demi la première édition se trouvait épuisée ; la seconde, trois fois plus forte, s'enlevait dans l'espace de trois mois ; et la troisième, tirée à cinq mille cinq cents exemplaires, partageait bientôt la même faveur. C'est qu'on ne peut lire ces humbles pages sans se sentir épris de l'admirable enfant qui en est l'héroïne. Le Seigneur communique manifestement à cette simple ébauche une vertu surnaturelle, qui, en mettant en relief le portrait si aimable de sa fidèle servante, explique sa diffusion inespérée. Pareille remarque, je le comprends, ne devrait point sortir de ma plume, mais telle est la pure vérité, dont Dieu seul d'ailleurs recueille toute la gloire.

En Italie, la vie de Gemma a été lue publiquement dans un très grand nombre d'institutions, de séminaires, de collèges et surtout de pensionnats de jeunes filles ; c'est le livre préféré pour les retraites de première communion des enfants des deux sexes. Tous avouent en retirer un rare profit spirituel ; on veut le relire, on se l'arrache des mains, pour ainsi dire, et on bénit le Seigneur, qui dans nos temps malheureux avait orné la terre d'une perle si précieuse. De l'étranger, où la renommée de la servante de Dieu s'est déjà répandue, d'incessantes commandes affluent et l'éditeur, et l'autorisation de traduire l'édifiante biographie, sollicitée de toutes parts, a été accordée pour l'Allemagne, l'Angleterre et l'Irlande, la Hollande, les Flandres, la Pologne, la Russie, l'Espagne, le Portugal, les deux Amériques et même la Chine et le Japon.

Que cette dévotion des fidèles, qui s'annonce universelle, soit fondée, les appréciations des juges les plus autorisés le proclament clairement ; et d'abord celle du souverain pontife Pie X, au nom duquel l'éminentissime cardinal Secrétaire d'État écrivait à l'auteur la lettre imprimée en tête de cet ouvrage.

De Rome, où l'on a coutume de juger si sainement de la réelle valeur des choses, de Florence, de Gênes, de Turin, de Milan, de toutes les provinces de la Péninsule, plusieurs Cardinaux, des Évêques, d'autres grands dignitaires de l'un et de l'autre clergé, et même des laïques de marque, manifestent en termes chaleureux leur admiration pour la vierge de Lucques ; et leurs lettres, jaillies spontanément du besoin d'exprimer leurs sentiments intimes, s'accordent toutes comme les voix d'un chœur harmonieux.

Le regretté monseigneur Camilli, évêque de Fiesole, écrivait : « Je finis de lire la biographie de la servante de Dieu, Gemma Galgani, et je ne sais exprimer (ne saurais-je que je ne le pourrais) les sentiments éprouvés par mon pauvre cœur à cette lecture. Cette figure angélique m'est apparue dans toute sa splendeur. Sa profonde humilité, sa rare et parfaite obéissance, sa simplicité de colombe candide et pure, son ardent amour de Dieu, du prochain en général et tout spécialement des pécheurs, ses extases, ses ravissements, ses peines ineffables, son martyre héroïque, moral et physique tout, en un mot, a brillé mon esprit et s'est gravé dans mon cœur ; et, au milieu des larmes qui souvent baignaient mon visage, j'ai remercié le Seigneur, d'avoir fait germer dans la bonne population de Camigliano un lis si beau et si parfumé, qui, transplanté à Lucques, s'est élevé plein de vigueur, attirant par son arôme céleste tant d'âmes autrement vouées à la perte éternelle, en acheminant tant d'autres dans des voies plus régulières et plus parfaites, à la suite de son Jésus souffrant. Oh ! veuille Jésus crucifié glorifier promptement, même ici-bas, son angélique épouse qui a voulu comme lui mourir crucifiée. J'ai commencé à l'invoquer ; aidez-moi, mon père, à obtenir sa protection, et envoyez-moi, s'il est possible, pour ma dévotion personnelle, quelque objet lui ayant appartenu. Enfin, je vous remercie de tout cœur de m'avoir fait goûter un don si précieux, digne de plaire à tout palais et d'être accepté même des hypercritiques de nos jours. »

Un autre docte et saint prélat de la province de Florence s'exprime en ces tenues : « Vous ne sauriez croire avec quelle joie spiritalle je lis la biographie de la vierge de Lucques, Gemma Galgani je veux faire connaître ici cette chère sainte, et je vous prie de me faire adresser trente exemplaires de sa biographie. Depuis que je lis sa Vie, j'ai conçu une vive espérance d'obtenir de Jésus, par son intercession, une plus grande abondance de grâces pour la sanctification de mon âme et l'exact accomplissement de mes devoirs. »

Un très digne prêtre, qui eut la consolation de connaître Gemma de très près, m'écrivait à son tour : « La biographie de Gemma Galgani est pour moi un trésor. Vous pouvez deviner avec quel intérêt et quelle dévotion j'en fais la lecture, voyant revivre sous mes yeux cette admirable jeune fille dont le bon Dieu, dans son infinie miséricorde, a voulu faire présent aux habitants de Lucques, gage certain pour eux lotis de grâces et de faveurs spirituelles. Oh ! si le Seigneur m'accordait d'unir ma pauvre voix à celle des prêtres fortunés qui auront l'enviable sort de prononcer le panégyrique de Gemma, au jour de son élévation aux honneurs des autels ! Mais je suis indigne d'une telle grâce, pour n'avoir pas su me comporter comme je l'aurais voulu avec cet ange de sainteté. »

En lisant la précieuse Vie de Gemma, m'écrivait un autre prêtre de Lucques, quel doux air de paradis on respire, au milieu de l'atmosphère empestée de ce monde pervers ! Quels doux et chers souvenirs a réveillés dans mon esprit l'évocation d'un passé où Gemma demeurerait avec sa famille dans ma paroisse ! Je dirigeai alors pendant quelque temps son âme et celle de sa sainte mère... je crois que cette Vie, si consciencieusement écrite, produira de grands fruits surtout dans les âmes pieuses.

Une longue lettre, très enthousiaste, du Supérieur d'un Grand Séminaire de Toscane, signée après lui, de tous ses élèves, se termine par ces mots : « De ce brûlant séraphin que fut Gemma a-t-on introduit la Cause ? Ô Père, faites tous vos efforts pour que le catalogue des saints s'embellisse d'une gemme si resplendissante. (2) »

Un des plus illustres orateurs italiens a voulu, comme tant d'autres, me confier les vifs sentiments de son cœur à l'égard de notre jeune vierge ; sa lettre est trop belle pour en priver le lecteur : « Des personnes très versées dans la spiritualité, dit-il, me parlèrent avec ravissement de Gemma Galgani, dont elles lisaient la Vie, très étonnées que je n'en eusse pas encore entendu parler. Distrait alors par d'autres pensées, je prêtai peu d'attention à leurs paroles et me souciai peu de prendre connaissance de cette biographie. Trois mois après, je vis le volume entre les mains d'un prêtre qui me parla également avec enthousiasme de l'héroïne de Lucques. Par curiosité ou tout autre motif, je me mis à le parcourir. »

« Dès les premières pages, moi qui n'avais jamais trouvé de goût à la lecture des vies des saints, je commençai à sentir au cœur quelque chose d'insolite. Devant cette figure morale de Gemma, que je voyais se dessiner dans un cadre simple et attrayant, j'éprouvai, contre ma naturelle habitude en n'importe quelle lecture, le besoin de courir, de dévorer ce que je tenais en main ; et ainsi, courant et dévorant les feuilles, j'arrivai à la fin ; mais pour ressentir plus vivement le besoin de reprendre la lecture. »

« Tout de la terre avait disparu de mon esprit ; je ne voyais plus que l'âme candide de cet ange revêtu d'une chair humaine, couverte des plaies de Jésus crucifié, ornée d'un ensemble de dons surnaturels et célestes que l'on admire épars dans les autres saints. J'entendais la voix d'un enfant qui parlait à l'ange gardien, à la très sainte Madone, à Jésus avec l'abandon d'une petite

filles qui parlent à son propre frère, à sa mère, à son tendre père. »

« Dans les vies des saints, les citations répétées, les longs extraits de leurs lettres m'avaient toujours paru ennuyeux et lassants. Dans celle de Gemma, j'aurais voulu que l'auteur la laissât toujours parler, et qu'au lieu de nous faire des excuses, il eût transcrit intégralement toutes ses paroles. Et n'en trouvant point dans ce livre autant que j'en eusse désiré, j'allais, importunant l'un, importunant l'autre de ceux qui avaient eu le bonheur de traiter avec la chère servante de Dieu, dans l'espoir d'en apprendre quelque chose de nouveau... »

Un vénéré Cardinal, non content d'avoir lu et relu plusieurs fois cette biographie, et de s'en être procuré de nombreux exemplaires pour les distribuer à ses connaissances, disait à un de mes amis, après lui avoir parlé longuement et avec enthousiasme des vertus de Gemma : « Vous direz à l'auteur de s'arrêter chez moi, lors de son premier voyage à Rome, pour me parler de cette chère servante de Dieu ; et insistez, parce que je veux entendre parler de Gemma de sa propre bouche ; j'y tiens beaucoup. »

Je redevais récemment d'un professeur éminent, directeur d'un lycée de Rome, la lettre suivante que j'abrège : « Me voici de retour de Lucques, où je viens d'accomplir un saint pèlerinage en compagnie du prêtre de Varsovie que vous connaissez et d'une autre personne pieuse. Nous avons longtemps prié sur la tombe de la vierge Gemma, la suppliant de nous obtenir un peu de cet amour divin dont brûlait son cœur... Puis, à la vue de tant de souvenirs de sa vie, nous avons éprouvé quelque chose d'extraordinaire, et senti nos âmes inondées d'un sentiment ineffable de paix et de consolation. Comme Dieu, pensions-nous, est toujours admirable dans ses saints ! »

« Auparavant, nous avions visité l'Alvernia (3) ; mais à Lucques nous avons ressenti des impressions encore plus vives que sur le mont sacré dans la chapelle des saints stigmates. Cent fois nous avons répété : Béni soit le Seigneur d'avoir inspiré d'écrire la vie si belle de cette chère et sainte jeune fille, qui nous ravit d'admiration par ses héroïques vertus ! Que de bien un tel livre n'a-t-il pas déjà opéré dans les âmes ! Comme il aide merveilleusement au recueillement et à la méditation ! Qu'on y apprend bien les voies admirables de la perfection ! »

« La Vie de Gemma plaît extrêmement à tous, écrit un très digne Supérieur de la Compagnie de Jésus. Pour moi, je le confesse, je ne puis m'empêcher de l'invoquer à tout moment, et de l'invoquer toujours sous le nom de sainte Gemma. Les marques de l'esprit de Dieu, telles que les énumèrent les docteurs ascétiques les plus solides et les plus sûrs, apparaissent avec une telle évidence dans cette âme vraiment sainte, que je ne sais comment on pourrait un seul moment les mettre en doute. Oh ! oui vraiment, mon révérend Père, en publiant la biographie de cette sainte, ses Lettres et Extases, vous avez prêché une mission qui fera plus de bien à d'innombrables âmes du présent et de l'avenir, qu'une centaine, qu'un millier de missions ordinaires... J'ai déjà fait le panégyrique de cette sainte vierge dans les exercices spirituels que j'ai donnés aux Religieux. Je parlerai d'elle tout le reste de ma vie ; je mettrai tout mon zèle à la faire connaître et invoquer, et, de plus, j'ai déjà promis, en témoignage de reconnaissance, de contribuer et de faire contribuer de la meilleure manière possible, même pécuniairement, à la cause de sa Béatification. Gemma sera sans doute déclarée sainte, et sans trop tarder, par l'oracle de l'Église ; et on la comptera parmi les saintes les plus insignes vénérées sur les autels. C'est mon sentiment. »

« Ayant entendu parler par hasard, dit un prêtre de paroisse, de la vie merveilleuse de Gemma

Galgani, j'écrivis pour me procurer sa biographie, et aussitôt que je l'eus reçue je me mis à la lire, ou plutôt à la dévorer comme d'un trait. Quels prodiges de la grâce divine ! quelles héroïques vertus ! Oh ! il est bien vrai, Dieu choisit les faibles, de ce monde pour confondre les forts. Le Seigneur, par la vie de cette jeune fille, a voulu donner une leçon à ce siècle superbe, sensuel, irrégulier, matérialiste. Certainement la lecture de cette biographie produira beaucoup de bien parmi mon peuple, et je la ferai lire autant que je le pourrai. »

Et l'Archiprêtre d'Ascona : « Du fond de la Suisse je vous envoie la parole de l'admiration et de l'enthousiasme. Quelle sainte, quelle sainte, Gemma Galgani ! et de nos jours !... Ah ! je voudrais visiter tous les lieux sanctifiés par Gemma... je voudrais interroger toutes les personnes qu'elle a connues... que je serais heureux ! Mais je suis heureux également de pouvoir la prier... de méditer sa vie... »

Dernièrement à Rome, un père Jésuite très connu conseillait à un prêtre de ses amis de faire une retraite de dix jours, en n'utilisant qu'un seul livre : la Vie de Gemma ; et il ajoutait : « Au fruit que vous retirerez de cette lecture, vous reconnaîtrez avec combien juste raison je vous ai donné un tel conseil. »

Dans différentes provinces de la Péninsule, d'autres directeurs d'âmes, renommés par leur doctrine et leur piété éclairée, portent de semblables appréciations : « Lisez la vie de Gemma Galgani, vous en retirerez plus de fruit que d'un cours d'exercices spirituels. »

Des centaines de lettres, qui formeraient un gros volume, expriment avec émotion les sentiments célestes dont ce livre si simple et sans aucun mérite littéraire embaume les âmes. La plupart viennent de tous les points de l'Italie, mais beaucoup aussi de l'étranger et jusque des lointaines Amériques et de la Chine (4). On peut donc affirmer que l'univers chrétien a tressailli d'admiration devant la séraphique vierge de Lucques et qu'il chante avec allégresse sa vie admirable.

Dans nos contrées, nombreuses sont les familles qui comptent parmi leurs plus chers trésors, et vénèrent d'un singulier amour le portrait de Gemma ; et beaucoup de fidèles portent sur eux une de ses reliques. C'est ainsi qu'en l'espace de quelques années, plus de cent mille de ces reliques ou images ont été avidement demandées.

Déjà, bien des œuvres catholiques se réclament du patronage de l'angélique jeune fille ; parmi elles il nous est agréable de mentionner la pieuse Union des prêtres romains, qui s'efforce de promouvoir dans la Ville éternelle la gloire de Dieu, l'éclat du culte divin et le bien des âmes. Une des pratiques les plus importantes, dans leurs fréquentes réunions, consiste à lire un passage de la Vie de la servante de Dieu, que l'un d'entre eux fait suivre de commentaires propres à enflammer leur ferveur au spectacle de si rares vertus.

À Turin, une belle œuvre d'apostolat récemment fondée par deux femmes d'élite, les comtesses Astesana, sous le titre : Protection et secours mutuel pour les jeunes ouvrières, s'est placée sous les auspices de Gemma.

En Autriche, la princesse de Metternich, présidente du Cercle des Dames de la haute aristocratie viennoise, a voulu également que la vierge de Lucques fût comme l'âme de cette pieuse société. On parle souvent d'elle dans les réunions, et chacune la prend pour modèle dans le service de Dieu et dans sa sanctification personnelle.

Beaucoup d'autres institutions de l'un et de l'autre sexe, en Italie et à l'étranger, ont suivi ces exemples.

Il est certain, suivant la conviction d'un juge très qualifié, que si l'attraction surnaturelle qui entraîne les fidèles vers notre virginale enfant continue comme elle a commencé, nous verrons des merveilles, pour la plus grande gloire du Seigneur, qui se plaît à déployer ses magnificences en faveur de ses saints.

De la nature de ces divers témoignages il ressort avec évidence que la grande dévotion des fidèles à la servante de Dieu, propagée avec une merveilleuse rapidité chez toutes les nations, est loin de se borner à de stériles sentiments d'admiration, comme en peuvent concevoir tous les hommes de bien en présence d'une physionomie morale extraordinairement belle. C'est un sentiment salubre, qui émeut et incite à l'imitation, élément nécessaire de la vraie dévotion ; c'est un sentiment efficace, qui éveille dans les cœurs le désir de se détacher des liens éphémères de ce monde, pour s'embraser du céleste amour, et de devenir saint par la reproduction des traits de ce ravissant modèle.

On a vu dans le chapitre vingt-deuxième, comment Gemma fut suscitée de Dieu pour exercer dans l'Église, d'une manière spéciale bien que cachée, la sublime mission de l'apostolat. Or, il était dans les desseins divins qu'après avoir quitté cette terre de larmes, où son passage fut si court, au sein des délices éternelles méritées par ses éclatantes vertus, elle continuât son œuvre avec infiniment plus de puissance et d'efficacité. En conséquence, Il la dévoile au monde, lui gagne les cœurs et les pénètre pour elle d'une tendre dévotion.

La sainte enfant, s'interposant un jour auprès de son directeur spirituel en faveur d'une âme dévoyée, dont la conversion ne donnait plus d'espoir, disait en définitive : « Parlez-lui de moi et pressez-la de venir me voir. Si elle était venue, tout cela ne serait pas arrivé. » Ces paroles, qui trahissent chez leur auteur l'intime persuasion d'être un instrument choisi des miséricordes divines, le Seigneur les réalise aujourd'hui dans l'intérêt d'un grand nombre. Il leur fait connaître et aimer son angélique servante, les presse d'aller à elle, touche leur cœur à son souvenir, et les rend meilleurs, comme l'attestent unanimement les innombrables lettres qui me sont parvenues.

« Si l'on veut savoir, dit l'orateur en renom, précédemment cité, d'où provient dans mon âme une si ardente dévotion pour Gemma, je répondrai ingénument des effets salutaires qu'elle a opérés dans mon âme. C'est de son intermédiaire qu'a voulu se servir le Seigneur pour mettre le comble à ses miséricordes sur moi, en secouant ma torpeur spirituelle, en me détachant de tout et de tous, et en me mettant à même de n'agir que pour Lui et en Lui. En un mot, dès l'apparition de cette vierge à mes regards, une véritable transformation s'est produite dans tout mon être ; je serais ingrat de n'en point faire ouvertement l'aveu. »

« À toute heure du jour et dans n'importe quelle occupation, je me vois en présence de cette enfant du ciel, qui encourage, conseille ou blâme l'indigne prêtre que je suis. Et lorsque mes actes sont moins vertueux, comme je rougis devant elle ! Merci, merci, ô Gemma ah ! rendez-moi digne de correspondre à la mission que Dieu vous a confiée de sauver ma pauvre âme. »

« Ma propre expérience et les faits que d'autres m'ont rapportés me donnent la conviction que le souvenir de l'heureuse vierge de Lucques est appelé à mettre en une sainte émulation tout le monde des surtout la jeunesse, en rallumant en elles l'amour d'une vie vraiment chrétienne et

parfaite. »

« La biographie de Gemma, écrit-on d'autre part, produit vraiment dans l'âme de suaves et pieuses impressions, On se sent pris d'admiration à mesure que se déroule une si extraordinaire existence. Vous ne sauriez croire quel bien cette angélique créature opère dans un très grand nombre d'âmes. Pour moi, je l'aime beaucoup ; elle m'inspire une si grande confiance, et son souvenir m'apporte un tel réconfort moral, que je n'ai jamais éprouvé rien de semblable pour aucun autre saint. »

Et un jeune séminariste : « Pendant que je lisais cette vie, je me sentais de plus en plus excité au détachement des choses de ce monde, et à l'amour d'une vie vraiment chrétienne. Maintenant je n'éprouve d'autre désir, d'autre aspiration que de me donner tout à Jésus et de devenir un saint à tout de bon. »

« Pour la seconde fois, écrit un autre, je lis la vie de la très aimable, de la très candide Gemma, et non sans verser encore des larmes. Je ne sais comment dire il y a dans cette vie quelque chose de mystérieux qui attire, gagne, entraîne l'esprit, le cœur ... ce qui n'arrive pas, du moins pour moi, dans la lecture de la vie des autres saints... Dans nos temps si tristes, si mauvais, oh ! quel bienfait pour les bons, qui en sont émus et réconfortés ; pour les tièdes, qui se sentent poussés et comme forcés de s'embrasser aux flammes du divin amour ; pour les pauvres et aveugles pécheurs. qui seront salutairement remués. »

Voici la lettre d'un vénérable chanoine de Fano : « J'ai lu la vie de la jeune sainte, Gemma Galgani, et vous dire que j'en suis resté stupéfait n'est pas tout, ni suffisant pour exprimer l'impression profonde que j'ai éprouvée. On se sent vraiment en présence d'un prodige de l'infinie bonté de Dieu, et de la plus angélique correspondance à la grâce. Il n'est pas possible d'oublier la sainte figure de Gemma, ni de rester indifférent devant elle. L'histoire de sa vie est un continuel miracle, et ses paroles, largement citées. jamais assez cependant pour satisfaire le désir du lecteur, frappent avec une suavité et une force surprenantes l'esprit et le cœur. Moi, qui ne crois avoir jamais pleuré à la lecture d'aucune vie de saint, tant je suis froid et dur, je me suis senti plusieurs fois attendri et ému, et les larmes ont jailli de mes yeux. À en juger par ma propre expérience, la Vie de cette céleste créature est destinée à produire en tous une très profonde impression. »

« Toutes les fois, dit un docte et pieux religieux, que me vient à l'esprit le nom de Gemma (et cela m'arrive très souvent), comme toutes les fois que je regarde son image (c'est-à-dire bien souvent aussi), je me sens stimulé à mieux correspondre à ma vocation, à me confier en Dieu, à l'aimer et à procurer sa gloire au prix des plus grands sacrifices. Je retire de la Vie de cette sainte plus de secours que de beaucoup d'autres livres spirituels. Béni soit le Seigneur, toujours admirable dans ses saints ! »

« J'ai distribué, écrit un curé milanais et je distribue des exemplaires de la belle Biographie de Gemma, et je trouve en tous, après cette lecture, un ardent désir de se sanctifier, et une réelle amélioration spirituelle. »

Un prêtre de la province de Potenza s'exprime en ces termes : « J'ai lu ces pages avec passion et un intérêt intense, et je ne sais exprimer ce que j'ai éprouvé en les lisant. C'était un mélange de sentiments opposés de joie, de ce que le Seigneur a suscité pour sa gloire une créature si privilégiée de douleur, pour n'avoir pas su correspondre comme elle à la grâce d'amour pour cette sainte qui a su nous laisser des exemples si divers de vertu ; de haine pour notre temps si

mauvais qui ne sait point apprécier les dons de Dieu... Mes larmes coulaient à cette lecture, jusqu'à me forcer plusieurs fois de l'interrompre. »

« Père, père, écrit un autre très digne prêtre, si vous saviez l'effet produit par ce livre !... et ce qu'il a opéré en moi Je suis devenu tout autre. Gemma m'a enlevé toute mauvaise inclination ; ce monde ne m'intéresse plus ; tout m'y ennuie. Depuis le jour où j'ai eu ce livre en main, je ne pense à autre chose qu'à notre bon Jésus et à Gemma. Je l'ai choisie pour ma spéciale avocate, et je sens que du haut du ciel elle me regarde et me protège. Je lui demande tout ce dont j'ai besoin, et elle me l'obtient. »

Le très honorable directeur technique d'une grande maison artistique de Rome dit à son tour : « Je ne puis moins faire que rendre grâces à Dieu d'avoir daigné révéler sa très fidèle Servante par la prodigieuse diffusion du livre d'or de sa Vie. Je tiens à vous écrire que j'attribue à cette chère sainte beaucoup de faveurs spirituelles. Non seulement j'ai goûté, au cours de la lecture de sa Vie, de très vives consolations intérieures, mais je me suis senti éclairé de Dieu et fortifié pour une vie meilleure. J'éprouve plus de ferveur dans la sainte communion, plus de courage dans les luttes quotidiennes, et je l'attribue à l'intercession de Gemma, que moi et toute ma famille ne cessons d'invoquer. Puissent toutes les âmes solliciter son secours ; j'ai la certitude qu'aucune ne sera déçue. Un nombre considérable de personnes de ma connaissance, auxquelles j'ai donné à lire la biographie de Gemma, en leur insinuant de se placer sous sa protection, m'ont fait part de grâces et de faveurs obtenues ; toutes, après cette lecture, se sont senties attirées vers elle, et, ce qui est préférable, mieux disposées au bien et soulagées dans leurs nécessités. »

« Par une bonne fortune, écrit un professeur distingué de Mondovi, je fis l'acquisition de la Vie de la jeune sainte Gemma ; mais les paroles me manquent pour dire combien et comment j'ai commencé de l'aimer. Ce fut pour moi une révélation ; je lus cette vie en pleurant. J'ai choisi Gemma pour mon avocate ; son souvenir me suit partout, me rend meilleur et me soutient. Un chanoine me dit qu'il ne peut non plus lire cette biographie sans verser des larmes ; et un Père Oratorien de cette ville me charge de vous écrire que Gemma est pour lui un apôtre ; qu'elle est la sainte suscitée de Dieu en nos jours pour réveiller de leur torpeur tant de pauvres prêtres. »

« Je devrais, déclare un autre, vous raconter des faits émouvants. Je me borne à dire que le nom seul de Gemma renferme je ne sais quoi de doux, d'attrayant, de fascinateur, sans compter que la connaissance de cet ange produit dans les cœurs, et surtout dans la jeunesse, des effets admirables. Étant missionnaire, je puis l'attester pour la plus grande gloire de Dieu. »

De Florence, un vénérable père de l'Ordre séraphique m'adresse ces lignes : « Oh ! quelle est aimable cette créature bénie que le ciel nous a donnée, à nous malheureux enfants d'Ève ! Tandis que je baisais et baignais de chaudes larmes son image vénérée, quelques gouttes de consolation sont tombées dans mon âme. Cette sainte extraordinaire m'inspire courage dans le combat de la vie. Oui, je sens que, grâce à elle, j'accepterai sans hésiter, avec le secours divin, n'importe quel sacrifice. À mon avis, le Dieu de miséricorde a voulu offrir aux hommes en Gemma un très parfait modèle de pureté et d'amour, sur lequel ils puissent et doivent avoir les yeux pour la réforme de leurs mœurs. Veuille donc le bon Dieu que toutes les âmes la connaissent et l'aiment tendrement, imitent selon leur pouvoir ses belles et rares vertus, et la prennent pour guide et maîtresse dans la vie intérieure. »

La presse religieuse la Civiltà Cattolica, l'Araldo Cattolica de Rome, l'Ancora d'Acqui, l'Unità Cattolica de Florence, l'Osservatore Cattolico de Milan, le Cittadino de Macerata, La Libertà de Naples, le Monitore Ecclesiastico de Rome et tous les autres périodiques italiens ont payé un tribut d'admiration et d'enthousiasme à la séraphique vierge de Lucques. Un seul, à ma connaissance, mal renseigné sans doute, a cru bon de jeter une note discordante dans ce concert d'éloges, par une critique certainement inspirée de l'esprit moderniste ; mais à la suite d'une solennelle protestation partie d'un représentant autorisé du clergé romain, et des journaux catholiques, il a dû se rétracter.

À défaut d'autre preuve de la solide sainteté de Gemma, l'efficacité de son intercession dans la conversion des pécheurs en constituerait une des plus impressionnantes. La vierge-apôtre (5) n'a cessé, durant sa vie, d'implorer avec larmes le salut des âmes dévoyées, qu'elle eût voulu ramener toutes au bercail du bon Maître. Elle s'offrit pour elles comme victime d'expiation et mourut vraiment telle à la fleur de l'âge. Il est naturel que le Seigneur se plaise aujourd'hui à répandre avec profusion, sur les pécheurs recommandés à l'intercession de sa fidèle Servante, les grâces méritées par son héroïque sacrifice et sa vie crucifiée. Voici quelques unes de ces plus récentes conversions dont la liste connue est déjà longue.

Au mois d'octobre 1907, gisait dans un lit d'hôpital de Lucques un malade bien près de perdre la vie du corps après avoir perdu, depuis longtemps déjà, celle de l'âme.

Nul n'ignorait dans la ville son incrédulité, son inconduite et sa haine de la religion catholique. Les sœurs de l'hôpital essayèrent de lui inspirer des sentiments chrétiens, ne fût-ce que pour remplir le devoir de tout chrétien à l'égard d'un pécheur infortuné sur le point de comparaître au tribunal du souverain Juge ; mais leurs efforts discrets échouèrent, aussi bien que ceux des révérends Pères capucins attachés à l'établissement ; et il fallut bien vite renoncer à lui suggérer la moindre idée religieuse, de peur de voir éclater un scandale, à la faveur des règlements antichrétiens en vigueur dans les hôpitaux de la pauvre Italie.

Cependant, au spectacle de cette triste fin d'un baptisé, le cœur saignait aux serviteurs et aux servantes de Dieu, lorsqu'il vint à l'un d'entre eux la pensée de recourir au propre curé de la paroisse du malade, monseigneur Benassini. Celui-ci ne tarde pas d'arriver et s'approche du malheureux, malgré les avis contraires des personnes qui avaient assisté, le jour précédent, à des scènes brutales contre les Pères capucins et les Filles de la Charité. Il lui parle sans détour, prie, supplie, conjure, mais en vain.

« Je n'ai jamais cru, répond le malade avec agitation et fureur, à tous vos épouvantails, et ce Christ dont j'entends parler, je ne sais qui il est. Qu'est-ce que l'âme ? Qu'est-ce que le Paradis ? Qu'est-ce que l'enfer ? Laissez-moi la paix, et que personne ne vienne plus m'ennuyer par de ridicules propos. » Et ce disant, le misérable fait le geste de cracher sur le ministre de Dieu. Ce dernier se retire découragé. Rentré chez lui, son regard tombe sur un exemplaire de la Vie de Gemma, dont il avait commencé la lecture. À cette seule vue son cœur s'ouvre soudain à l'espérance, il se met à genoux et invoque avec larmes le secours de la chère servante de Dieu ; puis, appelant son chapelain, il lui donne l'ordre de se rendre sans retard à l'hôpital, en compagnie d'une certaine dame connue du malade il était environ onze heures de la nuit. On obtint difficilement à cette heure tardive l'entrée de l'établissement, mais enfin la dame fut admise à pénétrer jusqu'auprès du malade. Le chapelain attendait dehors, plein d'anxiété, tandis que monseigneur Benassini priait toujours la séraphique Gemma pour le succès de la charitable mission. L'incrédule obstiné de tout-à-l'heure n'a pas plus tôt aperçu la dame, qu'il réclame spontanément un prêtre, et il se confesse dans les sentiments d'une vive componction

rappelant ceux du bon Larron et du fils prodigue de l'Évangile. Le chapelain, ému jusqu'aux larmes, lève sur cette âme une main tremblante, prononce la formule sacrée de l'absolution, et la rend, purifiée, à l'amour de son Sauveur. Puis il court chercher le saint viatique et l'huile sainte de l'Extrême-Onction. Après avoir reçu ces deux autres sacrements le fortuné pécheur entre en agonie et expire paisiblement vers quatre heures du matin, laissant les témoins de ses derniers moments dans l'admiration d'une conversion si extraordinaire et d'une mort si édifiante.

Lorsque l'éditeur de la biographie de Gemma eut en main le récit de cette conversion, il s'empessa de le porter lui-même à un Cardinal très en vue de la curie romaine, dont il connaissait la grande dévotion à la vierge de Lucques, et le zèle pour tout ce qui regarde sa gloire. « Le vénéré Cardinal, m'écrivit-il ensuite, s'est ému à cette lecture, et m'a dit : Vous avez raison ; c'est là un très grand miracle, et l'on n'en saurait souhaiter de plus grand. Assurez l'auteur de la biographie que j'aime toujours cette chère jeune sainte, et que je la prie d'accroître aussi en moi l'amour eucharistique de Jésus et celui de Marie. »

Quelques jours après, Pie X, apprenant ce fait extraordinaire, déclarait avec non moins d'émotion, qu'il voulait recourir aussi, pour obtenir des grâces semblables, à la protection de la chère servante de Dieu.

Il y avait à Rome une famille sans religion ou peu s'en faut, comme il s'en rencontre tant à notre malheureuse époque. La mère, âgée de cinquante-quatre ans, ne pratiquait plus ; les fils vivaient depuis longtemps en païens. Seules, les filles, trois charmantes demoiselles, gardaient à Dieu leur fidélité, et, pleurant sur les ruines morales de leur maison, suppliaient nuit et jour le Seigneur d'avoir pitié des chères âmes égarées. Vainement des personnes respectables s'étaient entremises auprès de la mère pour la ramener à de meilleurs sentiments ; tout effort paraissait inutile, lorsqu'une fervente religieuse, vivement émue du malheur de cette famille, eut l'inspiration de solliciter la médiation de Gemma. Après plusieurs neuvaines de supplications, assurée du succès, elle va trouver la dame obstinée, lui parle de la séraphique vierge et attendrit son cœur au récit des conversions prodigieuses qu'opéraient ses prières de son vivant.

Bientôt la chrétienne infidèle fond en larmes de repentir, se rend avec la sœur à l'église, se confesse, communie et goûte dans l'intimité de l'âme la suavité de la grâce divine, qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps.

Encouragée par une si belle victoire, la zélée religieuse entreprit la conversion des fils avec les mêmes armes dont elle venait d'expérimenter la puissance. « Gemma, disait-elle, changera également leurs dispositions. » La lutte fut vive avec le premier. Après son dernier échec, elle revint se jeter aux pieds de Gemma « Que faisons-nous maintenant, ma sœur, s'écria-t-elle ; resteriez-vous indifférente pour mon pécheur ? Demain, samedi, je veux que vous me le convertissiez. » Le ciel entendit l'ardente prière, et le soir du jour suivant, le jeune homme demandait à se confesser. Il communia le dimanche avec une telle joie spirituelle qu'il déclare aujourd'hui n'en avoir jamais éprouvée de semblable dans sa vie. À son tour, il se fit apôtre et conduisit bientôt un libertin de ses amis aux pieds du prêtre qui lui avait rendu la délicieuse paix de l'âme.

« Reste encore, m'annonce la sœur, le dernier frère à convertir. Celui-là ne s'est jamais confessé, ne croit à rien et a une tête de bronze. Je l'ai remis entre les mains de Gemma, qui y Pensera, je n'en doute pas. »

Le jeune Auguste Cassini m'écrit de Zoppolo, province d'Udine : « Au retour du service militaire, qui avait produit en moi des effets désastreux, je m'abandonnai à une vie sans frein et aux pires passions. Les plus horribles péchés s'accumulèrent dans mon âme avec cette effrayante progression dont parle l'Écriture : Abyssus abyssum invocat. Une profonde indifférence religieuse me tenait enchaîné ; mon cœur était de pierre, insensible à tout remords. Malheur à moi, si dans cet état la mort fût venue me surprendre ! Tel j'étais, lorsque le livre de la vie de Gemma tomba entre mes mains. Sa lecture me fit un bien immense. Je retrouvai le goût de la prière avec le don de la foi. Je comprends maintenant l'énorme gravité de mes offenses ; mais je ne perds pas pour cela confiance. Je suis une preuve que si Gemma s'intéressait sur la terre aux malheureux pécheurs, elle ne s'y intéresse pas moins maintenant qu'elle jouit de la félicité des cieux. Nul, - ma propre expérience m'en donne la conviction, - ne sera plus tôt écouté d'elle qu'un pécheur. Mes besoins sont grands, mais ma chère sainte ne m'abandonnera pas. »

Voici un extrait de la lettre d'un jeune prêtre, professeur dans un séminaire d'Autriche. « Lauréat de l'Université, que ne croyais-je pas savoir, tant l'orgueil s'était emparé de moi ! J'avais des idées condamnables même sur la Bonté de Dieu. Je devenais entièrement la proie du modernisme (6). À la simple lecture de la vie de Gemma, qui m'était par hasard tombée entre les mains, je sentis mon esprit renouvelé. Aujourd'hui je me reconnais un ignorant, parce que ce n'est pas la science humaine, mais la science divine qui rend vraiment savant ; et je suis heureux de me sentir dans la disposition de faire le nécessaire pour que le Seigneur me conserve toujours par sa grâce dans mon état actuel. »

Un autre prêtre m'écrit « Enfin, je suis de nouveau à mon Dieu ! Oh ! mon Père, quels ont été les égarements de mon âme depuis l'ordination sacerdotale. Pendant un certain temps, elle subit une grande défaillance qui me fit appréhender une catastrophe. Je ne connaissais plus l'amour de mon Dieu, mais seulement l'attachement aux choses terrestres, aux richesses, aux commodités de la vie. Mais le bon Jésus ne voulut cependant pas m'abandonner. Au bon moment il me fit connaître la vie de Gemma Galgani écrite par votre Révérence. Je ne lus d'abord que la scène - à laquelle vous avez eu la bonne fortune d'assister - de sa lutte avec Jésus pour la conversion d'un pécheur. J'en fus ému, je pleurai sur ces pages et je conçus l'espérance de recevoir aussi par Gemma la grâce du relèvement. Quelques mois après seulement, je lus sa vie entière, et j'éprouvai des sentiments que je ne connaissais plus depuis bien des années. Un mois à peine se passa encore, et dans une fête de la Vierge il m'arriva comme à ce pécheur pour la conversion duquel Gemma avait lutté avec le miséricordieux Jésus. La bonne Mère du ciel avait achevé l'œuvre. Me voici revenu à la vie. Dans l'espace de peu de jours j'ai changé au point de ne plus me reconnaître moi-même. Dans mon ancien état, oh ! comme je craignais la volonté de Dieu, les croix, les tribulations, et par dessus tout l'humiliation, l'obscurité, les privations, la mort. Et maintenant ? que Jésus fasse de moi ce qu'il désire. J'espère et je veux avec son aide accomplir désormais sa très sainte et paternelle volonté.... »

« Ce qu'il m'a le plus coûté de vaincre, c'est l'attachement à l'argent. Oh, mon père, quelle malédiction n'est-ce pas pour l'homme et surtout pour le prêtre ! Si par malheur il vient à se refroidir dans l'amour de Dieu (et avec une telle affection dans le cœur il n'en peut être autrement), sans un miracle de la grâce il ne se relèvera plus. Il vivotera spirituellement, et malheur à lui s'il est d'un tempérament ardent. Il n'évitera pas des chutes fatales qui le conduiront à la perte éternelle, dans laquelle il entraînera un grand nombre d'âmes rachetées par le sang de Jésus. Ah, mon père, comment pourrai-je payer de retour ma céleste

bienfaitrice, ma chère Gemma ? C'est mon espérance et comme une certitude qu'avec mon Ange gardien, elle m'assistera toujours, me tiendra toujours uni à mon Jésus, à la très sainte Vierge, et que, grâce à elle, moi aussi je pousserai de mon mieux sur cette terre son cri de reconnaissance et de victoire : Vive Jésus ! »

« Oh ! que la biographie de Gemma se propage surtout parmi les prêtres, et beaucoup d'entre eux iront à Elle, et Elle les conduira à Jésus. Vive Jésus et sa bien-aimée servante Gemma ! »

Encore une lettre, très éloquente et d'une très grande édification : « Dans un élan irrésistible d'amour et de reconnaissance pour le séraphin crucifié, Gemma, je ne sais contenir ma parole ni ma plume. Je voudrais pouvoir vous envoyer mes larmes, le feu qui me gonfle et me brûle ; je voudrais pouvoir vous montrer le prodigieux effet créé en moi par l'émouvante Biographie de Gemma. Je vous remercie, Père, du bien que vous m'avez fait par votre livre. Ma vie était un enfer ; je craignais de m'être mépris sur ma vocation, tout, jusqu'aux plus hautes fonctions de mon ministère, engendrait en moi du dégoût : je comprenais qu'avec mon caractère bouillant je ne pouvais plus aller loin., mon avenir était désespéré ! Oh Père ! Je vous écris avec des larmes ! J'ai lu, et cet Ange de Jésus a brillé à mon esprit, et le paradis est descendu dans mon âme, Ô Jésus de ma Gemma, je vous rends grâce ! »

« Père, père, pardon ! l'idée du suicide avait même parfois troublé ma tête. Et maintenant ? Ô bonheur ! O Jésus, je voudrais, oui, me tuer, mais pour votre amour ; pour vous offrir mon sang et en laver toute ma vie scélérate, et pour vous l'offrir par les mains saintes de mon nouvel Ange gardien, Gemma. Père vénéré, baissez, baissez avec mes lèvres cette tombe bénie et dites à Gemma que je lui rends grâce de toutes mes forces. J'irai à Lucques, je l'ai promis à Gemma, et je me rassasierai de baisers et de larmes sur sa tombe. Je le déclare, ma conversion est une grâce de Gemma ; sa chère image est toujours fixée dans mon esprit et j'y tiens comme à une relique. La paix de Jésus est descendue dans mon cour, mon âme est sereine, mon ministère est pour moi un plaisir. Je sens que, par l'oeuvre de Gemma, moi aussi j'aime Jésus, et j'espère l'aimer à jamais. Gemma m'a arraché à la mort morale où je me débattais dans le désespoir, et m'a soulevé jusqu'à la Grâce de Jésus ! Après Jésus et ma chère Gemma, c'est à vous, Père, que je dois la vie : je vous en remercie tout en larmes. Priez pour moi. »

D'une lettre du R. P. Luigi Fontana, barnabite, j'extrais les lignes suivantes : « J'ai fait placer une image de Gemma sous l'oreiller d'un franc-maçon mourant, qui refusait le prêtre ; c'était le mardi saint. Or, le mercredi, il réclamait de lui-même les sacrements. »

Un jour, se présente au couvent des saints Jean-et-Paul (7) à Rome, un étranger qui me demande nommément. Je me rends au parloir, et, surpris de me trouver en présence d'un inconnu, je manifeste le désir de savoir comment il peut bien me connaître. L'étranger me prie de l'introduire dans une chambre à part, et me dit : « Gemma m'envoie vers vous ; elle m'a réveillé dans l'abîme de péchés où j'étais plongé, en faisant entendre fortement à mes oreilles et plus fortement à mon cœur ces paroles : Pars pour Rome, cherche dans le couvent des saints Jean-et-Paul un certain père Germain, passioniste, et avec lui mets ordre à ta conscience, si tu ne veux pas que Jésus te foudroie. » Puis il se jette à mes pieds, et me dit en pleurant : « Père, confessez-moi. » Profondément ému moi-même, je contenais mal mes larmes. J'entendis sur-le-champ l'accusation du pénitent, et fis descendre par l'absolution la grâce divine dans son âme. Lorsqu'il se fut relevé, heureux comme qui vient d'échapper à la mort, il se jeta à mon cou, me rendit grâce et reprit le chemin de la gare pour retourner dans son pays (8).

Ces quelques exemples suffiront à redonner courage à tant de pauvres mères, d'épouses affligées, de sœurs affectueuses qui voient leurs fils, leurs maris, leurs frères, engagés dans la voie de l'éternelle perdition. Qu'elles recourent avec confiance à l'intercession de la vierge de Lucques. Elle adressera encore à son céleste Époux la prière pressante qu'elle lui répétait tant de fois ici-bas dans ses extases : « Je veux que tous les pécheurs soient sauvés ; sauvez-les moi tous, ô Jésus. »

CHAPITRE XXIX.

PRODIGES.

Il n'est pas d'argument plus clair pour établir la sainteté d'un serviteur de Dieu que celui des miracles. Par son moyen, le divin Rédempteur et après lui les Apôtres ont accrédité leur céleste mission dans le monde ; et l'Église se base en définitive sur cette preuve pour décerner à ses héros, sans crainte d'erreur, les honneurs des autels. S'il est vrai que le miracle est le fruit de la foi vive avec laquelle nous le demandons à Dieu, spécialement par l'intercession des saints, et si de toutes parts, comme nous l'avons vu, les fidèles choisissent avec une foi aussi ardente que justifiée la séraphique vierge de Lucques pour leur avocate près de Dieu, le nombre des prodiges obtenus par sa médiation doit être grand ; et il l'est en effet.

Mon intention n'est pas de les mentionner tous ; il faut attendre que les témoins les aient certifiés sous serment dans les procès canoniques institués depuis trois ans par la curie archiépiscopale de Lucques, en vue de la béatification de la servante de Dieu (1). La relation de quelques-uns, dont j'ai pu contrôler les détails avec certitude auprès des personnes les plus dignes de foi, suffira pour en donner un aperçu général. Il va sans dire que je laisse à l'autorité ecclésiastique, seule compétente en cette matière, le soin de décider si ces faits extraordinaires constituent de vrais miracles ou de simples grâces.

Philomène Bini, de Pise, âgée de soixante-douze ans, souffrait depuis longtemps de digestions pénibles et mauvaises. Le désordre de l'estomac s'aggrava, les dix-sept derniers mois, au point de rendre la nutrition presque impossible par l'extrême difficulté de l'ingestion. Des acides infects, des humeurs noires et purulentes s'écoulaient par la bouche, et l'inflammation des entrailles occasionnait des douleurs atroces. Le docteur Acone, qui la soigna le premier à Bagni di Lucca, diagnostiqua sans hésiter un ulcère cancéreux du pylore, et ordonna quelques remèdes dont l'effet fut nul. Un médecin homéopathe confirma, peu après, ce diagnostic et essaya, vainement aussi, d'une médication différente.

La malade, rentrée à Lucques, eut alors recours à la science d'un clinicien renommé de la ville, le Docteur Delprete, qui, à son tour, la reconnut atteinte au pylore d'un ulcère cancéreux de forme ronde, présentant tous les symptômes graves d'un état très avancé de dénutrition complète, hyperesthésie épigastrique, constipation opiniâtre, resserrement du pylore avec crises périodiques irrégulières, vomissement purulent et gastralgie. De plus, il découvrit dans l'hypocondre gauche un corps globuleux et dur qui paraissait adhérer à la grande courbe de l'estomac ; c'était, assura-t-il, un carcimome ou tumeur cancéreuse prenant naissance au côté gauche du foie. Plutôt pour atténuer les horribles douleurs de la patiente, que dans l'espoir de la guérir, il prescrivit quelques médicaments ; mais bientôt ce médecin consciencieux et chrétien déclara sans ambages qu'il perdrait son temps à soigner un mal si grave et si avancé dans une femme d'un tel âge, et, après avoir exhorté toute la famille à la résignation, il se retira pour ne plus revenir. L'état de la malade empira pendant six mois encore, au bout desquels le curé de la paroisse, qui venait chaque jour relever son courage, lui administra les

derniers sacrements.

L'issue fatale approchait, lorsque une pieuse dame de la ville se sentit inspirée de recourir à l'intercession de Gemma. Elle se pourvoit d'une de ses reliques, court à la chambre de la moribonde, fait agenouiller tout le monde, récite quelques prières à la Sainte Trinité, en l'honneur de la servante de Dieu, et applique la relique sur le siège du mal. Ô merveille ! À ce contact, la pauvre infirme, que de terribles douleurs empêchaient depuis si longtemps de fermer les yeux, s'endort pour toute la nuit d'un paisible sommeil. À son réveil, tout symptôme du mal qui la torturait depuis cinq ans a disparu, et elle se sent parfaitement guérie. Dans la journée, elle mange abondamment, à quatre différentes reprises, du pain, de la viande, des œufs, des biscuits et du lait.

Quelle ne fut point la stupeur du docteur Delprete, lorsqu'il vit arriver chez lui, pleine de santé et de force, une personne qu'il pensait déjà morte. N'en croyant pas ses yeux, il veut l'examiner aux rayons électriques ; il regarde, regarde encore : plus d'ulcère au pylore, mais seulement une petite tache qui en indique la place ; le carcinome est desséché, et le foie parfaitement normal. Saisi d'une émotion profonde, l'éminent praticien s'écrie : « Vous avez été l'objet d'un miracle de Dieu. »

Trois ans se sont écoulés depuis cette guérison, et Philomène Bini continue de jouir d'une belle santé, qu'elle ne connaissait plus depuis sa jeunesse.

xxx

Marie Menicucci, de Vitorchiano, dans la province de Rome, souffrait au genou droit de douleurs aiguës, attribuées d'abord à un rhumatisme. Les onguents, les cataplasmes et les bains dans les meilleures eaux thermales d'Italie restant impuissants à la guérir, elle consulta des chirurgiens distingués, qui la trouvèrent atteinte d'un mal bien autrement grave d'une synovite tuberculeuse profonde et très avancée. Cette affection, dont les seules énergies de la nature ne peuvent arrêter les ravages, nécessite une opération chirurgicale très délicate ; ou, si l'os n'est pas trop altéré, des injections hypodermiques bien conduites. Encore n'obtiendra-t-on qu'une guérison partielle, car les mouvements de l'articulation resteront toujours plus ou moins entravés, si non complètement abolis.

Au mois de mai 1907, Marie Menicucci, alors chez des parents de Pistoie, fut examinée par le docteur Chelucci qui confirma le diagnostic des chirurgiens et conseilla l'opération. Le cas paraissait autrement désespéré l'opération ou un miracle. En ce temps déjà, le nom de Gemma de Lucques volait sur toutes les lèvres. « Est-ce que cette nouvelle servante de Dieu, se dit la patiente, ne pourrait pas m'obtenir un miracle ? » Et sans retard, elle se procure une de ses reliques, l'applique au genou malade et commence une neuvaine. Le neuvième jour, elle enlève le pansement et n'aperçoit plus trace de mal. Le docteur Chelucci, ayant constaté la guérison, délivre un certificat dans lequel, après avoir établi qu'il s'agissait bien d'une synovite tuberculeuse du genou, il fait la franche déclaration suivante : « Madame Menicucci Marie, soigneusement examinée par moi, se trouve aujourd'hui dans de parfaites conditions de santé. »

xxx

La révérende Mère Marie-Françoise Foglia, religieuse clarisse du monastère de Lovere, raconte le fait suivant : « Une de mes sœurs... en allant à la rencontre de son fils fut heurtée

par une bicyclette qui la jeta évanouie sur un trottoir. Transportée dans sa maison elle ressentit, à la reprise de ses sens, de fortes douleurs à l'estomac et constata des contusions à la tête et aux bras. Elle fut obligée de garder le lit pendant de longs jours. Dès qu'elle put se lever, elle crut à une guérison prochaine, mais après quelques jours les douleurs les plus violentes la reprirent aux poumons et à la tête, au point de lui faire redouter la folie ; par moments elle était inconsciente de ses actes. En outre une puanteur nauséabonde qui lui sortait du nez laissait soupçonner la formation de quelque abcès dans la tête. Les médecins eux-mêmes ne savaient que penser. »

« Tel était l'état de santé de ma sœur lorsqu'on me fit connaître la Servante de Dieu, Gemma Galgani. Je sentis une forte inspiration de lui faire une neuvaine, en même temps qu'une grande confiance. J'envoyai son image à ma sœur en la priant de s'unir avec toute la famille aux prières de la neuvaine et en l'excitant à se confier en son intercession avec une foi vive. Oh ! comme l'aimable et vénérée Gemma a été prompte à consoler nos cœurs ! Ma sœur m'écrivit en effet qu'elle a obtenu la grâce complète ; et non seulement sa santé est bonne, mais elle se trouve, dit-elle, en état de supporter des fatigues qui avaient toujours été au-dessus de ses forces. Dans ma reconnaissance je remplis ma promesse de le faire savoir à votre Révérence. »

xxx

Un jeune prêtre de Lucques, Don Guillaume Melani, très dévôt à Gemma, qu'il avait eu l'occasion de voir plus d'une fois, étant simple clerc, dans l'église de la Rosa, fut atteint en mai 1907 d'une broncho-pneumonie compliquée de pleurésie. Complexion très délicate, poitrine affaiblie par une grave anémie, il fut bientôt réduit à toute extrémité. Les fidèles du voisinage, attristés de la perte imminente du digne ecclésiastique, demandaient au ciel avec ferveur sa guérison par l'intercession de la vierge Gemma. Lui-même, s'unissant à leurs prières, plaça sur sa poitrine une de ses reliques. La grâce ne se fit pas attendre en quelques jours, le jeune prêtre était rétabli et même, de son propre aveu, mieux portant qu'avant sa maladie.

xxx

Dans la même ville de Lucques, une pieuse dame, dont je dois taire le nom, était affligée, près de la tempe gauche, d'une tumeur maligne présentant tous les caractères d'un cancer. Les médecins craignaient donc de se trouver en présence du terrible mal que l'on ne traite que par l'extirpation. L'aggravation rapide de son état plongeait la patiente dans la consternation. Heureusement, elle eut recours à la puissante médiation de Gemma qu'elle avait bien connue durant sa vie, et appliqua son image sur la partie malade, sans plus se soucier des remèdes prescrits par la Faculté. En peu de jours, la tumeur avait disparu, et la bonne dame en remercia encore le Seigneur et Gemma, sa sainte protectrice.

xxx

Monsieur l'abbé Gobetti Luigi souffrait depuis quatre ans d'une, périostite au pied. Il entreprit une neuvaine en l'honneur de la Servante de Dieu, puis une seconde, au bout de laquelle il se trouva radicalement guéri. « La plaie s'était fermée, dit-il, et toute douleur avait disparu. »

xxx

Un maçon, occupé à son travail, heurta de la jambe gauche contre un clou rouillé qui lui fit

une profonde blessure. Après six semaines de soins inutiles il reprit son travail. Mais la plaie s'envenimant de plus en plus, le pauvre ouvrier se vit contraint, au bout d'un an et demi, d'entrer à l'hôpital. Il en sortit à peu près guéri, pensait-il. L'illusion fut de courte durée, car bientôt sa jambe se trouva dans un état pire que jamais. Il travailla néanmoins encore, jusqu'à ce qu'enfin l'irritation toujours croissante de la plaie fit redouter la gangrène.

Sujet à de fréquents accès de fièvre et complètement privé d'appétit, il résolut de retourner à l'hôpital. Cette détermination parvint à la connaissance de sa soeur, Béatrix Gatti, religieuse d'un couvent de Milan, au moment où on lisait à la communauté la biographie de Gemma. La sœur se sentit aussitôt inspirée de commencer une neuvaine en l'honneur de la Servante de Dieu pour la guérison de son frère. Elle la termina le 1er mai 1909. « Le 14 de ce mois, raconte-t-elle, alors que je croyais mon frère à l'hôpital, il vint m'annoncer sa guérison, survenue depuis quelques jours. À ma demande d'explications, il répondit que pendant qu'il travaillait, avec la triste pensée d'avoir à rentrer à l'hôpital sans espoir de guérison, il avait senti sa jambe de pesante devenir légère. Quelle n'avait pas été sa stupéfaction, en l'examinant, de la trouver guérie et sans aucune trace de mal. Et cependant, la plaie était assez grande pour recevoir facilement une pièce de cinq francs ; et quelques jours auparavant, à la suite d'un effort, elle avait dégorgé tout de sang que mon frère avait dû, à plusieurs reprises, ôter sa chaussure qui s'en inondait. Aujourd'hui il va bien et continue son pénible travail. »

« Le 2 janvier 1909, écrit la même religieuse, mon beau-frère, âgé de 58 ans, était porté à l'hôpital, atteint d'une forte pneumonie et d'inflammation intestinale compliquée d'un peu de néphrite. Après la troisième semaine le péril avait disparu ; mais le mal, au dire des médecins, passait à l'état chronique avec symptômes de tuberculose apparente. Pendant quatre mois mon beau-frère ne fit que quitter et reprendre le lit, dépérissant de jour en jour. Je le recommandai à la vierge Gemma. Peu de jours après, j'apprenais de sa propre bouche qu'il se portait bien, mieux même qu'auparavant, et qu'il avait déjà repris son travail. »

xxx

Mademoiselle Céline Cluzet, de Oyeu, diocèse de Grenoble (France), écrit le Révérend Père Roger, capucin, dépérissait, consumée par une phtisie pulmonaire arrivée au dernier degré, et que nul remède n'avait pu enrayer. Les médecins abandonnèrent la malade, après avoir déclaré qu'il n'y avait rien à faire, des organes vitaux étant détruits. Je lui conseillai alors une neuvaine à Gemma Galgani avec la promesse d'une offrande de vingt francs, et je lui envoyai une relique de la servante de Dieu pour qu'elle l'appliquât sur sa poitrine. Le dernier jour de la neuvaine, la malade se sentit renaître ; elle éprouvait une grande amélioration qui lui permit de se mettre au travail, chose qu'elle n'avait point faite depuis cinq ans.

Bien que la guérison ne soit pas complète, l'amélioration se maintient depuis huit mois et la personne privilégiée continue de travailler, en rendant grâces à Dieu et à sa servante, Gemma Galgani.

xxx

Depuis dix mois Isolina Serafini, de Vicopelago près de Lucques, se tordait nuit et jour dans d'indicibles souffrances provoquées par une méningite cérébrale aiguë. Aucun remède ne lui apportait le moindre soulagement. Elle sentait, disait-elle, son cerveau bouillir comme sous des charbons ardents, et toute la tête était paralysée. C'est en vain que la malheureuse demandait au sommeil un peu de répit depuis le début de la maladie, décembre 1906, jusqu'au

commencement d'octobre 1907, elle n'avait jamais pu reposer plus d'une heure par jour. Enfin, à bout de forces, elle eut l'inspiration d'implorer de Gemma sa guérison « Faites-moi cette grâce, lui dit-elle avec une foi vive, j'y verrai un signe certain que vous êtes au nombre des élus et une vraie sainte, et je vous promets de la publier sans retard. » Après cette invocation, la malade se met au lit et s'endort aussitôt la douleur avait disparu à l'instant même avec toute trace de la longue et cruelle méningite. Depuis ce jour, 10 octobre 1907, elle n'a plus souffert de la tête, et ses nuits sont excellentes. « Telle est la pure vérité, atteste-t-elle dans un certificat ; je l'affirme avec serment. moi, Isolina Serafini. »

xxx

Le chanoine théologal, Don Francesco Tonelli, écrit de Mondovi qu'un professeur avait une enfant, du nom d'Amalia, atteinte de diphtérie. Plusieurs médecins lui donnaient leurs soins. Un matin, le père, désolé à la vue du misérable état de sa fille, quitte brusquement son chevet et court prier un ecclésiastique de dire une messe pour elle. Le prêtre invoque spécialement la protection de Gemma, et, tandis qu'il célèbre, l'un des docteurs assidus près de l'enfant s'écrie émerveillé : « Amalia est sauvée ; » et Amalia est subitement rendue à la joie de ses parents.

xxx

Une personne, qui veut garder l'anonymat, m'adresse ces lignes : « J'ai supplié Gemma de me guérir d'un mal bien ennuyeux aux yeux et au nez. À peine invoquée, cette belle âme m'a obtenu la grâce. Je lui avais promis, si elle m'exauçait, de vous l'annoncer ; je le fais aujourd'hui, et de bon cœur. »

xxxDe Catanzaro, en Calabre, je reçois cette lettre signée de monsieur l'abbé Félice Antonio Gentile : « La dévotion des fidèles de cette ville pour Gemma est d'une vivacité indescriptible. Un très grand nombre ont eu déjà recours à son intercession, et avec succès. Je ne vous mentionne, pour le moment, que le fait suivant : En mars 1909, la Sœur Genoveffa Berardi, supérieure de l'hôpital civil dont je suis aumônier, tombait si malheureusement qu'elle se cassait le bras gauche. D'après la déclaration du docteur, la fracture, très grave, devait exiger un traitement de plus de trois mois. Me trouvant en possession d'une relique de Gemma, je la fis appliquer sur le bras brisé. À son retour, le médecin voulut par curiosité défaire le bandage ; or il constata, à sa grande stupeur, que le bras était parfaitement guéri. »

xxx

« Pour la plus grande gloire de Dieu et de sa servante Gemma, écrit-on du monastère des Sœurs Crucifiées de St. Georges, près de Cremano (province de Naples), je vous rapporte le miracle suivant, survenu le 21 mars 1909 : Depuis six mois je souffrais beaucoup, surtout de l'estomac ; mais à partir de janvier mon état s'aggrava au point que je ne supportais plus de nourriture ; à des vomissements continuels s'ajoutèrent une angoisse et de telles palpitations de cœur que je sentais la vie me manquer. Je ne croyais plus la mort éloignée. Le 21 mars, réduite au plus mal, je demandai un prêtre. Providentiellement, le très révérend Père Bernardo Atona de Sarno arriva ce jour-là au monastère ; on le fit monter à ma chambre. Il m'encouragea beaucoup et me dit, si je voulais guérir, d'avoir confiance dans la relique de Gemma. Puis il l'appuya sur mon estomac, et nous priâmes ensemble. À l'instant même, je me sentis revenir de la mort à la vie, l'angoisse disparut, le vomissement cessa, le cœur reprit son calme, et depuis lors je n'ai plus connu ces souffrances. »

xxx

On me transmet de Chiaramonte-Golfi, en Sicile, le certificat médical suivant : « Je, soussigné, docteur Ignazio Jannizzoto, certifie avoir visité dans la première semaine du mois courant la sœur Christine Rosso, du couvent de sainte Thérèse, et l'avoir trouvée affectée d'athérome artériel avec pouls intermittent, et d'œdème des articulations inférieures avec plaie étendue, d'environ dix centimètres, provenant d'ulcération de varices à la jambe gauche. La malade accusait de la somnolence et de la dyspnée à chaque mouvement. Tant à cause de la faiblesse cardiaque de la sœur Christine que de son grand âge, 96 ans, mon pronostic fut réservé. Cependant, je suis en mesure d'attester que dans une période de vingt jours la malade s'est rétablie ; la plaie même de la jambe gauche s'est complètement cicatrisée, contre toutes mes prévisions. En foi de quoi, et sur la demande de sœur Christine Rosso, je viens de délivrer le présent certificat. – Chiaramonte - Golfi, 31 mars 1909. Docteur Ignazio Jannizzoto. »

Je connaissais l'état sans espoir de la vieille prieure. Sur les prières urgentes de ses Sœurs, je lui avais même obtenu et envoyé par télégramme la bénédiction du Saint Père in articulo mantis. Depuis sa prodigieuse guérison, sollicitée de la séraphique vierge de Lucques, elle continue de se bien porter, en dépit de ses 96 ans.

xxx

Monsieur l'abbé Gencsio Romanzini écrit de Pise qu'un de ses amis, Vespasiano Lepri, jeune homme de dix-huit ans, fut frappé de pneumonie aiguë, compliquée d'inflammation intestinale. Les docteurs, très incertains du dénoûment, lui maintenaient la vie par la respiration artificielle. Dans cette extrémité, le malade, sa mère, sa sœur et d'autres personnes pieuses invoquèrent avec confiance le secours de Gemma. Tout danger disparut soudain, et en quelques jours le jeune homme se rétablit parfaitement.

xxx

À Saint-Jean Incarico, une jeune fille de quinze ans, Angiolina Pansera, souffrait depuis trois mois de troubles constitutionnels. Un pharmacien expérimenté lui conseilla des pilules de sulfate de strychnine, au millième. Par un étrange caprice, la jeune fille en prit quinze à la fois, absorbant ainsi un centigramme et demi du redoutable poison. Trois heures après, d'alarmants symptômes se manifestent : tremblements, contorsions, impossibilité de se tenir debout. On appelle le pharmacien, qui trouve le cas très grave et fait chercher un médecin. Le docteur Santaro, accouru aussitôt, exprime d'autant plus les mêmes craintes qu'il s'était écoulé trop de temps depuis l'absorption du poison. Il essaye cependant de provoquer un vomissement, en administrant à la jeune fille jusqu'à dix verres d'eau chaude, mais sans y réussir, et il assiste, impuissant, aux progrès de l'empoisonnement. La mère, désespérant du côté de la terre, court chercher une image de Gemma et, en présence du docteur et du pharmacien, la donne à son enfant qui la baise avec amour et la presse sur sa poitrine. À l'instant même, alors que tous s'attendaient à une catastrophe imminente, le tremblement des jambes et des mains cesse avec tout indice inquiétant, et le docteur et le pharmacien, comme les autres personnes présentes, demeurent abasourdis de l'instantanéité de l'heureux dénoûment. La jeune fille ne s'est plus ressentie de son empoisonnement.

xxx

Dans la cité de Mondovi, une dame, à la suite d'une importante opération chirurgicale, se plaignait de vives douleurs de tête. La seule application d'une image de Gemma l'en a délivrée sur-le-champ et pour toujours.

xxxLa sœur de madame Marguerite von Borcke, de Francfort-sur-l'Oder, était atteinte d'un cancer mortel. Elle eut recours à l'intercession de Gemma, en plaçant sa relique sur le bras malade. Au même instant cessèrent les atroces douleurs occasionnées par le cancer, et bien que la guérison du terrible mal n'eût pas été obtenue, elle ne les éprouva plus jusqu'à sa mort.

xxx

À Rome, mademoiselle Élise, de la famille des barons Majo, âgée de quatorze ans, était atteinte d'anémie grave et de douleurs à l'articulation du fémur droit, cause d'une claudication prononcée. Le médecin, très inquiet, redoutait une arthrite tuberculeuse, et pratiquait les injections indiquées en pareil cas, sans obtenir d'ailleurs d'amélioration. La mère eut heureusement la pensée de recourir à l'intercession de Gemma, et attacha une de ses reliques au cou de son enfant. Au même instant la douleur disparut, et depuis, la jeune fille, parfaitement libre de ses mouvements, peut faire, sans fatigue, de longues promenades.

xxx

Dans la même ville, une fillette de cinq ans, Maria Ciccarone tomba gravement malade. Deux médecins, en présence de symptômes très complexes, ne purent établir de diagnostic précis, et avertirent simplement les parents que leur enfant se trouvait en danger. Ceux-ci, à cette annonce, se tournent, éplorés, vers la vierge de Lucques, et placent son image sous l'oreiller de la petite malade. Subitement l'amélioration se déclare, le péril cesse et, en peu de temps, l'enfant a recouvré une santé parfaite.

xxx

Un ingénieur de Faënza, Annibal Metelli, avait une fillette affligée depuis sa naissance, d'une fistule lacrymale dégorgeant jour et nuit, sans discontinuer, un liquide purulent. Il fallait à tout instant, mais surtout le matin, nettoyer l'œil et le désinfecter à l'acide borique. Un spécialiste de Florence, d'accord avec le médecin de la famille, déclara aux parents que la guérison surviendrait probablement avec le développement de l'enfant, âgée seulement de vingt-deux mois, ou qu'on pourrait tenter alors une opération. La mère, bien faiblement consolée, met tout son espoir en Gemma, dont elle avait entendu exalter la puissante médiation, et promet, si un miracle est obtenu, de le publier pour la gloire de Dieu. C'était un soir d'octobre 1908 ; l'état de la fistule paraissait aggravé. Le lendemain matin, en se hâtant d'aller revoir son enfant, la mère demande à la servante si elle a donné à l'œil les soins ordinaires de propreté ; sur une réponse négative, elle s'approche et n'aperçoit plus trace de matière purulente ; l'œil est parfaitement net et libre. Grande est sa surprise, non moins que celle du père et surtout du médecin qui, à l'annonce de ce fait extraordinaire, croit d'abord à une plaisanterie. Il se rend auprès de l'enfant, l'examine minutieusement et, reconnaissant une guérison aussi complète qu'instantanée, se déclare prêt à en délivrer un certificat favorable.

xxx

Monsieur Honoré Tiougeot, de Trouhane (Côte-d'Or), écrivait le 11 février 1911 : « J'avais donné à ma belle-fille une relique de Gemma. Son frère, très malade et souffrant beaucoup,

lui ayant demandé quelque chose pour le soulager, elle pensa à la relique et la lui mit à l'endroit le plus douloureux de la poitrine, en lui recommandant de prier Gemma de le soulager. Il s'endormit, et dans son rêve ou son délire il vit une étoile brillante d'où partaient des rayons qui venaient se poser sur son mal. En même temps il entendait une mélodie bien plus belle, dit-il, que celles de la terre. En se posant sur son mal, les rayons lumineux lui avaient enlevé toute douleur. » « Maman, dit-il à sa mère en s'éveillant, je ne souffre plus ; je suis guéri c'est Gemma qui m'a guéri. » « Et en témoignage de reconnaissance il récita aussitôt le chapelet en entier. Le malade, que le médecin croyait perdu, est maintenant en pleine convalescence. »

xxx

Le révérend père Barril, missionnaire à Porto-Novo, garantit dans une lettre apostillée par le vicaire apostolique du Dahomey, Monseigneur Steinmetz, l'authenticité des détails que nous donne, sur la prodigieuse guérison dont il a été l'objet, un adolescent de quinze ans, Gaudens Mihami.

« Depuis le mois de février 1908, Gaudens Mihami était atteint d'une maladie d'oreilles qui lui occasionnait des souffrances parfois très vives et qui avait abouti en définitive, d'après la constatation de cinq médecins, à la perforation des deux tympanes. Le liquide introduit dans les oreilles ressortait en effet par la bouche et la surdité était complète. On ne pouvait se faire entendre de Gaudens que par signes. L'enfant, de sentiments très chrétiens, eut alors recours aux moyens surnaturels. Nous lui laissons ici la parole, sans rien changer à sa façon de s'exprimer : J'ai fait une neuvaine à la Sainte Vierge, mais ça ne change pas. Alors je suis allé voir révérend Père Barril en lui disant que je suis sourd, comment faire ; et j'ai tout raconté. Il me dit toujours de prier ; je prie ça ne change pas encore. Après, il m'a parlé de Gemma Galgani, de lui faire une neuvaine. Je commence le 1er août 1911, et le soir, après que tout le monde est couché, je m'enferme dans une chambre et je dis un chapelet à genoux ; après je pose l'image (de Gemma) contre les deux oreilles. À la fin de la neuvaine j'entends bien.

Maintenant, quand on essaie de laver les oreilles, l'eau ne passe plus par la bouche. Tout le monde fut fort étonné, car tout le monde me comptait déjà pour un sourd incurable ; parce que le docteur a dit que j'ai les deux tympanes perforés. Tout le monde me demande : Enfant, comment as-tu pu guérir, car tu sais ce que le docteur a dit. Avant on te faisait des signes et maintenant on parle et tu entends. - Alors je leur ai montré l'image de Gemma et j'ai raconté comme elle m'avait fait. Tout Porto-Novo me dit aujourd'hui de la remercier beaucoup, parce qu'elle m'a fait beaucoup de bien.

Eh bien, mon révérend Père , veuillez m'envoyer, s'il vous plaît, des images, avec prière derrière à réciter matin et soir, pour la remercier perpétuellement.

Je suis votre petit serviteur, obéissant et respectueux.

Gaudens Mihami,

Né à Ouidab, le 30 août 1897, demeurant à Porto-Novo. »

xxxx

Ces quelques fait prodigieux, choisis entre tant d'autres qui se produisent journellement dans

toutes les parties de l'Italie, et jusqu'à l'étranger, suffisent à donner une idée de la puissance, sur le cœur de Dieu, de la séraphique vierge de Lucques ; ils encourageront les fidèles à recourir avec une vive confiance, même dans leurs infirmités corporelles, à la protectrice nouvelle que leur offre le ciel.

Gemma ne reste d'ailleurs indifférente à aucun de nos besoins, comme en font foi de nombreux témoignages, dont je ne mentionne que les suivants.

xxx

Le très révérend Père Provincial de la province mexicaine des Passionistes et un de ses Consultants, venus à Rome, voulurent, avant de retourner en Amérique, effectuer un pieux pèlerinage au tombeau de Gemma. Leur dévotion satisfaite, ils se rendirent à Gênes pour s'embarquer à destination de Barcelonne. Surpris, pendant la traversée de la Méditerranée, par une horrible tempête qui dura huit heures, ils se virent soudain sur le point de sombrer. Tous les passagers tremblaient d'effroi et le capitaine, découragé lui-même, ne donnait aucun espoir de salut. Au plus fort de la détresse, les religieux implorèrent la vierge de Lucques : « Gemma, s'écrient-ils, vous seule pouvez nous sauver, ne trompez pas notre confiance. » La prière est à peine articulée que la mer perd de sa furie et, dans l'espace d'une heure, recouvre tout son calme. Le voyage se continue comme sur un lac paisible, et les passagers parviennent heureusement au port. Aussitôt débarqués, mes confrères s'empressent de m'annoncer la miraculeuse intervention de leur céleste bienfaitrice, formant des vœux pour que todos conozcan esta alma candida y la vean pronto sobre los altares.

xxx

Monsieur l'abbé Attilio Crespi, de Legnano, élève de troisième année de Théologie au séminaire de Milan, raconte en ces termes une grâce attribuée à l'intercession de Gemma. « Durant les exercices spirituels qui sont de règle au commencement de l'année ecclésiastique, on m'offrit à lire la vie de Gemma Galgani. Je la reçus avec indifférence et par politesse, convaincu d'y trouver les lieux communs d'extases et de soliloques. Poussé par la curiosité et l'éloge qu'en faisaient mes condisciples, j'entrepris moi aussi de la lire distraitement ; mais plus j'avais dans la lecture, et plus cette suave figure de jeune fille m'intéressait dans la candeur de sa modestie j'aurais voulu ne voir jamais disparaître cette douce vision. Le charme cessa avec la fin du livre, mais dans mon âme restait le délicat souvenir de Gemma et une ferme confiance en son patronage. Cette année je devais commencer le service militaire, et la pensée d'avoir à quitter le séminaire pour la caserne m'angoissait ; je ne pouvais me résigner à un si brusque changement. Dans un pareil embarras, je résolus d'implorer l'aide de Gemma, et je lui promis, si elle m'obtenait la grâce désirée, de vous l'annoncer, mon révérend Père, et d'offrir cinquante francs pour contribuer aux frais de sa béatification. »

« La grâce est venue et quelle grâce ! Contre l'attente de tout le monde, j'ai été déclaré impropre au service militaire et renvoyé à mon cher séminaire. Mon âme est pleine de joie et de reconnaissance envers Gemma. »

xxx

La mère Romualda de saint Joseph, religieuse Camaldule, m'écrivait dernièrement : « Dès que j'eus reçu les reliques et les images de Gemma, j'en offris à la révérende mère abbesse, qui se trouvait à ce moment dans un grave embarras d'argent. Il lui fallait verser une forte somme

qu'elle n'avait point. Elle promit, si la Servante de Dieu la lui procurait, d'envoyer une belle offrande pour la Cause de sa béatification. Deux jours après nous recevions d'une personne charitable juste la somme demandée. La révérende mère s'acquitte de suite de sa promesse, et vous prie de faire recouvrer, pour la destination indiquée, le mandat ci-joint. »

La lettre de la bonne sœur, comme celles de tant d'autres, se termine par cette prière : « Je profite de cette occasion favorable pour supplier chaudement votre Révérence de me recommander à la vierge Gemma : qu'elle m'obtienne toutes les grâces que je désire, et une étincelle du grand incendie d'amour qui embrasait son cœur. »

L'amour divin, telle est bien la grâce des grâces. Si les sociétés sont ébranlées et penchent vers la ruine, c'est que le Bien suprême pour lequel nous sommes créés est peu aimé et d'un trop petit nombre. Séraphique Gemma, obtenez-nous une part des célestes ardeurs qui brûlaient votre poitrine. Nous vous en devons plus de reconnaissance que de la guérison des plus cruelles maladies corporelles, ou de la délivrance des pires calamités de cette vie terrestre, qui passe comme une ombre et s'évanouira bientôt.

Fin